Le chevalier de Mornac

Joseph Marmette

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le chevalier de Mornac

Joseph Marmette

Le chevalier de Mornac

1873

Un texte du domaine public.
Une édition libre.

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur Bibebook.com de lire un livre de qualité :
Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.
Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture, qui a comme objectif : la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.

Aidez nous :

Erreurs :

Télécharger cet ebook :

Crédits :

Sources :

- Hurtubise HMH
- Bibliothèque Électronique du Québec

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture

Fontes :

- David Rakowski's
- Manfred Klein
- Philipp H. Poll

A
Elzéar Gérin
Homme de lettres, député à l'Assemblée législative
Vous connaissez, mon cher ami, la double personnalité qui s'abrite sous le nom du Chevalier de Mornac ; et comme à moi, les deux modèles qui ont posé pour le type de mon héros vous sont chers. Je ne puis donc faire mieux que de vous dédier ce livre qui, tout en racontant les grandes actions d'un autre âge, a la prétention de peindre, réunis en un seul personnage, les deux caractères les plus délicieusement gascons de notre époque. Outre que l'orgueil légitime de l'auteur sera flatté si j'ai quelque peu réussi, mon amitié sera ravie de nous rendre encore plus présents, tous les trois à votre excellent souvenir.

Joseph Marmette

q

Introduction

Vers l'année 1664, la Nouvelle-France venait de traverser et subissait encore une des phases les plus douloureusement critiques de son histoire. Rendus fiers et tout-puissants par le succès de leurs armes, qui, douze ans auparavant, avaient anéanti la grande nation huronne, les Iroquois régnaient en maîtres sur le territoire du Canada. Tandis que les guerriers des cinq cantons iroquois tenaient en état de blocus Montréal, Trois-Rivières et Québec, villes qui n'étaient encore que de petits bourgs mal protégés par des palissades de pieux, leurs bandes de maraudeurs assassinaient les laboureurs isolés dans les campagnes.

Bien loin de songer à attaquer, les colons français ne se défendaient qu'avec peine. Tel était le découragement et si grande la terreur universelle, que les émigrés parlaient d'abandonner ce pays de malédiction pour retourner en France.

La situation semblait en effet désespérée.

Négligée par la compagnie des Cent-Associés, qui ne songeait qu'à la traite des pelleteries, affaiblie par les dissensions entre les gouverneurs et l'autorité ecclésiastique, dans le Conseil-Supérieur, à Québec, la colonie naissante se peuplait en outre si lentement qu'elle ne pouvait fournir des défenseurs suffisamment nombreux pour tenir tête aux Iroquois. Il eut fallu leur opposer un corps de troupes assez imposant, et c'est à peine s'il y avait au Canada une centaine de soldats, dispersés dans les différents postes. Depuis longtemps les gouverneurs et les jésuites demandaient à grands cris des secours. Mais leurs supplications allaient mourir sans résultat par-delà l'Océan.

De prime abord, cette indifférence de la mère-patrie doit sembler inexcusable ; mais lorsqu'on se transporte de l'autre côté de l'Atlantique pour jeter un coup d'œil sur les tumultueux événements qui bouleversaient alors le royaume de France, on s'explique cette apathie.

La mort du cardinal Richelieu, arrivée en 1642, bientôt suivie de celle de Louis XIII, les désordres civils qui signalèrent la régence d'Anne d'Autriche, les troubles de la Fronde, la bataille qui avait fait rage aux portes de Paris, la confusion à laquelle le royaume entier était en proie, tout cet éclat d'armes et de discordes qui remplissait la France étouffait sans peine le faible bruit des quelques voix qui s'élevaient en faveur du Canada. Si les particuliers, qu'enveloppait la guerre civile, ne songeaient point à la Nouvelle-France, comment Mazarin, à qui les factieux en voulaient surtout, aurait-il pu s'occuper d'une colonie naissante et perdue au-delà des mers ? Ce ministre n'avait eu déjà que trop de peine à se maintenir entre la turbulence du Parlement et les prétentions du grand Condé, à venir jusqu'en 1653. Ensuite, il s'était trouvé tout absorbé par le soin de pousser la guerre contre les Espagnols, commandés par Condé mécontent. La bataille des Dunes, livrée près de Dunkerque par Turenne à ces derniers, avait laissé la victoire définitive aux troupes françaises et anglaises, alliées contre l'Espagne, à laquelle Dunkerque fut immédiatement enlevée pour être remise aux Anglais, suivant les conventions antérieures arrêtées entre Cromwell et Mazarin. La guerre ainsi heureusement terminée, le cardinal, en digne élève de Richelieu, trouva que le meilleur moyen d'assurer la durée de la paix était de marier Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Espagne. Les négociations qu'il lui fallut entreprendre à cet effet et mener à bonne fin, précédèrent de plusieurs mois l'union

du roi de France avec l'infante. Ce mariage diplomatique fut célébré en 1660.

Mazarin étant mort l'année suivante, Louis XIV avait pris aussitôt le sceptre d'une main ferme, bien décidé de régner par lui-même et de maintenir la tranquillité intérieure, ainsi que d'augmenter la prospérité du royaume, tout en le faisant respecter et en l'agrandissant au dehors.

Mazarin, qui avait trop songé à remplir ses propres coffres – il possédait à sa mort près de deux cents millions – avait laissé les finances dans un état déplorable ; mais grâce à l'administration sage et vigoureuse de Colbert, le trésor public fut sitôt rempli que, dès 1663, Louis XIV pouvait racheter des Anglais Dunkerque, qu'il s'empressa de fortifier.

Le même Colbert, si entendu à l'administration intérieure, savait aussi tout le bénéfice qu'on pouvait attendre des colonies. L'Espagne en était un frappant exemple, elle qui, depuis plus d'un siècle, entretenait la guerre contre toute l'Europe, grâce aux immenses ressources que l'ingrate patrie adoptive de Colomb tirait de l'Amérique.

Aussi la Nouvelle-France attira-t-elle tout d'abord l'attention de Colbert, qui, la voyant dépérir entre les mains de la compagnie des Cent-Associés, se hâta de placer la colonie plus immédiatement sous le contrôle de l'autorité royale.

Par un édit du roi, de 1664, le Canada fut cédé à la compagnie des Indes Occidentales. En même temps Louis XIV nommait le marquis de Tracy vice-roi de toutes les possessions françaises en Amérique, M. de Courcelles, gouverneur du Canada et M. Talon, intendant. Le choix était des plus judicieux. Il ne fallait rien

moins que la réunion de ces trois hommes de talent et d'énergie pour arrêter la colonie sur le penchant de sa ruine et la relever par un habile et puissant effort.

Pour seconder les vues de ces hommes éclairés, le régiment de Carignan, composé de vingt-quatre compagnies, fut mis à leur disposition. La petite flotte, sur laquelle on embarqua les troupes fut aussi chargée d'un grand nombre de familles de cultivateurs et d'artisans, amenant des bœufs, des moutons et les premiers chevaux qui aient été vus en Canada. 1 Soldats, marchands, colons, tous comptés, formaient plus de deux mille âmes, c'est-à-dire une population presque aussi considérable que celle déjà résidante en la Nouvelle-France.

Tous ces secours n'arrivèrent pourtant qu'en 1665 à Québec. La colonie était sauvée.

Mais mon but n'est pas de m'arrêter d'une manière spéciale sur la période de progrès qui allait succéder à un état d'affaissement si prolongé. Bien que je doive indiquer cette heureuse renaissance au dénouement de l'action de cette œuvre, j'ai voulu surtout décrire, dans les pages suivantes, les périls, les angoisses, les terreurs et les drames qui marquaient chaque journée des hardis pionniers, nos admirables aïeux. Ce que je veux peindre ici, c'est cette vie d'alarmes, d'embûches et de luttes terribles dont est toute remplie l'héroïque époque qui précéda l'arrivée du régiment de Carignan ; les craintes des habitants des villes, les incessants dangers du colon isolé dans les campagnes et souvent hors de la portée de tout secours ; puis, à côté de cette existence parsemée d'épouvante, mais que rendaient cependant supportable encore certaines jouissances de la civilisation, les mœurs ou plutôt les coutumes barbares des tribus iroquoises ; les marches

forcées et pénibles de leurs prisonniers de guerre ; les malheurs et la dispersion de la nation huronne ; les tortures des captifs, leurs souffrances dans les villages iroquois ; les longues nuits d'insomnie sous les wigwams enfumés, les raffinements de cruauté des vainqueurs sur leurs prisonniers sauvages ou blancs ; l'admirable courage de ces derniers au milieu de souffrances, de tourments inouïs ; enfin la marche stoïque de la civilisation contre la barbarie aux abois : et, pour adoucir les sombres couleurs d'un pareil tableau, l'insoucieuse gaieté gauloise, accompagnée d'un amour pur, fine fleur de chevalerie française aux parfums pénétrants et salutaires comme l'image de Béatrix que Dante emporte en son âme pour mieux endurer la vue des horreurs de l'enfer.

q

Chapitre 1 L'arrivée

Le soleil s'élançait, tout resplendissant, au-dessus de la cime boisée des falaises de la Pointe-Lévi. Ses traits de feu trouaient l'humide manteau de vapeurs grises, qui tombait des épaules du roc géant de Stadaconna et s'en allait effleurer de ses franges ouatées les eaux du grand fleuve, encore endormi aux pieds de la ville de Champlain. Secoué par la brise du matin, le brouillard commençait à se disperser dans l'air, où ses lambeaux se dissipaient avec les dernières ombres de la nuit.

C'était le matin du 18 septembre de l'an de grâce 1664, qui s'annonçait si radieux à la petite ville de Québec.

Là-bas, entre l'extrémité de la Pointe-Lévi et le flanc onduleux de la belle île d'Orléans, aux feuillages rougis par l'automne, les trois voiles blanches d'un vaisseau semblaient planer dans l'espace. Quelques flocons de brume qui roulaient encore en se jouant, sur la crête de petites vagues qu'un léger vent de nord-est commençait à soulever sur le fleuve, enveloppaient le corps du navire, dont les voiles, seules en vue, se rapprochaient graduellement de la ville comme celles d'un vaisseau fantôme.

Bientôt, les victorieux rayons du soleil balayèrent devant eux ces restes de brouillard, qui disparurent en un instant, comme les traînards de l'arrière-garde d'une armée vaincue, sous la dernière volée de mitraille des vainqueurs.

Le trois-mâts apparut alors en entier, sa voilure coquettement inclinée à bâbord, tandis qu'un bouillonnement de blanche écume dansait gaiement au-devant de la proue du vaisseau ; car la brise fraîchissait du large.

Or, en ce moment, maître Jacques Boisdon, l'unique hôtelier de Québec, ouvrait les contrevents de son hôtellerie, sise sur la rue Notre-Dame et près de la grande place, à la haute-ville. 1 Le bonnet de laine rouge de l'hôtelier était gaillardement rabattu sur sa bonne grosse figure enluminée, les aiguillettes de son haut-de-chausses lui retombaient jusqu'au genou en décrivant un quart de cercle sur la respectable rotondité de son ventre, tandis que le vent du matin se jouait dans le collet déboutonné de sa chemise de toile commune de Bretagne, et caressait de sa fraîche haleine les chairs grasses du cou trapu de l'aubergiste.

Ceux qui ont lu François de Bienville, se rappelleront sans doute que l'illustre Jean Boisdon était le fils du premier hôtelier

de Québec, Jacques Boisdon que nous mettons en scène aujourd'hui. 2

Bien qu'ambitieux, Jacques, premier du nom en Canada, n'avait pas cette soif de gain qui fut si fatale à son sacripant de fils. C'était un brave homme que le gros père Boisdon, aimant à rire à ses heures et à lever le coude… en tout temps. Sous ce dernier rapport, maître Jean, son fils, lui devait ressembler.

Boisdon père aimait bien un peu l'argent, non par vile estime du métal, mais bien plutôt pour les jouissances matérielles qu'il procure. S'il faisait un peu la cour à sa clientèle, c'est qu'il songeait, en lui versant bonne et fréquente mesure, que le menu de ses trois abondants repas quotidiens s'en augmentait d'autant, et que la bonne chère adoucissait singulièrement aussi l'humeur tant soit peu revêche de Perpétue, sa digne épouse.

Comme il achevait d'ouvrir son dernier volet, il entendit le bruit réjouissant des casseroles que sa vaillante moitié agitait à l'intérieur. La seule idée de la belle omelette au jambon de Bayonne, qui l'attendrait bientôt, toute fumante et dorée, sur la table du déjeuner, le fit sourire, et se sentant les jambes engourdies par le sommeil, il enfonça ses deux mains dans les poches profondes de son haut-de-chausses, et fit quelques pas dans la rue pour se dégourdir et se remettre en appétit.

Il allait ainsi, longeant la grande église et se dandinant avec béatitude, vers la demeure de Mgr de Laval, 3 lorsqu'un cri de joyeuse surprise lui échappa.

Ses regards venaient de tomber sur la rade, qui alors était parfaitement visible de la haute ville ; car cet amas de maisons qui s'élèvent maintenant en face du nouveau bureau de poste, ne

masquait pas la vue en ces temps reculés, tandis qu'à l'endroit où, quelque vingt-cinq ans plus tard, devait s'élever le premier évêché, il n'y avait qu'une seule maison appartenant au procureur-général, M. Ruette d'Auteuil. 4

Après un instant de contemplation, il tourna brusquement sur lui-même et se prit à courir ou plutôt à rouler vers son logis. Il arriva chez lui tout essoufflé, et cria en ouvrant la porte de l'hôtellerie :

— Perpétue !... Perpétue !

— Allons ! qu'est-ce qu'il y a ? fit dame Boisdon, qui cassait en ce moment un œuf frais, dont le jaune en se répandant dans la poêle, autour de tranches roses de jambon saupoudrées de brindilles de persil, semblait un petit lac dont les flots d'or baigneraient des îlots de corail et d'émeraude.

Boisdon sentit que l'eau lui en venait aux lèvres.

— C'est bon ! dit-il en clignant de l'œil. Mais au lieu d'une omelette, c'est dix au moins qu'il faut faire.

Dame Boisdon se retourna tout d'une pièce, et se cambrant sur sa hanche droite, le poing armé d'une énorme cuiller, elle repartit d'un ton aigre :

— Comment ! Perds-tu la tête, vieux gourmand ? Dix omelettes pour ton déjeuner !

— Non, non, Pétue, fit Boisdon en passant sa grosse main sous le menton osseux et pointu de sa longue et sèche femme. C'est que, vois-tu... (il était essoufflé) je viens de voir un vaisseau d'outre-mer... qui entre à pleines voiles dans le port... Dans un

quart d'heure… il aura jeté l'ancre… Je cours à la basse-ville… et, sur la chaloupe du père Jérôme Thibault… je me rends à bord du bâtiment… ouf !… pour voir s'il y a des gens… qui se retireront chez nous… chose dont je ne doute pas. Allons ! vite mon pourpoint, Pétue, mon pourpoint !

— Eh bien ! laisse-moi le temps d'aller le chercher. Il est en haut, sur le pied de la couchette.

De ses deux longues jambes, Perpétue gravit l'escalier en un clin d'œil et redescendit de même.

— Allons ! bon ! fit l'hôtelier, et il endossa son habit avec quelque difficulté. Fais une dizaine de bonnes omelettes. Il n'est que six heures. Je serai revenu avant huit avec des voyageurs, j'espère. Tu tireras aussi un grand pot de vin d'Espagne, du petit tonneau bleu, tu sais, celui du fond. C'est du meilleur.

Et Boisdon sortit en trottinant.

— Tiens, le voilà qui oublie son chapeau et qui part avec son bonnet rouge sur la tête. Ces hommes ! ils sont tous un peu fous ! Jacques ! Jacques ! dit-elle en se penchant par l'ouverture de la porte entrebâillée.

Mais son mari ne l'entendait pas et courait aussi vite que le lui permettaient ses grosses jambes courtes, vers la rue qui descendait au magasin.5

Cependant le navire, à haute poupe et aux flancs fortement bombés, venait de jeter l'ancre devant la ville. Des matelots perchés sur les vergues carguaient la dernière voile. Tout sur le pont était en mouvement. Le capitaine donnait ses ordres pour faire descendre les deux chaloupes à l'eau ; des matelots tiraient sur

les câbles. On entendait le grincement des poulies, les cris du sifflet du contremaître, et des jurons qui tombaient de la mâture.

Quelques passagers, debout sur la poupe, regardaient avec curiosité les soixante-dix maisons 6 éparses à la basse-ville et sur les hauteurs de Québec, ainsi que les côtes élevées et sauvages qui entouraient la ville et dont les cimes boisées, aux sombres dentelures, se découpaient hardiment sur l'horizon rosé par les feux du soleil levant. Parmi ces émigrés qui avaient ainsi quitté le beau pays de France pour venir apporter à la colonie naissante leur contingent de sueurs et de sang, il en était un surtout, qui se faisait remarquer par sa bonne mine et son grand air. On voyait qu'il était gentilhomme.

Pourtant son costume se ressentait, soit des fatigues du voyage, soit peut-être aussi, et j'incline à croire cette dernière assertion, du frottement par trop prolongé de l'aile du temps. Quoique campé crânement sur l'oreille gauche, son feutre gris avait évidemment dû voir bien du pays et essuyer beaucoup d'orages depuis qu'il était sorti des mains de certain chapelier de Caudebec. Ses larges bords s'affaissaient quelque peu et sa couleur grise primitive tirait singulièrement sur le jaune pâle.

Un pourpoint, sorte de gilet très court, en drap rouge garni de passements d'or un peu ternis, enserrait ses épaules, par dessus lesquelles retombait un ample manteau de route, en drap couleur de musc, que relevait par derrière le fourreau d'une épée retenu sur la hanche gauche par un baudrier encore assez richement brodé d'argent. Entre les deux pans de ce manteau, apparaissaient d'abord le haut-de-chausses, d'une couleur écarlate qui avait dû être vive quelques mois auparavant, mais qui tendait maintenant à prendre une teinte violette, puis les plis bouffants

de la chemise, que le peu de longueur du pourpoint laissait librement voir au-dessus du haut-de-chausses. Car la mode du temps le voulait ainsi.

Enfin de lourdes bottes de voyage, à éperons d'argent, et dont l'entonnoir affaissé s'évasait au-dessus du genou, chaussaient ses pieds, petits comme ceux de tout homme de bonne race.

Malgré l'état assez délabré de son costume, notre gentilhomme avait bonne et fière mine. Il était grand, brun, et sa figure longue mais fine accusait vingt-huit ans. Dominée par un nez fortement aquilin, sa lèvre supérieure disparaissait sous une moustache noire, dont les bouts, soigneusement frisés, serpentaient coquettement aux coins de sa bouche ferme et moqueuse, tandis qu'une royale se tordait en spirale sur un menton avancé, dont la forme annonçait un joyeux appétit. La mode de porter la barbe commençait à se passer à la cour du jeune roi, et pourtant les gens de guerre conservaient encore ces belles moustaches du temps de Richelieu, qui donnaient un air si crâne et que les femmes aimaient tant.

— Cap-de-diou ! s'écria-t-il soudain, (car c'était un brave enfant de la Gascogne que le sieur Robert du Portail, chevalier de Mornac) le beau cap !

Et son œil noir et intelligent montait et se promenait sur le Cap-aux-Diamants.

— Mais sangdiou ! la pauvre petite ville que cette capitale où nous venons faire la cour à dame Fortune !

Il disait cela avec ce diable d'accent gascon, unique en son genre, et que nous nous garderons bien de vouloir imiter en ce

récit.

Puis, abaissant son regard jusqu'à l'eau :

— Oh ! mais, capitaine, dites donc, quel est ce gros homme coiffé d'un bonnet rouge, et qui emplit à lui seul l'arrière de la chaloupe que l'on voit s'approcher ?

— Ce doit être notre joyeux hôtelier, compère Jacques Boisdon, répondit le capitaine en se penchant sur le bastingage pour mieux examiner ceux qui montaient l'embarcation signalée.

— Celui qui tient l'unique hôtellerie de Québec ?

— Précisément, et, comme je vous l'ai déjà dit, c'est chez lui qu'il vous faudra descendre.

La chaloupe du père Jérôme Thibault arrivait en longeant le navire et la face épanouie de Jacques Boisdon apparaissait souriante au-dessus du ventre rebondi qui, à chaque oscillation du canot, ballottait lourdement sur les genoux de l'aubergiste.

— Mordiou ! la bonne trogne ! ricana le Gascon. Si j'avais sur le chaton de ma bague autant de rubis que ce gaillard en a sur le nez, je pourrais rebâtir le château de Mornac, ce pauvre manoir de mes aïeux dans les ruines duquel nichent en paix les hirondelles. Oh ! cadédis ! la belle outre à gonfler de vin que cette large panse !

En ce moment, plusieurs interpellations, parties de tous les points du vaisseau, indiquèrent au Gascon à quel point l'aubergiste était populaire parmi les marins.

— Hé ! bon jour, père Boisdon. Comment ça va-t-il, vieux cachalot ? Et dame Pétue se porte comme un charme ? Buvons-

nous toujours sec, grosse éponge !

Puis une voix grêle qui descendait du bout de la grande vergue :

— Père Boisdon, mes amours ! avons-nous encore de ce bon vieux guildive du petit tonneau rouge. Hé ! dites donc, vieux loup de terre ?

Boisdon, ahuri par tant de questions, levait en l'air sa figure apoplectique et criait de sa voix grasse :

— Bien, mes enfants, merci ! Oui, oui, nous avons encore de fines liqueurs, allez !

— Trois bravos pour Boisdon ! dit le capitaine, qui, depuis son dernier voyage, devait deux écus à l'aubergiste.

Et de quarante gosiers marins sortirent trois vociférations, qui causèrent tant d'émotions à l'hôtelier que sa figure s'empourpra comme s'il allait être frappé d'un coup de sang.

— Chers bons enfants ! murmurait-il, tandis qu'une larme furtive glissait de ses yeux pour se dessécher aussitôt sur sa joue en feu. Allons-nous nous arroser un peu le dalot du cou pendant une quinzaine ! Sapreminette !

Dans ses grands moments de joie, le paisible aubergiste se permettait cet inoffensif juron.

On venait cependant de glisser jusqu'à fleur d'eau une échelle volante, et les passagers se préparaient à descendre dans les chaloupes, lorsque Boisdon cria d'en bas :

— Si quelqu'un de ces messieurs désire loger à l'auberge du Baril-d'Or, qu'il veuille embarquer avec moi.

Mornac fut un des premiers qui se rendit à cette invitation. Un matelot transporta dans la chaloupe du père Thibault une petite valise qui contenait tout le bagage et la fortune du Gascon.

En voyant le mince portemanteau de son hôte, l'aubergiste fit la grimace. Pourtant, lorsque le chevalier mit le pied dans la chaloupe, Boisdon le salua respectueusement et lui dit qu'il était flatté d'avoir l'honneur d'héberger un gentilhomme.

— Qui sait, après tout, s'était dit l'hôtelier, cette valise peut être remplie d'argent, et notre hôte payer libéralement.

Quelques personnes prirent place à côté du chevalier, les autres dans les deux chaloupes du vaisseau, et ces embarcations se dirigèrent, à force de rames, vers l'endroit de la basse-ville où s'élevait encore le magasin construit par Champlain.

Sur le rivage plusieurs gens attendaient les arrivants. Car c'étaient des compatriotes, des amis, des parents peut-être, qu'ils allaient recevoir. Et n'aurait-on pas aussi de récentes nouvelles de France, du bon pays des aïeux dont on conservait si douce souvenance, où les pères dormaient leur dernier sommeil et que les enfants ne reverraient probablement jamais.

Des acclamations, des cris de joie et de reconnaissance, accueillirent les nouveaux venus.

Mornac ne connaissait personne et s'empressait de débarquer avec sa valise, lorsque l'aubergiste héla certain gamin de douze ans, qui, la tignasse ébouriffée, le nez au vent et les mains dans les poches, regardait chacun d'un air effrontément inquisiteur.

— Jean ! cria l'hôtelier, arrive ici, petiot, et monte à la maison le portemanteau de Monsieur.

C'était le fils aîné de Jacques Boisdon, messire Jean dont nous avons raconté, dans François de Bienville, les mésaventures si bien méritées.

Jean s'approcha et fit mine de s'emparer de la valise du Gascon. Celui-ci s'écria :

— Mais l'enfant va s'éreinter !

— Oh ! non, monsieur, repartit l'affreux gamin : ça ne pèse pas le diable, vos bagages, allez !

Et d'un tour de main, il enleva la valise qu'il mit sur son épaule gauche.

— Mordiou ! maroufle ! s'écria le Gascon, prétends-tu te moquer de moi ! C'est que je te couperais la langue, vois-tu !

— Ne lui coupez rien, monsieur le marquis ! s'écria Boisdon. Quoiqu'il n'y paraisse pas, voyez-vous, mon Jeannot est robuste et aime à montrer sa force.

— À la bonne heure, sandis ! répondit Mornac.

— Veuillez me suivre, messieurs, dit Boisdon à ses hôtes, qui prirent avec lui le chemin de la haute-ville, et s'engagèrent dans la rue Sous-le-Fort.

Boisdon fils les suivait par derrière et murmurait entre ses dents, en faisant sauter sur ses épaules le léger portemanteau du Gascon.

— C'est égal, tout de même, ça ne pèse pas beaucoup et ça sonne creux. Mais il faudra dire le contraire pour que Monsieur me donne des sous.

On voit que le satané garçon avait déjà la passion du gain bien développée.

Mornac gravissait lestement la rude montée du fort à la haute-ville. Le poing droit campé sur sa hanche, la main gauche arrêtée sur la garde de son épée, la grande plume rouge de son large feutre frissonnant sous le vent du matin, il s'en allait la tête haute avec un sourire dédaigneux aux lèvres, et contemplait les quelques maisons sombres et d'apparence plus que modeste qui se dressaient çà et là sur son passage.

Il eut pourtant un serrement de cœur lorsqu'il longea le cimetière qui se trouvait alors occuper cette langue de terre qui descend de l'édifice du Parlement vers la côte et où l'on voit encore des pieux de palissade noircis par la pluie et le temps. Quelques petites croix de bois, plantées sur de légers renflements de terrain, rappelaient aux passants que tous, tôt ou tard, doivent aller dormir dans un semblable lit de terre et de gazon jusqu'au grand réveil du jour éternel.

— Est-ce donc ici que je dois laisser mes os ? se dit le chevalier. Bah ! qu'importe, après tout. Et, sandis ! ce ne serait pas encore trop malheureux que de mourir de ma belle mort ; car on dit que dans ce pays, il est plus rare d'expirer dans son lit que sous le fer et le feu des Sauvages.

Pour chasser ces funèbres pensées, il détourna la tête à gauche et regarda les hautes murailles du château Saint-Louis, qui se dressaient fièrement sur le sommet de la falaise.

Comme il arrivait au point culminant de la côte, ses yeux s'arrêtèrent sur le terrain, vaste alors, où s'élèvent aujourd'hui le bureau de poste et le bloc de maisons qui s'étendent en face.

Une trentaine de cabanes d'écorces, faites en forme de cône, s'offraient aux regards ébahis de l'étranger. C'était le « Fort-des-Hurons ».

Ces wigwams servaient d'abri aux quelques infortunés descendants de la grande nation huronne, qui, naguère encore régnait en souveraine sur les immenses forêts du Canada.

Décimés, presque anéantis par les Iroquois, qui de 1648 à 1650, avaient porté le massacre et la destruction dans les bourgades de Saint-Joseph, de Saint-Ignace, de Saint-Louis et de Saint-Jean, les malheureux Hurons avaient dit adieu aux bords du beau lac qui sera seul à garder leur nom, et s'en étaient venus chercher un refuge aux environs de Québec. Il y avait à peine quelques années qu'ils respiraient en paix dans l'île d'Orléans, lorsque le tomahawk iroquois s'en vint les relancer dans un endroit où les malheureux s'étaient crus un instant à l'abri de la haine implacable de leurs mortels ennemis. Beaucoup furent tués, la plus grande partie emmenés en captivité. Ceux-là seuls qui purent s'échapper, c'était le petit nombre, accoururent implorer la pitié des Français et se placer sous la protection immédiate des canons et des mousquets d'Ononthio, 7 c'est-à-dire sous les murs mêmes du Château-du-Fort. Ce n'est que vers 1676 que les restes infimes d'une nation, autrefois si puissante et si fière, enlevèrent leurs wigwams du Fort-des-Hurons pour aller s'établir à Sainte-Foye, trois ou quatre milles à l'ouest de Québec. Quelques six années plus tard, le gibier des bois voisins étant épuisé, ils al-

lèrent se fixer à trois lieues de Québec, à la Vieille-Lorette, où le dernier vrai Huron repose maintenant sous la terre de l'oubli.

Mornac regardait avec surprise le camp des Sauvages. De légers flocons de fumée blanche sortaient en spirale par le haut des wigwams, dont les pans d'écorce de bouleau se paraient de peintures bizarres représentant les insignes du maître qui l'habitait. La plupart des animaux du pays, depuis l'ours et le loup jusqu'à la loutre et le rat-musqué, y défilaient paisiblement sous les yeux surpris du Français. À la porte des cabanes, les hommes, à moitié nus, fourbissaient leurs armes, façonnaient des flèches ou repassaient des peaux d'animaux récemment tués. Plus loin, des jeunes gens s'exerçaient à sauter ou à lancer des flèches. Ici, les vieilles femmes s'occupaient des apprêts du frugal repas du matin, tandis que de plus jeunes berçaient un nourrisson dans leurs bras nus en chantant un air triste et doux. Quelques jeunes filles, attirées par le passage des arrivants, se tenaient tout près de la palissade qui entourait le fort des Hurons. Leur œil ardent et noir brillait entre les pieux de l'enceinte, en se fixant sur le chevalier de Mornac, dont la bonne mine et la fière moustache faisaient battre bien vite le cœur de plus d'une d'entre elles.

Le galant gentilhomme rêvait déjà la conquête de ces yeux noirs, dont le trait de flamme l'avait transpercé, lorsque Boisdon, ouvrit à ses hôtes la porte de l'auberge.

Comme le lecteur ne tient guère aux détails du déjeuner de l'hôtellerie Boisdon, nous le prierons de nous suivre au second étage de la taverne du Baril-d'Or, où Boisdon avait conduit le chevalier, dans une chambre dont la fenêtre donnait sur la grande place de l'église.

Il pouvait être dix heures. Réconforté par un déjeuner substantiel, où le bon vin n'avait certes pas fait défaut, Mornac se tenait accoudé sur la tablette de la fenêtre ouverte et regardait au dehors.

Ses yeux, après s'être promenés sur le collège des Jésuites, dont le long mur de façade, percé d'une double rangée de croisées, descend vers la rue de la Fabrique, erraient sur l'embouchure de la rivière Saint-Charles ; l'espace sur lequel s'élèvent aujourd'hui le séminaire et l'Université Laval, ainsi que toutes les maisons comprises entre les remparts, les rues de la Fabrique et Saint-Jean et l'Hôtel-Dieu, n'existant pas encore à cette époque. Tout ce vaste terrain, jusqu'à la grève, était encore la propriété des héritiers du sieur Guillaume Couillard, époux de Guillemette Hébert, fille du premier colon de Québec. M. Couillard était mort l'année précédente, le 4 mars 1663, et sa veuve demeurait dans l'unique maison qui s'élevait sur la propriété. 8 Ce n'est que quelques années plus tard que Mgr de Laval devait acheter ce terrain pour y fonder un séminaire.

Il y avait quelque temps que Mornac laissait errer ses regards de la rivière Saint-Charles au fleuve et du fleuve aux grandes montagnes du Nord qui se coloraient d'une teinte bleu-rougeâtre sous le soleil de cette matinée d'automne, quand un bruit de voix et un mouvement inusité appelèrent l'attention de l'étranger sur la grande place.

Une trentaine de personnes, des enfants et des jeunes gens, suivaient un groupe de dix hommes bizarrement accoutrés, sur lesquels la curiosité du chevalier se concentra.

Leur tête était nue et leurs cheveux, rasés sur le haut du front, étaient relevés sur le crâne et réunis en une touffe du milieu de laquelle s'échappait une plume d'aigle. Leur visage dont les pommettes saillantes et le teint cuivré indiquaient les enfants de la race aborigène de l'Amérique septentrionale, était curieusement bariolé de couleurs éclatantes. L'un avait le nez peint en bleu, l'autre en rouge, un troisième en jaune ; un quatrième avait toute la figure noire comme de la suie, à l'exception du menton, des oreilles, et du front, de sorte qu'on l'aurait cru masqué. D'autres avaient de simples lignes de couleurs diverses, qui leur couraient en zigzag sur le front, le nez et les joues. Leur cou, le buste et les bras étaient nus et aussi tatoués de couleurs voyantes, qui représentaient les insignes de leur tribu et de leurs exploits. Des colliers de grains de porcelaine et de griffes d'ours, de loup et d'aigle entouraient leur cou et retombaient sur leur poitrine nue. Une peau de daim, dont le bas était découpé en frange, leur enserrait la ceinture, où reposaient le tomahawk, ainsi que le couteau à scalper, et descendait jusqu'au genou. La jambe et le pied étaient couverts d'un bas-de-chausses aussi en peau de daim, dont la couture disparaissait sous une frange aux longues découpures s'agitant à chaque pas. Retenue sur la poitrine par une courroie, une robe de peau de castor, de vison, de loutre ou de martre, leur tombait des épaules jusqu'au jarret. Du haut en bas de cette sorte de manteau d'un très grand prix, étaient teintes de longues raies, également distantes et larges d'environ deux pouces ; on aurait dit des passementeries. Au bas de la robe les queues de vison, de martre ou de loutre pendaient en franges soyeuses, tandis que la tête de ces animaux était fixée en haut pour servir d'une espèce de rebord.

Ces hommes, le chef en tête, marchaient gravement et sans daigner regarder la foule de curieux qui les suivaient.

— Cap de diou ! se dit Mornac avec des yeux tout grands de surprise, voici bien de curieux personnages !

Et se penchant hors de la fenêtre, il apostropha Boisdon, qui parlait avec emphase au milieu de quelques-uns de ses nouveaux hôtes que l'étrangeté du spectacle avait attirés à la porte de l'auberge.

— Père Boisdon !

— Monsieur le comte ? fit le digne homme, qui leva vers la fenêtre sa figure empourprée par la bonne chère et le vin.

— Quels sont donc ces drôles ?

— C'est une députation d'Iroquois que M. le Gouverneur doit recevoir ce matin.

— Oh ! oh ! sandiou ! ce sont là ces croque-mitaines qui font tant de peur aux grands enfants de la Nouvelle-France !

Puis, à demi-voix :

— Mais à propos du Gouverneur, n'est-il pas temps de lui demander audience afin, d'abord, de lui remettre des dépêches de la cour, et ensuite de le prier de s'intéresser en ma faveur ?

— Monsieur Boisdon ! cria-t-il de nouveau.

— Qu'y a-t-il à votre service, monsieur le comte ?

— Pouvez-vous me faire conduire au château Saint-Louis ?

— Certainement. Jean, holà ! Tu vas guider M. le comte au château.

Le gamin, qui espérait entrer à la suite du gentilhomme et assister ainsi à la réception des Iroquois, accepta avec enthousiasme.

Mornac sortit les dépêches de sa valise, les mit dans la poche de son pourpoint, reprit son épée qu'il avait quittée pour se mettre à table, descendit dans la rue et suivit Boisdon fils. Celui-ci, fier d'escorter un gentilhomme et de se rendre au château, jetait des regards vainqueurs sur les connaissances de son âge qui flânaient dans la rue et contemplaient avec envie leur heureux ami Jean Boisdon.

q

Chapitre 2 Harangues et pirouettes

La résidence des gouverneurs français, appelée Château-du-Fort ou Saint-Louis, s'élevait sur les fondations mêmes qui soutiennent encore aujourd'hui la terrasse Durham. Commencé par Champlain, le château avait été peu à peu agrandi, amélioré, fortifié par M. de Montmagny et ses successeurs. Dominant la basse-ville et perché sur le bord de la falaise, à cent quatre-vingts pieds au-dessus du fleuve, le donjon formait un grand corps de logis de deux étages, ayant cent vingt pieds de longueur, aux deux pavillons qui composaient des avant et arrière-corps.

Sur la façade du bâtiment régnait une longue terrasse, qui surplombait le cap et communiquait de plein pied avec le rez-de-

chaussée.

Un grand mur d'enceinte, flanqué de deux bastions, mais sans aucun fossé, défendait le château du côté de la ville.

À cette époque, le gouverneur-général était M. de Mésy, vieux militaire et ancien major de la citadelle de Caen. Son prédécesseur, M. d'Avaugour, ayant été rappelé en France par suite des démêlés qu'il avait eus avec Mgr de Laval, au sujet de la traite de l'eau-de-vie, l'évêque de Québec avait demandé à la cour de choisir lui-même le futur gouverneur ; ce qui lui avait été accordé. Le prélat avait désigné M. de Mésy, l'un de ses anciens amis. Mais il se repentit bientôt de son choix. Car à peine le nouveau gouverneur fut-il arrivé à Québec, que la guerre éclata entre l'évêque et lui. L'élection du syndic des habitants mit le feu de la discorde au sein du Conseil Souverain. La plus grande partie du Conseil était opposée au principe électif et repoussa trois fois l'élection du syndic. Pour faire triompher ses idées, certainement plus libérales alors que celles de la majorité dirigée par l'évêque, le gouverneur suspendit plusieurs membres de leurs fonctions, et força le procureur-général Bourdon, ainsi que le conseiller Villeraye, à s'embarquer pour l'Europe.

Quoiqu'on ne puisse approuver l'opportunité de ces mesures, il résulte de tous ces tiraillements et des scènes violentes qui s'ensuivirent entre le gouverneur et l'évêque, que si M. de Mésy se montra trop ardent, trop emporté, trop irréfléchi dans ses procédés, Mgr de Laval, de son côté, ne mit peut-être pas assez de soin à se concilier l'esprit altier de son ex-ami par quelques concessions habiles. D'ailleurs les querelles que le même prélat eut plus tard avec M. de Frontenac, prouvent que monsieur l'évêque, ainsi qu'on disait alors, était très entier dans ses opi-

nions, et que le sang royal qui coulait dans ses veines s'échauffait fort facilement dès qu'on faisait mine de froisser, tant soit peu, les idées éminemment autocratiques qu'il tenait de son auguste cousin Louis XIV.

Mornac s'était fait annoncer et venait d'être introduit auprès du gouverneur, qui avait ordonné de le faire entrer immédiatement en apprenant que le gentilhomme était porteur de dépêches de la cour.

Après l'avoir salué cordialement et avoir reçu des mains du chevalier le pli scellé des armes royales, M. de Mésy pria son hôte de s'asseoir.

D'une main dont il s'efforçait en vain de dissimuler l'agitation, M. de Mésy rompit le cachet du message de Colbert, et se mit à parcourir la lettre d'un regard fiévreux.

Mornac le regardait. Soudain il le vit pâlir, tandis que ses doigts crispés froissaient la dépêche.

Colbert, au nom du roi, reprochait vertement à M. de Mésy ses violences envers l'évêque et le conseil, et lui annonçait que M. le marquis de Tracy, MM. de Courcelles et Talon, étaient chargés de faire son procès dès leur arrivée à Québec.

Une larme d'indignation glissa sur la joue ridée du vieux soldat. Un éclair enflamma ses yeux. Il fut près d'éclater. Mais il se maîtrisa presque aussitôt en se rappelant qu'il n'était pas seul. Puis, après avoir avalé un sanglot prêt à lui échapper, il poursuivit la lecture de la dépêche. On lui annonçait le prochain départ du régiment de Carignan pour le Canada, tout en lui enjoignant de ne faire aucune concession aux Iroquois, vu que les secours de

troupes qu'on allait envoyer à la Nouvelle-France, mettraient bientôt les colons en état de dompter la fierté des Cinq Cantons.

Enfin Colbert recommandait le chevalier de Mornac à M. de Mésy.

Celui-ci, qui avait eu le temps de se remettre un peu, dit au gentilhomme :

— Soyez certain, monsieur le chevalier, que je ferai tout en mon pouvoir pour vous être utile. Malheureusement, je ne vois guère la possibilité de vous obliger immédiatement. Revenez dans peu de jours et nous verrons à vous donner quelque chose à faire, soit pour le service du roi, soit dans la traite des pelleteries pour votre propre compte.

Mornac s'inclina et remercia le gouverneur.

— Maintenant, reprit ce dernier, il me faut donner audience à une députation d'Iroquois, dont je n'augure rien de bien satisfaisant. Souhaiteriez-vous d'assister à cette assemblée, Monsieur de Mornac ?

— Je vous serais infiniment obligé de m'y autoriser.

— Veuillez alors venir avec moi.

Le gouverneur, suivi de Mornac, se dirigea vers la grande salle du château.

La plupart des notables de Québec s'y trouvaient déjà réunis, lorsque MM. de Mésy et Mornac y entrèrent.

C'était d'abord le supérieur des Jésuites (l'évêque avait refusé de s'y rendre), les conseillers, l'épée au côté comme leur charge

leur en donnait le droit, puis le procureur-général Denis-Joseph Ruette, sieur d'Auteuil, MM. Le Vieux de Hauteville, lieutenant général de la sénéchaussée, Louis Péronne de Mazé, capitaine de la garnison du fort de Québec et conseiller, Aubert de la Chenaye, commis général, Charles Le Gardeur de Tilly, J.-Bte. Le Gardeur de Repentigny, Claude Petiot des Corbières, chirurgien, Blaise de Tracolle, médecin, et bien d'autres dont les noms m'échappent. 1

Comme la députation iroquoise ne s'était pas encore fait annoncer, M. de Mésy présenta le chevalier de Mornac à l'élite de la société québecquoise (sic), réunie au château. On fit le plus bienveillant accueil au jeune homme, que M. Ruette d'Auteuil invita même à aller passer la soirée chez lui, en compagnie de quelques amis qu'il devait réunir.

Mornac accepta avec joie, se montra sensible à tous ces bons procédés, et commençait à répondre au grand nombre de questions qu'on lui posait sur l'état de la France lors de son départ, quand la porte s'ouvrit pour donner passage aux députés iroquois.

Le silence se fit dans la grande salle ; le chef de la députation s'avança vers M. de Mésy, aux côtés duquel s'étaient rangées les personnes que nous avons mentionnées plus haut.

C'était un fameux capitaine agnier que ce chef, et redoutable autant par sa bravoure que par son épouvantable cruauté. Des Français, qui avaient été prisonniers dans le grand village agnier, avaient surnommé ce farouche guerrier, Néron. Il avait autrefois immolé quatre-vingts hommes aux mânes d'un de ses frères, tué en guerre, en les faisant tous brûler à petit feu, puis en avait massacré soixante autres de sa propre main. Pour perpétuer le souve-

nir de cette horrible hécatombe, il en avait fait « tatouer les marques sur sa cuisse qui, pour ce sujet, paraissait toute couverte de caractères noirs ». 2

Le nom qu'il avait reçu de sa famille était Griffe-d'Ours. Mais celui qui lui plaisait le plus et qu'il s'était donné lui-même était la Main-Sanglante.

Bien qu'elle dépassât la moyenne, sa taille n'était pas très élevée ; mais larges étaient ses épaules, et tout du long de ses bras l'on voyait s'entrecroiser des réseaux de muscles puissants. Sur un cou épais reposait une grosse tête, au front et au menton fuyants. Les yeux petits et bruns, brillaient à fleur de l'orbite, tandis que le nez écrasé semblait se confondre avec la bouche, saillante et carrée comme le museau d'une bête fauve. En un mot, c'était une vraie tête d'ours plantée sur un corps d'homme, à la charpente lourde et aux appétits féroces comme l'animal auquel il ressemblait.

Malgré le tatouage qui couvrait sa figure, et ses cheveux rasés sur la plus grande partie du crâne, l'Iroquois paraissait avoir quarante ans.

Le hasard avait voulu que le chef agnier appartînt à la tribu de l'Ours. Aussi Griffe-d'Ours portait-il bien son nom. Quant à celui de Main-Sanglante, on sait déjà s'il était usurpé.

Le gouverneur s'assit dans un fauteuil, et sa suite à ses côtés ; les députés iroquois s'assirent sur une natte, aux pieds de M. de Mésy, pour marquer plus de respect à Ononthio.

Tout le milieu de la place était vide, afin que l'orateur iroquois pût faire ses évolutions sans embarras. L'éloquence des Sauvages

exigeait beaucoup de mouvement, et s'exprimait autant par des gestes très animés, même des bonds, que par la parole.

L'un des Iroquois, porteur d'un long calumet tout bourré de pétun, l'alluma et le présenta au chef. Celui-ci le prit, fuma gravement quelques bouffées, et passa la pipe au gouverneur, qui dut en faire autant. Lorsque le calumet de paix eut circulé par toutes les bouches françaises, il revint aux Iroquois, qui achevèrent de consumer le tabac qu'il contenait.

Durant ce temps, Mornac s'essuyait la bouche à la dérobée.

— Mordiou ! grommelait-il, c'est un cérémonial assez malpropre que celui-là !

Les Iroquois avaient apporté vingt colliers de grains de porcelaine, 3 qui représentaient les différentes propositions à faire. Toutes avaient rapport à la paix dont la conclusion faisait l'objet de cette ambassade. Chaque collier avait une signification particulière. L'un aplanissait les chemins, l'autre rendait les rivières calmes, un troisième enterrait les haches de guerre, d'autres signifiaient qu'on se visiterait désormais sans crainte et sans défiance, les festins qu'on se donnerait mutuellement, l'alliance entre toutes les nations, et le reste.

Griffe-d'Ours s'expliquait passablement en français. Il l'avait appris des nombreux captifs que les Agniers emmenaient dans leur bourgade.

Il se leva lorsque la pipe fut éteinte, et prit un collier, qu'il présenta au gouverneur en lui disant :

« Ononthio, prête l'oreille à ma voix ; tous les Iroquois parlent par ma bouche. Aucun mauvais sentiment ne se cache en mon

cœur, et mes intentions sont droites comme la flèche d'un guerrier. Nous savions bien des chansons de guerre (nos mères nous en ont bercés) ; mais nous les avons toutes oubliées, et nous ne connaissons plus que des chants de paix et d'allégresse. »

Il s'arrêta et se mit à chanter. Ses collègues, s'étant aussi levés debout, marquaient la mesure avec leur hé ! qu'ils tiraient du fond de leur poitrine, se promenaient à grands pas et gesticulaient d'une étrange manière.

Mornac ouvrait des yeux grands comme des piastres d'Espagne, et retenait à grand-peine un fou rire qui lui chatouillait la gorge.

Au bout de quelques instants, le chant cessa ; les Iroquois se rassirent, à l'exception de Griffe-d'Ours, qui continua sa harangue en ces termes :

« Voyant la sincérité de ses enfants, Ononthio leur fera sans doute l'honneur de vouloir travailler à la paix dans leurs cabanes. Ce n'est pas que nous soyons forcés de la demander. Oh ! non. Nos guerriers sont venus plus souvent jeter leurs cris de guerre aux portes de vos bourgades que nous n'avons vu les soldats blancs du haut des palissades de nos villages.

« Celui qui a fait le monde m'a donné la terre que j'occupe ; j'y suis libre ; nul n'a le droit de m'y commander ; mais personne ne doit trouver mauvais que je mette tout en usage pour empêcher que la terre ne soit continuellement troublée. Nous sommes las d'un massacre d'hommes qui devraient vivre en frères. Nos bras se refusent à frapper davantage, et nos haches de guerre glissent de nos mains engourdies, et retombent sans force sur le bord du sentier. Sans nous baisser pour les ramasser, nous venons trou-

ver notre père Ononthio ; et, moi, qui parle au nom de tous, je me lève, je lui tends ce collier et lui dis : accepte-le, mon père, et nos haches se couvriront de terre, et les enfants ne sachant plus où les retrouver, les laisseront se rouiller dans l'inaction pour toujours. »

Il prit successivement dix-sept autres colliers, et se donna beaucoup de mouvement pour en expliquer la destination. Tantôt il se baissait comme pour arracher une pierre ou un tronc d'arbre du milieu d'un sentier, afin de signifier que le chemin allait être aplani par la paix ; tantôt il feignait de ramer longtemps, ce qui voulait dire que les rivières couleraient désormais paisibles depuis Agnier jusqu'à Québec, sans qu'aucune embûche n'en troublât le parcours.

Rien qu'à le voir se démener ainsi, Mornac suait à grosses gouttes.

— Drôle d'éloquence, sandis ! pensait-il.

Enfin Griffe-d'Ours s'empara du dernier collier et dit sur un ton plus triste :

« Tandis que je venais trouver mon père, il me semblait entendre des voix plaintives qui s'élevaient de terre. D'abord, je crus m'être trompé ; je ne voyais que l'herbe qui poussait verte et serrée sur les bords du sentier dans lequel mon pied marchait librement. Les mêmes lamentations déchirant toujours mon oreille, je m'arrête encore. Je me penche vers la terre et j'entends plus distinctement ces voix. Elles s'écriaient : « Mon fils, mon frère, mon cousin chéri, ne reconnais-tu donc pas la voix de tes parents couchés sur le sentier de guerre par les balles des blancs ? Oh ! oui, n'est-ce pas ? car tu t'en vas nous venger ? »

Non, chers parents, répondis-je, en contenant les transports de ma douleur. Vous n'avez été déjà que trop vengés. Si Ononthio penchait aussi son oreille vers le gazon qui verdoie aux alentours de ses villages, les cris de ses enfants que nous avons immolés feraient aussi saigner son cœur, et la guerre n'aurait plus de fin. Aussi m'en vais-je le trouver et lui dire : « Mon père, si ceux qui sont déjà morts se plaignent tant, que sera-ce donc, si nos combats durent encore de longues années ? Les sanglots des trépassés deviendront si bruyants que notre sommeil même en sera troublé, et leurs sollicitations de vengeance si pressantes que la guerre ne finira que par l'extinction de l'une ou de l'autre race. »

« Me voici, et je jette cette pierre (il montrait le dernier collier,) sur la sépulture de ceux qui sont morts pendant la guerre, afin que personne ne s'avise d'aller remuer leurs os, et qu'on ne songe plus à les venger. » 4

Cette fière harangue indique à quel point en était arrivée la morgue iroquoise par suite du succès des armes des Cinq Cantons.

Aussi, malgré les ouvertures de paix présentées par la députation, M. de Mésy, qui savait combien de fois les Français avaient été trompés par de semblables propositions, se leva, après avoir consulté ceux qui l'entouraient, et répondit :

« Je suis touché de la démarche de mes fils, et je la veux bien croire sincère ; mais comment se fait-il que vous prétendiez parler au nom des Cinq Cantons tandis que je ne vois ici que des envoyés d'Agnier, de Goyogouin et de Tsonnontouan ? Si les cinq grandes tribus iroquoises demandent la paix, pourquoi n'y en a-t-il que trois qui m'aient envoyé des ambassadeurs ? »

Griffe-d'Ours ne répondit pas, le gouverneur reprit :

« Le grand chef des Agniers a bien eu raison de dire que les Iroquois n'ont malheureusement que trop massacré de Français ; et si vous voulez apaiser les mânes de vos parents, nous ne saurions calmer celles de nos frères que vous assassinez traîtreusement chaque jour. Les lamentations de mes fils trépassés ont traversé l'Océan. Le grand Ononthio, mon maître, les a entendues par-delà l'immense lac salé. Il vient de m'écrire qu'il enverra bientôt à ses enfants du Canada une troupe de guerriers assez nombreuse pour aller raser vos bourgades, massacrer tous vos combattants et amener captives à Québec les femmes des Cinq Cantons pour nous aider à cultiver nos champs.

« Je ne saurais donc rien conclure maintenant. Lorsque nos troupes seront arrivées, si vous voulez vraiment la paix, revenez alors, accompagnés des députés des Cinq Cantons, en ayant soin d'amener avec vous des otages pour la garantie des négociations, et des présents pour apaiser les parents de ceux qui sont tombés sous vos coups. Alors le grand Ononthio décidera. »

— Tes enfants, repartit Griffe-d'Ours, n'étaient pas assez nombreux, et trop étroit était leur canot pour t'apporter des présents. Mais voici trois de mes frères d'Agnier, de Goyogouin et de Tsonnontouan qui veulent bien rester avec toi comme otages.

— Ils sont les bienvenus, répliqua le gouverneur, et je les traiterai comme s'ils étaient mes fils, pendant toute la durée de leur séjour près de moi.

« Maintenant, que le chef et les guerriers qui l'accompagnent veuillent bien passer avec moi sur la terrasse du château, afin

qu'on dresse ici la table d'un repas que je leur offre au nom d'Ononthio ! »

M. de Mésy tenait à bien traiter les députés.

Puis, s'adressant aux gens de sa suite :

— Vous voudrez bien, Messieurs, vous joindre à nous.

Un valet ouvrit les deux battants de la porte qui donnait sur la terrasse, et M. de Mésy s'effaça pour laisser défiler ses hôtes. Le dernier d'entre eux, il y en avait au moins trente, venait à peine de mettre le pied sur la galerie, lorsqu'un craquement prolongé se fit entendre sous leurs pas.

Instinctivement chacun veut se précipiter vers la porte. Mais ce brusque mouvement achève de briser les poutres vermoulues de la terrasse, qui, trop vieille et trop faible pour supporter autant de monde, s'effondre avec fracas sur le flanc de la falaise.

Un grand cri d'effroi retentit, et tous, militaires, conseillers et Sauvages, tombent, roulent pêle-mêle avec les tronçons de la terrasse, qui s'écroule sur le roc à vingt pieds de hauteur.

Seul, le gouverneur, qui allait suivre ses hôtes, est resté dans l'embrasure de la porte, un pied dans le vide. Pâle, il se jette promptement en arrière, et regarde avec stupeur cet amas d'hommes et de débris qui grouillent à ses pieds.

Heureusement qu'à cette époque le flanc de la falaise était encore garni de quelques arbres et d'arbustes, qui arrêtèrent la chute de la galerie ; car si le roc eût été dénudé comme aujourd'hui, ils eussent été précipités à plus de cent quatre-vingts pieds.

Tous ceux qui étaient tombés s'accrochaient aux branches et aux racines pour s'empêcher de glisser sur la pente rapide du rocher. Au-dessus des clameurs générales retentissaient les sonores jurons de Mornac. Précipité d'en haut l'un des premiers, le Gascon avait reçu tout le choc et le poids du corps de Griffe-d'Ours, qui lui était tombé à califourchon sur les épaules.

— Mordious ! s'écriait-il en se démenant comme un diable, allez-vous bien descendre de sur mon dos ! Eh ! là, sandis ! Monsieur le Sauvage, vous n'êtes pas une plume, savez-vous ! Cap-dedious ! vous m'éreintez !...

Un soubresaut désarçonna son cavalier, qui, surpris de la brusque dégringolade de la galerie et saisi d'un soupçon de trahison, tira tout aussitôt de sa gaine le couteau à scalper qu'il portait à la ceinture, et fit mine de se jeter sur le chevalier.

— Tout beau ! Monsieur l'Iroquois ! s'écria Mornac en dégainant aussi, parce que nous avons failli nous rompre le col ensemble, faudra-t-il maintenant nous couper la gorge ?

Un éclair de réflexion démontra à Griffe-d'Ours que la chute de la galerie, qui avait indistinctement entraîné avec elle Sauvages et blancs, ne provenait que d'un simple accident, et il rengaina son couteau.

Mornac grommelait tout en se retenant aux branches d'un sapin rabougri :

— Par la corbleu ! le guignon me poursuit jusqu'ici ! Je croyais pourtant bien qu'il m'avait lâché à Brest, où j'ai perdu, sur une carte, la veille de mon départ, les dernières mille pistoles, ou à

peu près, qui me restaient de tout l'héritage de mes vénérables aïeux !

Il fut interrompu dans ses réflexions mélancoliques par un nouveau cri d'effroi.

Penchés sur la cime du roc, les acteurs de cette scène tragi-comique regardaient en bas.

Mornac se pencha comme les autres.

Il vit trois des Sauvages de l'ambassade qui glissaient sur la pente de la falaise avec une rapidité vertigineuse. Les malheureux avaient cependant gardé tout leur sang-froid, car ils descendaient sans rouler, et restaient assis en se retenant à chaque branche, à toute racine, à la moindre aspérité de rocher, qui faisaient saillie sous leurs mains.

En trois secondes, ils touchèrent la base du roc et se relevèrent sains et saufs.

Mais le merveilleux ne devait pas en rester là. Car bien loin de s'arrêter et de se tâter pour constater s'ils sont intacts dans tous leurs membres, les trois Iroquois bondissent aussitôt sur leurs pieds, courent avec d'énormes enjambées dans la rue Champlain, et se glissent entre les maisons, encore clairsemées à cette époque, pour apparaître bientôt après sur la grève du Cul-de-Sac.

Là, couchés sur le flanc, dormaient les légers canots d'écorce des ambassadeurs iroquois.

En prendre un sur leurs épaules et le porter, toujours au pas de course, jusqu'à l'eau du fleuve, est pour eux l'affaire d'un moment. Les trois Sauvages, se retournant vers la ville, jettent alors

trois cris de défi, qui montent en hurlements prolongés vers le château. Puis ils sautent dans la pirogue, saisissent les avirons, et, d'une main prompte et sûre font bondir en avant le canot, qui fend l'onde avec la rapidité de la flèche et disparaît en un instant derrière l'angle abrupt du Cap-aux-Diamants.

Ceux qui s'enfuyaient ainsi avec tant de précipitation, étaient les trois otages que Griffe-d'Ours avait dit devoir rester avec M. de Mésy.

Un quart d'heure après, les autres acteurs de ce drame, qui avait failli tourner à la tragédie, s'époussetaient dans la salle du château en riant de leur mésaventure. À part quelques contusions reçues, personne n'était sérieusement blessé. 5

q

Chapitre 3 Gasconnades et sauvageries

— À votre santé, chef, s'écria Mornac en vidant d'un seul trait un grand gobelet de vin d'Espagne.

— Oah ! répondit Griffe-d'Ours en l'imitant.

Il était trois heures de l'après-midi.

Un gai rayon de soleil qui tombait sur les fenêtres de l'hôtellerie de Jacques Boisdon, venait se jouer sur le bord luisant des gobelets d'étain et d'un lourd broc, rempli de vin, reposant sur une table massive, auprès de laquelle étaient assis le chevalier Robert de Mornac et le chef agnier Griffe-d'Ours surnommé la Main Sanglante.

Vivement éclairées par la gerbe de lumière, qui faisait étinceler comme autant de rubis les gouttelettes de vin rouge répandu sur la table, les figures du gentilhomme et de l'Iroquois présentaient le plus curieux contraste. Animé par la douce chaleur du vin, le visage de Mornac exhalait un air de gaieté satisfaite et spirituelle. Les longues boucles de ses cheveux frisés en torsades frissonnaient de plaisir sur ses tempes et son front ouvert, tandis que sa longue moustache brune semblait se tordre d'aise et sourire au contact de la fine liqueur qui empourprait ses lèvres.

Au contraire, la figure luisante et tatouée du Sauvage respirait cet abrutissement féroce que les boissons spiritueuses produisent habituellement sur les organisations vulgaires et brutales. Les lèvres de l'Iroquois se crispaient sur ses dents ; les pommettes saillantes de ses joues peintes en bleu, prenaient une teinte violacée par suite de la pression du sang sous cette couche de fard, tandis que ses yeux, démesurément ouverts, s'injectaient de fibrilles rouges et que sa touffe de cheveux, droite sur le sommet du crâne et surmontée d'une longue et noire plume d'aigle, s'agitait menaçante à chaque mouvement de tête.

Inconsidéré dans ses désirs, suivant toujours l'impulsion du moment, Mornac s'était imaginé, au sortir du Château Saint-Louis, d'emmener Griffe-d'Ours à l'auberge et de le faire boire, afin, s'était-il dit, de constater combien une brute d'Iroquois pouvait tenir de mesures de vin. De la conception à la réalisation de ce beau dessein, Mornac ne laissa pas s'écouler une minute. L'idée lui en paraissait très drôle, et le Gascon ne reculait jamais devant un caprice de sa folle imagination.

Il avait bien eu aussi la pensée vague de faire parler le Sauvage sur les mœurs et les usages des Iroquois, dont l'étrangeté de cos-

tume et de langage, jointe à la terrible réputation dont ils jouissaient jusqu'en France, avaient excité au plus haut point sa curiosité. Mais à peine était-il attablé depuis cinq minutes avec le chef agnier, qu'il s'aperçut qu'il n'en pourrait rien tirer. Car celui-ci (on connaît la terrible passion des Sauvages pour les boissons enivrantes) avait absorbé le vin qu'on lui offrait si volontiers, d'une manière à s'affaisser bientôt sous l'ivresse.

À toutes les questions de Mornac, il répondait par un regard de bête fauve, remplissait son gobelet, le vidait d'un seul coup et glapissait d'une voix rauque : Oah !

Quelques buveurs, attablés dans un coin plus sombre de la taverne, regardaient avec stupeur cette scène étrange, et se demandaient si le féroce enfant des bois n'allait pas, dans son ivresse, se jeter sur eux pour les égorger.

Seul, Mornac ne semblait nullement songer qu'il courait un danger, et son œil curieux se promenait sur son étrange vis-à-vis, tandis que sa main longue, mais fine, jouait avec les boucles soyeuses de sa chevelure.

— Ces longs cheveux de mon frère blanc feraient un beau scalp, bégaya tout à coup Griffe-d'Ours entre deux hoquets.

— Tu crois, mon vieux ! repartit le Gascon en éclatant de rire. Si ma chevelure te plaît de la sorte, je t'assure, mordieu ! que j'y tiens, pour le moins, autant que toi ; et cette longue épée, que voici partage absolument, sur ce point, ma manière de penser.

— Oah ! ricana Griffe-d'Ours.

— Oah ! répéta Mornac en caressant le pommeau d'argent ciselé de sa bonne lame.

Un éclair courut sur la prunelle fauve du Sauvage, qui étendit soudain le bras vers le chevalier, mais se contenta pourtant de saisir le broc de vin rouge et d'en verser ce qu'il contenait dans son gobelet, qu'il vida les yeux fixés sur le Gascon.

— Holà ! père Boisdon ! s'écria Mornac, en frappant la table avec le cul du broc. À boire, respectable hôtelier ! l'air de la Nouvelle-France me dessèche la gorge.

— Par saint Jacques, mon patron vénéré, murmura le timoré Boisdon, à l'oreille du jeune homme, vous allez, bien sûr, être cause d'un malheur, monsieur le chevalier ! Ne voyez-vous pas qu'il est gris ?

— Sois tranquille ; avant dix minutes je le saoule et le couche sous la table. J'en ai terrassé de plus forts, va, cap-de-dious !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il arriver ! soupira Boisdon en descendant à la cave.

Et dans le coin sombre, les buveurs ne buvaient plus. Ils auraient bien voulu sortir ; mais l'Iroquois se trouvait près de la porte, et ils craignaient qu'il ne vînt à se jeter brusquement sur eux.

Boisdon s'approcha timidement de la table, dont il s'éloigna aussitôt après y avoir déposé le broc demandé.

Mornac remplit le gobelet du Sauvage, ainsi que le sien qu'il but, en savourant chaque gorgée avec de petits claquements de langue approbateurs.

Le regard du Sauvage se fixait de plus en plus sur la tête du gentilhomme. Par trois fois il remplit et vida son gobelet sans

quitter des yeux les boucles frisées du chevalier.

— À la longue vieillesse de ma chevelure, fit Mornac qui but un rouge bord, et puisse-t-elle blanchir en paix sur mon crâne !

À ce défi, Griffe-d'Ours poussa un rugissement et s'élança vers Mornac en brandissant son couteau.

Il avait grand-peine à se tenir sur ses jambes.

Prompt comme l'éclair, le Gascon lui saisit le poignet qu'il lui tordit en l'attirant vers la terre.

Le Sauvage tomba d'abord sur le genou, puis s'affaissa près de table, sous laquelle Mornac le poussa du pied. L'Iroquois était ivre-mort.

Les buveurs du fond de la salle s'élancèrent vers la porte sans payer leur consommation, et se sauvèrent à toutes jambes.

— Là ! voyez-vous, monsieur ! s'écria Boisdon. En voilà qui décampent sans me payer ; et cela par votre faute !

On a remarqué, sans doute, la progression descendante du respect de Boisdon pour le chevalier de Mornac. D'abord il l'avait nommé : monsieur le marquis, puis monsieur le comte, et enfin monsieur tout court.

— Oui ! continua Boisdon, qui me payera ce vin-là, maintenant ? Ne vous avais-je pas dit que vous me feriez un malheur ? Et cet homme dangereux, comment m'en débarrasser lorsqu'il se réveillera ?

— Sandis ! oublies-tu donc à qui tu parles, maroufle ! s'écria Mornac échauffé par le vin. Tiens ! voici un louis, paye-toi, et si

cette brute te veut causer noise à son réveil, viens me chercher en haut et je te la mettrai proprement à la porte. Car, un animal de la sorte ne mérite pas mieux.

Tandis que la figure de Boisdon se rassérénait, et que le bonhomme se confondait en excuses et en remerciements, Mornac gravit lestement l'escalier qui menait au second étage.

Le Gascon avait la jambe ferme comme un soldat à jeun sur le champ de parade. Il buvait sec, ce digne chevalier ! S'il aimait les longues phrases et les grands coups d'épée, il affectionnait aussi particulièrement les grands verres, et les savait vider royalement.

Mornac, n'ayant rien de mieux à faire pour le moment, s'étendit sur son lit et s'endormit bientôt. Ce n'est pas que le vin l'eût alourdi. Oh ! que non ! Mais, fatigué par une longue traversée, et trouvant plus confortable le lit de l'auberge que le cadre étroit dans lequel il avait dû dormir pendant près de deux mois, le jeune homme avait sommeil ; ce qui, du reste, arrive aux plus gens de bien même quand ils n'ont point bu.

Il ne s'éveilla que deux heures plus tard, et grâce encore à la pesanteur de la grosse main de Boisdon, qui lui secouait l'épaule.

— Pardon, monsieur le comte (la pièce d'un louis avait fait remonter l'estime de l'aubergiste), pardon, si je me permets de mettre fin à votre somme ; mais il est six heures, et votre souper sera bientôt prêt.

— Je t'absous, cadédis ! je t'absous, brave homme, du moment que tu n'interromps pas une de mes jouissances que pour m'en procurer une autre. Sais-tu que ce léger sommeil m'a remis en appétit, et que je me sens d'énormes cavités sous les côtes ?

— Monsieur le comte est bien bon de rendre indirectement un hommage aussi flatteur à ma cuisine. Mais il m'avait toujours semblé que c'était plutôt l'exercice et le grand air qui excitaient à manger.

— Eh ! eh ! père Boisdon, vous oubliez le vin dans votre nomenclature.

— C'est vrai ! c'est vrai ! Et puis, monsieur le comte, ce n'est pas pour vous offenser, mais vous buvez sec. Eh ! eh !

— N'est-ce pas ? fit Mornac en s'étirant les bras avec un air satisfait. Sais-tu que c'est attribut royal, et que je le tiens du grand roi Henri IV par la famille de Navarre, à laquelle la mienne est liée d'assez près.

Si Mornac n'eût pas été un tantet vantard et menteur, il n'eût vraiment pas été Gascon.

— Oh ! mais, dites donc, père Boisdon, votre Iroquois vous a-t-il donné bien du mal, ou cuve-t-il encore son vin ?

— Non, monsieur le comte, il s'est réveillé, il y a un quart d'heure à peine, et s'en est allé tout de suite. Il avait encore l'air bien farouche, et je l'ai vu qui errait sur la grand-place comme âme en peine. Pourvu, maintenant, qu'il n'aille pas faire de mauvais coups. Car, lorsqu'ils sont saouls, ces Sauvages sont encore plus terribles qu'à jeun. Mais monsieur le comte veut se lever ; je m'en vas.

— C'est bon, fit Mornac, qui se mit sur son séant. Je voudrais faire un brin de toilette ; en ai-je le temps avant souper ?

— Heu !... oui, répondit l'hôtelier en tirant de son gousset une énorme montre d'argent, dont un seul coup bien asséné aurait assommé un ours. Monsieur le comte a une dizaine de minutes à lui.

— Oh ! alors, j'aurai fini assez tôt pour ne me point faire attendre.

Boisdon sortit et le chevalier sauta à bas de son lit.

Comme il n'avait que le pourpoint et le haut-de-chausses que nous connaissons, la toilette de Mornac ne lui prit pas beaucoup de temps. Seulement, au lieu des lourdes bottes que nous lui avons vues en premier lieu, il chaussa d'abord une paire de bas de soie qui lui montaient au-dessus du genou, et puis enserra ses pieds en des souliers, à boucles d'or et qu'on appelait bottes de villes ou bottines. Ensuite, il tira de sa valise une assez jolie paire de manchettes en fine batiste ornée de dentelles, ainsi qu'une large cravate de point d'Espagne, qu'il noua sur sa gorge par un ruban rose, et dont il laissa pendre les bouts en cascades sur le devant du pourpoint. Puis il raffermit sa chevelure et retortilla sa longue moustache brune.

Ainsi fait, il avait l'air si crâne, que lorsqu'il sortit de sa chambre, demoiselle Perpétue Boisdon 1 sentit battre vivement son cœur, sous sa maigre poitrine ; et je crois que, si Mornac eût voulu l'embrasser, lorsqu'il la rencontra sur le palier – pardonnez-moi cette médisance sur une femme aussi rigide – elle eût volontiers tendu la joue.

Vers les sept heures et demie, Mornac, le feutre à larges bords incliné fortement sur l'oreille gauche, et sa longue rapière au côté, sortit de l'auberge du Baril-d'Or. Il se rendait chez M.

Ruette d'Auteuil, qui, l'on s'en souvient, demeurait sur l'emplacement occupé de nos jours par l'Hôtel du Parlement.

Bien que la nuit ne fût pas encore venue, la lumière du jour pâlissait sensiblement, et l'ombre commençait à s'épandre dans les rues désertes.

Le chevalier mettait le pied sur la dernière marche du seuil de la taverne, lorsque la bonne grosse figure de Boisdon se pencha par la porte entrebâillée, qui laissait voir aussi la main droite de l'aubergiste armée d'une énorme barre de chêne.

— Monsieur le comte ne trouvera pas mauvais, sans doute, dit le brave homme, que je barricade ma porte à cette heure. Il faut être prudent par le temps qui court ; les Iroquois rôdent continuellement aux environs, sans compter ceux qui sont aujourd'hui dans la ville. Savez-vous que je serais bien en peine si celui de cet après-midi allait revenir. Les bons bourgeois n'ont pas toujours l'honneur d'abriter sous leur toit une excellente lame accompagnée d'un poignet aussi solide que le vôtre, monsieur le comte ; aussi sont-ils accoutumés de se renfermer de bonne heure. Bien en a pris, l'autre soir, à Nopce qui demeure au pied de la Côte de Sainte-Geneviève. Nicolas Pinel et son garçon, Gilles, s'en revenaient de leur désert, en haut de chez Nopce, quand ils furent attaqués par deux Iroquois qui manquèrent les prendre vifs. Blessé d'un coup d'arquebuse, dont il est mort au bout de quelques jours, maître Nicolas se précipite de peur, avec son garçon, aval la montagne pour se sauver. Boisverdun, qui était avec eux, lâche son coup de fusil sur les Sauvages, mais sans les toucher. Les Iroquois ayant été se joindre à d'autres, tout près de la maison de Nopce, y tirèrent un coup d'arquebuse dans la porte, qu'ils auraient enfoncée si elle n'eût pas été bien verrouillée et barricadée

en dedans. Les chiens jappèrent toute la nuit à la Côte Sainte-Geneviève. 2 Vous voyez que les bonnes gens n'ont pas tort de se mettre à l'abri dès la brunante. Quand monsieur le comte reviendra, il n'aura qu'à se nommer, et j'ouvrirai tout de suite.

— C'est bon ! c'est bon ! dit Mornac impatienté du babil de l'aubergiste, et il s'avança dans la rue Notre-Dame, qui ne devait porter le nom de Buade que vingt ans plus tard.

Comme il allait dépasser la demeure de l'évêque, une jeune femme, à la démarche vive et légère, déboucha, en courant, de la rue du Fort ; puis, à cinq pas derrière elle, un homme bizarrement vêtu ou plutôt très peu vêtu, qui la poursuivait.

— La joue de la vierge pâle est comme une belle fleur que le chef veut admirer de près, criait d'une voix avinée l'homme qui la rejoignit en deux bonds.

Il avait déjà passé son bras droit autour de la taille et allait effleurer de ses lèvres le visage de la jeune personne, lorsque celle-ci se détourna vivement, se dégagea et le frappa en pleine figure de sa petite main fermée.

L'homme ricana et s'élança de nouveau vers elle.

— À moi ! au secours ! cria la pauvre femme.

Le Sauvage allait encore porter sur elle ses mains brutales, quand, soudain, Mornac bondit au-devant de lui, son épée nue au poing. Dédaignant d'en frapper de la pointe un ennemi dont les mains sont sans armes, le chevalier rabat violemment le pommeau de son épée sur la poitrine nue de l'Iroquois, qui tombe à la renverse.

— Griffe-d'Ours ! s'écrie Mornac avec surprise.

— Oah ! s'exclame l'autre en se relevant. Malheur au jeune fou qui a fait couler de l'eau de feu dans les veines de la Main-Sanglante !

Et Griffe-d'Ours lance son tomahawk à la tête de Mornac.

Celui-ci, qui a deviné l'intention du mouvement, fait un bond de côté.

La hache passe en sifflant entre Mornac et la jeune femme, et s'en va frapper le mur du logis de Mgr de Laval.

Aveuglé par la colère, Griffe-d'Ours se jette, le couteau au poing, sur le chevalier qui tombe aussitôt en garde en protégeant la jeune femme.

Légèrement piqué d'un coup de pointe à la poitrine, le Sauvage, que l'épée du gentilhomme tient à distance, pousse des cris furieux.

Cette scène n'avait duré que quelques secondes ; mais elle se passait tout près du fort des Hurons, et avait attiré l'attention de ces derniers dont une dizaine se précipitent en dehors de la palissade.

Ils entourent l'Iroquois qui brandit son couteau en hurlant.

— Chiens que vous êtes, osez donc porter la main sur un chef, que je vous envoie rejoindre les mânes de vos parents massacrés par les miens ! Venez tous !... Vous tremblez ; vous n'avez que des cœurs de renards et vos bras sont plus faibles que ceux d'une femme !...

Le cercle des Hurons s'épaississait de plus en plus, grâce aux secours qui leur arrivaient à chaque seconde, et le chef allait être culbuté, tué sans doute, lorsqu'un bruit de pas retentit dans la rue du Fort, en même temps qu'une voix sonore y criait d'un ton de commandement :

— Arrêtez tous, au nom du roi !

Une dizaine de soldats armés suivaient, en courant, cet homme, qui n'était autre que Louis Peronne, sieur de Mazé, capitaine de la garnison du Fort de Québec.

— Que signifie ce vacarme ? demanda-t-il en arrivant.

Mornac s'avança et lui raconta l'affaire en deux mots. Le sieur de Mazé perça la foule qui environnait l'Iroquois, et dit à Griffe-d'Ours :

— Suivez-moi, chef. Vous passerez la nuit au château, avec vos guerriers qui, surpris de ne vous point retrouver ce soir, sont venus se plaindre au gouverneur de votre disparition. J'étais en train de vous chercher pour vous ramener vers eux quand le bruit que vous venez de faire a attiré mon attention et mes pas de ce côté. Venez, ne craignez rien, et fiez-vous à la bonne foi des Français. Vous resterez toute la nuit au château pour qu'il ne vous arrive rien de fâcheux, et, demain matin, vous serez libre de partir.

Le gouverneur avait pris ses dispositions pour empêcher les Iroquois d'errer par la ville, pendant la nuit, en les gardant au château Saint-Louis, où une surveillance immédiate pouvait être exercée sur eux.

Assez content au fond d'échapper aux mains vengeresses des Hurons, ses ennemis mortels, Griffe-d'Ours se mit aussitôt à la

disposition du capitaine.

Il avait déjà fait deux pas quand il s'arrêta.

— Jeune homme à face pâle, dit-il à Mornac, nous nous rencontrerons encore sur le sentier de guerre ; et toi, vierge blanche, tu viendras avant longtemps habiter le wigwam du chef !

Il se retourna au milieu des soldats qui l'entouraient et le bruit de ses pas se perdit bientôt, avec ceux des soldats, à l'extrémité de la rue du Fort, où tous disparurent dans l'ombre de la nuit.

— Va-t-en au diable, je ne te crains guère ! grommela Mornac, qui, se tournant vers la jeune femme dont la peur avait paralysé les mouvements ajouta :

— Me permettez-vous, madame, de vous offrir mon bras pour vous conduire à l'endroit où vous désirez aller.

— J'accepte avec reconnaissance, monsieur, répondit la dame d'une voix fraîche et distinguée.

Le chevalier tendit galamment son bras gauche, sur lequel la jeune personne appuya la main en disant au gentilhomme :

— Je ne vais qu'à deux pas d'ici, chez M. Ruette d'Auteuil, où je suis invitée à passer la veillée.

— Quelle rencontre fortunée ! repartit Mornac. Je suis prié moi-même à cette soirée.

— Vraiment ! ce m'est un fort heureux hasard que d'y rencontrer mon sauveur.

— Votre sauveur, non, madame, mais bien plutôt le plus humble de vos serviteurs.

Ce gredin de Gascon avait le coup d'œil vif. Il s'était aperçu tout de suite, malgré l'obscurité, que sa compagne était jeune, jolie et distinguée.

— Vous devez vous demander, reprit la belle inconnue, comment une jeune femme a pu se hasarder à sortir ainsi seule le soir.

La chose est toute simple. Je demeure au commencement de la rue Saint-Louis. Ce n'est qu'à quelques pas de chez M. Ruette d'Auteuil, et la ville étant habituellement assez tranquille, même à cette heure, j'ai cru pouvoir m'y rendre seule. Mais comme je m'engageais sur la place d'armes, j'ai remarqué qu'un homme se relevait de terre, au coin de la sénéchaussée. 3

Instinctivement j'ai hâté le pas, sans courir, néanmoins ; car je ne suis pas peureuse.

— Je le crois bien, sandis ! À la manière dont vous avez frappé l'Iroquois au visage, j'ai vu tout de suite que vous êtes, madame, d'un naturel fort déterminé.

— Quand j'ai vu qu'il allait m'atteindre, continua la jeune femme avec un sourire, je me suis mise à courir en entrant dans la rue du Fort, et… vous savez le reste. Si je ne me trompe, vous êtes étranger et, de plus, nouvellement arrivé : me sera-t-il permis de vous demander le nom de mon brave protecteur ?

— Robert du Portail, chevalier de Mornac, pour vous servir, madame.

— Ah ! mon Dieu !

— Mon nom est donc bien surprenant ?

— Pardon, monsieur, mais savez-vous que je crois que nous sommes cousins ?

— Cousins, madame ! Veuille le ciel me gratifier inopinément d'une aussi charmante cousine, et je lui en voue une reconnaissance éternelle !

Comme ils étaient arrivés chez M. d'Auteuil, le son de leur voix s'éteignit derrière la porte que l'on referma sur les deux visiteurs. 4

q

Chapitre 4 Portraits et caractères

On se convaincra que l'élite de la société de Québec était, ce soir-là, réunie chez M. Ruette d'Auteuil, pour peu que l'on veuille bien prêter l'oreille aux noms des invités qu'un domestique annonce à mesure qu'ils arrivent.

Mais je dois mentionner d'abord le nom de la maîtresse de la maison, Mme d'Auteuil, née Claire-Françoise de Clément. C'était une personne de trente-six à quarante ans, de taille moyenne et d'un air fort distingué. Elle accueillait ses hôtes avec cette aisance et cette urbanité que peut seule donner la naissance.

En premier lieu, parmi les invités, venaient Louis-Théandre Chartier de Lotbinière, lieutenant-général de la prévôté de Québec, sa femme Marie-Élizabeth d'Amours, et leur fils aîné, alors âgé de vingt-deux ans, René-Louis Chartier, qui devait être plus tard conseiller du roi et lieutenant civil et criminel. Puis, c'était

M. le Vieux de Hauteville, lieutenant-général de la sénéchaussée, marié en 1654 à Marie Renardin de la Blanchetière, à laquelle il donnait en ce moment le bras. Apparaissaient ensuite les sieurs Le Gardeur de Tilly et Le Gardeur de Repentigny, le commis-général Charles Aubert, sieur de La Chenaye, M. Blaise de Tracolle, médecin, qui devait mourir l'année suivante, et bien d'autres dont j'oublie les noms : en tout une vingtaine de personnes de naissance et d'éducation qui composaient la majeure partie de l'aristocratie de Québec. Car il ne faut pas oublier que notre ville ne comptait alors que huit cents habitants, que l'immigration avait été bien lente jusqu'à cette époque, et que les autres personnages de naissance et de fortune qui firent ensuite marque dans la colonie ne devaient arriver, pour la plupart, que l'année suivante avec le beau régiment de Carignan.

De toutes les femmes qui composaient cette réunion, la plus jeune, la plus belle et la plus admirée était sans contredit Mlle Jeanne de Richecourt, celle-là même que Mornac avait préservée de la brutalité de l'Iroquois Griffe-d'Ours.

Elle portait à ravir une délicieuse toilette. Une robe de soie rose emprisonnait sa taille svelte, mais riche, dans un corsage à longue pointe ; la jupe, ample et retroussée sur le devant par un nœud de ruban de satin, retombait en arrière sur une seconde jupe plus étroite, en soie verte et moirée, garnie de fines dentelles. Comme les manches de la robe se portaient alors très courtes, celles de la chemise, terminées par des poignets de valenciennes, laissaient voir un avant-bras nu, blanc, ferme, modelé comme celui de la belle Madeleine au Désert du Corrège, et terminé par la plus aristocratique main du monde.

Lorsque votre œil, fasciné déjà, remontait jusqu'à l'encolure du corsage que la mode nouvelle voulait décolleté, le regard s'y arrêtait ébloui par le moelleux des contours et la pureté du tissu des resplendissantes épaules et de la naissance d'une gorge dont le peu qu'on en apercevait eût mérité d'être immortalisé par le pinceau d'un Titien.

À quelques-uns de mes lecteurs cette description semblera bien mondaine. Dieu m'est témoin pourtant que je n'en peux mais et que je reste dans les strictes bornes de la vérité historique.

Les dames canadiennes d'alors, nos vénérées aïeules, dont je veux ressusciter en mes œuvres la beauté, la jeunesse et les vertus héroïques, aimaient assez se décolleter, puisqu'il appert que Mgr de Laval dut leur défendre, par un mandement spécial, de venir à l'église les épaules et les bras nus. Ah ! ce n'est point la peine de jeter les hauts cris, mesdames ; car, malgré cela, nos chastes grand-mères valaient, pour le moins, autant que celles d'entre vous qui plissent la lèvre en me lisant, et dont le menton essaye en vain de se cacher sous leur collet haut monté.

Jusqu'ici ma plume a pu trouver des mots sans doute bien impuissants à donner une idée de la beauté gracieuse de Mlle Richecourt ; mais maintenant que mes yeux en sont arrivés à contempler sa figure, je me demande avec effroi s'il ne me faut pas renoncer à la peindre. Eh ! comment peindre avec des mots sans couleur ? C'est ici que l'écrivain se sent inférieur au peintre. Si tous les deux ont pour modèle un idéal qu'ils n'atteignent jamais, l'artiste, du moins, peut donner à sa toile une apparence de vie, des tons chauds, des traits distincts qui offrent aux yeux une image déterminée de sa pensée, de sa conception, de son rêve.

Tandis que l'écrivain… Lisez plutôt les cent mille et un portraits d'héroïnes de tous les romans qui ont jamais été écrits, et citez-m'en dix, trois, un seul, qui donne au lecteur une idée nette de la femme que l'auteur a voulu représenter. Au contraire, le moindre croquis, fait par le plus petit des crayonneurs, n'imprime-t-il pas pour longtemps en votre mémoire les traits, l'ensemble d'un portrait sur lequel vous prenez la peine d'arrêter vos yeux durant quelques secondes ?

Puisque les plus belles phrases descriptives produisent un si pauvre effet, je ne me vais servir que des mots les plus simples pour décrire l'adorable figure qui est bien là, devant moi, me souriant dans le silence de la nuit, et que j'entrevois avec extase dans le nimbe radieux de la vive lumière de ma lampe. Alors on ne sera point tenté de rire de mes vains efforts, et l'on pourra même croire que, jaloux d'exposer aux yeux de tous cette vierge de ma pensée, j'en ai précieusement enfoui les traits divins en mon âme, pour les remettre un jour à Dieu, l'éternel dispensateur des belles inspirations.

D'abondants cheveux noirs, artistement frisés, après s'être joués, sur le sommet du front et sur les tempes, en arabesques capricieuses où l'art se montrait pourtant, jaillissaient en cascades et s'en allaient ruisseler sur ses épaules.

Encadré par ces boucles luxuriantes et soyeuses, le galbe ovale de son visage au teint digne de la plus fraîche blonde, ressortait ainsi que la blanche figurine des camées antiques éclate sur le fond bruni qui la fait si bien valoir. Sous le front un peu plus haut que ne le veut le statuaire classique, mais blanc et poli comme un marbre et laissant rayonner l'intelligence de la pensée, scintillaient des yeux d'un brun doré, dont l'éclair jaillissait, entre

leurs grands cils soyeux, comme un vif rayon de soleil répercuté par l'eau limpide d'une source ombragée de longs roseaux doucement bercés par la brise. L'arc des sourcils s'accusait à peine ; on eût dit la trace légère du coup de pinceau d'une fée artiste. Le nez, au pur profil grec, laissait entrevoir de fines narines roses comme l'émail intérieur de ces beaux coquillages des mers du Midi. Quant à la bouche, fraîche telle qu'une fleur sous la rosée du matin et savoureuse comme la chair d'une pêche, lorsqu'elle s'entrouvrait pour sourire et laissait miroiter le brillant reflet de dents petites, régulières et plus blanches que le collier de perles qui s'enroulait, plus bas, autour du beau cou de la jeune fille, on aurait cru voir les lèvres vermeilles de l'un de ces chérubins qui sourient à la Vierge de Murillo, en l'emportant à Dieu sur leur phalange radieuse.

Si vous ajoutez aux détails de ses traits enchanteurs une expression de suprême dignité, avec le grand air de reine que lui donnait sa belle taille, vous aurez comme une idée, comme un rêve des exquises perfections physiques de Mlle Jeanne de Richecourt.

Pour ce qui est de ses qualités morales, la suite du récit fera voir que son âme était digne d'habiter un si beau corps. Car jamais le Créateur n'aurait pu se décider à gâter une aussi riche organisation en la dotant d'un esprit médiocre dans la pensée comme dans les actions généreuses.

Mademoiselle de Richecourt était orpheline, et bien courte était son histoire, du moins ce qu'on en savait dans le pays.

Quatre années auparavant (elle n'avait que seize ans alors) Jeanne était débarquée d'un vaisseau qui arrivait de France, avec

un vieillard à l'air morose et souffrant. C'était son père. Durant les quelques mois qui suivirent son arrivée le vieillard vécut fort retiré avec sa fille, ne voyant à peu près personne, excepté toutefois M. Claude Petiot des Corbières, chirurgien, qui le visitait tous les jours. Par l'indiscrétion d'une servante on sut bientôt que M. de Richecourt souffrait de blessures graves. Étaient-elles récentes, ou les fatigues de la traversée, qui avait été fort longue, les avaient-elles rouvertes ? Voilà ce qu'on ignorait pourtant. Toujours est-il que, six mois après son arrivée dans le pays, le vieillard s'éteignit entre les bras de sa fille et entouré des soins de M. des Corbières. Avant de mourir, il pria le chirurgien de placer Jeanne dans une bonne famille de Québec, en évitant toutefois de la confier à des personnes dont le rang trop élevé attirerait sur elle l'attention des étrangers que leur noblesse ou leurs dignités mettaient immédiatement en rapport avec l'aristocratie de Québec. Quel était le but du mourant en agissant ainsi, c'est ce que nous saurons probablement plus tard.

M. des Corbières, qui était garçon et n'aurait pu prendre chez lui Mlle de Richecourt, la confia à Mme Guillot, née d'Abancour, veuve de M. Jean Jolliet et remariée, depuis 1651, à M. Godfroy Guillot, qui venait de mourir et de la laisser libre une seconde fois, à l'époque où l'on va voir se nouer ce drame (1664) ; puisque nous constatons que l'infatigable veuve devait convoler en troisième noces, le 6 novembre 1665, avec M. Martin Prevost. M. des Corbières connaissait bien Mme Guillot, vu que l'on remarque, dans un acte notarié, que le chirurgien était présent au contrat de mariage de François Fortin et de Marie Jolliet, fille du premier lit de Mme Guillot. 1

Mlle de Richecourt avait déjà reçu une éducation supérieure dans l'un des meilleurs couvents de France. Cependant elle voulut entrer au pensionnat des Ursulines. La mort de son père l'avait tellement abattue, découragée, qu'elle eut d'abord l'idée de s'y faire religieuse. Mais le temps qui use tout, même la douleur, la vue des austérités et de la vie monotone du cloître, lui révélèrent bientôt ses vraies inclinations. Elle se sentait attirée vers une existence plus brillante. Le peu qu'elle avait entrevu du monde avant de quitter la France lui rappelait maintenant qu'elle était née pour en goûter les plaisirs ou du moins pour prendre part à ses agitations. Comme elle était douée d'une âme ardente, d'une imagination romanesque et de ce chevaleresque esprit qu'elle tenait des comtes de Richecourt, ses aïeux, dont les hauts faits remontaient par-delà les croisades, c'était évidemment un horizon moins borné que les murs d'un couvent qui devait contenir cet ardent caractère. À part cela, en fille noble et de grande lignée, Jeanne aimait passionnément la toilette, goût encore très opposé au vœu de pauvreté monastique. Qu'on veuille bien ne lui pas reprocher ce penchant ; elle avait été élevée dans le luxe, et son père, qui avait dû jouir d'une grande fortune en France, avait laissé d'assez bons revenus à sa fille pour lui permettre de vivre, au Canada, selon sa naissance et sa fantaisie. Aussi, chaque année, faisait-elle venir ses toilettes de France. Étant jeune et belle, n'était-il pas dans l'ordre qu'elle eût le goût du beau.

On conçoit qu'avec de pareilles dispositions Mlle de Richecourt ne pouvait pas rester longtemps au couvent des Ursulines. Elle en sortit au bout d'une année, comme elle allait avoir dix-huit ans.

Sur les entrefaites, M. des Corbières étant retourné en France, Jeanne qui ne pouvait l'y suivre, pour des raisons que nous connaîtrons avant longtemps, se trouva presque seule et sans conseil. Car à l'affection qu'elle portait à sa fille adoptive, Mme Guillot, chez laquelle vivait Jeanne, joignait un sentiment de délicate déférence pour cette jeune personne d'une position plus élevée que la sienne, et cela d'autant plus que la demoiselle de Richecourt payait royalement à la bonne dame et sa pension et ses soins attentifs. Jeanne étant donc livrée presque à elle-même, accepta avec empressement les invitations que sa beauté, sa jeunesse et sa fortune lui valurent aussitôt des meilleures familles de Québec. En quelques mois ce fut elle qui donna le ton à la petite société de la capitale. On se rangea volontiers sous la loi de la belle enfant, qui semblait née pour régner sur les esprits et les cœurs.

Elle n'avait pourtant pas été sans se rappeler les recommandations que son pauvre père lui avait faites, sur le lit de mort, de vivre retirée le plus possible et d'éviter la rencontre des personnes de qualité qui viendraient de France. Mais l'insouciance de la jeunesse, la passion que Jeanne avait de briller, lui avaient bientôt fait, sinon mépriser, du moins négliger les sages conseils de M. de Richecourt.

Hélas ! elle devait avant longtemps regretter son imprudence. À peine y avait-il un an qu'elle faisait ainsi l'ornement de la société de Québec, lorsqu'un certain M. de Vilarme se mit à lui faire la cour. Cet homme arrivait de France et se faisait passer pour un voyageur curieux d'étudier les mœurs des tribus indigènes et la nature du Canada.

Mlle de Richecourt ne prêta pas grande attention aux soins empressés du nouveau venu, et le traita avec d'autant plus d'indifférence qu'il était âgé de quarante ans et laid plus que de raison. Cinq coups de plume suffiront pour le peindre. Pierre de Vilarme était petit, gros, rouge de figure, de barbe et de cheveux. Sa bouche était épaisse et son nez camus. Ses yeux d'un gris sale louchaient affreusement sous un front bas et ridé. Rien de franc ni d'ouvert dans ce vilain visage, qui ne trahissait au contraire que fourberie et méchanceté. Ce n'était pas, on le voit, un homme à produire quelque impression favorable sur la belle Jeanne de Richecourt.

Tant qu'il sut se tenir sur la réserve et ne lui point parler directement d'amour, Jeanne, qui avait bon cœur, supporta les assiduités de M. de Vilarme. Mais un jour qu'elle était seule dans son appartement, chez Mme Guillot, et qu'il osa demander la main de la jeune fille, celle-ci ne sut plus se contenir et le pria de porter ailleurs ses attentions.

Comme le sieur de Vilarme insistait trop, elle lui dit qu'il l'ennuyait et qu'avec un peu d'esprit, il aurait dû s'apercevoir depuis longtemps qu'elle ne voudrait jamais être sa femme.

Jeanne avait cru déconcerter son disgracieux admirateur. Au contraire, celui-ci, qui s'était jusque-là composé un maintien souriant et soumis, lui avait soudain saisi le poignet, s'était brusquement rapproché d'elle. Puis il lui avait parlé pendant cinq minutes à voix basse, en serrant à le broyer ce frêle poignet de jeune fille, et s'en était allé sans attendre de réponse.

Mme Guillot était entrée sur ces entrefaites, et avait trouvé Mlle de Richecourt hors d'elle-même et la figure baignée de

larmes.

Ce que cet homme lui avait dit était donc bien terrible !

À partir de ce jour, M. de Vilarme ne se montra plus chez Mme Guillot ; mais Jeanne ne pouvait faire un pas au dehors sans rencontrer sur son chemin ce vilain homme. Était-elle invitée quelque part, elle était sûre de l'y trouver aussi. Bien qu'il ne s'approchait presque plus de Mlle de Richecourt, il l'observait d'un œil tellement tyrannique, qu'elle osait à peine accepter les plus simples hommages des quelques gentilshommes de la colonie, qui va sans dire, s'empressaient autour d'elle. Bien plus, dès que M. de Vilarme apparaissait dans une réunion où se trouvait Jeanne, celle-ci changeait de couleur et se montrait si troublée, si contrainte, qu'on ne fut pas longtemps à le remarquer.

Il y avait une année que durait ce manège, pendant laquelle Mlle de Richecourt refusa deux fort bons partis, et l'on chuchotait partout sur les singulières relations qui pouvaient exister entre le sieur de Vilarme et Mlle de Richecourt, lorsqu'elle fit son entrée chez M. Ruette d'Auteuil, accompagnée du chevalier Raoul de Mornac. C'était le soir du 18 septembre 1664.

À peine le chevalier était-il revenu de la surprise où la brusque déclaration de parenté de Mlle de Richecourt l'avait jeté, et allait-il entrer dans la salle où la société se trouvait réunie, que Jeanne se pencha vers Mornac et lui dit rapidement à l'oreille :

— Je suis la fille de feu le comte Jean Richecourt. Tâchez, mon cousin, de vous trouver seul un moment auprès de moi durant la soirée. Il faut absolument que je vous parle. Il y va de mon bonheur, de ma vie peut-être. Un grand danger me menace, et je

compte, pour le conjurer, sur vous, que l'ange gardien de notre famille a sans doute envoyé vers moi.

Comme ils arrivaient à la porte de la salle, Mlle de Richecourt laissa le bras de Mornac et entra, suivie de ce dernier, qui se disait :

— Sandedious ! il paraît que les aventures ne me manqueront pas en ce pays.

Fidèle à son poste, le sieur de Vilarme était déjà rendu chez M. d'Auteuil. Mlle de Richecourt s'approcha de la maîtresse de la maison, et lui dit, après l'avoir saluée fort amicalement :

— Permettez-moi, Madame, de vous présenter mon cousin, M. de Portail, chevalier de Mornac, arrivé de France aujourd'hui même.

En prononçant les mots mon cousin, Mlle de Richecourt lança un regard de défi à Pierre de Vilarme, qui pâlit et se mordit les lèvres.

Il paraissait connaître le chevalier et semblait moins que charmé de cette rencontre imprévue.

— Je suis ravie de vous voir chez moi, monsieur le chevalier, répondit Mme d'Auteuil avec un sourire des plus gracieux, vu qu'elle avait une fille, mademoiselle Charlotte-Anne, bientôt en âge d'être mariée. Mon mari m'a fort avantageusement parlé de vous ce soir. Ne vous êtes-vous pas rencontrés au château ?

— Oui, Madame, répliqua Mornac, et nous avons même failli nous rompre le col ensemble.

— Mais savez-vous que vous avez été bien près de vous tuer ?

— C'est décidément aujourd'hui la journée des aventures, dit Mlle de Richecourt, que Mme d'Auteuil venait de faire asseoir auprès d'elle.

— Est-ce à dire, ma chère, que vous auriez aussi eu la vôtre ? demanda la femme du procureur-général.

— Je le crois bien ! Interrogez plutôt M. de Mornac. Mais, non, sa modestie l'empêcherait de vous raconter l'affaire dans les détails qui lui font le plus d'honneur. Aussi bien vais-je vous la relater moi-même.

On fit cercle autour de la brillante jeune fille. Pendant qu'elle exposait d'une façon charmante et enjouée le danger qu'elle venait de courir, Mornac regardait à droite et à gauche pour se donner une contenance, quand ses yeux tombèrent sur M. de Vilarme. Ce dernier qui, depuis une minute, le fixait du regard en fronçant ses épais sourcils roux, baissa tout aussitôt les yeux.

— Mordious ! pensa Mornac, Vilarme ici ! Ah ! bandit, gare à toi ! Nous nous reverrons ailleurs et bientôt !

— Si tu te veux immiscer dans mes affaires, se disait au même instant Pierre de Vilarme, je trouverai moyen, tout Gascon que tu es, de te forcer à me céder le pas.

La narration de Mlle de Richecourt ayant concentré l'attention sur Mornac, on se mit à accabler le chevalier de questions sur la France et sur la cour du jeune roi.

Mornac s'exprimait avec une grande facilité. Comme il ne l'ignorait pas, du reste, il accepta avec empressement l'occasion qui lui était offerte de faire de belles phrases et de poser un peu.

Aux hommes il parla du surintendant Fouquet, qui, arrêté depuis trois ans, devait enfin subir, dans l'automne de cette année 1664, son procès définitif pour déprédation des deniers publics. Il dit combien le roi était irrité contre ce malheureux administrateur, dont l'amabilité, le grand esprit et la libéralité avaient séduit tant de personnes, entre autres, Saint-Evremont, le philosophe, Gourville, Pélisson, Mme de Sévigné, Mlle de Scudéri et le fabuliste La Fontaine, tous gens dont la courageuse amitié lui devait sauver la vie.

Aux dames, plus désireuses d'entendre parler des faits et gestes de la cour, Mornac s'étendit avec complaisance sur les détails des divertissements donnés par le roi pour plaire à sa jeune maîtresse, Mlle de La Vallière. Après avoir fait mention du carrousel de 1662, il décrivit assez minutieusement la grande fête de Versailles. Elle avait eu lieu au commencement de l'été même. Il énuméra cette cour brillante, composée de six cents personnes défrayées avec leur suite aux dépens du roi, la magnificence des costumes du monarque et de ses courtisans, les courses, les joutes, la cavalcade suivie d'un char doré de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, et représentant le char du soleil ; puis l'illumination où quatre mille gros flambeaux éclairaient l'endroit où se donnaient ces jeux, quand la nuit venait, car la fête avait duré sept jours ; et le festin servi par deux cents personnages représentant les saisons, les faunes, les sylvains, les dryades avec des pasteurs, des vendangeurs et des moissonneurs ; enfin les divertissements du théâtre où Molière avait fait jouer la comédie de la Princesse d'Élide, la farce du Mariage forcé, et surtout les trois premiers actes du Tartufe, chef-d'œuvre que le roi avait voulu entendre avant même qu'il ne fût achevé.

Le Gascon eut soin de dire qu'il avait assisté, pris part à ce passe-temps royal. Il trouva même moyen d'avouer, modestement, qu'il y avait fait assez bonne figure. Mais il négligea d'ajouter qu'il s'y était à peu près ruiné en frais de costumes pour une certaine baronne, très belle du reste, qui se trouvait alors à Paris et qui devait assister de loin à ces jeux où c'était une très grande faveur que d'être invité ; la susdite baronne lui ayant en sus dérobé trois mille écus avec lesquels elle s'en était allée, sans aucun adieu. Ce qui avait déterminé notre cadet à venir se refaire au pays d'Amérique.

Il venait de finir qu'on l'interrogeait encore, tant ces détails charmaient la société tout éblouie par le mirage de ces splendeurs éloignées, quand un domestique vint dire que le jeune M. Jolliet demandait à voir Mlle de Richecourt un instant.

— Mais, faites entrer M. Jolliet, dit Mme d'Auteuil.

Mlle de Richecourt la remercia d'un regard.

Un instant après apparut un grand garçon de dix-huit ans, à la figure ouverte, intelligente et distinguée, mais aux manières un peu timides et embarrassées, comme celles de tout collégien : Louis Jolliet venait de terminer ses études au collège des Jésuites. Le pauvre jeune homme, tout intimidé par tant de regards fixés sur lui, s'avança en rougissant vers la maîtresse de la maison et la salua pourtant avec distinction ; car, malgré tout, il avait dans les veines du sang de gentilhomme, et par son grand-père maternel, les d'Abancour revivaient en lui.

Il se tourna, en rougissant plus encore, vers Jeanne de Richecourt.

— Ma mère, dit-il, a été bien inquiète à votre sujet, mademoiselle, en apprenant le danger que vous venez de courir. Et j'ai bien regretté avec elle que vous ayez refusé l'offre que je vous avais faite de vous accompagner.

— Je suis très sensible à votre sollicitude, répondit la jeune fille ; mais ce danger n'existant plus, vous devez vous rassurer, et pour moi, je ne puis maintenant que me réjouir d'une circonstance qui m'a fait reconnaître plus tôt l'un des membres de ma famille, M. de Mornac. – Permettez-moi, mon cousin, de vous présenter monsieur Jolliet, le fils aîné de ma bonne mère adoptive.

Par cette délicate attention, Mlle de Richecourt tirait d'embarras le jeune homme, qui ne se sentant plus ébloui par tous ces regards de femmes, se mit à causer à l'aise avec Mornac. Quelques minutes après, ils parlaient et riaient tous deux comme de vieux amis ; car leurs natures franches et sympathiques s'étaient aussitôt comprises.

Mme d'Auteuil quitta sa place un instant pour donner des ordres. Mornac, qui épiait l'occasion, vint s'asseoir auprès de Mlle de Richecourt. Le jeune Jolliet laissé seul se rapprocha de M. de Vilarme, qui, le dos appuyé contre le mur près de la causeuse où Jeanne était assise, semblait perdu dans une profonde rêverie. Tandis que Louis Jolliet engageait la conversation avec M. de Vilarme, Mlle de Richecourt disait rapidement à voix basse à Mornac :

— Je ne me suis pas trompée, n'est-ce pas, monsieur le chevalier, vous êtes bien ce parent dont mon pauvre père m'a si souvent parlé ?

— Certainement, mademoiselle ; j'ai l'honneur d'être votre cousin au second degré, par M. du Portail, dont votre père a porté autrefois le nom avant que Sa Majesté Louis XIII l'eût fait comte de Richecourt. Si nous ne nous sommes pas connus en France, vous et moi, c'est que j'ai été assez longtemps à l'armée, et que les deux fois que j'ai rencontré feu M. le comte à son château, la dernière dans de bien tristes circonstances, vous étiez au couvent.

— C'est bien cela ! murmura Jeanne d'un air rayonnant. Merci à Dieu de m'avoir envoyé celui-là même sur lequel je me puis appuyer en toute confiance ! Pardonnez-moi, mon cousin, de ne vous parler que par périphrases ; il m'est impossible d'être plus explicite à présent. D'abord nous n'en avons pas le temps, et puis celui de qui j'ai tout à craindre doit m'observer en ce moment.

— Qui donc, ma cousine ?

— M. de Vilarme. Méfiez-vous de lui ; c'est un monstre que cet homme.

— Oh ! je le connais, et peut-être mieux que vous encore, ma cousine ! Feu M. votre père vous a-t-il jamais parlé de ce Vilarme ?

— Non.

— N'importe ; sans savoir ce qui vous porte à le haïr, je comprends moi, pauvre enfant ! la répulsion naturelle, l'horreur même que vous devez éprouver à sa vue.

— Comment ! expliquez…

— Non ! pas maintenant, ce serait trop horrible et trop long à vous raconter ici.

— Mon Dieu, que voulez-vous donc dire !… Je tremble… Mais vous avez raison, il pourrait vous entendre, il est à côté de nous… Demain… n'est-ce pas ? Ah ! l'heureuse idée ! Écoutez, mon cousin ! Demain, Mme Jolliet, ma mère adoptive, se rend avec son fils et ses serviteurs, pour veiller à ses moissons, sur sa terre de la Pointe-à-Lacaille. Je l'ai décidée, comme les années précédentes, à m'emmener avec elle. Venez me reconduire ce soir à ma demeure, et je vous ferai demander par le jeune Jolliet de nous accompagner en ce voyage. Notre parenté vous y autorise, et par le temps qui court, où les Sauvages sont toujours aux aguets, une bonne escorte est plus que nécessaire. À la Pointe-à-Lacaille, nous pourrons nous voir seule à seul. Vous me direz tout ! Et vous m'aiderez à échapper aux obsessions de cet homme odieux ! Mais, chut ! voici Mme d'Auteuil qui revient.

En ce moment, Mlle de Richecourt aperçut du coin de l'œil quelqu'un qui se penchait derrière elle pour reprendre son mouchoir qu'il avait laissé tomber. C'était Vilarme qui, après s'être redressé, passa son bras sous celui du jeune Jolliet, s'éloigna de quelques pas et lui dit : – Mlle de Richecourt m'a tantôt appris le voyage que vous faites demain à la Pointe-à-Lacaille. (Vilarme, n'ayant pas parlé de la soirée à Mlle de Richecourt, mentait effrontément), Comme les Iroquois rôdent sans cesse aux environs, je crois que plus votre escorte sera nombreuse plus sûr en sera votre voyage. Si vous les voulez bien accepter, je vous offre mes services, tout faibles qu'ils soient, et je serai fort heureux de vous accompagner. Outre que je pourrai vous être utile, j'aurai l'occasion de continuer mes observations sur votre beau pays, et d'aller

chasser dans les îles situées en face de la Pointe-à-Lacaille. On dit qu'elles sont bien giboyeuses ?

Surpris par cette demande à brûle-pourpoint, le jeune Jolliet accepta les offres de M. de Vilarme. Mais après deux minutes de réflexion il s'en repentit. Bien que mademoiselle de Richecourt ne lui eût jamais rien dit contre M. de Vilarme, il n'était pas sans s'être aperçu de l'antipathie qu'elle ressentait pour cet étranger, qu'il détestait lui-même sans trop savoir pourquoi, ou peut-être pour un motif que nous découvrirons bientôt et que le jeune homme ne se voulait point avouer.

La soirée s'écoula sans autres incidents dignes de remarque. L'heure du départ arrivée, M. de Vilarme vint demander à Mlle de Richecourt la faveur de l'accompagner chez elle. Mais celle-ci refusa gracieusement en disant que MM. Jolliet et de Mornac s'étaient offerts avant lui et qu'elle avait accepté leurs services.

Vilarme se mordit les lèvres et se perdit aussitôt dans le groupe des invités qui sortaient.

Pendant que Mornac allait chercher son chapeau, qu'il avait laissé dans l'antichambre, Jeanne dit rapidement quelques mots à l'oreille de Louis Jolliet, qui répondit par un mouvement affirmatif.

En regagnant le logis de sa mère, Jolliet pria Mornac d'accompagner sa famille à la Pointe-à-Lacaille.

Mornac le remercia avec effusion, et il fut convenu que le chevalier rencontrerait ses nouveaux amis le lendemain matin sur les neuf heures, à la basse-ville, près du Magasin.

Le gentilhomme laissa Mlle de Richecourt à la porte de la demeure de Mme Guillot, après avoir baisé la main de sa cousine et souhaité le bonsoir à Louis Jolliet, et s'en revint à l'hôtellerie du Baril d'Or, en longeant le mur d'enceinte du château Saint-Louis.

La nuit était noire et quelques rares étoiles se montraient seulement au ciel. Les rues de la petite ville étaient sombres et désertes, et Mornac n'entendait d'autre bruit que celui de ses pas et que les notes étranges et plaintives d'une jeune Huronne qui endormait son nouveau-né. Ce chant doux, triste et lent, venait du fort des Hurons que le chevalier longeait en ce moment, et sortait d'un ouigouam à peine éclairé par les lueurs mourantes d'un feu qui allait s'éteindre.

Mornac s'engagea dans l'ancienne rue Notre-Dame. Comme il arrivait au coin de la ruelle du Trésor, un homme, le feutre rabattu sur les sourcils, et le bas du visage masqué par le pan d'un manteau, se jeta sur lui l'épée au poing.

Le chevalier, qui avait cru entendre un bruissement précéder l'attaque, se jeta de côté et dégaina. De sorte que la lame de l'inconnu rencontra celle du Gascon, qui s'écria, entre deux parades :

— Eh ! sandious ! à qui en voulons-nous, l'ami ? Est-ce à ma bourse ? Je l'ai malheureusement oubliée en mon logis ; encore ne vaut-elle pas la peine qu'un chrétien risque de se faire tailladder des boutonnières dans la peau, pour les quelques louis que je possède encore. Ah, çà ! monsieur le coupe-jarret, c'est donc à ma vie que vous en voulez ! Eh bien ! vous allez voir que j'y tiens furieusement. Attendez !

Mornac se fendit à fond avec la promptitude d'un ressort qui se détend. Mais la pointe de son arme ne rencontra que le vide. L'inconnu, qui avait probablement compté assassiner le gentilhomme avant que celui-ci fût sur ses gardes, avait rompu brusquement, et se sauvait à toutes jambes sur la grand-place en longeant le portail de la grande église.

Mornac se lança à sa poursuite, mais le spadassin disparut presque aussitôt près de la clôture qui entourait le clos Couillard et passait derrière la cathédrale en gagnant l'Hôtel-Dieu. Le chevalier qui ne connaissait pas bien l'endroit, ne poussa pas plus avant ses recherches et remonta vers l'auberge du Baril-d'Or en grommelant :

— Il faisait trop noir pour le bien reconnaître, mais que je sois écorché vif si ce n'est pas ce vilain Vilarme ! Ah ! monsieur de l'œil louche, il vous faudra désormais plus d'adresse dans le regard et le poignet si vous voulez me retrancher du nombre des vivants. Nous nous reverrons avant longtemps ! Et alors…

Un quart d'heure après, Mornac murmurait dans son lit :

— C'est égal, cap-de-dious ! ma première journée passée à Québec est assez bien remplie : dégringolade du haut en bas de la terrasse ! trois aventures assez drôles avec le prince Griffe-d'Ours, reconnaissance inspirée d'une belle cousine, petit guet-apens ce soir, voilà de quoi empêcher un bon gentilhomme de trouver le temps long ! Puisque la Fortune se charge de me donner d'aussi fréquentes distractions, espérons qu'elle voudra bien aussi diriger le cours du Pactole dans ma bourse. Car, Dieu me damne s'il me reste plus de vingt louis en tout bien ! On ne va pas loin avec ça, mordious !

Ces dernières réflexions du Gascon se confondirent avec son premier ronflement.

q

Chapitre 5 Le voyage

Le lendemain matin, sur les neuf heures, vis-à-vis le Magasin et dans une chaloupe que la vague berçait doucement à quelques pieds du rivage, un homme se tenait debout. Au soin qu'il prenait de ne pas laisser échouer l'embarcation, à l'impatience qu'il manifestait en jetant de fréquents regards dans la rue Sous-le-Fort, il était évident qu'il avait quelqu'un à prendre à son bord et qu'il attendait. Cet homme, trapu, aux traits énergiques mais non pas sans indices de bonté d'âme, s'appuyait sur une longue gaffe en s'y retenant de ses mains larges et calleuses. Il s'appelait Baptiste Joncas, et cultivait, à titre de fermier, la terre que Mme Guillot possédait à la Pointe-à-Lacaille et qu'elle tenait de son père, feu M. d'Abancour. Cet homme avait pratiqué plusieurs métiers. D'abord il était venu au Canada comme marin ; puis il s'était fait trappeur, coureur des bois, interprète et enfin cultivateur.

À quelques pas de là, sur la plage, un second personnage, compagnon du premier, s'appuyait sur la pince d'un canot d'écorce à moitié tiré à sec sur la rive. C'était un Sauvage de haute stature, à la peau luisante et couleur de cuivre, au regard perçant et fier. Il était à demi-nu et le vent du matin gonflait par derrière le manteau de peau de castor qui recouvrait négligemment ses épaules et laissait découverts la poitrine et les bras.

— Mon frère ! lui cria Joncas, ne crois-tu pas que la marée commence à monter ?

— Oui, camarade, répondit le Renard-Noir, dont le regard se glissa comme un trait sur le fleuve.

— Et nos gens qui n'arrivent pas ! Je leur ai pourtant bien dit que nous n'aurions pas trop de tout le montant pour nous rendre afin de pouvoir entrer dans la rivière à Lacaille au commencement du baissant et avant que les battures soient trop découvertes. Le vent ne donne pas mal ; mais il n'aurait qu'à tomber… Ah ! les voilà, je crois.

Joncas regardait vers le haut de la rue Sous-le-Fort. Il aperçut un groupe de personnes qui descendaient de la haute-ville et s'approchaient.

— Oui, reprit-il, c'est madame et sa suite.

Un instant après apparurent Mme Guillot, qui se retenait au bras de son fils Louis Jolliet, et Mlle de Richecourt, s'appuyant sur l'avant-bras galamment arrondi du chevalier de Mornac. Derrière eux venait le sombre Vilarme, qui jetait des regards farouches sur Jeanne et son cavalier. Enfin suivait Jean Couture, l'un des garçons de ferme de Mme Guillot. Il était chargé de paniers et d'effets. Chacun, à l'exception des deux femmes, était armé d'un mousquet. Mornac et Vilarme avaient en outre des pistolets à la ceinture.

C'était chose sérieuse, à cette époque, qu'un voyage d'une dizaine de lieues. On dit même que les bons bourgeois de Québec ne s'embarquaient jamais pour les Trois-Rivières ou Montréal

sans s'être confessés avant leur départ et avoir fait leur testament. Les temps ont un peu changé, Dieu merci !

— Embarque ! embarque ! cria Joncas d'aussi loin qu'il se put faire entendre.

— Ce bon Baptiste est pressé, à ce qu'il paraît, dit Mme Jolliet en hâtant le pas.

Comme ils arrivaient sur le rivage, les apprêts de l'embarquement occasionnèrent quelque va-et-vient. Mlle de Richecourt en profita pour dire rapidement à l'oreille de Mornac, car il semblait frémir d'impatience :

— Je vous en prie, mon cousin, ne faites pas maintenant d'esclandre ! Laissez ce vilain homme nous accompagner. Nous n'aurions pas pu converser à notre aise dans la chaloupe, en supposant même que ce Vilarme n'eût pas été avec nous. Une fois là-bas, je me charge de le tenir à distance. Je me sentirai forte à côté de vous. Alors nous causerons. Mais, d'ici là je vous en supplie !... Et surtout pas de duel ! S'il allait vous tuer, je resterais seule et sans défense, moi !

Le long regard suppliant qui les accompagna persuada pour le moins autant Mornac que les paroles de sa belle cousine.

Vilarme n'osait se rapprocher trop brusquement des jeunes gens et ne pouvait les entendre. Mais il fixait sur eux des yeux de vipère.

Au moyen du canot d'écorce, Mme Guillot s'était déjà rendue à bord de la chaloupe, à l'arrière de laquelle elle avait pris place.

– Allons ! mademoiselle Jeanne, c'est votre tour ! lui cria Joncas.

La jeune fille s'assit dans le canot, afin que le Renard-Noir la transportât à bord de la chaloupe.

Comme le canot d'écorce pouvait encore contenir une personne, Vilarme fit un mouvement pour prendre place avec Mlle de Richecourt. Mais celle-ci dit vivement à Mornac :

— Asseyez-vous ici, mon cousin, devant moi et bien au fond, pour ne point faire chavirer le canot.

Vilarme, qui manœuvrait ainsi pour se placer, dans la chaloupe, auprès de Jeanne, se mordit la lèvre et resta blême de colère sur la grève.

Si tous ces préparatifs de départ n'eussent pas absorbé l'attention de nos personnages, ils auraient peut-être pu voir, en ce moment, au coin d'une des maisons les plus rapprochées de la rue Sous-le-Fort, un homme qui semblait épier les voyageurs. Son corps était caché, mais son épaule droite et sa tête, au sommet de laquelle se balançaient des plumes d'aigle, dépassaient l'angle de la maison.

C'était Griffe-d'Ours, le chef iroquois.

Un quart d'heure auparavant, lorsque Mlle de Richecourt, Mme Guillot et ses hôtes avaient traversé la place-d'armes pour se rendre à la basse-ville, Griffe-d'Ours et ses guerriers sortaient du château Saint-Louis. D'un coup d'œil, l'Iroquois avait reconnu cette belle jeune fille qui lui avait échappé, la veille au soir.

— La vierge blanche ! s'était-il dit.

Puis il avait glissé quelques mots rapides à l'oreille de ses compagnons, et avait suivi Jeanne et ses amis, sans être remarqué. Les guerriers iroquois avaient modéré le pas, et descendu la côte en se tenant à distance de leur chef, qui les précédait.

Oh ! si Jeanne et ceux qui l'accompagnaient avaient pu remarquer cette attention dont ils étaient l'objet de la part de Griffe-d'Ours, quels malheurs n'auraient-ils pas pu éviter !

Mais tout entiers aux apprêts du départ, ils ne pouvaient rien voir.

Quand Vilarme, Jolliet et le garçon de ferme eurent pris place à bord de la chaloupe, Joncas planta les mâts dans l'ouverture pratiquée au milieu des bancs, fixa les balestons pour tendre les voiles à la brise et borda les écoutes, tandis que Louis Jolliet tenait la barre du gouvernail.

— Mon frère n'embarque donc pas ? dit Joncas au Renard-Noir.

— Un chef préfère son canot, répondit le Huron, qui, assis au fond et à l'arrière de sa pirogue, se mit à jouer hardiment de l'aviron en suivant l'autre embarcation de près.

La brise qui soufflait du sud-ouest gonflait les voiles blanches de la chaloupe, qui, coquettement inclinée à tribord, prit, en suivant l'ondulation de la vague, sa course dans la direction de l'île d'Orléans.

À mesure que les deux embarcations s'éloignaient de la rive, Griffe d'Ours, après avoir quitté son poste d'observation, se rapprochait de la plage. Longtemps il y resta debout et immobile, le

regard fixé sur un seul point qui décroissait de seconde en seconde.

Quand il vit les deux voiles de la chaloupe se perdre dans l'éloignement, entre l'île d'Orléans et la Pointe-Levi, et ne sembler plus raser l'eau que comme l'aile d'un goéland, le chef agnier courut rejoindre ses compagnons qui l'attendaient au Cul-de-Sac, en fumant à côté de leurs canots.

Il parla quelques instants à ses guerriers. Ceux-ci donnèrent leur assentiment à sa demande et mirent avec empressement leurs canots à flot. Puis ils s'agenouillèrent dans leurs pirogues qu'ils lancèrent d'un commun élan vers le haut du fleuve, c'est-à-dire dans une direction tout à fait opposée à celle que Mme Guillot et ses hôtes venaient de prendre. Mais ce n'était qu'une feinte de sauvage pour laisser croire aux habitants de la ville, attirés sur le rivage par le départ des Iroquois, que les ambassadeurs retournaient au pays des Cinq Cantons. Lorsque les fourbes eurent assez doublé le Cap-aux-Diamants pour n'être plus aperçus de la ville, ils traversèrent brusquement le fleuve, qu'ils redescendirent aussitôt en rasant le rivage de la Pointe-Lévi. Peut-être vit-on de la ville ces trois canots qui, du côté de Lévi, descendaient le fleuve, mais on ne dut pas y faire grande attention.

Griffe-d'Ours dirigeait le premier canot et se disait, entre deux coups d'aviron.

— La vierge pâle sera bientôt la femme d'un grand chef.

Dans la chaloupe de Joncas et assis à côté de Mlle de Richecourt, Mornac disait à Mme Guillot, placée en face d'eux, à l'arrière de l'embarcation :

— Les environs de la ville sont donc bien peu sûrs, madame, qu'il faille s'armer jusqu'aux dents pour faire une douzaine de lieues hors de Québec ?

— Oh ! M. de Mornac, on voit bien que vous êtes arrivé d'hier au pays pour me poser pareille question. Mais ne savez-vous pas que pour peu qu'on s'éloigne hors de la portée des canons du fort Saint-Louis, on court risque d'être massacré par les Iroquois ?

— Vraiment ! je vous avouerai que je n'ai pas été médiocrement surpris quand, ce matin, l'un de vos domestiques est venu m'apporter, de votre part, une arquebuse avec six mèches toutes neuves, ainsi qu'un fourniment pourvu d'autant de cartouches qu'il en peut contenir. Quand le valet ajouta que vous me faisiez dire encore de ne pas oublier mes pistolets : Parbleu ! me suis-je écrié, mais il n'en faut pas plus à un soldat pour se bien équiper et mettre en campagne !

— Et le soldat qui s'arme en guerre a peut-être bien moins besoin de ses armes pour sauver sa vie, que nous ici pour aller visiter un voisin. Tenez, je vais vous donner une idée de l'audace de ces Iroquois, à l'endroit desquels je vous souhaite de garder longtemps et toujours l'heureuse ignorance que vous possédez encore.

La chaloupe arrivait en ce moment vis-à-vis le Bout-de-l'Île.

— Voyez-vous cette petite baie ? Nous l'appelons l'Anse-du-Fort. Il y a huit ans, les restes de la malheureuse nation huronne, chassés des grands bois d'en haut, commençaient à respirer en paix sur les bords de cette anse, où ils étaient venus se réfugier. Ils étaient si près de Québec qu'ils se croyaient à l'abri de l'animosité de leurs vainqueurs. Avec cette imprudente confiance qui

a causé la perte de la nation entière, ils ne prenaient même plus la peine de se garder. Bien mal leur en prit. L'on était au temps des semailles de 1656. Les Hurons, après avoir entendu la messe, comme ils en avaient l'habitude, s'étaient dispersés dans leurs champs, là, sur les hauteurs. Soudain, des Agniers qui, durant la nuit, s'étaient tenus cachés dans les bois voisins, fondirent sur les travailleurs épars et sans armes ; ils en massacrèrent plusieurs sur place, et emmenèrent plus de soixante prisonniers. Après cet acte de perfidie et de cruauté, les traîtres eurent l'effronterie de ranger leurs canots en ordre de bataille, et de passer ainsi en plein jour devant Québec, en poussant des cris de triomphe. 1

— Mais, s'écria Mornac, on ne donna pas la chasse à ces bandits !

— Les habitants le voulaient bien, mais M. de Lauzon, le sénéchal de la Nouvelle-France, avec plus de prudence que d'énergie, s'y opposa dans la crainte de compromettre le sort de la colonie. De sorte que nous fûmes contraints de dévorer en silence le chagrin que nous causait un pareil affront. C'est à la suite de ce massacre que ces pauvres Hurons ne se croyant plus, et certes avec raison, en sûreté dans l'île, vinrent planter leurs cabanes auprès du fort Saint-Louis. Vous les y avez vues.

— J'avoue que c'est un trait d'audace dont je n'avais aucune idée ; mais enfin, il y a huit ans qu'il s'est produit. Vous devez être plus tranquilles et moins exposés depuis cette époque. La barbarie a dû reculer devant la civilisation croissante.

— Pas beaucoup, mon cousin, interrompit Mlle de Richecourt. Écoutez plutôt. Il n'y a pas plus de trois ans, en 1661, nous apprîmes à Québec qu'un parti d'Agniers descendus à Tadoussac où

ils avaient tué quelques Français et failli prendre les pères jésuites Doblon et Druillette, venaient, en remontant, de tuer huit personnes à la côte Beaupré et sept dans l'île d'Orléans. À la nouvelle de ces massacres, M. Jean de Lauzon voulut porter secours aux habitants de l'île et avertir du danger le sieur Couillard de Lespinay, son beau-frère, qui était parti pour faire la chasse dans les petites îles du voisinage. Dans une chaloupe, avec sept hommes, il longeait, comme nous en ce moment, la côte méridionale de l'île, lorsque, arrivé à la hauteur de la rivière Maheust, que nous allons bientôt dépasser, il voulut s'assurer si les personnes qui habitaient la maison de René Maheust s'étaient retirées ailleurs. Il met à terre et envoie deux hommes pour reconnaître l'état de l'habitation. Celui qui ouvre la porte jette un cri de terreur en se voyant en face de quatre-vingts Iroquois qui se jettent sur lui, le tuent et s'emparent de son compagnon. Comme un torrent qui rompt ses digues les Agniers bondissent ensuite hors de la maison et courent vers la chaloupe en remplissant l'air de leurs hurlements.

Par malheur, le reflux a fait échouer l'embarcation de M. de Lauzon qui s'efforce, avec les siens, de la remettre à flot. Vains efforts, la chaloupe enfoncée dans la vase et le sable reste immobile. Le désespoir au cœur, les nôtres voient que la fuite est impossible et qu'il leur faut mourir. Tous se recommandent à Dieu, et font face à l'ennemi. Trois fois les Iroquois les somment de se rendre, en leur promettant la vie sauve ; mais nos gens qui savent bien le peu de confiance que l'on doit reposer sur de pareilles propositions, répondent à coups de fusil. Que vous dirais-je de plus ? Tous tombèrent sous le tomahawk des Sauvages, à l'exception d'un seul qui, blessé au bras et à l'épaule, fut fait prisonnier. Le sénéchal que les Iroquois désiraient prendre en vie, se défen-

dit si vigoureusement jusqu'au dernier soupir qu'on dit qu'il eut les bras hachés en morceaux pendant le combat. 2

— Mordious ! s'écria Mornac échauffé par ce récit, c'était un brave ! Mais dites-moi, belle cousine, ces dangers sont-ils encore aussi fréquents ? Dans ce cas, vous auriez bien mieux fait, ainsi que Mme Guillot de rester à la ville.

— Je vous avouerai, mon cher chevalier, que nous n'avons pas eu de ces catastrophes, aux environs de la capitale, depuis ce temps-là. Mais, en fin de compte, sachez que nous, femmes de ce pays, nous sommes aguerries et que nous apprenons, par la fréquence du danger, à vendre chèrement notre vie. Ainsi, outre que Mme Guillot et moi savons passablement manier l'arquebuse, voici un bijou que je porte toujours sur moi et avec lequel je saurais fort bien me défendre contre un ennemi.

Mlle de Richecourt entrouvrit un des plis de sa robe et tira de sa ceinture un petit poignard à manche d'argent incrusté de perles et de pierreries, longue de six pouces et fort étroite, mais aiguë comme une aiguille. Elle en fit miroiter au soleil la lame brillante et damasquinée et jeta un regard de côté à Vilarme qui, assis en avant, baissa les yeux. Il avait compris.

— Certes ! ma cousine, dit Mornac qui, devant Mme Guillot feignit ne pas avoir saisi l'allusion secrète cachée sous la menace de la jeune fille à l'adresse de Vilarme, certes, je reconnais bien en vous ce sang généreux des comtes de Richecourt dont je m'honore d'être le très humble parent !

Ce Gascon de Mornac !

Cependant le vent tenait bon et la chaloupe courait allègrement par le milieu du chenal, entre l'île d'Orléans, à gauche, et la côte de Beaumont déserte alors, et dont les feuillages jaunis ondulaient à droite, sur le ciel clair du matin, et prenaient des teintes dorées sous les vifs rayons du soleil.

Après avoir remis le poignard dans le ceinturon qui emprisonnait sa taille, Mlle de Richecourt se tourna presque entièrement du côté de Mornac ; et là, pensive, la tête à demi inclinée, les longues torsades de ses cheveux bruns effleurant l'épaule du chevalier, elle laissa traîner le bout de ses ongles dans l'eau fugitive qui, ravie d'aise de baiser une aussi belle main, se prit à babiller aussitôt et à pousser de joyeux petits rires.

Assis derrière elle, à la barre, Louis Jolliet qui aurait craint de regarder trop longtemps la jeune fille en face, la contemplait maintenant d'un air rêveur et triste. Entre les boucles épaisses de la chevelure de Jeanne, il apercevait la courbe gracieuse de sa joue fraîche et veloutée, la naissance de son cou blanc, avec les cheveux follets qui se tordaient capricieusement sur la nuque, ainsi que de mignons fils de soie bronzée.

— Mon Dieu ! qu'elle est belle et que je l'aime ! se dit Jolliet.

Car il adorait Jeanne comme un fou, ce pauvre enfant, avec toute l'ardeur de ses dix-huit ans et de sa pure jeunesse, avec cette passion craintive de son âge, sentiment tout éthéré qui ne redoute rien tant qu'un aveu.

Tous, nous avons savouré ce premier et délicieux amour qui survit à toutes les affections d'un âge plus avancé, et illumine les beaux jours de l'adolescence comme la pure lumière d'un phare lointain dans une nuit calme de printemps. Béni soit Dieu de

nous octroyer au matin de la vie ces divins mais trop courts moments d'extase dont le seul souvenir nous fait encore tressaillir de bonheur alors que, le cœur meurtri par les déceptions de l'âge mûr, nous avons vu s'évanouir, une à une, nos plus chères illusions.

Il y avait deux ans que Louis aimait Mlle de Richecourt, c'est-à-dire, depuis le jour où son cœur s'éveillant à la vie des passions, lui avait révélé qu'il existe un autre amour, plus vif, plus ardent, plus extatique que celui d'un bon fils pour sa mère. Eh ! comment ne l'aurait-il pas aimée, cette belle jeune fille, dont le hasard avait fait sa compagne de chaque jour. Depuis deux ans il adorait Jeanne qui ne s'en doutait pas. Car lorsque le pauvre garçon se prenait à songer qu'il osait, lui, presque enfant, lui, peu fortuné, jeter des yeux de convoitise sur la riche et brillante demoiselle de Richecourt, il se sentait pris d'effroi, et sa passion lui semblait d'une telle folie qu'il se jurait de ne la laisser jamais deviner à celle qui en était l'objet. Il s'était tenu parole ; jamais un mot, un regard, un geste ne l'avait trahi. Pourtant, il sentait bien que du jour où Jeanne laisserait le toit de Mme Guillot pour suivre un époux qui ne serait pas lui, il sentait que son cœur se briserait.

Oh ! qu'il en est de jeunes filles qui effleurent ainsi, sans le savoir, un sentiment vrai, généreux, brûlant. Elles n'auraient qu'à tendre la main, qu'à pencher une joue rougissante en attirant avec adresse, sur des lèvres qui n'ont jamais su mentir aux élans du cœur, l'aveu de ce sincère amour qui ne se rencontre que chez les très jeunes gens, et elles verraient le bonheur escorter leur vie entière. Mais non, elles passent indifférentes et froides auprès de ce jeune homme franc et noble encore, et s'en vont plus loin mendier les regards et les promesses d'un homme de trente ans

qui ne croit plus à l'amour mais songe à s'établir et passe, surtout, pour en avoir les moyens. Celui-ci, du moins est mûr pour le mariage… Quelques mois après, elles pleurent leurs beaux rêves à jamais envolés !

Louis Jolliet regardait donc la jeune fille et sentait une larme rouler dans ses yeux.

— Oh ! que n'ai-je cinq ans de plus ! se disait-il. Que ne suis-je gentilhomme avec une belle et brillante lame au côté, avec une grande plume ondoyante à mon feutre, comme cet heureux chevalier de Mornac. Oh ! je lui dirais alors en tombant à ses genoux : – Jeanne, je vous aime comme un insensé ! Je suis pauvre, je n'ai rien à vous offrir que mon cœur et mon épée. Veuillez en accepter l'offrande, et je me relève radieux, et je cours là où se trouvent et gloire et fortune. Dans un an, dans trois ans je reviendrai glorieux et digne, peut-être, de vous. – Mais, hélas !…

Le pauvre garçon se sentit si misérable qu'un gros soupir vint se briser dans sa gorge. Telle fut la douleur qu'il en ressentit, qu'il ne put étouffer une espèce de sanglot que tous entendirent, à l'exception de Vilarme et de Joncas.

Mme Guillot examinait, depuis quelques instants, son fils à la dérobée. Son cœur se serrait. Avec ce regard profond d'une mère, elle devinait tout et pouvait à peine retenir une larme. Car elle sentait qu'il se détachait de son sein comme un lambeau sanglant de l'affection de son fils. Il allait aimer une autre femme ! Toutes les mères ressentent cette douleur jalouse et beaucoup ne la peuvent cacher. Inutile de dire que ce sentiment de jalousie se développe encore davantage à l'égard du gendre ou de la bru qui,

depuis près de six mille ans, succombent chaque jour dans leur lutte impuissante contre la perfide influence des belles-mères.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, mon jeune ami ? demanda Mornac à Jolliet, pour rompre le silence qui régnait depuis quelques minutes.

— Rien… un peu de rhume causé, je crois, par la fraîcheur du matin, répondit Jolliet en rougissant jusqu'aux yeux.

Vilarme tournait le dos, et, pour se donner quelque contenance, causait avec Baptiste Joncas. Celui-ci, à moitié couché sur un banc, regardait prosaïquement s'enfuir les côtes boisées de l'île d'Orléans. Vilarme lui parlait pêche et chasse et le questionnait spécialement sur les différentes espèces de gibier qui gîtent dans les îles situées en face de la Pointe-à-Lacaille. Joncas répondait de son mieux, tout en se disant que la figure de son interlocuteur ne lui allait en aucune sorte.

Pendant ce temps, le Renard-Noir nageait hardiment à l'arrière de son canot. Manié par le bras musculeux du Sauvage, l'aviron coupait la vague, montait et redescendait avec une puissante régularité. Aussi la pirogue glissait-elle avec la rapidité d'un saumon sur la surface de l'eau. Tout occupé que fût le bras du Huron, son œil ne l'était pas moins. Ses regards allaient sans cesse d'un rivage à l'autre, sondant chaque anse, scrutant chaque pointe, interrogeant les rochers et les buissons qui bordaient la grève de l'île d'Orléans et celle de la côte du Sud. Il regardait ainsi pour ne pas être surpris et pour se garder de tomber dans une embuscade iroquoise.

Mais les deux rives étaient silencieuses et désertes et nul être vivant n'en troublait la solitude, à l'exception, toutefois, de

quelque goéland dont le blanc plumage se dessinait sur le fond bleu de l'eau et qui, perché sur une roche isolée, s'envolait au passage des voyageurs qu'il saluait de son cri moqueur et strident. Quelques bandes de canards et d'outardes sauvages, qui nageaient en plein fleuve, se levaient bien aussi de ci et de là, avec un grand bruissement d'ailes et de cris pour aller s'abattre et continuer un peu plus loin leurs ablutions matinales et leurs ébats sur l'eau profonde.

À part ces quelques bruits de la nature, la solitude était complète. L'œil des voyageurs, frappé de ce grand silence qui pesait sur une région presque vierge encore, suivait rêveur et surpris le faîte onduleux et jaunissant des forêts primitives mirant leurs énormes troncs moussus sur les bords de la rive droite du fleuve qui roulait majestueusement ses grandes eaux à leurs pieds séculaires.

Dans l'éloignement, à gauche, les hautes Laurentides dressaient dans le ciel pur leurs flancs bleuâtres et leurs cimes tourmentées. De ce côté, elles bornent fièrement l'horizon et dominent de leurs masses imposantes le Saint-Laurent qui semble reconnaître son impuissance à rompre jamais cette digue gigantesque, et baise, en passant, leurs pieds comme un esclave soumis.

Là-bas, en avant des embarcations, émergeait du sein de l'onde un groupe d'îles qui, dans un parcours de plus de dix lieues, élèvent au-dessus de l'eau leurs têtes curieuses comme pour regarder couler les flots.

Enfin, tout au fond, vers le golfe, l'eau seulement, rien que l'eau, avec le ciel au-dessus, l'immensité et Dieu.

Il pouvait être une heure de l'après-midi et le soleil resplendissant de ce beau jour d'automne commençait à incliner du côté de l'Occident. Les deux embarcations se trouvaient vis-à-vis de l'endroit sauvage alors, où s'élève aujourd'hui le joli village de Saint-Michel. 3 À bord de la chaloupe, la conversation languissait. Chacun y suivait le cours de ses pensées, regardait l'eau s'enfuir et se laissait bercer, avec ses rêveries, au doux roulis des lames.

Seul dans son canot le Renard-Noir allait ramant toujours. Mais depuis quelques minutes il se retournait fréquemment pour regarder en arrière. Il semblait inquiet. Rien pour le préoccuper en avant. Les rives y étaient désertes. Mais là-bas, sur le chemin déjà parcouru, quelque chose, un point noir entrevu sur l'eau, l'avait troublé. Il avait cru voir, à plus d'une lieue en arrière, un canot qui les suivait de loin. Maintenant son œil se lassait en vain d'interroger la surface du fleuve. Une éblouissante traînée de lumière, produite par la réverbération des rayons du soleil, s'épandait sur l'eau tranquille et empêchait le Sauvage d'embrasser entièrement en arrière toute la largeur du fleuve. À deux ou trois reprises, il lui avait bien semblé entrevoir encore cette tache noire et mobile au milieu de la gerbe lumineuse qui, dans un vaste parcours, faisait miroiter l'eau. Mais son œil ébloui par l'éclat de ces innombrables scintillations se fermait aussitôt malgré ses efforts.

Enfin le canot, qui les suivait de loin, après être sorti de cet éblouissant foyer de lumière, lui apparut soudain se dirigeant du côté de l'île d'Orléans près des rives de laquelle il disparut bientôt.

L'attention du Renard-Noir se trouvait tellement concentrée sur ce seul point, qu'il ne remarqua pas deux autres canots qui,

sur une ligne parallèle au premier, suivaient aussi de loin nos voyageurs, en longeant la côte du Sud.

Après avoir constaté que le canot suspect gagnait l'île, le Sauvage pensa qu'il n'y avait rien à craindre, et reprit sa quiétude première en continuant à ramer de l'avant.

— Si nous mangions quelque chose, dit tout à coup Mme Guillot.

— Mais c'est une fort heureuse idée, répliqua Mornac.

— Oui, le grand air m'a ouvert l'appétit, dit Jolliet pour se donner un peu de contenance ; car il n'avait presque point parlé depuis le départ.

Mme Guillot se fit passer le panier aux provisions. Il contenait un frugal repas : du pain, du beurre, du lard et du fromage, accompagnés, je dois le dire, d'une bonne bouteille de vin d'Espagne.

Ce goûter, pris sur le pouce, mit fin au silence et l'on se remit à causer en mangeant. On allait dépasser bientôt la pointe de Berthier. La marée commençait à baisser.

— Si le vent tient toujours du sorouet, dit Joncas, nous serons arrivés dans une heure.

— Nous ne sommes donc pas loin de la Pointe-à-Lacaille, dit Mornac après avoir avalé, avec évidente satisfaction, un demi gobelet d'un vin rouge et généreux.

— Nous n'avons plus qu'une couple de lieues à faire, répondit Joncas en allumant sa pipe, brûle-gueule tout noirci par l'usage.

— Comment nommez-vous ces îles qui s'étendent à notre gauche, demanda Mornac à sa cousine qui grignotait de ses dents blanches une croûte de pain dorée.

— Nous avons passé, tout à l'heure, l'île Madame. Celle que vous voyez là-bas, un peu enfoncée vers la côte du Nord, est l'île Patience. En deçà, et en avant de nous sont l'île aux Beaux et la Grosse-Île, l'île Sainte-Marguerite les suit. Après viennent plusieurs petits îlots, puis l'île aux Grues, et la dernière que vous apercevez là-bas, en avant, l'île aux Oies. Ces deux dernières sont seules habitées par deux ou trois familles. Est-ce bien cela, monsieur Joncas ?

— Oui, mademoiselle, mais il faut, tout de même, que vous ayez une fière mémoire, puisque vous n'êtes venue ici que deux fois et qu'il y a plus de deux ans que je vous ai donné ces noms-là.

— C'est dans le voisinage d'une de ces îles, remarqua Mme Guillot d'un air attristé, que mon pauvre père, M. Adrien d'Abancour, se noya avec M. Étienne Sevestre, le 2 mai 1640. Ils étaient allés chasser de compagnie dans ces parages et l'on suppose que leur canot chavira. Un an plus tard, mon premier mari, feu M. Jean Jolliet, trouva les ossements de mon père sur le rivage d'une de ces îles, et les apporta à Québec où la sépulture en fut solennellement faite. 4

— Ces deux ou trois taches blanches que vous apercevez tout là-bas, presque à fleur d'eau, sur le bout de l'île aux Oies, repartit Jeanne, pour chasser les tristes souvenirs de Mme Guillot, sont l'habitation et les bâtiments qui appartiennent à la famille Moyen, avant qu'elle n'eût été massacrée par les Iroquois.

— Y a-t-il longtemps de cela ? demanda Mornac.

— Il y a, je crois, neuf ans, mon cousin, que ce funeste événement eut lieu. Le sieur Moyen, bourgeois de Paris, qui était établi avec sa famille, dans l'île aux Oies, fut surpris dans sa maison par des Agniers, pendant que ses serviteurs étaient absents. Il fut tué avec sa femme ; ses enfants, ainsi que ceux du sieur Macard, furent emmenés captifs. L'aînée des deux demoiselles Moyen se maria, deux ans plus tard, avec le brave sergent-major, Lambert Closse, le héros du Montréal qui a été tué aux environs de cette ville, il y a deux ans, dans un combat contre les Iroquois. 5

Tout en devisant ainsi, on arriva, sur les deux heures et demie à la Pointe-à-Lacaille qui avançait dans le fleuve ses quelques arpents de rochers boisés.

Quand on l'eut dépassée d'une centaine de perches, le jeune Jolliet remit à Joncas la barre du gouvernail, car il fallait ne pas manquer l'embouchure et le chenal de la petite rivière à Lacaille, manœuvre assez difficile, vu la longueur des battures et le peu de profondeur de l'eau.

L'embarcation inclina à droite en gagnant la rive sud, basse, plate et partout boisée à l'exception, toutefois, d'une centaine d'arpents carrés qui étaient défrichés et ensemencés, et où s'élevaient trois ou quatre maisons de bois blanchies à la chaux, dont la plus grande et la plus rapprochée, sur la rive ouest de la petite rivière à Lacaille, appartenait à Mme Guillot.

À l'une des croisées de cette habitation flottait une banderolle bleue pour signifier aux arrivants qu'ils n'avaient rien à craindre et que tout aux environs était tranquille.

En entrant dans la rivière à Lacaille, aux acores basses, garnies d'ajoncs et de broussailles, le Renard-Noir jeta un dernier

coup d'œil en arrière. Mais il ne remarqua rien d'insolite. L'éloignement l'empêchait de distinguer un canot d'écorce qui, à deux lieues au large, venait de s'arrêter vis-à-vis de nos voyageurs et près de l'île Sainte-Marguerite avec les bords de laquelle il se confondait facilement pour quiconque ignorait, en ce lieu, la présence de la pirogue. D'un autre côté, si la Pointe-à-Lacaille ne se fût pas interposée entre les regards du Huron et le rivage de Berthier, il aurait certainement distingué deux canots qui faisaient force des rames en rasant de près la côte du Sud. Ces derniers, suivant la manœuvre du canot isolé qui venait de s'arrêter près de l'île Sainte-Marguerite, et qu'une attention soutenue et prévenue permettaient à leurs yeux de lynx d'entrevoir au large, arrêtèrent aussi leur course à peu près une demi-lieue au-dessus de la Pointe-à-Lacaille.

Ceux qui montaient ces deux derniers canots débarquèrent sur le rivage et s'enfoncèrent dans le bois plein d'ombre et de silence où ils firent halte, après avoir emporté leurs pirogues avec eux.

De l'autre côté, le canot de l'île Sainte-Marguerite venait aussi de disparaître tout à fait.

Pendant ce temps-là, nos connaissances, réjouies d'être arrivées sans encombre, mettaient pied à terre à quelques pas de l'habitation de Mme Guillot, où la jeune femme de Joncas reçut ses maîtres avec un joyeux empressement.

q

Chapitre 6 Souvenirs du passé

Lorsque vous sortez du bassin de Saint-Thomas de Montmagny et que vous remontez le fleuve en longeant la côte du Sud, vous apercevez, à peu près une demi-lieue en avant, une humble rivière qui traîne ses eaux vaseuses jusqu'au Saint-Laurent. C'est la rivière à Lacaille près de l'embouchure de laquelle s'élevait jadis le premier village de Saint-Thomas.

De cet établissement primitif qui portait le nom de Pointe-à-Lacaille, à peine reste-t-il, à demi enfouies au pied de la falaise, quelques pierres qui firent autrefois partie des murailles de la vieille église bâtie et bénite en 1686, sur un terrain concédé par le sieur Guillaume Fournier au missionnaire de l'endroit, messire Morel. 1

Le lecteur curieux de connaître l'histoire de la vieille église peut se renseigner en lisant les jolies pages que M. Eugène Renault a consacrées, dans les Soirées Canadiennes de 1864, à ces ruines que les flots rongeurs ont fini par entraîner avec eux dans le lit du fleuve.

Pour moi, comme l'époque où j'ai placé le présent récit me reporte à vingt ans avant la construction de la vieille église, je ne m'occuperai pas davantage des souvenirs qui se rattachent à ses ruines. Il me suffira de dire qu'un siècle après l'érection du petit temple de la Pointe-à-Lacaille, les habitants du lieu voyant que les flots avaient, depuis cent ans, rongé une douzaine d'arpents de la falaise, et menaçaient d'envahir bientôt et la chapelle et les habitations du hameau, abandonnèrent tout à fait un endroit si dangereux, et s'en allèrent, une demi-lieue plus bas, construire une autre église et de nouvelles demeures sur les lieux où s'élève

aujourd'hui le grand village de Saint-Thomas. J'allais dire la petite ville de Montmagny, mais j'ai craint que mon titre d'enfant de la place ne me fit taxer d'orgueil.

J'ai déjà dit, je crois, qu'il n'y avait à la Pointe-à-Lacaille, en 1664, que deux ou trois maisons d'assez pauvre apparence. C'est qu'en effet l'établissement commençait à peine, et qu'il devait bien s'écouler une quinzaine d'années, après la venue des premiers colons, lorsqu'on crut devoir y tenir des registres, en 1679.

Selon l'opinion de M. l'abbé Tanguay, et c'est la plus naturelle, le nom qui désignait la Pointe-à-Lacaille, lui vient de M. Adrien d'Abancour dit Lacaille, noyé en 1640 dans les îles situées en face. M. d'Abancour aurait été le premier propriétaire de la pointe et de la petite rivière qui portent encore le surnom de Lacaille.

D'abord la propriété de M. de Montmagny auquel le roi l'avait cédée le 5 mai 1646, (voir Bouchette's Topography of Canada) la seigneurie de Saint-Luc, aujourd'hui Saint-Thomas, appartint ensuite à Noël Morin qui, en 1680, mourut chez son fils Alphonse, lequel s'était établi à la Pointe-à-Lacaille. Leurs nombreux descendants portent le nom de Morin-Valcourt.

Le gendre de Noël Morin, Gilles Rageot, notaire royal et garde-notes à Québec, devint, après son beau-père, seigneur du fief de Saint-Luc, Rivière-à-Lacaille. Leurs nombreux descendants portent le nom de Morin-Vallard et de Guillemette Hébert, succéda, vers la fin du dix-septième siècle aux droits des trois premiers seigneurs.

Ceux qui sont familiers avec notre histoire savent quelle était l'organisation qui présidait à l'établissement des paroisses dans

la colonie naissante de la Nouvelle-France. Le roi y cédait un fief à celui de ses sujets qu'il en jugeait digne et qui, en retour, devait à la couronne foi et hommage, avec l'aveu, le dénombrement et le droit de quint, etc., à chaque mutation. Ce seigneur divisait son fief en fermes qu'il concédait lui-même à raison d'un ou de deux sols par arpent et d'un demi-minot de blé pour la concession entière. Les censitaires devaient, en échange, faire moudre leur grain au moulin du seigneur auquel ils donnaient la quatorzième partie de la farine pour droit de mouture, et payer, pour lods et ventes, le douzième du prix de leur terre.

Bien qu'à l'origine les seigneurs possédassent au Canada le redoutable droit de haute, moyenne et basse justice, ils ne l'exercèrent que rarement et l'histoire n'en mentionne aucun abus. À vrai dire, nos seigneurs étaient plutôt des fermiers du gouvernement que les représentants de ces feudataires et tyrans du moyen-âge qui traitaient le peuple comme un vil troupeau d'esclaves taillables et corvéables à merci. Aussi bien, comme le disait Frontenac en 1673, le roi entendait-il qu'on ne les regardât plus que comme des engagistes et des seigneurs utiles. Partant de là et considérant les résultats obtenus, l'on peut dire que ce système de colonisation était l'un des meilleurs que l'on pouvait mettre en usage à cette époque, vu que les seigneurs avaient le plus grand intérêt à attirer des colons sur leur fief et à les bien traiter pour en augmenter rapidement le nombre.

Aux temps difficiles où se reporte cette histoire, chaque petit bourg avait son fort où l'on se réfugiait en cas d'alerte pour résister aux bandes d'Iroquois qui rôdaient continuellement par toute la colonie. Ce fort consistait en une enceinte de pieux et occupait habituellement le centre du bourg. Il entourait assez souvent la

demeure seigneuriale et, quelquefois, était défendu par de petites pièces de canon dont les Sauvages avaient grand-peur.

En 1664, il n'y avait pas encore de seigneur résidant au petit établissement de la Pointe-à-Lacaille et M. Louis Couillard de l'Espinay ne devait se faire construire un manoir aux abords du bassin de Saint-Thomas que plusieurs années après ; de sorte que la demeure de Mme Guillot, qui se trouvait la plus ancienne et la plus grande, était protégée par une enceinte de palissades hautes d'une quinzaine de pieds et qui entourait à la fois la maison, la grange et leurs dépendances, toutes situées sur la rive gauche de la Rivière-à-Lacaille. 2

Les détails qui précèdent laissent voir, en peu de mots, comment se formaient les paroisses dans les premiers temps de la colonie.

Nous rejoignons nos personnages dans l'habitation de Mme Guillot, sur les six heures du soir, avant le souper. Tandis que la maîtresse de céans s'occupe à ranger des assiettes sur une grande table carrée, au milieu de la cuisine, et que la femme de Joncas, est à moitié enfouie sous le haut manteau de la cheminée où la flamme pétille gaiement et rougit le frais visage de la jeune fermière qui surveille avec recueillement la cuisson d'une omelette au lard, Jeanne de Richecourt, Mornac et Jolliet, debout devant les deux fenêtres de la cuisine qui regardent sur le côté du nord, assistent silencieusement au coucher du soleil.

Aussi le spectacle qui attirait leur attention est-il propre à captiver des âmes jeunes et passionnées.

Globe de flamme incandescente, le soleil s'inclinait à l'occident vers la cime des Laurentides derrière laquelle il allait bien-

tôt disparaître. Éclairé fortement par les derniers rayons de l'astre, le sommet du Cap Tourmente se découpait ainsi qu'un immense diadème aux dentelures d'un or ardent comme celui de la Guinée, pendant que le reste du cap reposait à demi effacé dans l'ombre. On aurait dit le grand génie du fleuve, agenouillé sur les bords de son empire et la tête perdue dans les nuages roses du couchant. Sur le parcours de six lieues qui sépare en cet endroit les deux rives, une immense traînée de flamme étreignait le fleuve dont les eaux paraissaient bouillonner sous ce brûlant contact. À l'horizon, au-dessus du soleil et des montagnes, de grands nuages rouges frangés de brillantes teintes cuivrées se déployaient dans l'espace, comme de longs drapeaux de pourpre et d'or, dont les reflets coloraient en rose la tête des monts et le dos rugueux des îles que l'on aurait cru voir flotter au milieu du Saint-Laurent. Ainsi éclairés, ces îlots semblaient être de gigantesques cétacés rougeâtres, qui seraient surgis brusquement des eaux pour contempler ce merveilleux spectacle du roi de la nature, se couchant au milieu de sa cour et environné des splendeurs de sa gloire. À la fin du jour ainsi qu'à l'aurore, la nature entière tressaille d'une telle exubérance de vie que les objets, même inanimés, nous semblent s'agiter comme pour saluer l'astre puissant chargé par Dieu de féconder la terre.

La main droite appuyée sur l'épaule de son cousin Mornac, la tête légèrement inclinée, ses grands yeux bruns animés par cette scène grandiose, Jeanne de Richecourt se laissait doucement bercer au roulis extatique de sa rêverie. La lumière rouge du couchant jetait sur sa figure de fauves reflets qui, plus accentués encore sur les ondes luisantes de sa chevelure noire où ils ruisselaient comme des traits de feu, faisaient ressembler la jeune fille

à ces brunes madones que le soleil chaud de leur beau pays inspirait aux artistes de l'Espagne.

Accoudé sur une autre fenêtre, à quelques pieds de Jeanne, Louis Jolliet pensait en soupirant :

— Qu'elle est belle, ô mon Dieu !... Et jamais pour moi !...

— Sandious ! tout beau, mon cœur ! se disait Mornac en contemplant sa belle parente, je crois que vous palpitez plus vite qu'à l'ordinaire. Ah çà ! chevalier, mon ami, allez-vous donc vous énamourer sottement d'une cousine que vous connaissez à peine, vous autrefois la terreur des belles ?... Après tout, mon gentilhomme, savez-vous qu'elle est furieusement gentille, votre parente ! Oui, mordious !...

Dans l'ombre, à quelques pas en arrière, la figure sombre comme celle de Méphistophélès auprès de Faust et de Marguerite, Vilarme examinait les jeunes gens et fronçait ses épais sourcils roux.

— Regardez-vous tant que vous voudrez, mes agneaux, grommelait-il en dedans ; mais je suis près de vous et tant que j'y resterai, vous pourrez difficilement échanger vos confidences. Quant à toi, pauvre petit Jolliet, tu peux, si cela te plaît te crever le ventre de tes soupirs. Je ne te crains pas, car elle ne se doute même point de ton sot amour d'écolier.

Déjà, cependant, le soleil descend et disparaît en arrière des montagnes qui, peu à peu, se sont assombries. Seuls les nuages rouges et dorés qui drapent l'horizon reçoivent encore, grâce à leur élévation, le reflet des rayons du soleil, et ont conservé leurs brillantes couleurs. Mais à mesure que l'astre s'enfonce dans les

régions alors inconnues du nord-ouest, les nues ainsi éclairées passent par gradation du rouge pourpre au rose, du rose pâle au jaune clair, et leurs derniers lambeaux d'un blanc lumineux vont s'éteindre à côté de la première étoile dont la sereine lumière s'allume au fond du firmament dans l'ombre de la nuit tombante.

— Allons ! mademoiselle et messieurs, le souper est servi, fit Mme Guillot en se frappant les mains pour tirer ses hôtes de leurs rêveries. Et tous vinrent se placer autour de la table à chaque bout de laquelle fumaient de riches omelettes aux paillettes dorées et croustillantes.

Comme bien on le pense, l'appétit ne fit pas défaut à nos voyageurs et l'entrain augmentant à mesure que la faim se satisfaisait, la causerie devint bientôt générale et très animée. Mme Guillot se piquait d'amuser ses hôtes, Mornac faisait de l'esprit, Jeanne, toute heureuse de sentir à côté d'elle un sûr appui, n'avait pas été si gaie depuis longtemps et Jolliet influencé par l'animation commune avait, par moment, d'heureuses saillies. Seul, Vilarme aurait pu faire une ombre trop prononcée dans ce gai tableau ; mais, sentant combien sa position deviendrait gênante et ridicule s'il continuait à garder ses funèbres airs de croque-mort, il s'efforçait d'être aimable.

L'heure du souper s'écoula donc rapide et enjouée.

Lorsqu'on sortit de table, le jour avait fait place à la nuit qui s'étendait sereine et calme sur les sauvages régions d'alentour.

En se levant de table, Jolliet porta sa chaise auprès du mur et tout à côté de l'une des fenêtres qui regardaient sur le nord ; puis il se rapprocha vivement de la croisée en s'écriant :

— Oh ! venez donc voir la belle aurore boréale !

On accourut aux fenêtres et chacun put contempler la scène féerique offerte ce soir-là, par le ciel à la terre.

D'abord d'une teinte égale et uniforme, une grande lueur blanche, qui s'élevait du côté du nord et montait dans l'espace, se fendit en millions de striures lumineuses et frangées comme les innombrables stalactites suspendues à la voûte de grottes merveilleuses, et sur lesquelles la lumière des torches se réfléchit avec des scintillations infinies.

Ces grands courants, d'un blanc éclairé, commencèrent à se mouvoir, à courir avec rapidité sur le fond du ciel sombre. Tantôt avec la vitesse de la fusée qui part, ils se déroulaient dans le firmament comme d'immenses rubans de satin blanc et moiré qui ondoyaient sur l'obscurité de la nuit avec des reflets argentés. Puis, comme secoués par un souffle mystérieux, ils se balançaient un moment au-dessus de la terre assombrie et se repliaient soudain sur eux-mêmes avec la promptitude d'un éclair qui s'éteint.

Reprenant après leur nuance égale et primitive, ils allaient se développer au-dessus de l'horizon comme un large turban, enroulé sur la tête du globe, et qui faisait miroiter dans l'infini son céleste tissu piqué, ça et là, de fils d'or figurés par les étoiles scintillant au travers de ces vaporeuses clartés.

Tantôt ils se séparaient distinctement, et, ainsi qu'une folle troupe d'esprits titaniques, ils couraient aux quatre coins de l'horizon, formaient une gigantesque chaîne et dansaient autour des mondes la ronde la plus fantastique et la plus échevelée.

Ils allaient, tournant si vite, qu'à les regarder, l'œil se sentait pris de vertige, quand tout à coup, ce grand cercle mouvant se resserre, se rétrécit encore, s'amincit vers son centre et s'arrête immobile, mais toujours lumineux, au milieu du ciel où il forme un soleil énorme dont les rayons sans nombre dardent en dehors leurs traits pâles et tremblotants. Sombre d'abord, le centre de cet astre éphémère prend bientôt une couleur rougeâtre qui devient pourpre en un moment, tandis qu'un brillant météore s'allume au sein de ce soleil étrange, éclate, tombe vers la terre, en laissant à sa suite une fugitive traînée tricolore, jaune, verte et rouge, et va s'abîmer au loin vers le bas du fleuve qui s'empourpre un instant d'une teinte enflammée, puis rentre dans l'obscurité.

Et, comme si c'était un signal de retraite, le cercle aux rayons agités là-haut se brise, et les courants de lumière diaphane se dispersent et s'éteignent dans l'air, poursuivis par la lueur sanglante du centre, laquelle grandit, s'épaissit, s'étend victorieusement dans l'insondable coupole du ciel qui longtemps, durant la nuit, garda cette couleur d'un rouge effrayant. 3

Les spectateurs de cette scène grandiose restèrent silencieux tout le temps qu'elle dura.

Quand le météore s'éteignit dans le fleuve, Mornac s'écria :

— Voilà, sandis ! qui est magnifique !

— Ce spectacle est en effet terriblement beau, repartit Mlle de Richecourt. Il me rappelle ceux qui précédèrent le tremblement de terre de l'hiver dernier. Dieu nous garde, cette année, de semblables agitations.

— Ce fut donc bien effrayant ? demanda Mornac en accompagnant cette question d'un regard brûlant qui fit baisser les longs cils noirs de Mlle de Richecourt.

— Oh ! oui ! répondit Jeanne.

— Mais veuillez alors m'en faire le récit ?

— Bien volontiers, mon cousin. Sachez d'abord que, durant l'automne de 1662, le ciel sembla nous donner des avertissements par des phénomènes pareils à ceux d'aujourd'hui et plus terribles encore. « Au milieu du mouvement rapide et brillant des aurores boréales, des météores ignés, sous la forme de serpents embrasés, s'enlaçaient les uns dans les autres et volaient par les airs, portés sur des ailes de feu. Tout le monde put voir à Québec un grand globe de flammes qui faisait un assez beau jour pendant la nuit, si les étincelles qu'il dardait de toutes parts n'eussent mêlé de frayeur le plaisir qu'on prenait à le voir. Les habitants de la côte de Beaupré en remarquèrent un semblable s'étendant audessus de leurs champs comme une grande ville dévorée par l'incendie. Leur terreur fut extrême, car ils crurent qu'il allait tout embraser. Un même météore parut sur Montréal ; mais il semblait sortir du sein de la lune, avec un bruit qui était celui des canons et des trompettes, et s'étant promené trois lieues en l'air, fut se perdre enfin derrière la grosse montagne dont cette ville porte le nom. » 4

Ces phénomènes continuèrent de se faire voir durant une partie de l'hiver, lorsque arriva le lundi gras qui était le cinquième jour de février. « La journée avait été belle et sereine. Bien des gens avaient commencé à célébrer le carnaval par les amusements ordinaires, lorsque, vers les cinq heures et demie du soir,

on sentit dans toute l'étendue du pays un frémissement de la terre, suivi d'un bruit ressemblant à celui que feraient des milliers de carrosses lourdement chargés et roulant avec vitesse sur des pavés. Bientôt cent autres bruits se mêlèrent à ces deux premiers : tantôt l'on entendait le pétillement du feu dans les greniers, tantôt le roulement du tonnerre, ou le mugissement des vagues se brisant contre le rivage ; quelquefois on aurait dit une grêle de pierres tombant sur les toits ; le sol se soulevait et s'affaissait d'une manière effrayante ; les portes s'ouvraient et se fermaient avec bruit ; les cloches des églises et le timbre des horloges sonnaient ; les maisons étaient agitées comme des arbres, lorsque le vent souffle avec violence ; les meubles se renversaient, les cheminées tombaient, les murs se lézardaient ; les glaces du fleuve, épaisses de trois ou quatre pieds, étaient soulevées et brisées comme dans une soudaine et violente débâcle. Les animaux domestiques témoignaient leur crainte par des cris et des hurlements ; les poissons eux-mêmes étaient effrayés, et, au milieu de tous les sons discordants, l'on entendit les rauques soufflements des marsouins aux Trois-Rivières où jamais on n'en avait entendu auparavant. »

— En effet, ce devait être effrayant, dit Mornac avec un sourire. Mais passant par votre bouche charmante, ces détails sont ravissants.

— Ne raillez pas, chevalier, car tout brave que vous soyez, vous auriez eu frayeur comme tous ceux qui furent témoins de ce bouleversement. « Bien que personne ne fût blessé, ni aucune maison renversée, la pensée que la fin du monde arrivait, s'était emparée des esprits ; aussi se croyant aux portes de l'éternité, chacun se préparait au jugement dernier. Le mardi gras et le mercre-

di des cendres ressemblèrent au jour de Pâques, par le grand nombre de personnes qui s'approchèrent de la sainte table, et tout le temps du carême continua de présenter le spectacle le plus édifiant. » 5

— Et vous pensez que les phénomènes célestes qui apparurent l'automne précédent, étaient des signes précurseurs du tremblement de terre ?

— Pourquoi pas ?

— Alors ceux de ce soir nous annonceraient donc aussi quelque malheur ? reprit l'incrédule Mornac en souriant.

— Tenez, mon cousin, si vous voulez m'en croire, répondit Jeanne avec un air plus sérieux, ne badinez pas là-dessus.

— Non, Seigneur ! s'écria soudain la femme de Joncas qui allumait une chandelle. Non, Monsieur, ne vous moquez pas de ces choses-là. Cela nous porterait malheur.

— C'est vrai ! fit Mme Guillot en jetant un regard de tendresse sur son fils.

Mornac s'apercevant que son esprit railleur paraissait affecter péniblement les dames, dit d'un ton plus sérieux au Renard-Noir qui, les yeux encore fixés sur le ciel rouge, n'avait pas prononcé un mot depuis le souper :

— Et vous, chef, que pensez-vous de ces choses-là ?

Après un moment de silence, le Huron répondit :

— Le pauvre Sauvage n'a pas toute la science d'un homme blanc, et ses croyances, bien qu'il soit aussi chrétien, sont diffé-

rentes des tiennes sur beaucoup de choses. Tu ne vois, sans doute, dans ces signes que des effets produits par une cause naturelle. Mais mes pères à moi m'ont appris, et je respecte à ce sujet leurs enseignements, que ces brillants esprits qui courent ainsi le soir, dans le territoire des nuages, sont les âmes de nos ancêtres qui s'agitent là-haut pour avertir leurs petits-fils d'un danger prochain. Lorsque nous fûmes chassés par nos ennemis des bords du grand lac, où blanchissent maintenant les os desséchés de tous ceux qui nous furent chers, nos tribus en reçurent longtemps d'avance, l'avertissement par de pareils signes. Mais le Grand-Esprit avait frappé ses fils d'aveuglement. Comme des vieillards qui, sur le soir de la vie, ne peuvent plus distinguer la lumière du feu de leur cabane, nous étions frappés d'aveuglement. Bien loin d'être sur leurs gardes, mes frères, malgré mes conseils et ceux de quelques anciens, se laissèrent surprendre par l'ennemi et la grande nation huronne fut écrasée, le peu qui en restait arraché du pays aimé de ses pères et dispersé au loin comme les feuillages de la forêt sous le souffle puissant des vents de l'automne.

— J'ai entendu parler, en effet, des malheurs de votre race, dit Mornac qui ne raillait plus. Mais j'en aimerais bien entendre le récit de la bouche même de l'un des acteurs de cette tragédie. Cependant j'ai peur de réveiller vos douleurs en vous priant de me les raconter.

Le Huron réfléchit et dit :

— Le guerrier vaincu doit songer quelquefois à ses défaites pour en savoir éviter de nouvelles, et penser aux maux que lui ont fait ses ennemis pour ne pas oublier que la vengeance est douce au cœur de la victime tant qu'il lui reste encore un battement de

vie. Mon fils est jeune et la parole d'un guerrier, qui pourrait être son père par l'âge et l'expérience, lui sera d'un enseignement utile en lui exposant la ruine d'une nation autrefois maîtresse de ces contrées.

Durant cet échange de paroles entre le Huron et Mornac, les dames étaient allées s'asseoir auprès du feu qui flambait dans la cheminée, Jeanne à côté de Mme Guillot. Toutes deux s'occupaient à des travaux d'aiguille, tandis que la femme de Joncas, après avoir tout rangé dans sa cuisine, s'asseyait auprès de son rouet à quelque distance de sa maîtresse et se mettait à filer.

Mornac, pour ne pas paraître poursuivre sa belle parente, s'adossa contre la fenêtre, à côté de Jolliet, et Vilarme auprès d'eux. Joncas, qui venait d'allumer sa pipe avec un des tisons de l'âtre, fumait en silence à côté de sa femme, un peu perdus tous les deux dans l'ombre. Quant au Renard-Noir, il alla s'appuyer contre l'un des pans de la cheminée. Là, debout, la figure à demi éclairée par les lueurs du foyer, regardant ses auditeurs en face, il commença d'une voix profonde et grave :

— La forêt avait reverdi seulement quatre fois au-dessus de ma jeune tête, lorsque le grand chef des blancs, qu'ils appelaient Champlain, vint établir, sur le cap de Stadaconna, la vaste bourgade que nous avons quittée au commencement du jour qui vient de s'éteindre. Depuis ce temps-là, l'hiver a soixante fois blanchi les branches des bois.

« Notre nation, celle des Ouendats que les blancs ont nommés Hurons, était la plus puissante de toutes les tribus qui couvraient les terres de chasse du Canada. Les armes et le nombre de ses guerriers la faisaient respecter au loin. La petite peuplade des

Iroquois osait pourtant croiser ses tomahawks avec les nôtres et ne craignait même pas de nous attaquer. Ses guerriers étaient moins nombreux, mais plus unis, plus vigilants, plus rusés, plus cruels que les nôtres portés à préférer les expéditions de chasse aux courses continuelles dans les sentiers de guerre. Que mes frères blancs ne croient pas que nos guerriers, une fois au combat, fussent moins braves, moins forts, moins agiles que ceux des Cinq Cantons. Mes frères se tromperaient. Mais ce qui finit par causer la perte de ma nation, c'est que le Grand-Esprit a toujours donné à ses enfants hurons des cœurs plus doux et des yeux moins épris de la vue du sang que ceux de nos ennemis. Tandis que les Iroquois ne craignaient point de venir se cacher aux environs de nos villages pour enlever quelques chevelures, nos guerriers, qui rêvaient de grandes chasses aux caribous, se laissaient quelquefois surprendre jusque dans leurs cabanes.

« Nous étions encore les plus nombreux et les plus forts, lorsque dans l'été qui suivit l'arrivée du puissant chef blanc, mon père Darontal, qui était le grand capitaine de notre nation, pria le vôtre d'accompagner, avec quelques soldats blancs, nos hommes de guerre dans une expédition contre les Cinq Cantons iroquois. Vos armes merveilleuses et terribles, alors inconnues aux enfants de la forêt, devaient nous aider beaucoup en frappant nos ennemis d'épouvante. Ce qui arriva. Dès que les Iroquois eurent vu les éclairs, entendu le tonnerre sortir de vos armes et jeter la mort dans leurs rangs, ils se sauvèrent dans les bois où nos guerriers les poursuivirent bien loin. Je me souviens d'avoir entendu raconter cette victoire par mon père lorsque, à son retour, il suspendit au poteau du ouigouam, les scalps des ennemis qu'il avait tués. »

Au souvenir des exploits de son père, la figure bronzée du Renard-Noir s'anima d'un noble orgueil. Ses yeux, où les lueurs du foyer venaient se réfléchir, semblaient lancer des flammes. Après quelques instants de silence il reprit :

« – J'avais continué de croître et mes yeux avaient vu dix fois la neige fondre autour de nos cabanes, lorsque le grand chef blanc vint passer un hiver sous le ouigouam de mon père Darontal. 6 C'était à la suite d'une seconde expédition contre nos ennemis les Iroquois. Elle avait été moins heureuse que la première, et les nôtres avaient été obligés de s'en revenir au pays, après avoir tué pourtant beaucoup d'ennemis. La saison des neiges était proche et nos guerriers n'avaient pas voulu se hasarder à escorter votre capitaine jusqu'à Stadaconna. Ils l'avaient décidé à passer l'hiver dans une de leurs bourgades. Votre chef choisit celle de Carhagouba parce que mon père, qui était son ami, l'habitait. C'était le plus grand village des Attignaouantans.

« C'est alors que je le vis, cet illustre capitaine qui savait toutes les choses que le Grand-Esprit peut donner aux hommes de connaître. Depuis longtemps le bruit de son nom et de sa puissance avait frappé l'oreille des femmes, des enfants et des vieux de notre nation, qui ne l'avaient pas encore vu. Toutes les familles de la bourgade allèrent au-devant de lui. Des coureurs nous avaient annoncé d'avance sa prochaine arrivée. Quand il parut nos yeux n'étaient pas assez grands pour le regarder et chacun admirait sa bonne mine, ses armes étranges et terribles et ses riches vêtements.

« Pendant l'hiver qu'il passa sous le ouigouam de mon père, il me prit en amitié, m'apprit à comprendre votre langue, et le soir, à la lueur du feu de la cabane, il commença à m'initier au secret

de deviner dans vos livres les signes visibles de la pensée. En retour, je le suivais partout, je prenais soin de ses armes et l'accompagnais à la chasse où je lui étais utile en portant ses munitions et le gibier qu'il tuait.

« Je m'attachai tant à lui que je demandai à mon père d'accompagner le grand capitaine à Stadaconna quand le printemps fut revenu. Ce qui me fut permis lorsque le chef blanc eut dit à Darontal qu'il consentait à m'emmener et à me garder avec lui tout le temps que je voudrais.

« Quand la glace qui couvrait les grands lacs se fut en allée, je descendis la longue rivière avec l'escorte qui accompagnait les blancs.

« Durant bien des lunes je demeurai à Stadaconna auprès du savant capitaine. J'achevai d'apprendre à lire, et, instruit dans votre religion par les robes noires, j'eus la tête lavée par l'eau qui rend chrétien. J'assistai à l'agrandissement du village de Québec et pris part aux travaux que dirigeait le grand maître qui portait bien son nom puisque celui-ci veut dire champ fertile.

« J'avais vu l'été réchauffer vingt-quatre fois la terre, lorsque d'autres blancs, ennemis des vôtres, 7 s'en vinrent déclarer la guerre à nos amis qui, en plus petit nombre et affaiblis par la faim, se rendirent prisonniers aux Yangees 8 qui les emmenèrent tous sur leurs grands canots par-delà le vaste lac salé.

« Privé de mon second père, le grand capitaine blanc, et plein de haine contre les étrangers nouveaux venus dont je ne comprenais pas le langage, je m'échappai sur un canot et m'en retournai au pays des Ouendats.

« Ce fut alors que la belle Fleur-d'Étoile 9 se trouva sur le sentier de ma jeunesse. Nous chassions près des bords du lac Ouentaron 10, lorsque la jeune fille m'apparut un soir sur le rivage. Elle venait de se baigner et l'eau ruisselait sur son beau corps, que rougissaient les rayons du soleil couchant. J'avais déjà remarqué Fleur-d'Étoile entre toutes les vierges du village de Teanaustayé, et chaque fois que je l'avais rencontrée mon cœur avait battu plus vite. Je m'approchai d'elle et lui dis : « Fleur-d'Étoile veut-elle être la femme du Renard-Noir ? » Elle sourit et me répondit : « Fleur-d'Étoile sera bien heureuse d'habiter le même ouigouam que le Renard-Noir, si le jeune guerrier peut se rendre à la nage jusqu'à l'autre côté du lac et revenir de même sans s'arrêter. Fleur-d'Étoile aime les hommes braves et forts. »

« Je regardai la distance à parcourir. Elle était longue ; mais Fleur-d'Étoile était si belle ! Je me jetai dans le lac en nageant vers la rive opposée de l'anse où nous étions. La jeune fille battit des mains. Mes forces s'en accrurent.

« Le soleil venait de tomber derrière les grands arbres, et la nuit s'élevait de la terre vers les cieux encore éclairés. Je nageai longtemps et quand j'atteignis l'autre rive, les ailes du soir planaient au-dessus du lac. Je n'entrevoyais plus Fleur-d'Étoile à l'endroit où je l'avais laissée, mais je me guidai sur sa voix pour revenir. Dès qu'elle avait cessé de me voir, elle avait commencé un chant vif et sonore dont les notes légères, traversant l'espace, venaient frapper joyeusement mon oreille et augmenter ma vigueur.

« Je nageais depuis longtemps. Mes forces commençaient à faiblir, et j'étais encore à quelque distance du rivage et de Fleur-d'Étoile que je commençais d'entrevoir, lorsque son chant cessa

tout à coup ; et le bruit d'un corps tombant dans l'eau parvint jusqu'à moi. Inquiet, je me hâtais et fendais l'eau de toutes les forces qui me restaient, lorsque je sentis un corps souple et frais se glisser près du mien. Une main légère s'appuya sur mon épaule, et Fleur-d'Étoile me dit doucement : « Je serai ta femme. » Nous gagnâmes ainsi la rive.

« Un même ouigouam abritait le lendemain le Renard-Noir et Fleur-d'Étoile, et comme la mort de mon père, Darontal, ne me retenait plus au village de Carhagouba, je me fis adopter par mes frères de Teanaustayé, bourgade que ma femme, Fleur-d'Étoile, habitait.

« Quatre années plus tard, j'appris que le grand chef blanc, l'ami de notre nation était revenu avec les Français et que les Yangees avaient quitté le pays. Mon désir était de revoir le fameux capitaine : mais je ne pus descendre le fleuve cet été-là. On disait que les Iroquois nous guettaient au passage. Il fallut attendre la prochaine saison. Hélas ! quand je parvins à Québec le grand chef se mourait. Il apprit que son fils, le Renard-Noir demandait à le voir et me fit venir auprès de lui. Il me parla longtemps – « Écoute-moi bien, mon fils, me dit-il. Je t'ai instruit dans la religion chrétienne et t'ai appris bien des choses que tes frères ignorent. C'est à toi de continuer mon œuvre auprès d'eux. Pour tirer les tiens de l'ignorance où ils croupissent, des missionnaires iront s'établir dans vos bourgades et enseigneront aux Hurons la religion et les coutumes des blancs. Toi, tu en connais tous les avantages et tu devras aider les robes noires dans leurs efforts et faire accepter leur présence au milieu de vos guerriers. »

« Il me parla plusieurs fois ainsi et me fit jurer de lui obéir. Après quoi, le grand capitaine parut plus content et son âme partit paisible pour le pays des ombres. 11

« Je lui tins parole. Les robes noires vinrent demander l'hospitalité à mes frères auxquels je persuadai de laisser s'établir les missionnaires au milieu de nous. Ce ne fut pas sans peine. Les sorciers de la nation qui prévoyaient la perte de leur autorité, employèrent tous les moyens possibles pour chasser les robes noires. Mais les efforts de quelques chrétiens qu'il y avait déjà parmi nous et le courage des missionnaires finirent par faire dominer la religion chrétienne dans nos bourgades.

« Beaucoup de lunes et d'années s'écoulèrent et l'aîné de mes onze fils avait vu dix-huit printemps, lorsque mes guerriers me proposèrent de descendre aux Trois-Rivières pour y faire la traite des pelleteries. Il y avait longtemps que nous n'y étions descendus, car depuis la mort de mon second père Champlain, les Iroquois étaient devenus, par leurs fréquentes victoires, la terreur des nôtres.

« Nous partîmes deux cent cinquante guerriers dont j'étais le premier capitaine. Nous descendîmes la rivière sans rencontrer un seul ennemi. Comme nous approchions du fort des Trois-Rivières, nous poussâmes nos canots au milieu des joncs du rivage pour faire notre toilette de fête et rafraîchir nos tatouages avant de paraître devant les Français. Tandis que nous étions occupés ainsi, nos sentinelles jetèrent le cri de guerre. Un grand parti d'Iroquois venait nous attaquer. Nous saisîmes nos armes, et après un engagement rapide, les Iroquois prirent la fuite. Nous les poursuivîmes et en fîmes beaucoup prisonniers. Un grand nombre avait été tué. 12

« Nous échangeâmes nos pelleteries aux Trois-Rivières et repartîmes pour notre pays, triomphants et joyeux, et nos ceintures chargées des scalps de la victoire. Hélas ! nous devions bientôt apprendre que nous aurions mieux fait de rester dans notre bourgade pour défendre nos familles. »

Ici le Renard-Noir s'arrêta quelques instants. On eut dit qu'il voulait rassembler ses forces pour raconter les choses pénibles qu'il lui restait à dire.

Depuis quelques instants Mornac semblait distrait. Il se retournait fréquemment pour regarder par la fenêtre près de laquelle il était assis. Avant la pause que le Renard-Noir venait de faire, le chevalier s'était penché vers Jolliet et lui avait dit rapidement à l'oreille :

— Regardez donc du côté des palissades qui entourent la maison. Il me semble apercevoir quelque chose comme une tête d'homme qui s'agiterait au-dessus de la pointe des pieux.

— Chut ! fit Jolliet. Prenons garde d'effrayer les dames. Examinons en silence et à la dérobée.

En ce moment deux gros chiens de garde qui dormaient dans la cour se mirent à aboyer.

Les femmes se regardèrent en frissonnant.

— Sentiraient-ils quelque ennemi ? demanda Mme Guillot qui ne put s'empêcher de pâlir.

— Bah ! repartit Joncas, tout est tranquille aux environs. Les chiens jappent à la lune qui se lève.

Le croissant de la lune argentait en effet le champ azuré de la nuit, au-dessus des grands arbres muets.

— Je ne vois plus rien, reprit Mornac à voix basse. La tête a disparu.

— Vous vous trompiez, fit Jolliet sur le même ton.

Les chiens n'aboyaient plus, mais grondaient sourdement.

— Veuillez continuer, chef, dit Jolliet à voix haute pour chasser la crainte qui commençait à saisir les femmes. En supposant qu'il y aurait des Iroquois aux environs, la grande peur qu'ils ont des chiens les forcerait de se tenir à quelque distance de la maison.

Pendant que Mornac à demi tourné vers la fenêtre continuait à regarder négligemment au dehors, le Renard-Noir reprit son récit.

— Nous étions encore à une journée de marche de Teanaustayé ou Saint-Joseph qui était la principale bourgade de la nation et celle que j'habitais avec Fleur-d'Étoile et mes fils, lorsque, en mettant pied sur le rivage pour y passer la nuit, nous trouvâmes un pauvre vieux guerrier de notre village. Il était blessé gravement et se traînait à peine. À notre vue il se mit à pousser des gémissements lamentables. « Mes fils, s'écria-t-il, semblent être dans la joie quand ils devraient pleurer ! » Nous crûmes que ses esprits s'étaient égarés par suite de l'affaiblissement où il se trouvait. Il s'en aperçut et nous dit : « Pleurez, ô mes fils ! pleurez vos femmes et vos enfants massacrés ; pleurez les vieillards de la nation disparus ! Teanaustayé n'est plus ! Les Iroquois ont brûlé nos cabanes après en avoir surpris et tué tous les habitants !

Blessé moi-même j'ai pu m'échapper et m'enfuir jusqu'ici, où depuis plusieurs jours je me traîne en mourant à chaque pas ! »

« Un long hurlement de douleur, suivi d'un morne silence, accueillit ces nouvelles horribles.

« Voici ce que le blessé nous apprit quand nos oreilles purent l'écouter.

« Quelques jours auparavant, 13 tandis que le soleil du matin dorait les champs de maïs qui entouraient le village paisible, et que des groupes de jeunes filles babillaient à l'ombre des ouigouams, que les vieilles femmes pilaient le grain dans des mortiers de bois et que les enfants nus se roulaient dans la poussière, pêle-mêle avec les chiens couchés au soleil, un cri de terreur éclata dans le silence où reposait la bourgade.

— « Les Iroquois ! les Iroquois ! »

« La bourgade venait d'être envahie par un grand parti de guerriers ennemis. 14 Les quelques hommes valides laissés pour la garde du village voulurent courir à leurs armes et se défendre. Ils furent les premiers tués. La robe noire qui demeurait à Teanaustayé, et que les blancs appelaient père Daniel, et que nous nommions Achiendase, s'efforça de rallier les défenseurs en promettant le ciel à ceux qui mourraient pour leur famille et leur religion. Quelques vieillards l'entourèrent, ainsi que toutes les femmes et les enfants. Et ce fut tandis qu'il baptisait ceux qui ne l'étaient pas encore qu'il fut tué d'un coup d'arquebuse.

« Le petit nombre de défenseurs qui se trouvaient dans le village une fois tués, les Iroquois tournèrent leur furie contre les

femmes, les enfants et les vieillards, et mirent le feu à tous les ouigouams.

« Quand la bourgade ne fut plus qu'un tas de cendres fumantes, les ennemis se retirèrent avec près de sept cents prisonniers dont ils tuèrent un grand nombre en retournant chez eux. Beaucoup plus avaient été égorgés dans l'enceinte du village.

« Ce récit lamentable nous plongea dans l'abattement le plus profond.

« Le lendemain soir, nous arrivâmes à l'endroit où Teanaustayé s'élevait naguère. Au lieu des cris de triomphe, des fêtes, des femmes joyeuses que nous avions d'abord prévu devoir nous accueillir à notre glorieux retour, nous ne trouvâmes que ruine, mort et désolation.

« C'était là que j'avais laissé ma pauvre Fleur-d'Étoile et ses sept plus jeunes enfants. Mes quatre fils aînés m'avaient accompagné jusqu'aux Trois-Rivières. Silencieux, nous nous assîmes au milieu des restes méconnaissables de nos familles massacrées. Immobiles, la tête penchée, les yeux fixés sur les cendres encore fumantes de notre village, nous passâmes ainsi la nuit. Les larmes et les gémissements ne conviennent qu'aux femmes ; le deuil des guerriers doit être fier et calme.

« Le lendemain, nous allâmes nous réfugier dans le village de Tohotaenrat (Saint-Michel) qui était le plus rapproché de notre bourgade anéantie.

« Là, j'appris le sort de l'infortunée Fleur-d'Étoile. Elle avait réussi à se sauver dans les bois avec ses enfants, et s'était cachée dans un épais buisson où elle se croyait en sûreté. Les Iroquois

chassaient les fugitifs comme des bêtes sauvages. Ils passèrent près de l'endroit où la mère tremblante était blottie. Ces chiens ne la voyaient pas et l'auraient dépassée quand son dernier enfant qu'elle portait à la mamelle se mit à crier. Elle voulut étouffer les vagissements du malheureux petit être qui la perdait. Les Iroquois avaient entendu et bondirent sur leur proie comme des loups enragés. Ils assommèrent ma pauvre Fleur-d'Étoile à coups de tomahawk, après avoir massacré sous ses yeux nos enfants dont ils fracassèrent la tête sur un tronc d'arbre. Un seul d'entre eux, qu'ils avaient laissé pour mort, revint ensuite à lui et me dit ces épouvantables malheurs. »

Le Renard-Noir, ému par ces terribles souvenirs, s'arrêta un instant encore. Son accent étrange, sa voix profonde et vibrant sous le coup de l'émotion, avait quelque chose de sombre qui étreignait péniblement l'âme de ses auditeurs. Tous étaient comme suspendus à ses lèvres et l'écoutaient silencieusement. La femme de Joncas oubliait de faire tourner son rouet, Joncas lui-même fumait avec une pipe éteinte. Mme Guillot avait laissé tomber son tricot sur ses genoux. Jeanne de Richecourt ne détachait ses grands yeux humides de la figure bizarrement tatouée du Renard-Noir, que pour les arrêter sur l'ombre du sauvage qui se dessinait sur le mur et montait jusqu'au plafond où la touffe de cheveux, droite sur le crâne du Huron, s'agitait sinistre sur le fond rouge de la lumière blafarde que projetait la mèche négligée d'une chandelle fumeuse.

Durant cette seconde interruption, les chiens, qui s'étaient tus auparavant, poussèrent tout à coup un de ces hurlements déchirants qui portent au loin dans la nuit une indéfinissable horreur.

On aurait dit un immense sanglot humain arraché par des tortures infernales.

Le silence qui régnait déjà dans la vaste salle prenait un caractère inquiétant. Chacun examinait son voisin à la dérobée en s'efforçant de cacher le malaise qu'il éprouvait.

Mornac, la main négligemment appuyée sur la crosse de l'un des pistolets passés à sa ceinture, et Jolliet, regardaient au dehors. Ils ne voyaient rien d'insolite et n'apercevaient au-dessus de la palissade que les larges eaux du fleuve qui se berçaient mollement au loin sous la lumière bleuâtre de la lune.

Après un hurlement prolongé, la voix des chiens s'éteignit encore en un grognement menaçant, et le Renard-Noir poursuivit d'un ton morne et sourd :

« Pendant la saison des neiges qui suivit, je tâchai de persuader à nos guerriers d'être plus défiants que par le passé et de garder les environs de nos bourgades pour ne pas être surpris. Ils m'écoutèrent d'abord ; mais l'insouciance funeste qui a perdu notre malheureuse nation reprit bientôt le dessus, et ils finirent par mépriser la voix d'un chef plus expérimenté qu'eux tous. Mes fils m'avertirent que l'on murmurait même contre moi. On m'accusait d'être la cause de tous les maux qui avaient fondu sur nous. Depuis, disait-on, que le Renard-Noir avait amené les missionnaires avec lui, la nation semblait avoir été abandonnée du Grand-Esprit. C'étaient les sorciers et les païens qui répandaient ces bruits.

« L'hiver était fini et le soleil du printemps achevait de fondre la neige autour de nos cabanes, lorsque mes quatre fils aînés partirent pour aller voir les robes noires, Brébeuf et Lalemant, que

nous appelions Echon et Achiendase, qui demeuraient à Ataronchronons (Saint-Louis). Le plus jeune de mes enfants, blessé à Teanaustayé, restait seul avec moi.

« Il y avait trois jours que mes fils m'avaient quitté, lorsque un matin, 15 nous aperçûmes un nuage épais de fumée qui s'élevait, dans l'éloignement, par-dessus les arbres dépouillés de leurs feuilles.

« Un long cri de détresse s'échappa de nos poitrines : « Les Iroquois ! Ils brûlent Saint-Louis. »

« Nous regardions en silence cet amas de fumée mêlée de flammes, qui montait vers le ciel, quand nous vîmes accourir deux de nos frères d'Ataronchronons. Ils étaient hors d'haleine et paraissaient frappés de terreur. Nos craintes n'étaient que trop vraies. Les Iroquois venaient d'incendier Saint-Louis après avoir détruit Saint-Ignace et massacré les habitants des deux bourgades.

« Je pensai à mes quatre fils qui devaient avoir été surpris et tués à Ataronchronons et mon cœur souffrit horriblement. Dans l'espérance de les sauver s'il était encore temps ou de les venger du moins, je suppliai les guerriers de Tohotaenrat de me suivre pour aller combattre nos ennemis. Ils ne voulurent pas m'entendre et m'accablèrent de malédiction, disant que je leur avais attiré tous ces désastres.

« Je baissai la tête et sortis seul de leur village après avoir demandé à une vieille femme de prendre soin de mon plus jeune fils.

« Saint-Louis était à deux heures de marche au nord de Tohotaenrat. J'avais fait plus de la moitié du chemin, bien décidé à me faire tuer par les Iroquois, lorsque je rencontrai un parti de trois cents guerriers hurons. Ils étaient chrétiens et venaient de la Conception et de Sainte-Madeleine, bourgs situés à l'ouest de Saint-Ignace et d'Ataronchronons. Ils étaient armés pour le combat et se dirigeaient vers Sainte-Marie qui courait de grands périls ; ce village n'était qu'à une heure de Saint-Louis.

« À Ataronchronons, nos frères nous apprirent que de Saint-Ignace et de Saint-Louis il ne restait plus que des cendres et des cadavres. Les deux robes noires, Echon et Achiendase, y avaient péri en bénissant l'agonie des nôtres. 16

« Un des fugitifs me dit qu'il avait vu mes quatre fils tomber morts en protégeant les robes noires.

« De mes onze enfants il ne me restait plus qu'un !

« Je n'eus pas le temps de les pleurer. Une avant-garde de deux cents Iroquois s'avançait pour commencer l'attaque de Sainte-Marie. Nous nous séparâmes en plusieurs partis pour les arrêter. La première bande de nos guerriers fut repoussée. Comme les Iroquois les poursuivaient en les chassant vers Ataronchronons, je tombai sur les ennemis avec deux cents Hurons chrétiens qui m'avaient choisi pour chef.

« Surpris, les Iroquois lâchent pied à leur tour et courent se réfugier dans l'enceinte de Saint-Louis. Les palissades seules restaient debout. Les ennemis y cherchent un abri. Nous les y suivons. Le grand nombre est tué, le reste se sauve. Nous étions maîtres de la place. Ce ne fut pas pour longtemps. Au bout d'une

heure le principal corps des Iroquois s'abattait sur les palissades en hurlant leur cri de guerre.

« Ce fut alors un des plus furieux combats dont les anciens se souviennent. Nous n'étions plus que cent cinquante capables de combattre les sept cents Iroquois qui nous attaquaient. Mais nous voulions mourir après en avoir tué le plus grand nombre possible. La bataille dura tout l'après-midi. La nuit était descendue sur la terre que nos cris de guerre et le bruit de nos coups retentissaient encore au loin dans la forêt. Enfin le nombre l'emporta et il n'y avait plus autour de moi que vingt Hurons épuisés de blessures et de fatigue, quand nous fûmes terrassés et faits prisonniers.

« Les Iroquois avaient perdu plus de cent de leurs meilleurs guerriers dont plusieurs capitaines. La victoire leur coûtait cher.

« Au milieu de la nuit, tandis que les vainqueurs s'amusaient à torturer quelques-uns des nôtres, je brisai mes liens et me sauvai vers Sainte-Marie. J'avais encore soif de sang.

« Sept cents guerriers hurons sortaient d'Ataronchronons afin de poursuivre les Iroquois. Tout couvert de blessures et mourant de faim je partis avec eux. Je me sentais assez de force pour en tuer encore. Nous ne pûmes jamais rejoindre nos ennemis qui s'enfuyaient après avoir massacré beaucoup de leurs prisonniers. Nous trouvâmes les cadavres de plusieurs des nôtres qu'ils avaient assommés pendant la marche et d'autres attachés à des troncs d'arbres et à moitié brûlés par des branches entassées à la hâte.

« Nous ne revînmes que pour assister à la débâcle d'une nation épouvantée. Quinze bourgades étaient déjà abandonnées et

brûlées, et les familles et les tribus se dispersaient de tous côtés. Les uns s'enfoncèrent dans les solitudes du nord ou de l'est ; un bon nombre alla demander asile à la nation des Tionnontates, dans la vallée des Montagnes-Bleues ; quelques autres joignirent la peuplade des Neutres, au nord du lac Érié.

« Le parti le plus nombreux, j'en étais avec mon seul et dernier fils que j'avais retrouvé à Tohotaenrat, fut se retirer dans l'île que nous appelions Ahœndoé et que les robes noires nommèrent Saint-Joseph. Elle repose dans le grand lac Huron à l'entrée de la baie de Matchedash. 17

« Dans l'automne nous étions là six ou huit mille misérables manquant de tout. Nos maux augmentèrent encore quand vint l'hiver. On vit des hommes, des femmes et des enfants décharnés se traîner de cabane en cabane comme des squelettes vivants pour y demander quelque chose à manger.

« Il en mourut bientôt par douzaine tous les jours. Les survivants manquant de plus en plus de vivres, se mirent à déterrer les morts pour s'en nourrir. Une maladie aida l'œuvre de la famine. Avant le printemps la moitié des exilés de l'île Ahoendoé étaient morts. Mon dernier fils atteint de la maladie horrible mourut entre mes bras, comme le printemps s'annonçait par la fonte des neiges. Je n'avais plus de famille et j'allais rester seul sur la terre !

« Quand les glaces furent fondues sur le lac, beaucoup de survivants affamés traversèrent vers la terre ferme pour y chercher leur subsistance. Mais les Iroquois les y guettaient encore et les massacrèrent tous.

« On apprit dans le même temps que la nation des Tionnantates, chez laquelle plusieurs de nos familles s'étaient réfugiées l'automne précédent, avait été attaquée durant l'hiver par nos ennemis communs qui avaient détruit la bourgade Etarita (Saint-Jean) après en avoir massacré les femmes, les vieillards et les enfants un jour que tous les guerriers étaient absents à la recherche des Iroquois.

« La terreur fut alors à son comble, et les robes noires qui avaient courageusement partagé tous nos malheurs, nous offrirent de nous emmener avec eux pour nous conduire près du fort de Québec, où nous serions assurément en sûreté.

« Nous n'étions plus que trois cents, et nous les suivîmes jusqu'à Stadaconna, quittant pour toujours la terre où les os de nos aïeux et de nos proches allaient dormir abandonnés dans l'oubli.

« La grande nation des Ouendats avait disparu et la plus petite peuplade des Iroquois dominait et se faisait craindre au loin sur le territoire du Canada.

« Mes frères s'établirent dans une longue île qui regarde Québec. Quelque temps je demeurai avec eux. Mais poursuivi par leurs sourds et injustes reproches d'avoir attiré sur leurs têtes des malheurs, qu'ils auraient pu éviter en suivant mes conseils, je les quittai tout à fait pour venir ici habiter et travailler avec mon frère le visage pâle (Joncas) que j'avais autrefois rencontré en ami dans nos regrettés pays de chasse.

« Maintenant le Renard-Noir est le seul de sa famille sur la terre, et quand vient le soir il va souvent s'asseoir sur le bord du grand fleuve en songeant à ceux qui ne sont plus et qu'il aima tant. Quelquefois le chef disparaît durant de longs mois et mon

ami, le visage pâle, ne sait plus ce que je suis devenu. Un bon jour, pourtant, le Renard-Noir reparaît sous ce toit. Le front du chef est alors plus serein ; son cœur bat plus vite à la vue de quelque scalp sanglant qu'il rapporte et qu'il s'en va cacher en un endroit connu de lui seul. Il y en a onze qui sèchent en ce lieu secret. Depuis que j'ai quitté pour toujours le pays de mes pères, onze guerriers Iroquois ont été trouvés morts aux environs de leurs bourgades. Moi seul connais comment ils ont été tués pour venger mes onze fils, et moi seul sais quelles ont été leurs souffrances dernières.

« Il me manque encore une chevelure ; celle-là doit être consacrée à la mémoire de Fleur-d'Étoile. Je l'ai réservée pour la dernière. C'est le scalp d'un grand chef qu'il me faut. Quand ce trophée sera suspendu à côté des autres, le Renard-Noir pourra mourir en paix. »

Le langage figuré du Huron, dont je n'ai pu imiter partout l'originalité de crainte de n'être pas assez clair dans la narration de faits strictement historiques, tenait encore les auditeurs sous le coup de l'émotion pénible produite par un aussi triste récit, quand Mornac, l'œil en feu, la moustache hérissée, se leva soudain.

Rapide comme l'éclair, il ouvrit la fenêtre de sa main gauche et saisit de sa droite l'un de ses pistolets dont il fit feu en visant vers la palissade.

Cela fut si prompt que les hommes se trouvèrent debout et que les femmes jetèrent leur cri, comme l'air frais du dehors chassait à l'intérieur de la maison la fumée de la poudre, et que le

bruit de la détonation roulait sous les sonores arceaux de la forêt voisine.

Pendant le moment de silence qui suivit ce brouhaha, on crut entendre, venant du dehors, un léger cri de douleur qui répondit au coup de feu, puis la chute d'un corps pesant sur le sol.

— Sandious ! dit froidement Mornac, je savais bien, moi, qu'il y avait un individu sur cette palissade. Aussi ne l'ai-je pas manqué !

— Mille démons ! Monsieur, fit Joncas en accourant à la fenêtre, après qui diable en avez-vous ?

— M. le chevalier a cru voir quelqu'un qui tentait d'escalader la palissade ou de regarder par dessus, repartit Jolliet en secouant la tête pour chasser le bourdonnement que le coup de pistolet, tiré à quelques pouces de sa figure, lui causait dans les oreilles.

— Sandis ! reprit Mornac, j'ai entendu tellement parler, depuis mon arrivée, de sauvages, de ruses et d'embûches iroquoises que je n'ai pu m'empêcher de montrer à cet indiscret qui se promenait sur la cime des palissades, que nous sommes ici sur nos gardes !

— Mon fils a le sang bouillant, dit le Renard-Noir, et ses nerfs sont prompts à se tendre. Je vais aller voir au dehors si j'apercevrai quelque chose. Éteignez cette lumière.

Le chef saisit son tomahawk qu'il avait déposé dans un coin de la chambre, s'assura que son couteau était à sa ceinture, tandis que Joncas décrochait son fusil tout chargé et suspendu à l'une des poutres du plafond.

— Je vas aller avec vous, dit Joncas au Renard-Noir.

— Non ! que mon frère reste ici avec les autres pour défendre les femmes. J'irai seul.

Le Sauvage souffla la chandelle, enjamba le rebord de la fenêtre, se laissa glisser jusqu'à terre et disparut en rampant sur le sol dans la direction où Mornac avait tiré.

En ce moment, celui qui eût été en dehors de l'enceinte de pieux, aurait pu voir comme des ombres qui, après avoir longé la palissade, s'enfonçaient, à deux arpents de l'habitation, sous le dôme sombre et silencieux du bois.

Mais ni le Renard-Noir ni les autres, dans la maison, ne pouvaient apercevoir ces fantômes qui fuyaient sans aucun bruit.

Dans la maison régnait le plus grand silence. L'obscurité y aurait été aussi profonde, si le feu du foyer n'eût jeté, de temps à autre, quelques éclairs blafards sur les murs blanchis à la chaux. À ces lueurs intermittentes apparaissaient dans la pénombre deux groupes distincts : près de la fenêtre, Mornac, Jolliet, Joncas, Vilarme et le garçon de ferme, tous armés et prêts à la défense ; au fond, près du feu de l'âtre qui les éclairait à demi, la femme de Joncas et Mme Guillot, à genoux et les mains jointes, et devant elles, Jeanne de Richecourt debout, calme et digne comme Diane, la fière déesse.

Au dehors, les chiens hurlaient comme des enragés. On vit, après quelques minutes d'attente, un corps noir qui se glissait du côté de la maison et faisait entendre un sifflement sourd et doux.

— Arrêtez ! fit Joncas en retenant le bras de Mornac déjà disposé à tirer son second coup de feu. C'est le Renard-Noir !

Celui-ci apparut l'instant d'après aux abords de la fenêtre et se hissa dans la maison.

— Rien, dit-il.

— Rien ! s'écria Mornac d'un air incrédule.

— Que mon frère aille voir, s'il en doute.

— Vous vous serez trompé, chevalier, dit Jolliet pour rassurer les femmes.

Et il donna un coup de coude à Mornac. Celui-ci comprit et répondit :

— Probablement.

Après avoir parlé quelque temps de l'alerte causée par Mornac, il fut décidé que Mme Guillot et Jeanne gagneraient leur chambre et que la femme de Joncas se coucherait aussi, mais que les hommes passeraient la nuit à veiller. Mme Guillot vint embrasser son fils et souhaiter le bonsoir à ses hôtes, tandis que Jeanne donnait sa main à baiser à son cousin et à Jolliet, et faisait une froide révérence à Vilarme.

Quand les hommes furent restés seuls, ils se rapprochèrent du foyer dont ils ravivèrent le feu près duquel ils s'assirent en silence.

Seul, près de la fenêtre refermée, le Huron faisait le guet.

On n'avait pas rallumé la chandelle, pour être moins en vue. Tout bruit s'éteignit peu à peu dans la maison. Au dehors, rien ne troublait le silence nocturne, à part quelques grondements furtifs

des chiens, et les miaulements sauvages d'un hibou qui se plaignait au loin dans la nuit.

q

Chapitre 7 Surprise

La nuit et la matinée qui suivirent s'écoulèrent sans autre incident digne de remarque. Aussi, rejoignons-nous nos personnages au commencement de l'après-midi du lendemain de leur arrivée à la Pointe-à-Lacaille.

Ils venaient de dîner et se dirigeaient tous, en sortant de l'enceinte de palissades qui entourait la maison, vers un champ de blé dont on avait commencé la moisson le matin même.

Joncas, le fusil en bandoulière et une faucille à la main, battait la marche avec sa femme. Après eux venaient le Renard-Noir et Jean Couture, le garçon de ferme, également armés et pourvus de fourches, de faucilles et de râteaux. Mme Guillot appuyée sur le bras de son fils, Jeanne avec Mornac et enfin Vilarme les suivaient à la file.

Malgré ce qu'on avait pu lui dire, Mornac n'avait pas voulu se charger d'un mousquet ; et il disait à Jolliet qui le précédait :

— Vous voyez bien, mon jeune ami, qu'il est inutile de s'embarrasser d'armes pesantes. N'avons-nous point passé toute la matinée au dehors sans être inquiétés ?

— C'est vrai, répondit Jolliet. Mais nous étions tous sur nos gardes, et si quelque ennemi rôdait aux environs, il a dû remar-

quer que nous étions prêts à le recevoir. Dans ce pays, monsieur le chevalier, c'est à l'heure où l'on s'y attend le moins que l'on est attaqué.

— Bah ! la forêt d'à côté est trop paisible pour receler des maraudeurs, et je suis maintenant convaincu que j'ai été victime, hier soir, de mon imagination échauffée par vos récits de surprises et de combats et que je vous ai causé de vaines alarmes. D'ailleurs, mordious ! avec ma bonne lame et cette paire de pistolets, je ne craindrais pas à moi seul, dix de vos canailles d'Iroquois.

Mornac accompagna ses paroles d'un de ces gestes superbes que je ne connais qu'à mon ami Faucher de Saint-Maurice. Jolliet était trop poli pour relever la gasconnade de son hôte.

Le champ où nos connaissances se dispersèrent, selon leurs occupations ou leur agrément, s'étendait, sur une largeur de trois arpents jusqu'à l'accore qui le séparait du fleuve. À partir de la rivière à Lacaille en remontant le bord du Saint-Laurent, le terrain cultivé pouvait avoir cinq arpents de longueur, et se composait : d'abord, d'une partie ensemencée de fèves, de pois et de légumes, ensuite d'une lisière nue où l'on avait fait les foins quelques semaines auparavant, et enfin, toujours en amont, d'un champ de blé qui longeait le bois terminant le domaine.

Les travailleurs se mirent à l'ouvrage. Joncas et sa femme, agenouillés sur le sol, coupaient hardiment, tandis que Jean Couture retournait et entassait le grain abattu dans la matinée. Le Renard-Noir appuyé la plus grande partie du temps sur une longue fourche, donnait quelquefois un coup de main au garçon de ferme : mais on voyait à l'air dédaigneux du Huron que ce

genre de travail lui déplaisait. On sait que chez les Sauvages c'étaient les femmes qui cultivaient les champs de maïs et faisaient la moisson ; les hommes ne s'occupaient que de chasse et de guerre.

Jolliet et sa mère tâchaient de se rendre utiles. Mme Guillot coupait de son mieux des poignées de longs fétus de paille qui s'affaissaient sur le sol chargés de leurs lourds épis jaunes, et son fils liait en gerbes le grain suffisamment sec.

Jeanne de Richecourt, sa jolie main passée sous le bras de son cousin Mornac, se promenait avec lui dans l'espace libre le plus rapproché du bois, celui où la moisson était déjà faite. Vilarme, tout en feignant de s'occuper, les quittait à peine du regard ou de l'ouïe ; ce qui paraissait agacer horriblement Mornac.

— Je vous en prie, lui disait Jeanne à voix basse, avec une légère pression de la main sur l'avant-bras du chevalier, je vous en prie, contenez-vous ! Souvenez-vous que je n'ai plus que vous au monde pour me protéger !... Je sais bien que c'est enrageant d'avoir toujours sur nos talons cet homme au regard sinistre... Mais bien qu'il nous épie de la sorte depuis notre départ de Québec, soyez certain que nous trouverons l'occasion de nous parler librement... Mon Dieu que j'ai hâte d'ouïr les confidences que vous m'avez promises à son sujet !

— Ma chère cousine, répondit à demi-voix Mornac, c'est un récit bien triste et qui vous fera frémir d'horreur et pleurer beaucoup, hélas !... Mais le voici qui se rapproche encore ! Ah ! sang de dious (pardon mademoiselle) quelle envie j'ai de lui donner de mon épée au travers du corps !...

— Allons nous asseoir sur ce tronc d'arbre renversé, dit Jeanne à voix haute, nous verrons mieux le paysage.

— En effet, c'est un fort bel endroit, interrompit M. de Vilarme ; et si vous me le permettez, je vais aller me reposer un instant avec vous. Je suis peu habitué aux travaux des champs et me sens fatigué par la chaleur.

Mlle de Richecourt sentit le bras du chevalier trembler de colère. Elle jeta un regard suppliant à son cousin.

— C'est par trop fort, Vilarme maudit ! pensa Mornac. Et, mordious ! si tu n'es pas aussi lâche que scélérat tu te battras avec moi ce soir ou cette nuit !

Le tronc d'arbre sur lequel ils s'assirent avait été abattu sur la lisière du bois et tout près de l'accore, de sorte qu'ils se trouvaient tous les trois très rapprochés du fleuve et de la forêt, mais éloignés de plus d'un arpent des moissonneurs.

Entre les nuages grisâtres qui couvraient le ciel, perçait, de temps à autre, un pâle rayon de soleil. Bien que la température ne fût pas encore froide, un léger vent de nord qui faisait frissonner quelquefois la surface de l'eau, annonçait la prochaine venue de la saison des pluies.

Le fleuve étendait au loin ses ondes légèrement agitées par la brise du large, et se confondait, en bas, à l'horizon, avec les nues grises qui descendaient jusqu'à l'eau en roulant sur la cime et le flanc des montagnes bleues que l'on voit descendre et disparaître dans l'enfoncement de la baie Saint-Paul.

Sur la rive, la sombre dentelure des arbres se détachait du ciel blanchâtre et s'élevait avec progression en remontant jusqu'à la

rivière à Lacaille, de l'autre côté de laquelle on apercevait, à une dizaine d'arpents de distance, les habitants des deux autres fermes de l'endroit, aussi occupés aux travaux de la moisson.

Au proche, le champ de blé ondoyait sous le vent et les épis froissés rendaient un bruissement doux et triste.

Vers la gauche de grands oiseaux de mer se poursuivaient avec des cris rauques en effleurant la crête de longues lames que la marée montante poussait sur la grève, où elles se brisaient avec un clapotis monotone.

Jeanne, silencieuse, laissait ses yeux errer sur cette scène qui, bien qu'elle ne manquât pas de grandeur, était empreinte d'une vague tristesse.

Mornac et Vilarme ne disaient rien non plus ; mais peu sensibles, en ce moment du moins, aux beautés de la nature, ils n'écoutaient que le bruit de leur cœur agité par la colère et la haine.

Ils étaient donc tous les trois absorbés dans leurs réflexions, lorsque Jean Couture vint à eux pour demander à M. de Vilarme un râteau que celui-ci tenait à la main.

Jean n'était plus qu'à trois pas du tronc d'arbre et regardait en face le bois auquel Mlle de Richecourt, Mornac et Vilarme tournaient le dos, lorsque l'épouvante contracta les traits du valet qui poussa un cri de terreur.

Des hurlements horribles firent alors trembler la forêt, et prompts comme la foudre, dix Sauvages nus bondirent hors du bois.

Un coup de pied dans le dos envoya rouler à cinq pas Vilarme qui fut désarmé, garrotté en moins de dix secondes. Jean n'avait pas eu le temps d'armer le mousquet qu'il portait, que déjà il était aussi terrassé et lié.

Seul Mornac eut le temps de se défendre.

Le premier Iroquois qui s'approcha de lui reçut une balle au cœur et tomba roide mort.

Un second pistolet déchargé à bout portant dans la tête d'un autre Sauvage lui fit jaillir hors du crâne la cervelle et la vie.

Puis Mornac fit trois pas en arrière, dégaina son épée et tomba en garde.

Les cheveux au vent, l'œil en feu, il était superbe.

D'abord surpris par la mort rapide de leurs deux compagnons, les Iroquois avaient entouré le chevalier.

Mornac s'escrimait bravement d'estoc et de taille, quand il reçut un coup de crosse entre les épaules.

Il tomba et se sentit solidement attaché aux quatre membres.

Sans s'occuper de l'autre groupe des moissonneurs, les Iroquois rentrèrent aussitôt dans le bois avec leurs prisonniers, Mornac, Vilarme et Jean, et entraînèrent aussi les corps des deux guerriers tués.

Leur chef, Griffe-d'Ours, ou la Main-Sanglante, s'enfuyait le premier. Il emportait dans ses bras Jeanne paralysée par l'épouvante.

L'attaque avait été si prompte que lorsque Joncas, Jolliet et le Renard-Noir avaient songé à se servir de leurs mousquets, il n'en était déjà plus temps, vu le danger qu'il y aurait eu à tirer sur le groupe confus de leurs amis et des Iroquois.

D'un coup d'œil, Joncas avait vu le nombre supérieur des assaillants et la prompte défaite de Vilarme, de Jean et du chevalier. Il songea aussitôt à sa femme et à Mme Guillot et voyant la lutte impossible en plein champ, il cria brusquement à Jolliet :

— Aux palissades et sauvez Madame !

Puis il avait entraîné sa femme vers la maison.

Durant deux secondes Jolliet hésita entre sa mère et Jeanne qui se débattait, quelques pas plus loin, entre les bras de son sauvage ravisseur.

Mais l'amour filial fut le plus fort, et le jeune homme battit en retraite avec Mme Guillot, vers l'enceinte palissadée.

Indécis un instant aussi, le Huron suivit Jolliet et Joncas.

Comme ils refermaient tous les trois la porte des palissades avec la promptitude et la force que leur donnait le danger pressant, les Iroquois venaient de disparaître avec leurs captifs dans les profondeurs du bois.

Quand la porte fut refermée, Jolliet s'écria en regardant Joncas :

— Nous sommes des lâches, pour ne les avoir point défendus !

— Et votre mère et ma femme, ne devions-nous pas les sauver avant tout ?

— Eh bien ! courons sus aux Iroquois, maintenant ! et à nous trois nous pouvons encore délivrer nos amis !

— Et Mme Guillot et ma femme resteront ici seules et sans défense ?

Jolliet baissa la tête et resta écrasé sous le poids d'un énorme découragement.

— Tu l'aimes donc bien, elle, lui dit doucement sa mère dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le jeune homme avec un sanglot déchirant qui s'en alla mourir dans la forêt voisine où résonnait encore le dernier cri des ravisseurs.

q

Chapitre 8 Une horrible nuit

Après une course furieuse à travers le bois, les Iroquois s'arrêtèrent sur la grève, vingt arpents à l'ouest de la rivière à Lacaille, avec leurs captifs et les deux cadavres de leurs compagnons. En un instant ils mirent leurs pirogues à l'eau, y couchèrent les deux morts ainsi que les prisonniers bien garrottés, et se mirent à remonter le fleuve à toute vitesse.

Ils ramèrent pendant près de deux heures à force de bras, jusqu'à ce qu'ils eussent un peu dépassé la Pointe de Saint-Valier.

La marée commençait alors à baisser, ce qui donnait aux rameurs beaucoup de peine à remonter le courant. Sur un ordre de

Griffe-d'Ours, les canots obliquèrent à droite pour relâcher à la petite île Madame sise au milieu du fleuve, à une courte distance du pied de l'île d'Orléans.

Il pouvait être trois heures.

Les Iroquois se concertèrent entre eux après être débarqués. Puis ils prirent les deux cadavres, et poussant devant eux les captifs, s'enfoncèrent un peu dans l'intérieur de l'île.

À une couple d'arpents du rivage, ils s'arrêtèrent, et Griffe-d'Ours dit aux prisonniers après les avoir débarrassés de leurs liens :

— Si les faces pâles refusent d'obéir et font mine de se sauver, nous les tuerons tout de suite comme des chiens qu'ils sont. Les blancs vont creuser ici un trou pour y enterrer les deux guerriers qu'ils ont tués. Le corps des braves ne doit pas rester exposé à la voracité des bêtes et des oiseaux de proie.

Les Iroquois désignèrent le lieu précis et la grandeur de la fosse et firent signe à Jean de commencer à creuser.

Celui-ci se mit à l'œuvre.

Mlle de Richecourt, assise à quelques pas de distance, s'efforçait de paraître calme ; mais on voyait à l'agitation de son sein qu'elle était plus qu'émue.

Lorsque vint le tour de Mornac, les Sauvages lui firent signe de remplacer Jean.

Un éclair brilla dans l'œil du chevalier. Mais sa cousine lui fit signe de se résigner. D'ailleurs, à la vue de l'hésitation que Mornac venait de manifester, Griffe-d'Ours s'était rapproché de lui en

brandissant son tomahawk. Cet argument produisit un effet immédiat, et, tout bon gentilhomme qu'il fût, Mornac dut se soumettre.

Peu habitués à ce dur travail et mal pourvus d'outils, les captifs mirent plus de deux heures à creuser la terre, et le soir était venu quand ils eurent fini.

Les Iroquois placèrent leurs deux camarades dans la fosse qu'ils eurent soin de recouvrir de grosses pierres pour empêcher les bêtes fauves de déterrer les cadavres.

Ensuite ils garrottèrent de nouveau les captifs qui voyant bien que toute résistance était inutile, se laissèrent attacher.

Les Sauvages redescendirent avec eux vers la grève, et là, hors des atteintes de la marée, ils allumèrent un grand feu près duquel ils prirent leur repas du soir.

Quand ils eurent fini, ils se parlèrent avec animation durant quelques minutes.

Les prisonniers qu'ils regardaient souvent virent bien qu'il s'agissait d'eux, quoiqu'ils ne comprissent pas un mot au langage des Iroquois.

Ceux-ci se levèrent et vinrent examiner les captifs l'un après l'autre.

Après avoir regardé Mornac et Vilarme avec attention, ils finirent par s'arrêter d'un commun accord en face de Jean Couture. Leur résolution fut bien vite prise et Griffe-d'Ours dit au pauvre valet :

— Le jeune visage pâle paraît le plus faible des trois, et le moins capable de supporter les fatigues du voyage. Il va mourir cette nuit.

Le malheureux garçon se jette aux genoux du chef qu'il embrasse en le suppliant de lui faire grâce. Ses gémissements lamentables n'émeuvent nullement l'Iroquois qui repousse l'infortuné d'un coup de pied et répond froidement :

— J'ai dit.

— Jean est encore à genoux quand l'un des Sauvages s'approche de lui par derrière, saisit le valet par les cheveux, appuie l'un de ses genoux sur le dos de la victime, tire de sa gaine un couteau à scalper dont il lui enfonce dans la tête la pointe tranchante qui décrit un cercle rapide autour du crâne. Puis le Sauvage retient entre ses lèvres le couteau d'où le sang dégoutte, saisit à pleines mains la chevelure du malheureux, que d'un seul effort il arrache violemment avec la peau.

L'infortuné pousse un hurlement de douleur et reste étendu sans remuer sur le sol.

Jeanne jette un cri d'horreur et perd connaissance.

Oubliant que ses pieds sont attachés, Mornac veut s'élancer sur les bourreaux. Mais il tombe tout de son long par terre ; ce qui fait rire les Sauvages aux larmes.

Après avoir relevé Mornac et l'avoir placé de manière à ce qu'il ne perdit rien de ce qu'il allait advenir, les Iroquois ramassèrent la victime évanouie qu'ils ranimèrent en lui jetant de l'eau froide à la figure. Puis il l'adossèrent contre un petit arbre auquel il fut solidement attaché.

Ces préparatifs terminés, l'un des Sauvages saisit des charbons ardents au milieu du brasier et les déposa avec beaucoup de soin sur le crâne sanglant et dénudé du jeune homme. Celui-ci, tout en recommandant son âme à Dieu, se mit à pousser des cris pitoyables qui ne devaient finir qu'avec sa vie.

Ce qui précède n'était qu'un prélude, et alors commença une de ces scènes épouvantables, dont l'atroce barbarie ne serait point croyable aujourd'hui, si nos annales n'en étaient pas remplies avec l'attestation des témoins les plus véridiques.

Tandis que deux Iroquois, accroupis sur le sol, coupaient avec leurs couteaux les orteils de la victime, d'autres lui arrachaient les ongles des doigts de la main, mais lentement, afin que le supplicié sentît bien chaque nouvelle souffrance.

Quand les pieds et les mains du jeune homme ne furent plus qu'une plaie vive, Griffe-d'Ours écarta ses compagnons. D'un tour rapide de son couteau, il cerna le pouce du misérable, vers la première jointure ; puis, le tordant, il l'arracha de force avec le muscle qui se rompit au coude, tant la violence du coup était grande.

Et tandis que le pauvre garçon jetait d'horribles clameurs, le chef, avec un sourire de satisfaction, suspendit à l'oreille du patient ce pouce ainsi tiré avec le nerf, en guise de pendant d'oreille.

Il continua de lui arracher ainsi tous les doigts l'un après l'autre, pendant que ses camarades enfonçaient à mesure, dans ces plaies, des esquilles de bois qui devaient lui faire éprouver des tortures de plus en plus atroces ; car ses cris redoublèrent encore. 1

Satisfait de la dextérité qu'il avait montrée Griffe-d'Ours céda sa place à un autre.

Celui-ci s'approcha doucement et coupa, tour à tour, le nez, les lèvres et les joues de sa victime. Puis avec un raffinement de démon, il lui arracha les deux yeux, les laissa pendre sur la figure ensanglantée et plaça dans chaque orbite vide un tison ardent. Animés par la vue du sang, tous ces barbares voulurent avoir leur part de jouissances, et chacun se mit à cribler le captif de coups de couteau.

Quand son corps ne fut plus qu'une masse de chairs saignantes, quand leur imagination diabolique fut à bout d'expédients de tortures, ils entassèrent des branches mortes aux pieds du supplicié, y mirent le feu et, se tenant tous par la main, se mirent à danser en rond avec des cris de joie. C'était une horrible scène.

Le vent s'était élevé et soufflait fortement du large avec la marée montante.

Ses sifflements se mêlaient au grand bruit des vagues qui se brisaient sur les rochers de l'île avec de rauques clameurs ; tandis que des cris sinistres de huards s'élevaient au loin dans la nuit orageuse, comme l'écho des affreuses lamentations de la victime.

Pleinement éclairés par la lueur du feu, huit démons nus dansaient une ronde effrénée autour de l'arbre qui retenait le pauvre Jean. Souvent renouvelés dans ses orbites, les tisons ardents jetaient une sanglante lueur sur la face mutilée du supplicié dont les yeux pendaient sinistrement à la place des joues, tandis que les dents, découvertes par suite de l'absence des lèvres, grimaçaient un rire effroyable.

En ce moment Jeanne de Richecourt reprit connaissance et ses yeux égarés s'arrêtèrent sur ce spectacle infernal. Ce qu'elle vit était tellement horrible qu'elle s'évanouit de nouveau ; et, si courte que fût cette vision, elle était tellement épouvantable qu'elle se grava pour toujours dans sa mémoire.

En lâche qu'il était, Vilarme, la figure d'un jaune livide, tremblait de tous ses membres.

Quant à Mornac, on voyait la violente crispation de ses mâchoires sous ses joues pâlies ; et les muscles de ses bras, fortement tendus sous les liens qui le retenaient attaché, témoignaient des vains efforts qu'il faisait pour s'élancer sur les bourreaux.

À mesure que le feu, après avoir consumé les jambes, montait en rongeant les parties plus vitales du corps, les cris du martyr diminuaient d'intensité. Il ne proféra plus bientôt que des gémissements douloureux qui semblaient être la lugubre symphonie à laquelle le grand bruit triste au vent et des vagues servaient d'accompagnement.

La vie du jeune homme dura pourtant longtemps encore ; et, pendant longtemps encore, la ronde satanique tournoya rapide et hurlante autour de la victime.

Mornac épuisé par les efforts considérables qu'il avait faits pour rompre ses liens, était tombé dans une espèce d'engourdissement qui ressemblait au sommeil. À travers les brumes de cette somnolence, il entrevoyait le cercle horrible qui tournait, tournait infatigable ; et au centre cette effrayante figure penchée sur un corps entrouvert, d'où pendaient les entrailles et fléchissant à moitié sur les longs os des jambes dépouillées de leurs chairs.

C’était un indicible cauchemar.

Enfin, la flamme ayant gagné le dessous des bras, les liens d’écorce, qui retenaient encore le supplicié debout, prirent feu, se rompirent, et le corps s’affaissa dans le brasier avec un dernier sanglot d’agonie…

Il était deux heures du matin, et les Iroquois rassasiés dans leur cruauté songèrent au départ. Le vent tombait et bien que la mer fut un peu grosse, ils voulaient profiter de la marée montante pour passer devant Québec à la faveur des ténèbres.

Jeanne, toujours évanouie, fut placée au fond d’un canot. Quant à Mornac et à Vilarme, on les coucha, tout garrottés en d’autres pirogues, après leur avoir bien recommandé de ne point bouger. Comme il leur était impossible de nager, ils seraient noyés du coup, leur dit Griffe-d’Ours, si les canots venaient à chavirer.

En quelques instants, tout fut prêt pour le départ, et la petite flottille quitta l’île Madame.

La tête relevée et appuyée sur la pince d’avant du canot de Griffe-d’Ours, Mornac entrevit pendant quelque temps le brasier qui projetait sur l’îlot ses lueurs mourantes. Au milieu des charbons ardents qui pétillaient sous la brise, on distinguait le corps noir et informe du pauvre Jean Couture.

Peu à peu, à mesure que les canots remontaient le fleuve, en route pour le pays des Iroquois, le feu s’éteignit ou disparut dans l’éloignement.

q

Chapitre 9 Bourreaux et victimes

On peut se figurer le serrement de cœur qu'éprouvèrent les captifs, lorsqu'ils passèrent devant Québec. Bien que la nuit touchait à sa fin, le jour n'était pas encore assez avancé pour qu'on les pût remarquer de la ville où la plupart des habitants dormaient encore.

Griffe-d'Ours, afin de prévenir toute tentative de fuite, avait dit aux prisonniers qu'il casserait la tête au premier qui ouvrirait la bouche pour crier à l'aide. Aussi les malheureux ne purent-ils que jeter un regard d'angoisse sur cette ville qu'ils ne reverraient peut-être plus.

En longeant la rive opposée, les Iroquois passèrent inaperçus devant Sillery et le Cap-Rouge.

À part le poste des Trois-Rivières, trente lieues en amont de Québec, les deux rives du fleuve étant alors désertes et inhabitées jusqu'à l'embouchure du Richelieu, les captifs n'avaient presque plus, maintenant, aucune chance d'être délivrés.

Arrivés à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Pointe-aux-Trembles, les Iroquois prirent terre pour se reposer, manger et tourmenter un peu leurs prisonniers.

Ils commencèrent d'abord par dépouiller Mornac et Vilarme de tous leurs habits. Mais comme il fallut délier ceux-ci pour les déshabiller, ce ne fut pas sans conteste que Mornac se laissa faire. D'un coup de poing vigoureusement asséné, le Gascon envoya rouler à cinq pas le premier Iroquois qui voulut porter la main sur lui. Celui-ci se releva furieux, au milieu des rires de ses compagnons et voulut s'élancer, le casse-tête au poing, sur le che-

valier désarmé. Mornac allait être assommé lorsque les autres Sauvages s'interposèrent.

— Pour l'amour de Dieu ! mon cousin, cria Jeanne d'une voix suppliante, ne les irritez pas ! Souffrez tout par amitié pour moi. Que deviendrai-je donc, s'ils vous tuent !

Et la pauvre enfant se voila la figure de ses deux mains pour cacher son angoisse et sa honte.

Vilarme s'était déjà laissé dépouiller.

Mornac obéit à sa cousine et jeta lui-même tous ses habits aux Sauvages qui se les partagèrent ainsi que ceux de Vilarme et s'en revêtirent grotesquement. L'un avait un chapeau, l'autre un haut-de-chausse, celui-ci un pourpoint, celui-là un baudrier, le cinquième des manchettes de point. Les deux derniers auxquels les bottes à entonnoir étaient échues en partage ne purent pas les garder longtemps, car elles leur blessaient les pieds. Ils eurent soin, pourtant de ne pas les rendre aux prisonniers, d'abord pour les forcer de marcher pieds nus, et partant de les faire souffrir, et ensuite pour s'en parer eux-mêmes quand ils arriveraient triomphants à leur bourgade.

On jeta deux méchants lambeaux de peau d'orignal aux prisonniers qui s'en couvrirent le mieux qu'ils purent.

Seul Griffe-d'Ours n'avait pas pris sa part du butin et comme Mornac paraissait le remarquer, le chef iroquois s'approcha de lui et dit :

— Tu sembles t'apercevoir, chien de face pâle, que mes frères seuls se sont partagé vos vêtements. Outre que je dédaigne ces vils oripeaux des Français, la part qui me revient vaut bien mieux

que vos habits et vous-mêmes. Ma prise à moi, face pâle que je hais, c'est la vierge blanche que tu aimes. Entends-tu ?

Au regard ardent que le Sauvage jeta à mademoiselle de Richecourt, Mornac pâlit et serra les poings. Ce qu'il entrevoyait était si terrible pour la pauvre enfant que le gentilhomme sentit les larmes lui monter aux yeux. Et lui, l'homme de cape et d'épée, le Gascon railleur, le bretteur, le coureur de ruelles, l'esprit fort, leva les yeux au ciel et pria Dieu de sauver la jeune fille et de prendre plutôt sa propre vie en échange.

Quand on est heureux et jeune, on peut oublier Dieu ; mais dans l'infortune, on finit toujours par recourir à celui-là qui seul peut faire avorter les desseins les plus pervers.

Tandis que l'on garrottait de nouveau Mornac et Vilarme, Griffe-d'Ours s'approcha de Mlle de Richecourt et lui dit :

— La vierge pâle a-t-elle entendu ? Elle m'appartient et sera la femme du chef.

Jeanne de Richecourt qu'on avait toujours laissée libre de ses mouvements se leva droite, fière et belle comme Jeanne-d'Arc devant ses juges, et d'un mouvement prompt comme la pensée, tirant de son corsage le poignard qui ne la quittait jamais, elle en dirigea la pointe vers son cœur et s'écria :

— Écoute-moi bien, monstre ! Au premier geste que tu fais pour me toucher, je me tue !

Griffe-d'Ours recula, étonné, stupéfait ! Les femmes qu'il avait vues jusqu'à ce jour ressemblaient si peu à cette noble et superbe créature, qu'il en fut tout ébloui. Et le farouche homme des bois

subit aussitôt la domination que la femme du grand monde exerce sur tous ceux qui l'entourent.

Honteux du charme invincible et mystérieux qui étreignait et paralysait sa volonté, il baissa la tête et alla s'asseoir à quelque distance.

Jeanne s'affaissa de nouveau sur le sol en revoilant son visage de ses belles mains et resta plongée dans un silencieux abattement.

Les Sauvages prirent leur repas qui consistait en sagamité et en poisson fumé.

Tant que leur faim ne fut pas satisfaite, ils ne donnèrent rien à manger aux prisonniers, excepté à Jeanne. Griffe-d'Ours lui porta quelque nourriture qu'elle refusa malgré qu'elle n'eût rien pris depuis la veille.

Quand les Iroquois se furent rassasiés, ils s'approchèrent de Mornac et de Vilarme avec les restes du repas.

Les Sauvages se sentaient en belle humeur, et ce fut un prétexte pour tourmenter les captifs. Comme ceux-ci n'avaient pas l'usage de leurs mains, il fallait qu'on leur donnât leur nourriture. Au lieu de la leur mettre à la bouche, les Iroquois la laissaient tomber à terre et leur jetaient à la place des charbons enflammés qui brûlèrent affreusement les lèvres des deux malheureux.

Au premier contact du feu, Vilarme poussa un hurlement.

Mornac ne dit rien. La seule idée qu'il se trouvait en présence d'une femme lui aurait fait souffrir mille morts plutôt que de desserrer les dents.

On continua de les tourmenter pendant plus d'une heure. Ceux-ci leur tiraient les cheveux, ceux-là la barbe. Les uns les piquaient avec des bâtons pointus, d'autres les brûlaient avec des tisons ardents ou des pierres rougies au feu.

Ils arrachèrent deux ongles des doigts de la main gauche à Mornac avec leurs dents et lui brûlèrent dans le fourneau d'une pipe les extrémités des doigts ainsi affreusement endolories.

Bien que le chevalier souffrit d'une manière atroce, il ne poussa pas une plainte.

Les lamentations de Vilarme redoublaient au contraire à mesure que les tourments devenaient de plus en plus forts. Aussi les bourreaux s'acharnèrent-ils d'avantage contre lui. Ils lui mutilèrent toute la main gauche dont ils lui coupèrent la première phalange des cinq doigts.

Quand les Sauvages mirent fin à leur jeu barbare, afin de se rembarquer, Mornac, qui s'était contenu jusque là, lâcha la plus belle bordée de jurons qui soit jamais sortie de la bouche d'un enfant de la Gascogne.

— Sandious ! tonnerre de Dieu ! Mille millions de tonnerres ! s'écria-t-il. Puisse le diable éventrer ces maudits, et les étrangler, mordious ! avec leurs propres boyaux.

Puis s'arrêtant, il se tourna vers Mlle de Richecourt et lui dit :

— Pardonnez-moi, ma cousine, car cela me soulage vraiment. Voyez-vous, je me sens les nerfs agacés et j'éprouve un impérieux besoin d'exhaler ma mauvaise humeur d'une façon un peu plus virile que M. de Vilarme.

Celui-ci, malgré les souffrances qu'il endurait encore, ressentit cette injure et répondit :

— Ah ! chevalier de malheur ! nous aurons à causer un peu dès que nous serons libres !

— Sandis ! à vos ordres, mon brave, repartit Mornac et j'espère avoir avant longtemps la satisfaction de vous enfoncer six pouces de fer entre les côtes.

Les Iroquois mirent fin à cette altercation en transportant les prisonniers dans les canots qui recommencèrent à remonter le courant du fleuve.

La partie du Saint-Laurent sur laquelle les captifs voyageaient alors différait beaucoup de celle qu'ils avaient parcourue en descendant de Québec à la Pointe-à-Lacaille. Le grand fleuve qui, en bas de l'île d'Orléans, prend aussitôt des airs d'Océan, se rétrécit tout à coup vis-à-vis de Québec où il n'a guère qu'un tiers de lieue de large. Bien que sa largeur augmente ensuite au-dessus de la ville, elle ne dépasse plus une lieue et demie, en exceptant les lacs formés par son cours.

Au lieu des hautes Laurentides qui, en bas de la capitale dominent majestueusement les grandes eaux du fleuve, les captifs n'apercevaient plus que les bords peu escarpés et assez rapprochés, montant et s'abaissant à droite et à gauche.

Si la scène y perdait en grandeur, elle y gagnait certainement au point de vue pittoresque.

Tourmenté dans son cours, le fleuve allait se tordant en sinuosités capricieuses, en arrière et en avant des voyageurs. Là, ils croyaient le voir se terminer brusquement en cul-de-sac, coupé

par une muraille de rochers grisâtres ; ici ses eaux calmes s'en allaient mourir, comme celle d'un lac, sur des grèves sablonneuses dans l'enfoncement desquelles on apercevait les hauts arbres de la forêt silencieuse. Ailleurs, les rives s'arrondissaient en coteaux pour s'aplanir plus loin en immenses prairies jaunissantes sous le soleil d'automne. Çà et là, des rivières et des ruisseaux entrecoupaient la ligne onduleuse des deux rives. Ils venaient verser dans le fleuve, sombre et profond, leurs eaux babillardes dont le joyeux murmure résonnait à l'ombre des noyers sur les troncs moussus desquels des vignes sauvages grimpaient en festons.

Partout sur ces paysages sévères ou riants régnait la grande solitude des forêts vierges dont les bruits sauvages ne parvenaient même pas à l'oreille des voyageurs qui tenaient le milieu du fleuve et ne pouvaient entendre ni les cris des bêtes fauves ni le chant des oiseaux.

Je ne saurais m'astreindre à décrire chacun des incidents qui marqua le voyage depuis la Pointe-aux-Trembles jusqu'aux Trois-Rivières devant lesquelles ils passèrent inaperçus, le quatrième soir, pour entrer bientôt dans les eaux calmes du lac Saint-Pierre.

Après avoir parcouru ce lac dans sa plus grande longueur qui est de sept à huit lieues, les Sauvages s'arrêtèrent dans l'une des premières îles du Richelieu et y passèrent la nuit dont une bonne partie fut employée à caresser les prisonniers Mornac et Vilarme. Un nouveau supplice auquel les Iroquois s'arrêtèrent cette nuit-là fut de faire marcher les deux captifs pieds nus sur des cendres chaudes sous lesquelles des bâtons pointus avaient été plantés en terre.

Mornac, toujours fier et railleur, supporta ce genre de tourment avec un calme stoïque et à Vilarme qui ne cessait de geindre il recommanda la patience, lui disant que c'était un excellent remède contre les cors aux pieds.

On s'engagea le lendemain dans l'archipel du Richelieu. Malgré leurs inquiétudes et leurs souffrances, les captifs ne purent s'empêcher d'admirer les ravissants paysages qui se déroulaient sous leurs yeux et changeaient d'aspect à chaque instant.

Séparées par une infinie variété de canaux, ces îles de différente grandeur s'étendaient aussi loin que la vue pouvait porter. Elles formaient une continuelle succession de prairies couvertes de pruniers rouges et de fruits sauvages, et puis d'îlots ombragés par de grands arbres autour desquels des vignes s'enroulaient amoureusement. Ici un rocher noirâtre opposait au courant son front de pierre et sortait de l'eau sa tête limoneuse comme celle d'un amphibie. Tout à côté une petite île étalait à la surface de l'eau un parterre émaillé de fleurs les plus charmantes. Plus loin c'était comme une large table couverte de baies de toutes sortes : bluets, framboises, mûres, groseilles rouges, blanches et bleues, au-dessus desquels se balançaient de petits arbres chargés de merises, et de poires sauvages. Quelques-unes de ces îles étaient si rapprochées que les voyageurs passaient entre elles sous un berceau formé par la cime des arbres qui se tendaient fraternellement la main au-dessus de l'eau bleue du fleuve.

Jetez sur tous ces feuillages les couleurs les plus vives que l'automne, ce grand artiste, ait sur sa palette, depuis le vert pâle et foncé, le jaune clair et brillant, jusqu'au rouge-feu ; peuplez ces mystérieuses retraites de castors et de loutres au riche pelage et qui fendent rapidement le fil de l'eau pour se sauver d'une île à

l'autre ; embusquez derrière l'énorme pin sombre la tête curieuse d'un orignal qui regarde un moment passer la flottille et bondit soudain au plus épais du fourré qu'il écarte d'un coup de sa ramure ; suspendez sur toutes ces branches d'arbres des nids d'oiseaux de toute espèce, et d'où s'échappe un concert de chants multiples qui se croisent et se mêlent au doux bruissement des feuilles, et vous aurez une vision de ce spectacle enchanteur qui ravissait même des captifs s'acheminant vers le poteau de mort.

Après une autre station faite à l'endroit où M. de Sorel devait, un an ou deux plus tard, rebâtir le fort de Richelieu élevé par M. de Montmagny en 1642 et alors abandonné, Griffe-d'Ours et ses guerriers quittèrent le fleuve pour s'engager dans la rivière des Iroquois ou Richelieu.

Au bout de deux jours de navigation, ils s'arrêtèrent au-dessous de rapides qu'il était impossible de remonter en canots. Les Sauvages cachèrent leurs pirogues sous des arbres renversés et des broussailles, au lieu même où M. de Chambly devait bientôt construire le fort Saint-Louis.

Les Iroquois chargèrent ensuite les deux prisonniers de tout le bagage qu'ils pouvaient porter, et eux-mêmes prenant le reste, la petite caravane s'enfonça dans les bois.

Alors commença pour les captifs la plus rude épreuve de leur voyage. Bien que la rivière soit navigable trois lieues au-dessus des rapides de Saint-Jean, les Sauvages qui avaient laissé, en venant d'autres pirogues à l'embouchure du lac Champlain, préféraient se rendre à pied jusque là. C'était une marche de six grandes journées. À l'exception de Mlle de Richecourt que l'autorité de Griffe-d'Ours avait empêché d'être maltraitée et dé-

pouillée de ses vêtements, les captifs, blessés, faibles, mal nourris, presque nus, chargés en outre de plus de bagage qu'ils n'en pouvaient porter, devaient se frayer un passage à travers la forêt, par des chemins non battus, parmi les pierres, les ronces, les fondrières, l'eau et tous les embarras imaginables que connaissent ceux-là seuls qui ont un peu couru les bois.

Privés de leurs chaussures, les pieds nus et encore endoloris par les brûlures qu'ils avaient subies, Mornac et Vilarme souffrirent des tortures atroces dans les premières heures de marche. Qu'on se figure de malheureux gentilshommes dont la plante des pieds n'a jamais foulé nue le sol, et obligés de marcher forcément, au pas gymnastique, en pleine forêt vierge, sur les cailloux et les branches sèches, lorsque leurs pieds saignaient encore des blessures infligées deux ou trois jours auparavant par les Sauvages.

Au milieu de la première journée, Vilarme épuisé s'abattit sur le sol où il resta étendu sans connaissance. Les Iroquois tombèrent sur lui à grands coups de bâtons, le rappelèrent à la vie et le forcèrent à continuer de marcher ainsi jusqu'au soir.

Plutôt que de se faire rosser de la sorte, Mornac se dit qu'il mourrait debout et en marchant !

Le soir vint enfin. Tandis que Mlle de Richecourt se jetait épuisée, mourante de fatigue, sur un tas de feuilles sèches, Mornac et Vilarme furent chargés d'aller chercher le bois et l'eau et de faire la cuisine.

On leur jeta quelques bouchées, puis on les lia chacun à un arbre, à une telle distance du feu qu'ils ne pouvaient en ressentir la chaleur.

La pluie vint à tomber et comme on était à la fin de septembre où les nuits commencent à être froides et que les deux prisonniers étaient à peu près nus, ils passèrent la nuit à grelotter. L'immense fatigue qu'ils éprouvaient leur aurait peut-être procuré quelque sommeil, malgré le froid et l'orage ; mais on avait serré leurs liens si fort que la souffrance qu'ils en ressentaient ne leur laissait pas un seul instant de repos.

Vers le milieu de la nuit, Vilarme s'en plaignit à l'un des Sauvages. Il n'en obtint d'autre soulagement que de voir ses liens serrés davantage.

— Cadédis ! lui dit Mornac, vous n'avez pas de chance, M. de Vilarme ; et vous admettrez que ma persistance à tout endurer sans me plaindre me vaut un peu plus d'égards.

Jeanne de Richecourt, blottie, non loin de Mornac, sous des peaux que Griffe-d'Ours lui avait procurées, frissonnait de froid et de peur. Au moindre mouvement qui agitait le cercle des Sauvages couchés en rond autour du feu, elle se mettait soudain sur son séant et jetait autour d'elle des regards chargés d'angoisse. Mais, comme nous l'avons dit, elle avait subjugué Griffe-d'Ours, et quant aux autres Sauvages elle n'en avait rien à craindre.

Le lendemain, tout brisés que fussent les captifs par l'affreuse journée de marche de la veille et par l'insupportable nuit qu'ils venaient de passer, il leur fallut se remettre en route.

Dès les premiers pas qu'il fit, Mornac ne retint qu'à force d'une incroyable énergie les sanglots de douleur que ses pieds enflés, meurtris et ensanglantés, lui arrachaient presque.

Au bout de vingt pas, Vilarme tomba. On le releva à coups de bâton. Peu à peu cependant la force du mal engourdit leurs pieds, et ils allèrent ainsi jusqu'au soir, marchant comme des automates, laissant des gouttes de leur sang à chaque buisson, à toutes les pierres et aux branches mortes qui remplissaient le sentier.

Comme la nuit approchait et qu'il n'avait rien mangé depuis le matin, Mornac sentit ses jambes se dérober sous lui et tomba en traversant un ruisseau. Il était tellement chargé, son pauvre corps était si las, l'eau si invitante et la vie tellement insupportable, que le gentilhomme eut un instant l'idée d'en finir et de se laisser aller sous l'onde.

Un dernier regard qu'il voulut jeter à sa cousine, comme un adieu suprême, lui remit le courage au cœur.

— C'est sur moi seul qu'elle peut compter pour se tirer des périls qui l'environnent, pensa-t-il en faisant un énorme effort qui l'aida à se relever.

Il en était temps, car déjà ses bourreaux saisissaient de grosses pierres pour les lui jeter.

On se demandera comment Mlle de Richecourt pouvait endurer autant de fatigue. Qu'on se rappelle d'abord qu'elle n'avait pas à marcher pieds nus comme ses compagnons d'infortune, et qu'elle n'avait pas été torturée comme eux. Ensuite elle sentait que si elle avait le malheur de rester en arrière, loin de Mornac et des autres Sauvages et seule avec Griffe-d'Ours, elle était perdue. Aussi s'était-elle dit qu'elle suivrait les autres tant qu'elle aurait un souffle de vie. Et elle allait toujours, montant, descendant,

trébuchant, reprenant pied, tombant et se relevant aussitôt. Mais sa tête était en feu et la fièvre dévorait tous ses membres.

La nuit suivante, les captifs dormirent un peu ; ce qui leur rendit assez de force pour continuer leur pénible voyage. Au bout de la sixième journée, ils arrivèrent sur les bords du lac Champlain.

Les Sauvages retrouvèrent leurs canots qu'ils avaient habilement cachés sous les halliers, et les lancèrent sur le grand lac des Iroquois auquel Champlain a laissé son nom.

D'abord étroit et bordé de rives assez basses à son embouchure, le lac allait s'élargissant peu à peu devant les voyageurs, tandis que ses rives s'élevaient ainsi en le dominant plus loin de falaises escarpées.

La petite troupe campa le soir dans l'île au Chapon et le lendemain sur celle des Vents.

Vers le midi de la troisième journée, comme ils arrivaient par le milieu du lac, qui peut avoir en cet endroit une douzaine de lieues de large, on aperçut au loin, à l'Occident et au Midi, de hautes montagnes qui élevaient là-bas, au-dessus des sombres forêts, leurs sommets presque toujours couverts de neige.

Griffe-d'Ours montra celle du Midi aux prisonniers, et leur dit que c'était par là que tendait leur voyage, et que là s'élevaient les cabanes d'Agniers où les captifs seraient brûlés.

— Ce gaillard a réellement des procédés fort délicats ! pensa Mornac.

Après avoir passé la nuit suivante sur l'île aux Cèdres et avoir couché le lendemain sur la terre ferme, à l'endroit où le fort

Saint-Frédérique devait s'élever plus tard, les Iroquois naviguèrent encore une journée jusqu'à la décharge du lac Saint-Sacrement où ils firent une nouvelle halte de nuit.

Le lendemain il fallait faire un portage de cinq à six lieues pour tourner la décharge et gagner les bords du lac Saint-Sacrement, que les Sauvages appelaient Andiatarocté (lieu où le lac se ferme). Comme on allait se mettre en marche, Mlle de Richecourt se leva comme les autres. Mais son visage était empourpré. Un instant ses yeux hagards se levèrent au ciel ; puis ses jambes se dérobèrent sous le poids de son corps, et elle s'affaissa évanouie sur le sol.

— Il faut porter la vierge blanche, dit Griffe-d'Ours à Mornac et à Vilarme.

Et il fit signe aux Sauvages de se charger des effets que portaient les deux captifs.

Un brancard fut improvisé, Jeanne installée dessus, et tous, les Iroquois leur bagage et leurs canots sur l'épaule, Mornac et Vilarme chargés de leur précieux fardeau, se mirent en marche.

Retardée par le transport de la malade la petite troupe mit deux jours à faire les quelques lieues qui les séparaient du lac Saint-Sacrement.

Pendant ce temps, saisie d'une fièvre et d'un délire ardents, Jeanne se tordit sur le brancard avec des gémissements pitoyables.

Mornac qui ne pouvait rien faire pour calmer les souffrances de la jeune fille, marchait, marchait toujours, et tout en la portant jetait sur elle des regards pleins de larmes. Par moments il

lui semblait être sous le coup d'un pénible cauchemar, et il se demandait si le ciel pouvait réellement permettre que des chrétiens souffrissent de semblables calamités.

Enfin le matin de la quatrième journée, on se rembarqua dans les canots qui gagnèrent en un jour l'extrémité sud-ouest du lac Saint-Sacrement. Ici se terminait le voyage par eau, mais il restait encore, sous des circonstances ordinaires, quatre longues journées de marche avant d'arriver au grand village des Agniers.

La maladie de Mlle de Richecourt allait encore prolonger le voyage, car Jeanne était de plus en plus faible et consumée par une fièvre intense.

Une fois leurs canots cachés sur le rivage de la terre ferme, les Iroquois reprirent leur bagage sur leurs épaules et s'engagèrent dans un sentier assez bien tracé qui aboutissait loin devant eux à la bourgade d'Agnier.

Vilarme ayant voulu se mettre à la tête de la civière sur laquelle Mornac et lui portaient la jeune fille, le chevalier lui dit sèchement :

— Prenez l'autre bout, monsieur.

— Et pourquoi plutôt moi que vous ?

— Parce que vous n'êtes pas digne de regarder les traits de cette pauvre enfant.

— Ah ! prenez garde s'écria Vilarme pâle de colère ; s'il est quelqu'un ici qui ne soit pas digne de regarder Mlle de Richecourt, ce doit être vous, chevalier de Mornac. Oui, vous, qui ne vous contentant pas d'être ivrogne, avez fait boire, lors de votre

arrivée à Québec, ce chef iroquois qui, dans son ivresse, insulta la jeune fille qu'il apprit ainsi à convoiter et qu'il a relancée ensuite jusqu'à la Pointe-à-Lacaille ! Ce que je dis ici, je le sais pour l'avoir appris à Québec, le soir même de votre escapade.

— Je me suis déjà fait ce reproche, M. de Vilarme, répondit Mornac en baissant la tête, et je pleure chaque jour avec des larmes de sang cette étourderie qui va peut-être causer sa perte. Mais, ajouta-t-il en relevant les yeux sur Vilarme avec une fierté dédaigneuse et terrible, cette légèreté, cette folie commise par moi, m'était-il possible d'en prévoir les affreuses conséquences ? Tandis que vous, Vilarme, ne sentez-vous pas la furie des remords déchirer tout votre être en contemplant la victime que les suites de votre forfait ont réduite en ce déplorable état.

Comme Vilarme feignait d'ouvrir ses petits yeux louches, d'un air interrogateur, Mornac indigné s'écria :

— Moi aussi, je sais tout, assassin !

À ce mot terrible, Vilarme rugit et s'élança les poings fermés sur Mornac.

Mais deux vigoureux coups de bâton que l'un des Iroquois lui asséna sur le dos firent tomber sa rage, et il s'en alla prendre le pied du brancard en grinçant des dents.

Il devait y avoir un affreux secret entre ces deux hommes qui se haïssaient au point de voir leur inimitié persister jusque dans la navrante détresse où ils étaient tombés. Car l'extrême infortune a pour effet d'adoucir les animosités et de rapprocher les malheureux.

Dans la suite, lorsque Mornac aurait voulu se rappeler les incidents qui marquèrent leur pénible pèlerinage à travers la forêt qui séparait le lac Saint-Sacrement du village d'Agnier, il ne les entrevoyait plus qu'à travers un voile épais qui ne laissait à ses souvenirs que ces traits confus qui nous restent à la suite d'un rêve fatigant. Il se revoyait portant cette civière sur laquelle sa cousine gisait affaissée et mourante. Il se souvenait encore des remords qui étreignaient son cœur en songeant que sa folle inconséquence avait causé tous les tourments qui anéantissaient presque tant de jeunesse et de beauté. Il revoyait Vilarme, l'infâme Vilarme, qui portait l'avant du brancard en lui tournant le dos. En arrière et au devant d'eux, huit Sauvages, à demi-nus, les escortaient de leur surveillance active et de leur incessante cruauté. Puis les grands arbres de la forêt, dont les feuilles mortes et à demi tombées jonchaient la terre, défilaient longtemps, bien longtemps, à droite et à gauche sur les bords du sentier.

Voici pourtant un souvenir qu'il conserva vivace jusqu'à la mort, et qui jetait comme un gai rayon de soleil sur cette nuit sombre de son passé.

Après plusieurs journées de marche, des Sauvages inconnus étaient venus au-devant de la caravane en poussant de grands cris qui avaient tiré Mornac de l'espèce d'abrutissement où la fatigue et la souffrance le tenaient plongé. Ces nouveaux venus avaient accompagné quelque temps les prisonniers en poussant des hurlements féroces et les regardant avec des yeux terribles de menaces, lorsque tous débouchèrent de la forêt dans une clairière au centre de laquelle on apercevait, à distance sur les bords de la

rivière Mohawk qui se jette dans l'Hudson, une grande bourgade iroquoise.

Ce village formait un long parallélogramme entouré de palissades, et de chaque côté duquel s'étendait une rangée de cabanes.

Griffe-d'Ours fit arrêter la petite troupe, donna l'ordre à Mornac et à Vilarme de déposer le brancard à terre et leur dit avec un cruel sourire :

— Avant que mes frères blancs soient brûlés, ce qui ne tardera guère, nous voulons, comme c'est notre coutume lorsque nous amenons des prisonniers à nos villages, vous donner le plaisir de bien vous sentir vivre encore une fois. Nos frères de la bourgade sont avertis de notre arrivée triomphante. Les voici qui sortent du village et qui s'avancent à notre rencontre. Ils vont se ranger sur deux lignes qui viendront finir ici. Les faces pâles entreront ainsi glorieusement dans Agnier entre deux rangs de guerriers. Seulement chacun de nous est armé d'un bâton, et mieux les hommes pâles pourront courir, moins ils recevront de coups.

On voyait s'avancer en effet toute la population de la bourgade, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous jetant des hurlements qui faisaient trembler la forêt.

— Ah ! ce sont là vos usages, messieurs les Iroquois ! pensa Mornac. Eh bien ! sang de dious ! nous allons voir si le dernier des Mornac se laissera rosser impunément de la sorte !

Dans un clin d'œil, une double haie s'était formée sur une longueur de trois ou quatre arpents, et les Iroquois lançaient des cris d'impatience et demandaient qu'on leur livrât les prisonniers.

Deux des Sauvages de l'escorte étaient restés derrière les captifs pour les pousser l'un après l'autre entre les deux formidables rangées d'hommes.

Mornac était le plus jeune et le plus alerte des deux. Aussi fut-il gardé pour la fin, pour la bonne bouche, comme on dit, et l'on poussa de force Vilarme dans le terrible entonnoir. À peine y fut-il entré que les coups commencèrent à pleuvoir, de droite et de gauche, comme grêle sur tout le corps du misérable. On ne voyait qu'une nuée de bâtons qui s'élevaient, s'abaissaient, tournoyaient et tombaient, et, au milieu des deux haies grouillantes et hurlantes, Vilarme qui courait à toutes jambes. Une fois il s'abattit sur le sol : une vieille femme qui n'avait pas la force de lever son bâton, lui en avait barré les jambes. Le malheureux fut tellement roué de coups que la douleur lui rendit la force de se relever aussitôt et de s'enfuir vers l'entrée du village où Mornac le vit disparaître au milieu d'un nuage de pierres.

Sans attendre qu'on l'invitât poliment à entrer dans ce gouffre, Mornac bondit en avant.

Griffe-d'Ours qui n'avait pas voulu se priver de ce charmant plaisir de la réception, se tenait le premier sur les rangs. Tout entier au bonheur de voir maltraiter Vilarme, le Sauvage se penchait en avant pour regarder plus loin, lorsque Mornac tomba sur lui comme une trombe, lui arracha son bâton, et d'un coup de poing envoya rouler l'Iroquois à trois pas. Puis, brandissant ce gourdin en homme qui connaît toutes les ressources de l'escrime, le chevalier assomma deux autres Sauvages en un tour de main, rompit l'une des deux lignes et, rapide comme l'ouragan, prit en dehors de la haie vivante sa course dans la direction du village.

Il avait bien songé d'abord à s'enfuir vers les bois. Mais la pensée de laisser sa cousine à la merci des barbares l'avait retenu.

— Après tout, s'était-il dit avec cette confiance inébranlable que tout Gascon place en sa bonne étoile, qui sait si je ne me tirerai point d'affaire, une fois rendu sain et sauf dans le giron de cette aimable populace ?

Le brouhaha était indescriptible. Les deux haies s'étaient rompues et chacun courait sus à Mornac.

Mais celui-ci doué de la plus belle paire de jambes qui aient arpenté les terres de Gascogne, courait plus vite qu'aucun des poursuivants. Ses pieds touchaient à peine au sol. Il volait.

Lorsqu'on le serrait de trop près, le terrible bâton dont il était armé tournoyait en sifflant, et le vide se faisait aussitôt devant lui.

Les hommes se bousculaient, culbutaient et criaient, tandis que les enfants et les femmes lançaient des pierres au fugitif qui les esquivait presque toutes.

— Quel dommage que je n'aie pas le temps de m'arrêter pour rire, se disait-il. Ça doit être drôle !

En quelques secondes, il arriva sans encombre à la porte des palissades qui entouraient le village et qu'il franchit sain et sauf, grâce au merveilleux moulinet de son gourdin. Il courut toujours devant lui dans l'espèce de rue qui séparait les deux rangées de cabanes, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au milieu de la bourgade, où il aperçut un échafaud qui s'élevait à six pieds au-dessus du sol.

Il prit son élan et sauta dessus.

Là, dominant la foule rugissante qui s'était engouffrée sur ses pas dans le village, il passa sous le bras gauche le bâton qui lui avait si bien servi, et croisant fièrement ses bras sur sa poitrine, il s'écria :

— Fils de tes nobles aïeux, tu es le premier Mornac qui a jamais fui devant l'ennemi. Mais je veux que le diable m'emporte si tu n'as pas en ce moment les honneurs de la victoire !

q

Toute la population du village entourait en criant l'échafaud sur lequel Mornac s'était réfugié et d'où il dominait, calme et superbe, cette mer de têtes hideuses qui ondulait à ses pieds.
— Pouah ! sont-ils laids ces bandits-là ! se disait le Gascon. Cela valait bien la peine de quitter la cour et les belles marquises de Paris, pour venir aussi loin terminer mes jours au milieu d'une si vilaine population ! Car il ne faut pas te faire d'illusion, mon petit Mornac, ces gens-là m'ont l'air fort mal disposé à ton égard, et je crois que tu vas bientôt passer un mauvais quart d'heure.

Les cris redoublaient à chaque seconde. C'était un concert infernal de vociférations.

— Allons ! le moment est venu, grommela Mornac. Il te faut mourir, mon vieux, mais mourir comme un soldat, au milieu de la mêlée. Ah ! mordious, si j'avais seulement mon épée, les belles estafilades et les grands coups d'estoc et de taille dont je pourfendrais ces marauds ! N'importe ! ajouta-t-il en reprenant le bâton dans sa main droite, je vais toujours bien, avec cette arme de manant, fêler encore quelques caboches… Et ma pauvre cousine ! Ah bah ! c'est la plus heureuse de nous trois. Elle va mourir de sa

belle mort, car cette fièvre qui la dévore va certainement l'emporter.

En ce moment un Sauvage essayait de monter sur l'échafaud, en arrière de Mornac.

Celui-ci l'aperçut du coin de l'œil, se retourna et lui asséna un grand coup. L'Iroquois aurait eu le crâne fracassé, s'il n'eût penché la tête. Mais il n'en reçut pas moins le coup sur l'épaule droite. Ce qui le fit lâcher prise et retomber en beuglant.

Les Sauvages semblaient hésiter et Mornac se demandait s'ils n'allaient pas, de crainte de l'approcher, lui tirer à distance une flèche ou quelque arquebuse. Il se réjouissait déjà de mourir sans trop de souffrance, quand il sentit l'échafaud se dérober sous ses pieds. Il perdit l'équilibre et roula par terre.

Deux Sauvages s'étaient glissés sous la plate-forme et avaient abattu deux des quatre pieux sur lesquels elle reposait. Avant que le malheureux gentilhomme pût se relever il était entouré, maintenu à terre et garrotté.

L'échafaud fut relevé en un clin d'œil et Mornac hissé dessus. Tandis qu'on l'attachait à l'un des deux poteaux qui dominaient la plate-forme, on apporta Vilarme qu'on venait de retrouver blotti sous un ouigouam. Le misérable était tellement couvert de contusions que c'était grande pitié de le voir.

Lorsqu'on eut lié Vilarme à l'autre poteau, Griffe-d'Ours s'approcha de Mornac et lui dit :

— Mon frère est agile et brave.

— N'est-ce pas ? repartit Mornac. Et cet œil qui te sort de la tête en témoigne visiblement.

— Oui, reprit le chef. Mais nous allons voir si tu conserveras ta fierté dans les tourments. Tout à l'heure nos jeunes gens vont commencer à te caresser. Cela durera longtemps ; car ceux qui veulent t'éprouver sont nombreux. Ensuite, tu seras brûlé. Mais auparavant, comme c'est l'usage des guerriers, tu vas chanter ta chanson de mort.

— Au fait ! pourquoi pas ? dit Mornac. Autant vaut chanter que se lamenter inutilement.

Et d'une voix mâle il entonna cette chanson de bravache :

Je suis un cadet de Gascogne

Né d'un père très fortuné

Qui, sandis ! viveur sans vergogne,

Mourut bel et bien ruiné.

Il ne me laissa rien pour vivre

Qu'un donjon moussu que le vent

Ébranlait, tandis que le givre

Sur mon lit descendait souvent.

Mais j'avais du courage en l'âme

Et j'eus bientôt pris mon parti ;

Des aïeux décrochant la lame

Pour guerroyer je suis parti.

Je devins soldat d'aventure,

Marchant le jour sous le harnais

La nuit lorsque je m'endormais.

Or, par un beau jour de bataille,

Je m'en allai si loin, fauchant

À grands coups d'estoc et de taille,

Qu'officier fus fait sur le champ.

Plus tard, de simple volontaire,

Grâce à maints coups de bon aloi,

Je passai brillant mousquetaire

Pour veiller auprès de mon roi.

Le jour aux pieds des grandes dames,

J'étais vraiment fort glorieux

Car j'enflammais toutes leurs âmes

Du regard brûlant de mes yeux.

Cadédis ! au Louvre la Garde

Sait mêler le doux au devoir !

Souventes fois on se hasarde

À courir Paris vers le soir.

Longeant dans l'ombre la muraille

J'avisais quelque frais minois,

Et criais au manant : « Canaille,

Au large ! ou je te fends, bourgeois ! »

Après amoureuse aventure

Trouvant le cabaret fermé,

Je frappais sur la devanture

De ma dague le poing armé.

Dedans la taverne fumeuse

J'entrais m'asseoir près d'un soudard

Qui de ma vie aventureuse

Jadis partagea le hasard.

Nous vidions plus d'un plein grand verre

Et causions jusqu'au lendemain,

Nos éperons grinçant par terre

Et le front perdu dans la main.

De la sorte coulait ma vie :

Je savais narguer le malheur

En évitant toute autre envie

Qui pouvait gâter mon bonheur.

Champ trop restreint pour la victoire

J’ai quitté le vieux continent,

Pour promener un peu ma gloire

De l’Orient à l’Occident.

Je disais : « Que la mort m’attrape,

Là-bas, je m’en ris ! si vainqueur,

Dans une bataille, elle frappe

Son sire et maître droit au cœur. »

Croyant mourir comme les braves,

Je voulais trépasser ainsi ;

Et tel qu’un gueux dans les entraves

Vous allez me griller ici !

Allez, moricauds, qu’on apprête

Le bûcher qui me doit brûler

Et que l’on convoque à la fête

Tous les porte-flèches d’Agnier.

Tête de bouc, farfadet, gnome,

Connu sous le nom d’Iroquois,

Viens donc voir comme un gentilhomme

Laisse échapper le sang gaulois !

Venez, bourreaux, prenez la hache

Et le couteau, le feu, le fer,

Entourez-moi que je vous crache

Mon mépris, truands de l'enfer !

Tout le temps que dura la chanson de Mornac, les Sauvages s'étaient tenus cois autour de lui. Le sang-froid du Gascon en imposait à ces hommes pour qui le courage était la plus grande vertu.

Aussi l'acclamèrent-ils quand il eut fini.

Griffe-d'Ours qui se tenait au premier rang lui dit :

— Nos guerriers sont contents de toi. Ils vont te le prouver tout de suite en te torturant avec toute l'attention que mérite un capitaine. Nous ne négligerons rien pour te rendre les honneurs qui sont dus à ton courage.

Des jeunes gens armés de couteaux vinrent à Mornac en se disputant à qui commencerait à le tourmenter.

Le gentilhomme les regardait avec un sourire dédaigneux accroché au bout de sa moustache, et rassemblait toutes ses forces pour mourir en homme de cœur, lorsque, sur un signe de Griffe-d'Ours, les jeunes hommes s'arrêtèrent.

La foule se fendait devant une vieille femme qui s'approchait de l'échafaud en traînant ses pieds affaiblis par l'âge. Arrivée au lieu du supplice, elle s'arrêta et se mit à parler d'une voix chevrotante.

On l'écoutait en silence.

N'entendant pas un mot d'iroquois, Mornac ne la comprenait point.

— Peste soit de la vieille bavarde ! murmura-t-il. Pourquoi s'en vient-elle ainsi prolonger mon agonie ?

Voici ce que disait pourtant la vieille femme :

— C'est en vain que j'ai cherché mon fils, le Castor-Pelé, parmi les guerriers qui ont amené ces captifs. Ne le reconnaissant pas d'abord au milieu du parti qui revenait avec Griffe-d'Ours, j'ai cru que mes yeux vieillis ne pouvaient plus reconnaître mon fils chéri. Hélas ! ma vue n'est que trop bonne et ne m'avait point trompée. Je n'ai plus d'enfant. Il a été tué. Le soutien de ma vieillesse est resté là-bas et dort sous la terre des Français. Que vais-je devenir, moi qui suis maintenant seule au monde ? Qui m'apportera le bois pour entretenir le feu de ma cabane ? Qui, pour soutenir les derniers jours de ma douloureuse existence, ira chasser dans les bois le caribou rapide et pêcher le poisson sur les lacs lointains ? Personne ; et je devrai mourir de faim, si les vieillards du conseil, les guerriers et les jeunes gens ne me permettent pas d'adopter ce visage pâle pour mon fils.

Elle montra Mornac de sa vieille main ridée.

Un murmure désapprobateur courut dans la foule et les jeunes gens désappointés brandirent leurs couteaux d'un air décidé. Griffe-d'Ours ne paraissait pas un des moins déterminés à se défaire de Mornac. Les raisons ne lui en manquaient pas.

Le plus vieux des anciens de la nation qui se tenait au bas de l'échafaud dit alors :

— Depuis quand les jeunes gens d'Agnier refusent-ils de se soumettre aux usages établis ? La mère du Castor-Pelé veut adopter le jeune visage pâle pour remplacer son fils tué sur le sentier de guerre, que sa volonté soit satisfaite. Jeunes hommes, détachez le prisonnier. Il est libre.

Les jeunes gens rengainèrent leurs couteaux et se mirent à délier Mornac. Celui-ci, l'air ébahi, les regardait faire, et se demandait quel genre de tourment allait remplacer ceux qu'il venait d'éviter.

Ses liens étant tombés, comme il ne bougeait point, Griffe-d'Ours lui dit froidement :

— Si le visage pâle comprenait le langage des Iroquois, il saurait qu'il est libre. Cette femme qui vient de parler t'adopte pour son fils que tu as tué ; c'est la coutume. Va-t'en habiter avec elle et montre-toi aussi bon fils que le Castor-Pelé dont tu porteras désormais le nom. Seulement, sache bien que si tu essayes de te sauver, rien alors ne saurait te soustraire au supplice du feu.

— Vive Dieu ! s'écria Mornac, en sautant à bas de l'échafaud, j'ai tout de même une fameuse chance, cadédis ! Que le diable m'emporte si je n'embrasse pas cette vieille qui, toute laide qu'elle est, ne m'en a pas moins sauvé la vie.

Et il sauta au cou de la vieille femme qui se laissa faire.

— Hein ! grommela-t-il en desserrant aussitôt les bras ; c'est malheureux que maman sauvage sente autant l'huile rance. Je m'habituerai difficilement à son odeur maternelle !

Frustrés dans leur espoir de torturer Mornac, les jeunes gens s'étaient tournés du côté de Vilarme, et leurs allures laissaient

voir au misérable qu'il allait payer pour deux. Aussi était-il jaune de peur ; les dents lui claquaient dans la bouche.

Déjà l'un des Sauvages s'était emparé de la main droite du malheureux et se préparait à la transpercer avec la pointe d'un couteau, quand la foule s'ouvrit encore pour laisser passer une autre femme moins âgée que la première, mais encore plus laide et repoussante. Cinq ou six enfants sales et nus la suivaient ; elle en portait un autre à la mamelle.

— Je viens d'apprendre, dit-elle avec des sanglots vrais ou feints, que le compagnon de ma vie, le Serpent-Vert, a été tué par les Français ! Me voilà seule désormais, seule avec les enfants qu'il m'a laissés ! Que mon ouigouam va me sembler désert ! L'hiver approche, et je n'ai rien dans ma cabane pour nourrir mes enfants durant la saison des neiges. Nous allons tous périr de faim !...

Ici elle s'arrêta, car ses pleurs redoublaient.

— Donnez-lui le Français ! s'écria une voix railleuse ; et quelqu'un dans la foule désigna Vilarme du doigt.

Un formidable éclat de rire accueillit cette proposition. La digne épouse du Serpent-Vert passait à bon droit pour la femme la plus acariâtre du village. C'était une vraie furie que la Corneille, et comme le Serpent-Vert avait toujours eu la réputation d'un mari souvent battu, pas un guerrier de la tribu n'aurait voulu remplacer le défunt, même pour une douzaine d'arquebuses toutes neuves.

— Donnons-lui le Français ! répétèrent en chœur les jeunes gens. Et ils s'empressèrent de délier Vilarme avec une célérité qui

indiquait clairement que l'infortuné ne faisait qu'éviter un genre de supplice pour en subir un autre plus insupportable encore.

Pour se bien venger d'un homme on ne ferait vraiment pas mieux dans le pays le plus civilisé.

Vilarme levait pourtant au ciel des yeux rayonnants de joie. Griffe-d'Ours lui dit :

— Face pâle, ne te réjouis pas trop vite ! Peut-être qu'avant la nouvelle lune tu viendras te remettre de toi-même au poteau de la torture afin qu'on mette fin à ton supplice. Pour ma part, j'aimerais mieux être scalpé et brûlé dix fois à petit feu que d'être le mari de la Corneille. Va, Chien, et que le bras de ta compagne te soit léger.

Mornac avait parfaitement saisi le sens de cette scène par la pantomime des acteurs ; et comme on conduisait Vilarme en triomphe au ouigouam de la Corneille, le Gascon dit à son compagnon de captivité :

— Mes respects à madame votre épouse, et veuillez embrasser pour moi votre intéressante famille, ajouta-t-il en désignant les enfants morveux du Serpent-Vert.

— Vous me payerez avant longtemps tous vos sarcasmes ! gronda Vilarme qui lui montra le poing.

La mère adoptive de Mornac le conduisit dans sa cabane. Quand elle y fut entrée et sûre qu'ils étaient seuls, elle regarda Mornac avec douceur, fit le signe de la croix et dit, tout bas, en français :

— Je suis chrétienne.

Et son air semblait ajouter : – Comme telle je te pardonne la mort de mon fils.

Ce qui était vraiment sublime au milieu d'un peuple qui ne pratiquait rien moins que le pardon des injures.

Le chevalier surpris voulut l'interroger. Mais elle ne savait de français que ces trois mots seulement.

Cette pauvre femme avait été baptisée par le père Jogues, torturé en premier lieu lors de sa captivité chez les Agniers en 1642 et assassiné par eux, quatre ans plus tard, dans l'un des villages iroquois, où il avait été envoyé en ambassade par M. de Montmagny.

Une heure après, Mornac achevait de dévorer un énorme morceau de venaison que la bonne vieille lui avait donné, quand des cris perçants, suivis de grands éclats de rire, l'attirèrent au dehors.

Un rassemblement de Sauvages entourait le ouigouam de la Corneille. Mornac s'approcha et se mêla au cercle des curieux.

Madame de Vilarme, les cheveux épars sur le dos comme l'une des Euménides, un pied appuyé sur la tête de son nouvel époux qu'elle avait renversé par terre (car c'était une maîtresse femme que la Corneille) le rossait à grand coups de bâton.

François de Vilarme ne voulut jamais avouer le motif qui avait si déplorablement terminé sa courte lune de miel.

Tonnerre de Gascogne ! pensa Mornac en regagnant le ouigouam de la bonne vieille, voici bien la plus grande calamité à laquelle j'ai jamais échappé.

Chapitre 11 Où il est encore question de Castor-Pelé

Griffe-d'Ours avait fait transporter Jeanne de Richecourt dans la cabane de la Perdrix-Blanche.
La Perdrix-Blanche, sœur de Griffe-d'Ours, devait son nom à son teint moins cuivré que celui des autres femmes de sa race. Elle venait de perdre son mari, tué dans une expédition de guerre, et habitait seule, avec deux enfants, un ouigouam rendu désert par la mort du guerrier.

Jeanne en proie à une fièvre inflammatoire des plus ardentes fut suspendue plusieurs jours entre la vie et la mort. Enfin la force de la jeunesse, et peut-être l'absence de tout médecin, triomphèrent de la maladie, et trois semaines après son arrivée au village d'Agnier elle était en convalescence.

Plusieurs fois, Mornac s'était glissé jusqu'à elle et lui avait prodigué les consolations et les secours qu'il était en son pouvoir de lui donner. Dans ses courtes visites à sa cousine, il lui fallait pourtant user d'une extrême prudence. Car un jour, Griffe-d'Ours l'avait vu sortir du ouigouam de la Perdrix-Blanche et lui avait dit qu'il le tuerait s'il le revoyait encore entrer dans la cabane où logeait la vierge pâle.

Griffe-d'Ours lui-même n'avait pas encore tenté de revoir la jeune fille. Mornac le savait, et jusqu'à ce jour il était resté tranquille, prêt pourtant à agir à la première occasion.

Quant à Vilarme, il faut croire que Griffe-d'Ours l'avait signalé à la vigilance de la Corneille ou que celle-ci était fort jalouse. À peine le malheureux remplaçant du Serpent-Vert faisait-il un pas hors de la cabane de sa moitié que cette dernière l'y faisait rentrer à grands coups de bâton. Vilarme avait d'abord voulu regimber, mais il avait toujours eu le dessous dans ses luttes avec la Corneille, une fière femme, je vous le jure, et maintenant il filait doux.

On était aux premiers jours de novembre. Jeanne de Richecourt encore faible, reposait assise sur une peau d'ours, dans un coin de la cabane.

Il lui avait fallu beaucoup d'énergie pour supporter les incommodités de la vie sauvage qui était des plus grossières, quoi qu'en aient écrit Chateaubriand et bien d'autres.

D'abord, pour une femme délicatement élevée et malade, c'était une triste nourriture que de l'anguille fumée, des bouillons impossibles à la chair de chien, et d'autres salmigondis sans sel et sans épices, ainsi que des galettes de farine de maïs grossièrement moulu ou plutôt pilé dans des mortiers.

Nos peuplades sauvages avaient peu d'égards pour leur estomac et ne connaissaient point les douceurs de la table. La chair de chien faisait leurs délices, et encore n'en mangeaient-ils pas souvent vu qu'on la réservait pour les grands galas. Quant à la venaison ils n'en mangeaient, pour ainsi dire, que dans leurs expéditions de chasse ou de guerre. Le sauvage, indolent, ne prenait pas la peine de sortir du village, en temps ordinaires, pour se procurer de la venaison fraîche. On faisait une, deux grandes chasses par an, et toute la viande qui en provenait était aussitôt

fumée et convertie en pémican. L'on vivait là-dessus durant la plus longue partie de l'année.

Pour ce qui est de leurs cabanes, elles étaient de la plus grande malpropreté. Les punaises et les puces y avaient le droit de cité le mieux établi, et les chiens, sales, hargneux et voraces, y étaient presque les égaux des maîtres avec lesquels ils couchaient pêle-mêle et mangeaient habituellement. Bien que les Iroquois, dont le nom voulait dire faiseurs de cabanes, se logeassent mieux que les autres Sauvages, leurs habitations n'avaient guère d'autre commodité que de les mettre à l'abri des plus graves intempéries des saisons.

Leurs ouigouams avaient ordinairement quatre-vingts pieds de longueur, vingt-cinq ou trente de large et vingt de haut, quelquefois plus et souvent moins encore. Ces cabanes étaient couvertes d'écorces de bouleau, ou de bois blanc. À droite et à gauche régnait à l'intérieur une estrade d'environ neuf pieds de largeur sur un pied d'élévation ; elle servait de lit. Le feu se faisait entre ces deux estrades, et la fumée sortait par une ouverture pratiquée au milieu du toit et qui laissait voir le firmament. J'allais dire le ciel, mais un assez grave inconvénient causé par cette cheminée primitive, m'en empêche : lorsqu'il neigeait et que le vent venait à rafaler à l'intérieur, c'était un vrai supplice que d'être obligé d'y rester. La fumée devenait alors tellement suffocante qu'il fallait mettre la bouche contre terre pour respirer, tant ces âcres vapeurs saisissaient à la gorge, au nez et aux yeux.

Le jour où nous rejoignons Mlle de Richecourt sous le ouigouam de la Perdrix-Blanche, comme le vent soufflait par rafale, la fumée aveuglait la pauvre enfant dont les yeux et la gorge étaient en feu.

Elle mangeait tristement une fade sagamité de maïs et disputait avec peine à deux gros chiens, l'écuelle où ceux-ci s'efforçaient de porter le museau. Malgré ces désagréments, sa pensée était plutôt arrêtée sur sa situation morale que sur ses souffrances physiques.

Grâce à la hardiesse de Mornac qui ne craignait pas d'exposer sa vie chaque jour pour venir la rassurer, Jeanne savait que Griffe-d'Ours n'avait encore rien osé tenter contre elle. Mais maintenant que la santé lui revenait, quel horrible sort l'attendait donc ?

Instinctivement elle passa la main sous la peau d'ours qui lui servait de natte, et s'assura que son petit poignard y était encore. Sa figure se rasséréna au contact du stylet qu'elle avait réussi à dérober aux regards de la Perdrix-Blanche.

— Si je suis obligée de m'en servir, pensait-elle, Dieu voudra bien me pardonner.

Elle était plongée dans ces réflexions, quand la peau qui fermait l'entrée du ouigouam s'écarta lentement. La Perdrix-Blanche étant sortie depuis quelques moments, Jeanne, qui s'était recouchée, pensa que c'était elle qui revenait, et ne s'en troubla pas. Mais, tout à coup elle aperçut, à quelques pieds de son lit, Griffe-d'Ours qui la regardait.

Elle se mit sur son séant et sa main frémissante alla chercher le stylet caché sous la peau d'ours ; mais elle se garda bien pourtant de le laisser voir.

— Tant que la vierge blanche a été bien malade, dit Griffe-d'Ours, le chef n'a pas voulu pénétrer jusqu'à elle, de peur d'aug-

menter son mal. Mais la Perdrix-Blanche m'a dit que la vierge pâle est mieux et je suis venu lui dire que je m'en réjouis.

Jeanne effrayée n'osait rien dire de peur d'irriter l'Iroquois qu'elle fixait de ses grands yeux bruns fatigués par la fièvre, quand elle s'aperçut que la portière du ouigouam s'entrouvrait pour laisser passer doucement une curieuse figure de sauvage. Cette tête avait bien les cheveux relevés sur le sommet du crâne, avec une plume au milieu, à la manière iroquoise, mais ils n'étaient pas rasés au-dessus du front et des tempes ; les joues étaient peintes de couleurs voyantes, mais sillonnées contrairement aux us sauvages, de longues moustaches en croc. C'était bien la plus drôle de tête de guerrier des Cinq Cantons !

Apparemment qu'elle n'avait rien qui pût effrayer ; car à sa vue, Jeanne sembla rassurée et feignit de regarder Griffe-d'Ours avec la plus grande indifférence.

Celui-ci tournait le dos à la portière et ne pouvait remarquer l'intrus.

— Ma sœur paraît encore faible, reprit l'Iroquois ; et je vois qu'il nous faut retarder notre mariage de quelques jours.

Jeanne frémit.

L'homme qui se tenait à la porte de la cabane brandit silencieusement son couteau.

Ce geste dut remettre complètement Mlle de Richecourt, car elle leva sur Griffe-d'Ours ce regard fier que celui-ci ne pouvait supporter.

Il baissa les yeux et dit :

— Le chef reverra la vierge blanche encore une fois avant que d'en faire sa femme.

Comme il se retournait pour gagner la porte de la cabane, la tête du mystérieux personnage avait disparu.

Griffe-d'Ours sortit sans rencontrer personne.

Jeanne était encore sous la pénible impression que venait de lui causer cette visite importune, quand la portière s'écarta de nouveau et la curieuse tête tatouée apparut encore une fois.

L'homme entra après avoir jeté un furtif coup d'œil au dehors.

— Le Castor-Pelé, guerrier de la tribu de l'Ours, présente ses hommages à très haute demoiselle de Richecourt, dit-il en s'approchant de la jeune fille avec un profond salut.

— Vous serez toujours fou, mon cousin, dit Jeanne à Mornac. Vous riez de tout, même dans les situations les plus sérieuses.

— Conserver son sang-froid et sa gaieté dans les plus grands périls est le meilleur moyen de les surmonter tous, repartit Mornac. Mais dites donc, charmante cousine, comment trouvez-vous le chevalier du Portail de Mornac en son nouveau costume de guerrier iroquois ?

— Superbe, en vérité ! répondit Jeanne qui éclata de rire.

Mornac était complètement métamorphosé. Guêtres de peau de daim, large ceinture dont les franges retombaient presque jusqu'au genou, couteau à scalper, tomahawk, collier de griffes et de dents de bêtes fauves, rien ne manquait à son accoutrement. Mais ses damnées moustaches faisaient, au milieu de tout cela, l'effet le plus comique !

— Le Castor-Pelé est un grand guerrier ! dit-il en se drapant à l'espagnole dans la large peau de castor qui lui tombait des épaules.

— Oui, et le plus grand Gascon des bords de la Garonne.

— Ah ! pour ça, ma cousine, c'est dans le sang, voyez-vous. Et sur mon âme, sans vous faire injure, je crois que vous en avez un peu dans les veines !

Si je me déguise ainsi, c'est pour plaire à nos gardiens. Savez-vous que je commence à être populaire au milieu d'eux. En cela j'ai mon but, croyez-moi bien.

Il se fit en ce moment un grand bruit au dehors. Mornac prêta l'oreille.

— Je me sauve, dit-il, on pourrait s'apercevoir que nous sommes ensemble. Mais ne craignez rien ; je veille sur vous.

Il s'esquiva.

Quand il fut sorti de la cabane il aperçut le crieur qui parcourait toutes les rues pour convoquer le Conseil. Chacun accourait au centre du village, et Mornac fit comme les autres.

Tous les hommes au-dessous de soixante ans se tenaient en plein air, tandis que les vieillards entraient dans la cabane du Conseil pour y délibérer.

Pendant tout le temps que siégea le Conseil, la foule garda le plus profond silence au dehors.

Au bout d'une demi-heure, l'orateur sortit de la cabane et s'avança vers les jeunes gens qui le renfermèrent au centre d'un

cercle qu'ils composèrent en s'asseyant en rond.

L'orateur rendit compte de la délibération.

À la fin de chaque période l'assemblée criait à tue-tête :

— Andeya !

Ce qui voulait dire :

— Voilà qui est bien !

Mornac, assis comme les autres, regardait cette scène d'un air ahuri. Quand l'orateur eut fini de parler, il rentra dans les rangs.

Alors Griffe-d'Ours, son tomahawk à la main, s'avança au milieu du cercle, suivi de deux ou trois hommes qui plantèrent au centre un poteau près duquel ils s'assirent, en battant une mesure rapide sur une espèce de timbale.

Griffe-d'Ours se mit alors à danser à droite et à gauche et entonna un chant énergique.

Quand il était hors d'haleine, il s'arrêtait, frappait un coup de massue sur le poteau, puis reprenait sa danse et son chant.

— Je donnerais bien ma bourse vide, dit Mornac à demi voix, pour savoir ce que tout cela veut dire.

Son voisin, qui baragouinait quelques mots de français, l'entendit et lui dit :

— Griffe-d'Ours… partir aujourd'hui avec ses jeunes gens pour rencontrer les Mohicans 1 qui veulent nous attaquer.

— Bonté du ciel ! pensa Mornac, notre chance continue à nous favoriser. Si l'expédition dure plusieurs jours, ma cousine aura le

temps de se rétablir et nous filerons ! Car, mordious ! je commence à m'ennuyer ici !

L'assemblée se dispersa. Tandis que les guerriers qui devaient suivre Griffe-d'Ours couraient à leur cabane pour faire leurs préparatifs de départ, Mornac s'en alla flâner en dehors de l'enceinte du village. Il allait de ci et de là, fièrement drapé dans son manteau de fourrures, baillant aux grues et songeant à la singulière destinée qui le métamorphosait de la sorte, lorsque soudain, il entend des cris, et voit, à quelque distance une femme qui se tord les bras de désespoir et semble appeler à l'aide.

Il accourt et reconnaît la Perdrix-Blanche qui se tient sur les bords de la rivière Mohawk en remplissant l'air de ses cris.

D'un geste désespéré elle lui montre son enfant, âgé de cinq ou six années, qui se débat au milieu de la rivière assez profonde en cet endroit.

L'enfant avait déjà deux fois enfoncé sous l'eau et venait de reparaître à la surface.

En un clin d'œil, Mornac se débarrassa de son manteau, de sa ceinture et de ses guêtres, et s'élança dans la rivière.

Emporté par le courant et suffoqué par l'eau qu'il avait avalée, le malheureux enfant allait disparaître pour la troisième et dernière fois, lorsque Mornac, bon nageur, le rejoignit, le saisit par les cheveux, le ramena au rivage et le déposa vivant dans les bras de la Perdrix-Blanche.

La pauvre mère, éperdue de joie se jeta aux pieds de Mornac, et se mit à lui embrasser les genoux en murmurant de douces paroles qu'il aurait bien voulu comprendre.

Puis elle prodigua ses soins à l'enfant.

— Je crois bien, sandis ! pensa le Castor-Pelé, en remettant ses guêtres et sa ceinture, que je viens de me faire une alliée fidèle et dévouée !

q

Chapitre 12 Une sombre histoire

Le soir du même jour, Mornac veillait seul auprès du feu, dans le ouigouam de sa mère adoptive.
À demi couché sur une peau de bison, les mains croisées sur les genoux, les yeux fixés sur l'ouverture du toit, par où les étincelles s'échappaient pétillantes et s'en allaient s'éteindre dans l'air, après avoir un instant brillé comme les étoiles qui scintillaient dans le coin du ciel visible par la déchirure du toit de la cabane, le chevalier suivait le vol de sa rêverie capricieuse comme la fumée du brasier.

Il en était à se demander comment l'ombrageux Griffe-d'Ours avait pu se décider à le laisser en arrière, et libre de voir Mlle de Richecourt autant qu'il le désirait. Pourquoi le chef n'avait-il pas songé à l'emmener avec ses jeunes gens et à l'éloigner du village ? C'est ce que Mornac ne pouvait s'expliquer.

S'il eût mieux connu le chef iroquois, cet oubli eût moins excité sa surprise.

La grande passion des Iroquois était la guerre ; quant à l'amour, vu qu'ils n'en connaissaient point les délicatesses plato-

niques et qu'ils considéraient l'abus des jouissances physiques comme énervantes et fatales aux guerriers, ils n'en usaient que fort modérément. Ce petit peuple de conquérants, qui, dans l'espace de tout un siècle, fit trembler l'Amérique du Nord du retentissement de ses armes, avait, à défaut d'instincts plus généreux, l'intelligence de la férocité, et surtout le besoin de ménager ses forces afin de faire face aux nombreux ennemis qui l'entouraient de toutes parts.

Si telles étaient les idées du gros de la nation iroquoise, on conçoit sans peine que Griffe-d'Ours, que ses exploits avaient fait nommer chef à un âge assez peu avancé, et auquel ses cruautés avaient mérité le surnom de Main-Sanglante, estimait bien plus les ardentes émotions de la bataille que les « gentils combats d'amour », comme disaient les trouvères de la vieille Europe.

Aussi, à peine avait-il su que les quatre autres cantons iroquois se disposaient à envoyer des partis contre les Mohicans leurs plus redoutables ennemis, que Griffe-d'Ours avait oublié sa belle captive, Mlle de Richecourt, ainsi que Mornac et Vilarme, pour ne plus songer qu'à choisir ses jeunes gens et à les bien armer en guerre. Le temps pressait, et le soir même il était parti, gonflant sa forte poitrine des âcres senteurs de la forêt en songeant à la bonne odeur du sang des vaincus.

Mornac en était encore à chercher la solution de ce problème, quand une ombre s'interposa entre lui et la lumière du feu. Il se leva et reconnut la Perdrix-Blanche.

Celle-ci le prit par la main, l'attira doucement vers la porte de la cabane et lui fit signe de la suivre.

Le village était plongé dans l'obscurité. Complet y eût été le silence, si l'on n'eût entendu, de ci et de là, un chant bizarre et monotone, les frais éclats de rire de quelque jeune fille, et les aboiements de certains chiens répondant aux échos de leur propre voix que leur renvoyait la forêt sonore.

En quelques secondes la Perdrix-Blanche arriva à son ouigouam où elle fit entrer Mornac qu'elle conduisit auprès de Mlle de Richecourt.

Jeanne était assise sur son lit de peau d'ours. Elle tendit la main au chevalier, et lui dit de s'asseoir à côté d'elle sur la longue estrade qui régnait autour de la cabane.

Tandis que la Perdrix-Blanche prenait place tout près du grand feu qui flambait au milieu du ouigouam, mademoiselle de Richecourt dit au chevalier :

— Je ne sais, en vérité, si les attentions de cette femme cachent quelque piège, ou si elles sont sincères ; mais depuis midi, elle ne cesse de m'accabler de prévenances. Voyant que je paraissais triste, elle me fit signe, il y a un instant, qu'elle allait chercher quelqu'un ; et voilà qu'elle vous amène ici. Il est vrai que son frère est parti ce soir.

— Je crois pouvoir vous donner la clef de ce mystère, répondit Mornac avec un sourire. J'ai sauvé, ce matin, l'un des enfants de cette femme, au moment qu'il était en train de se noyer. C'est sans doute la reconnaissance qui la pousse à agir ainsi.

— Mais racontez-moi donc ce sauvetage ?

Le chevalier se rendit au désir de Jeanne et lui dit en terminant :

— Vous voyez que j'ai gagné cette femme à notre cause, et que nous pourrons au besoin compter sur elle.

— Un bienfait n'est jamais perdu, chevalier.

— Non certes, et surtout celui-là qui me va permettre de m'approcher plus souvent de vous, belle dame.

— Belle ! je ne le dois être guère. Le manque de miroir ne m'a pas permis de constater les ravages que la maladie a causés chez moi ; mais je suis sûre que je suis affreuse.

— Affreuse ! s'écria le galant gentilhomme qui mit un genou en terre et s'empara de la main blanche de la jeune fille en dévorant du regard ses traits pâlis mais toujours beaux. Je vous jure, ma cousine, que vous êtes bien la plus adorable femme qui soit au monde. Et j'ajouterais la plus adorée, si je ne craignais que vous ne prissiez ce dire pour une gasconnade ; ce dont, sur mon honneur, je serais fort malheureux !

Je prie le lecteur de croire que le chevalier était bien sincère. Car, il le faut avouer en toute conscience, ce pauvre Mornac était amoureux de sa cousine.

Jeanne se sentit rougir sous le regard ardent du jeune homme, et lui retira doucement sa main en disant :

— Mon cousin veuillez reprendre votre place et ne me plus conter fleurette. Nous avons à nous occuper ce soir de choses bien plus sérieuses, trop sérieuses même, j'en ai peur.

— Que voulez-vous dire, fit Mornac qui se rassit tout honteux de voir sa déclaration si froidement accueillie. Le gaillard avait toujours été fort entreprenant auprès des femmes, et moi, son

historiographe, je dois à la vérité d'avouer qu'il avait rarement trouvé de cruelles.

— Ne vous souvenez-vous donc pas, chevalier, que vous m'avez promis de me dévoiler la funeste influence que Vilarme a sur ma vie.

— Oh ! vous êtes trop faible encore, mademoiselle, pour résister aux pénibles émotions que ce récit vous causerait. Il vaut mieux attendre que vous soyez parfaitement rétablie.

— Attendre encore ! Non pas. Voici la première occasion qui nous est offerte de causer librement ; nous en devons profiter. Ce secret terrible me pèse ; et le sentir étreindre plus longtemps mon cœur me causera plus de mal que d'en voir se révéler toute l'horreur.

— Ma chère Jeanne, n'insistez pas, je vous prie, fit Mornac en serrant la main de sa cousine.

— Si, monsieur, j'insiste ! répliqua mademoiselle de Richecourt qui se dégagea vivement.

— Soit, puisque vous l'exigez. Mais je vous supplie, d'avance, de me pardonner si je suis forcé, par la vérité des faits, de faire douloureusement vibrer les cordes les plus sensibles de votre cœur.

D'un léger signe de tête Jeanne donna son assentiment.

Après un recueillement qui dura quelques minutes, Mornac commença dans ces termes :

— Une année avant la mort du défunt roi Louis XIII, mademoiselle de Boisbriant de Kergalec passait pour l'une des plus ra-

vissantes filles d'honneur de notre bien-aimée reine-mère, Anne-d'Autriche, que Dieu veuille nous conserver longtemps encore. 1

« Outre les charmes de sa personne elle avait de la fortune, et se trouvait orpheline et fille unique. Il était notoire qu'elle avait de grands biens en Bretagne. Vous pouvez vous figurer qu'elle ne manquait pas d'adorateurs. Tous les beaux muguets de la cour s'empressaient autour d'elle et l'accablaient de leurs déclarations plus ou moins intéressées, mais toutes des plus passionnées. Ce que je vous en dis je ne le sais que pour l'avoir entendu raconter par la suite ; car je n'étais alors qu'un enfant.

« Parmi les gentilshommes les plus assidus auprès de mademoiselle de Kergalec, le comte de Richecourt et le baron de Vilarme étaient les plus empressés.

« Vous vous rappelez combien votre père, mon oncle vénéré, avait la tournure et les traits distingués ; et vous savez aussi bien que moi si Vilarme a dans tout son être quelque chose de sinistre et de repoussant. Mais il avait de la fortune et le comte de Richecourt ne possédait que les grâces de sa personne, de grandes qualités morales et son épée pour tous biens. Aussi d'aucuns, les jaloux, disaient-ils que Vilarme l'emporterait peut-être sur son séduisant rival.

« Votre mère avait l'âme trop belle et le goût trop délicat pour réaliser cette prédilection maligne. Les hommages du comte de Richecourt furent agréés, le mariage fixé et annoncé, et M. de Vilarme éconduit, paraît-il, assez lestement.

« Jaloux, haineux et mal appris autant qu'un Turc, Vilarme insulta publiquement le comte pour le forcer de se battre. Celui-ci,

dont la bravoure était proverbiale, se garda bien de ne point relever le gant, et la rencontre eut lieu à Saint-Germain en 1643.

« Vilarme reçut en pleine poitrine un grand coup d'épée qui le cloua au lit pour plusieurs mois.

« Sur ces entrefaites eut lieu le mariage du comte de Richecourt et de mademoiselle de Kergalec.

« Quelque temps après Vilarme quitta la France, mais non sans proférer de terribles menaces contre les nouveaux époux qui venaient de partir pour la province et s'en étaient allés passer la belle saison de leur jeunesse et de l'année en leur château de Kergalec, sur les rives brumeuses de la Bretagne. »

— Ici ma narration commence à toucher des faits d'une extrême délicatesse, et je vous prie encore une fois, ma chère cousine, de vouloir bien me pardonner ce que le récit en pourrait offrir de blessant pour votre affection filiale.

« Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion, soit dans ce pays ou en France, de remarquer combien il en est peu qui sont heureux en ménage. En ma qualité de garçon, de militaire et de mauvais sujet (j'avoue ce dernier défaut en toute sincérité de cœur) j'ai pu remarquer, moi, que le nombre des mariages malheureux est effrayant pour ceux qui songent à s'aventurer dans ce périlleux état. N'est-il pas alarmant en effet de constater que les quatre-vingt-dix centièmes des conjoints étaient peu faits l'un pour l'autre, lorsque la mystérieuse lumière de la lune de miel s'étant évanouie, les époux ont vu briller au jour du réveil de leurs illusions, les riches défauts dont chacun voit l'autre subitement orné ? Car autant on a soin de dissimuler, de faire rentrer les angles de ses imperfections, avant le conjungo, autant, après, ces

pointes de fer ressortent plus aiguës, lorsque la familiarité de la vie commune amène ce laisser-aller fatal aux illusions des amoureux. C'est alors qu'arrivent les regrets traînant après eux la longue et lourde chaîne des douloureuses misères de la vie conjugale. Le mal est irrémédiable, et de ce jour l'inanité du bonheur terrestre est irrévocablement constatée par les conjoints.

« Voilà ce que je connais du mariage, voilà ce que vous en savez sans doute vous-même, ma chère cousine, et ce que chacun en peut apprendre. Eh bien ! ce qui m'a toujours émerveillé c'est de voir que, tous les jours, des gens aussi bien renseignés que nous, s'y laissent prendre, comme nous y serons un jour sans doute pris nous-mêmes, tout des premiers !

— Parlez pour vous seul, je vous en prie, dit Jeanne avec un sourire préoccupé, et continuez votre récit sans allonger cette digression sarcastique.

— Une couple d'années, pendant lesquelles vous naquîtes, s'écoulèrent assez calmes pour les deux époux qui, après quelques mois passés en leur château de Kergalec, étaient retournés à la cour où, grâce à l'influence de la comtesse sur la reine-mère, votre père avait obtenu une charge importante.

« Bientôt cependant, on sut qu'il y avait du froid entre les deux époux ; non pas qu'on s'en aperçût en public, le comte et la comtesse étant trop gens du monde pour en rien laisser voir au dehors. Cette rumeur, venue on ne sait d'où, s'accrut pourtant, grandit ; et, grâce aux observations préjugées des malveillants, les plus indifférents gestes du comte et de sa femme purent donner quelque crédit à ce bruit qui n'avait d'abord été qu'un soupçon.

« Pardonnez-moi de vous révéler des faits douloureux que vous avez dû sans doute ignorer jusqu'à ce jour. Mais ce fait reconnu de l'incompatibilité d'humeur de vos parents, qui se rencontre dans presque tous les ménages et, par conséquent, n'offre rien d'extraordinaire, devait avoir par la suite une telle influence sur la destinée du comte et la vôtre, qu'il me faut vous le divulguer en y appuyant même un peu.

« En 1648, les troubles de la Fronde ayant éclaté, votre père, avec les princes et un grand nombre de seigneurs, prit parti contre le Mazarin. Cet Italien, ministre de France, vil, avare et rusé, devait nécessairement déplaire à un gentilhomme français fier, libéral et franc comme l'était le comte. Aussi votre père fut-il un des premiers à se déclarer contre lui. Bien mal lui en prit pourtant. Lorsque la faction des frondeurs fut vaincue, les chefs, princes, ducs, évêques et autres, eurent soin de faire accepter leur rentrée en grâce, comme une condition expresse de leur soumission ; et, ainsi qu'il advient toujours en ces sortes de cabales, la colère du vainqueur tomba sur les coupables de second rang. Votre père fut enveloppé dans la disgrâce que la plupart des seigneurs de sa condition avaient encourue, et obligé de quitter la cour avec sa femme, en 1652, pour s'en aller habiter leur château de Kergalec.

— Je me souviens du voyage, interrompit Jeanne, rêveuse. J'avais alors neuf ans, et mon père en passant par Nantes, me laissa dans un couvent pour y faire mon éducation. Le château de Kergalec n'étant éloigné que de quelques lieues, il était facile à ma mère de venir m'y visiter souvent. Hélas ! je n'en devais sortir, quelques années plus tard, que sous de bien tristes circonstances !

Le front de la jeune fille s'assombrit de plus en plus. Mornac continua.

« Le comte et la comtesse menèrent dès lors une vie assez retirée ; lui, chassant tout le jour en la seule compagnie d'un vieux serviteur, ou passant de longues heures sur la mer. Au pied de la falaise que baignent les vagues et qui supporte les murs du château de Kergalec, une petite embarcation se détachait souvent de la côte pour aller bercer au loin le comte avec ses mélancoliques rêveries.

« La comtesse ne sortait guère de son appartement où sa camériste, Julia, faisait presque toute sa société. 2

« Comme le comte et sa femme n'échangeaient avec la noblesse du voisinage que les visites obligatoires et que l'on connaissait le genre de vie qu'ils menaient tous deux, on prit leur taciturnité pour du dédain, et tous les hobereaux des environs, afin de s'en venger, se mirent à dénigrer hautement leurs illustres voisins de Kergalec. Les commentaires une fois partis allèrent bon train, et, à l'aide des rumeurs qui étaient venues de Paris, vos parents passèrent bientôt pour faire un fort mauvais ménage. Ce qui était faux. Car enfin, si la différence de leur humeur empêchait le comte et sa femme de sympathiser, ils avaient tous deux trop de tact et de savoir-vivre pour se causer d'inutiles désagréments.

« Six années s'écoulèrent ainsi, sans apporter de changements dans la vie du comte et de la comtesse de Richecourt.

« Un soir du mois d'avril 1659, le comte rentra fort pâle au château. Il était sorti seul pour aller voir, du haut de la falaise, le soleil se coucher dans la mer. En revenant par une allée du parc

qui séparait le château de la côte, un coup de feu avait éclaté soudain dans la solitude du bois et le silence du soir, et une balle était venue couper la plume de son chapeau.

« Le comte qui ne se connaissait pas d'ennemis, crut que ce devait être la balle égarée de quelque braconnier et dès le lendemain n'y pensa plus.

« Quelques jours après, votre père ayant voulu s'aventurer sur la mer, son embarcation sombra à quelques brasses de la côte. Le comte était bon nageur et put gagner aisément le rivage. À la marée basse, on retrouva l'embarcation qui s'était enfoncée droit sous la vague. On examina la chaloupe afin de voir quelle avait pu être la cause de cet accident, et l'on s'aperçut qu'un trou de tarière avait été fraîchement percé sous la ligne de flottaison. Cette fois, l'intention perfide d'un ennemi était évidente, et le comte comprit qu'on en voulait à ses jours.

« Immédiatement, il fit, à la tête de ses gens, une battue dans son domaine. Mais à l'exception de quelque cerf dix cors, de deux sangliers solitaires et d'un vieux loup à tête grise, fauves qu'on força de sortir de leurs tanières, on ne découvrit aucun indice de la présence d'un malfaiteur.

« Le comte fut obligé, le lendemain, d'aller passer une couple de jours à Nantes pour retirer quelque argent de chez son notaire.

« Le soir du départ de son mari, la comtesse était assise dans l'enfoncement d'une fenêtre, assez profond pour former une chambre à lui seul. Du haut de la tourelle où était situé son appartement, elle dominait les arbres du parc et regardait tristement tomber la nuit sur l'océan.

« De noirs nuages voilaient l'horizon. Le vent soufflait du large et massait vers la côte de grosses vagues qui venaient se briser sur les rochers avec des plaintes attristantes.

« Peu à peu les nuées sinistres se confondant avec les ténèbres, une nuit sépulcrale s'étendit sur la mer dont la grande voix s'élevait mugissante et terrible du fond de l'obscurité.

« À l'intérieur du château régnait le plus complet silence. Assise sur un tabouret, à quelque distance de sa maîtresse, Julie, sa suivante, regardait rêveuse et comme effrayée les lueurs rougeâtres qui partaient de l'immense cheminée où flambait la moitié d'un arbre, et dansaient fantastiques et solennelles, comme les esprits des anciens preux de Kergalec, sur les hautes boiseries de chêne noircies par la poussière des siècles.

« Depuis plus d'une heure, madame de Richecourt, dominée par le funèbre aspect de cette nuit orageuse, n'avait échangé aucune parole avec sa camériste. Maintenant que la nuit lui cachait la mer, elle prêtait une oreille inquiète au bruit du vent dans les grands arbres dont les troncs noueux gémissaient sous la rafale, aux pieds du vieux donjon. Le froissement des branches dépouillées de leurs feuilles, montait jusqu'au faîte de la tourelle, sinistres comme le cliquetis des os de squelettes.

« Soudain la flamme d'un vaste éclair déchira l'horizon en illuminant d'une éblouissante lumière l'immense étendue des flots tourmentés, la sombre dentelure des falaises, le fouillis des arbres du parc et la haute tour carrée du centre du manoir qui s'ébranla sous un éclatant coup de tonnerre dont le dernier grondement s'en fut s'éteindre dans les souterrains du château.

« Les deux femmes se signèrent, tandis que la pluie s'abattait par torrents sur la toiture.

« – Voici l'orage, prions ! dit la comtesse.

« La camériste se rapprocha de sa maîtresse et toutes deux, la figure perdue dans leurs mains commencèrent à haute voix une longue prière.

« Le vent redoublait. Les girouettes rouillées criaient et tournaient affolées sur les toits qui craquaient sous l'effort de la tourmente.

« Au milieu de tous ces bruits tumultueux, la camériste crut entendre, comme le grincement d'une clef dans la serrure d'une porte depuis longtemps condamnée, dans un coin sombre de la chambre.

« Bah ! je me trompe, pensa-t-elle après un instant de réflexion. Cette porte ne s'ouvre jamais. Ce sont les girouettes qui se plaignent là-haut sur leur tige de fer.

« Éblouie par les éclairs, elle remit entre ses mains sa tête qui s'était un instant relevée pour prêter attention au bruit, et continua de répondre aux prières de sa maîtresse.

« Le vacarme de la tempête qui augmentait à chaque instant de fureur, les empêcha d'entendre un second grincement de fer. C'était celui d'une porte roulant sur ses gonds oxydés par le temps, le défaut d'usage et l'humidité.

« Si les deux femmes n'avaient pas fermé les yeux, elles auraient vu sans doute une porte dérobée s'ouvrir lentement dans la pénombre pour laisser passer un homme qui, après avoir écou-

té et regardé dans l'enfoncement de la fenêtre où se tenaient la comtesse et sa suivante, traversa toute la pièce à pas furtifs et s'en alla verrouiller la porte d'entrée ordinaire.

« Le bruit des verrous et de la clef frappa pourtant l'oreille des deux femmes qui se levèrent en même temps et poussèrent un cri d'effroi en voyant un homme masqué s'élancer au devant d'elles, un poignard à la main. »

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Jeanne en saisissant éperdue, les mains de Mornac, dites-moi bien vite que ce n'était pas lui… ?

— Qui, lui… ? fit Mornac frappé de la terreur convulsive, effrayante, qui tordait tous les membres de la jeune fille.

— Mon… père… ! balbutia Jeanne tremblante, dont le regard levé au ciel sembla demander pardon à quelque absent.

— Votre père ! s'écria Mornac. Mais ma pauvre Jeanne, quel atroce soupçon !… Qui jamais a pu faire naître en vous une telle pensée ? C'est affreux !

— Ah ! ce n'était pas lui ! Ce n'était pas vrai ! éclata mademoiselle de Richecourt en se jetant à genoux. Merci, mon Dieu ! merci ! Et vous, cher bon père, pardon, mille fois pardon à votre trop crédule enfant !

— Mais en vérité, ma chère Jeanne, je ne comprends pas que personne ait été assez stupide ou méprisable pour vous laisser entrevoir les soupçons aussi atroces qu'injustes qui planèrent sur le comte de Richecourt après cette funeste nuit.

— Vilarme ! c'est Vilarme lui-même qui me dit, un jour où je refusais de l'épouser, il y a deux ans, que mon père était…

— Oh ! le monstre ! qu'il soit maudit ! cria Mornac. Écoutez plutôt la fin de cette horrible histoire.

Ici, Jeanne et le chevalier crurent entendre quelque bruit à la porte du ouigouam. Mornac alla écarter la portière de peau de loup et regarda au dehors. La nuit était sombre. Il sortit, fit le tour de la cabane et ne vit personne. Il est vrai que les ouigouams étaient si rapprochés que c'était chose facile que de se glisser et de se cacher près des cabanes avoisinantes.

Le chevalier retourna vers sa cousine et s'efforça de la rassurer.

— Je suis certaine qu'il était là et nous écoutait ! dit Jeanne.

— Tant mieux ! il saura que je le connais et que je veille sur vous !

— Mais s'il allait vous tuer !...

— Bah ! cadédis ! il a déjà essayé et n'a pu réussir. Nous avons le poignet aussi solide pour nos ennemis que pour ceux qui nous sont chers ! Mais je finis ce récit que vous avez exigé.

« L'homme masqué bondit au-devant des deux femmes, leur barra le passage, garrotta et bâillonna la camériste en un tour de main, après l'avoir menacée de l'égorger si elle jetait un cri. Puis s'approchant de la comtesse qui avait reculé jusqu'à la fenêtre et grelottait de terreur, l'homme arracha son masque et s'écria :

« – Me reconnaissez-vous, madame de Richecourt ? ...

« Un éclair livide, qui brûla les carreaux de vitre, tomba en plein sur la face pâle du baron de Vilarme.

« La comtesse tremblait tellement qu'elle n'aurait jamais pu proférer une parole.

« – Oui, vous le reconnaissez, n'est-ce pas, cet homme que non seulement contente de repousser, vous avez autrefois accablé de vos superbes dédains ; cet homme que son trop heureux rival blessa d'un coup presque mortel, quelques jours avant votre mariage ; cet homme qui après avoir parcouru le monde pour tâcher de vous oublier, a traîné par tout le globe le feu de l'amour et de la haine qui lui rongeait le cœur ! Oui, me voici, madame la comtesse, terrible comme la vengeance, inexorable comme la mort ! Car, vous allez mourir comtesse de Richecourt ! De vous, maintenant qui avez appartenue à un homme que j'exècre, je ne veux rien autre chose que la vie. J'ai appris avec joie que vous n'étiez pas heureuse avec ce beau mignon de cour que vous m'avez préféré dans le temps. Mais comme il est trop gentilhomme pour vous rendre vraiment malheureuse, vous ne souffrez pas assez au gré de mes désirs ! Je veux vous sentir frissonner sous ma main dans les convulsions de l'agonie ! Quant au comte, votre époux trois fois maudit, il aura son tour. Allons ! madame, recommandez-vous à Dieu !

« Il est une chose que les nobles femmes estiment plus cher que la vie, c'est leur honneur. La comtesse voyant que le sien ne courait aucun danger, s'agenouilla et pria. Les filles des preux savent mourir.

« Vilarme contempla un instant cette pâle figure de femme tour à tour éclairée par les lueurs incessantes du feu et les éclairs intermittents du dehors. Il grimaça un sourire de démon. Il bondit sur sa victime, l'enleva, la jeta sur un lit, saisit un oreiller,

l'appuya sur le visage de la comtesse et pesa dessus de tout son poids, pour étouffer l'infortunée.

« À la clarté du brasier et des éclairs, la camériste éperdue vit le pauvre corps de la comtesse se tordre sur son lit en d'effroyables convulsions. Elle poussa quelques rauques sanglots sous cet horrible oreiller, ses membres palpitèrent dans un suprême effort et ce fut tout.

« Longtemps Vilarme resta courbé, hideux, sur l'oreiller, épiant chacun des derniers frissonnements de sa victime. Quand il fut bien sûr qu'elle était morte, il alluma un flambeau, regarda, satisfait, la figure bleuie de la trépassée et s'avança du côté de la camériste. »

— Ah ! mon Dieu, fit mademoiselle de Richecourt qui étendit les bras et s'affaissa évanouie.

Mornac, et la Perdrix-Blanche qui avait remarqué, sans y rien comprendre, l'émotion que le récit du chevalier produisait sur la jeune fille, s'empressèrent de lui prodiguer leurs soins.

Jeanne reprit bientôt connaissance.

— Je savais bien, dit Mornac à mademoiselle de Richecourt, que vous ne pourriez pas supporter l'émotion d'une aussi horrible histoire. Mais aussi, pourquoi avez-vous tant insisté ?

La jeune fille ne put répondre et se mit à pleurer.

Quand ses larmes l'eurent un peu soulagée, elle supplia tellement Mornac de terminer son récit, qu'il ne put s'y refuser. D'ailleurs ce qui lui restait à dire était moins pénible que ce qui précédait.

« Vilarme s'approcha donc de la camériste et lui dit :

« – Maintenant, ma belle suivante, à nous deux. Écoute-moi. Si tu me veux jurer sur le Christ que tu vas suivre en tous points mes instructions, je vais te faire grâce.

« Il alla décrocher un crucifix qui pendait au mur, délia les mains de la camériste, lui ôta le bâillon qui étouffait sa voix et lui dit :

« – Fais serment de répéter à tous, partout et toujours que, pendant que tu dormais dans l'antichambre de ta maîtresse, selon ta coutume, celle-ci est morte, sans doute, d'un coup de sang ; qu'effrayée par le bruit de l'orage, tu es entrée au milieu de la nuit chez la comtesse et que tu l'as trouvée sans vie.

« Comme la pauvre fille hésitait, Vilarme leva son poignard.

« – Je le jure ! s'écria-t-elle, terrifiée.

« – À mon tour, reprit froidement Vilarme, je te jure que si jamais un seul mot des événements de cette nuit sort de tes lèvres, tu mourras de ma main ! Fussé-je sur le banc des accusés que j'irais te poignarder en face de mes juges. Je te le jure sur le Dieu mort en croix !

« Il délia les pieds de la suivante, enleva les cordes dont il l'avait garrottée et disparut. 3

« Le lendemain le comte, en arrivant à Kergalec, apprit la mort de sa femme. Il s'en montra fort affecté et pleura longtemps auprès de la morte. Comme j'étais en garnison à La Rochelle, il m'envoya une lettre de faire part me priant d'assister aux funérailles de la comtesse. Je n'eus pas l'honneur de vous y voir. »

— Hélas ! j'étais malade, dit mademoiselle de Richecourt, et les médecins avaient défendu de me laisser sortir. Je n'appris la perte cruelle que je venais de faire que lorsque je fus complètement rétablie, plusieurs jours après la sépulture de ma pauvre mère. Ce fut mon père lui-même qui, les larmes aux yeux, me vint annoncer cette fatale nouvelle.

— Je passai quelques jours au château, continua Mornac, et retournai ensuite rejoindre ma compagnie à La Rochelle. Six ou huit mois plus tard, je reçus du comte une lettre qu'un de ses serviteurs me vint apporter à franc-étrier. Mon oncle me conjurait de me rendre en toute hâte auprès de lui. Je sollicitai un court congé d'absence, je sautai en selle, et quelques heures plus tard le galop de mon cheval résonnait dans l'avenue du château de Kergalec.

« Je trouvai le comte à écrire son testament. Il m'en fit lui-même la remarque.

« – Si vous me voyez aussi sérieusement occupé, me dit-il, c'est que je me bats en duel demain matin. Je vous ai fait demander pour me servir de témoin.

« – Mais avec qui vous battez-vous ?

« – Avec le baron de Vilarme.

« – M'est-il permis de vous en demander la raison ?

« – C'est tellement horrible, mon pauvre ami, me dit le comte en comprimant un sanglot que je ne sais comment m'y prendre pour vous le répéter. Autant vaut pourtant vous le dire sans périphrase ; ce sera moins long. Hier, dans une chasse où je me trouvais avec quelques gentilshommes du voisinage, le baron de Vi-

larme laissa à entendre que je paraissais m'être consolé bien vite de la mort de ma femme. Je lui fis remarquer l'inconvenance de ses paroles. Il répliqua qu'il y avait des propos bien plus inconvenants encore qui circulaient sur mon compte. Je lui criai de rétracter ses paroles ou de s'expliquer. Poussé à bout, il me dit que l'on m'accusait d'avoir… étranglé ma femme ! Oh ! n'est-ce pas que c'est atroce ! Cet homme qui fut autrefois mon rival n'a jamais pu me pardonner d'avoir eu les préférences de la comtesse. Je lui jetai mon gant de chasse à la figure et nous nous battons à mort demain matin.

« Vous comprenez, ma chère cousine, toute l'infernale méchanceté de Vilarme. Non content d'avoir assassiné votre mère, il voulait perdre le comte de réputation et le flétrir à tout jamais du sceau d'une accusation infâme. Il savait la froideur qui existait depuis plusieurs années entre vos parents, ainsi que la jalousie que leur portaient les hobereaux du voisinage, et s'était dit, sans doute, que l'accusation dont il chargeait votre père prendrait de fortes racines dans un tel terrain.

— Mais, s'écria Jeanne, c'est un démon incarné que cet homme !

— C'est un beau spécimen de scélérat. Mais pour être l'esprit malin, je ne le crois pas. Si vous aviez voulu me laisser le provoquer, il y aurait plusieurs semaines que j'en aurais purgé la terre.

« Le lendemain matin nous traversâmes le parc, suivis seulement d'un vieux serviteur de confiance et d'un chirurgien des environs qui donnait depuis longtemps ses soins à la famille.

« C'était une brumeuse et froide matinée de décembre. Nous descendîmes sur le bord de la mer, à l'endroit choisi pour la

rencontre.

« La mer grise, fouettée par le vent du nord, se ruait en hurlant sur les sombres crans de la côte. Quelques mouettes, aussi matinales que nous, battaient lourdement de l'aile en rasant les flots, et luttant contre la brise, jetaient leurs cris rauques au vent. Un ciel morne et bas pesait sur l'océan et semblait écraser la falaise qui surplombait, à plus de cent pieds de hauteur, la grève où nous étions. Ce lieu triste, désolé, était bien choisi pour y mourir sans regretter l'existence. Car il semble qu'il en doit plus coûter de quitter la vie par un beau soleil et dans une prairie émaillée de fleurs, que dans un endroit sauvage et sous un ciel terne d'hiver.

« Nous étions les premiers arrivés.

« Durant un bon quart d'heure nous attendîmes. Le comte était calme et se promenait de long en large avec moi, afin d'entretenir la circulation, car l'air était très vif.

« – Mon cher neveu, me dit-il tout à coup, promettez-moi de remplir mes dernières volontés, si je suis tué. Je vous fais mon exécuteur testamentaire. Après l'horrible accusation qui est cause de ce duel, je n'oserais jamais vous prier de vous marier avec ma fille ; mais au moins promettez-moi de la protéger.

« Je vous avouerai, ma cousine, que l'idée d'épouser une petite pensionnaire de couvent, que je ne connaissais que pour l'avoir vue lorsqu'elle n'avait encore que trois ou quatre ans, me souriait fort peu. Joint à cela que j'avais alors la plus grande répulsion pour le mariage.

— Ah ! fit Jeanne, et maintenant ?

— Maintenant, ma bien-aimée cousine, fit Mornac en mettant un genou en terre et en essayant de baiser la main de mademoiselle de Richecourt, je vous assure que mes dispositions sont tout à fait opposées.

— C'est fort heureux pour vous, dit Jeanne avec ironie, en lui retirant sa main. Que répondîtes-vous à mon père ?

— Que je lui jurais de toujours vous considérer comme ma sœur. Veuillez bien remarquer que par là je n'entendais nullement exclure de mon cœur tout sentiment plus tendre. Seulement, je… me réservais de réfléchir et de vous voir auparavant.

— Vous êtes fort galant, en vérité. Veuillez poursuivre.

— Le baron de Vilarme arriva, suivi du chevalier de Kergarouët, son témoin. On mesura les épées, les combattants mirent justaucorps et pourpoint bas, et, sur le signal que nous en donnâmes, commença le plus furieux des combats singuliers auxquels j'ai jamais assisté.

« Le comte et le baron étaient à peu près d'égale force à l'escrime. Pendant plusieurs minutes leurs épées, toujours prêtes à la parade, tournoyèrent sans relâche avec d'innombrables cliquetis.

« Après plusieurs feintes inutiles, Vilarme ayant voulu lier le fer de son adversaire, celui-ci dégagea vivement sa lame, se fendit à fond, et d'un coup droit en prime, blessa le baron à la poitrine. Vilarme prompt comme l'éclair, riposta par un coup de seconde qui atteignit le comte en bas de la cinquième côte.

« Les deux adversaires ainsi touchés ne rompirent pas d'une semelle et retombèrent simultanément en garde, les yeux comme

rivés à la pointe ensanglantée de leurs armes.

« Dans les quelques passes qui suivirent, ils se touchèrent encore à plusieurs reprises. On voyait bien qu'ils ne se donnaient presque plus la peine de parer, et qu'animés par la vue du sang de l'un et de l'autre, tous deux ne songeaient plus qu'à tuer son ennemi.

« Le combat durait depuis vingt minutes, et leurs bras lassés et affaiblis par la perte du sang, arrivaient plus lentement à la parade et à la riposte, quand, par un vigoureux coup fouetté, l'épée du comte de Richecourt écarta en tierce la lame du baron et s'enfonça dans sa poitrine. Vilarme grièvement atteint chancela ; mais avant de s'abattre, il eut encore la force de porter une vigoureuse botte en quinte à M. de Richecourt qui en eut la cuisse percée de part en part.

« Tous les deux, hors de combat, tombèrent en même temps.

« – Sois maudit ! s'écria Vilarme en crachant une gorgée de sang.

« – Dieu vous pardonne, baron, répondit M. de Richecourt.

« Tandis que nous transportions le comte au château, M. de Kergarouët emmenait Vilarme évanoui.

« Votre père n'avait aucune blessure mortelle, et lorsque je le quittai, quelques jours après, il était en bonne voie de guérison. Hélas ! je ne devais plus le revoir. À peine étais-je de retour à La Rochelle que la compagnie, dans laquelle j'étais guidon, reçut l'ordre de s'en aller immédiatement à Paris. Je fus bien surpris d'apprendre quelques mois plus tard, que votre père avait subite-

ment quitté la France avec vous, et sans dire à personne où vous alliez. »

— En effet ce départ fut des plus subits. Mon père qui m'avait fait sortir du couvent pour prendre soin de lui et le consoler, me dit un soir de me préparer à laisser le château et le pays dès le lendemain. Il me donna pour raison qu'un gentilhomme avec lequel il s'était battu, menaçait de mourir. Mon père avait grand-peur d'être inquiété.

— Oui, ce pauvre comte, qui se trouvait assez mal avec Mazarin depuis les troubles de la Fronde, craignait sans doute d'être accusé d'un double meurtre ; d'autant plus que Vilarme avait de l'influence auprès de Mazarin. Vîntes-vous directement au Canada ?

— En droite ligne. Un vaisseau qui faisait voile de La Rochelle nous reçut à son bord. Mais la traversée fut si longue et difficile que mon malheureux père qui n'était pas encore parfaitement rétabli, vit ses blessures se rouvrir pour ne plus se refermer. Quelques mois après son arrivée à Québec, il en mourut, ajouta Jeanne les yeux humides de larmes. Sur son lit de mort, il me recommanda de mener une vie retirée et d'éviter la rencontre des personnes qui seraient récemment arrivées de France. Après avoir passé deux années au couvent des Ursulines, je sortis dans le monde, et oublieuse des conseils de mon pauvre père, dont je ne pouvais deviner l'importance, je me laissai entraîner dans le tourbillon des plaisirs. J'en devais être cruellement punie. Je connus ce Vilarme aussitôt après son arrivée. Remarquez bien que non seulement je ne l'avais jamais vu en France, mais que jamais même je ne l'avais entendu nommer ; ceux qui m'entouraient là-bas et qui le connaissaient ayant le plus grand intérêt à

ne m'en point parler. À peine fut-il à Québec qu'il me fit une cour assidue. Je le trouvais si vieux, si laid et si désagréable que je finis par lui dire, un jour que nous étions seuls chez Mme Guillot, qu'il devait bien s'apercevoir qu'il perdait son temps auprès de moi et qu'il m'obsédait. Oh ! si vous aviez vu le regard foudroyant qu'il me lança. Il me serra le poignet avec rage et me dit sourdement à l'oreille que si je refusais de l'épouser, il publierait dans le pays que mon père avait assassiné ma mère, et qu'ainsi la mémoire de mon père serait souillée. Vous pouvez vous figurer dans quel état ces effroyables paroles me plongèrent. Depuis ce jour, le monstre me suivit partout en me menaçant tout bas. Il y avait plus d'un an que durait cette sourde persécution qui aurait fini par me tuer, lorsque vous êtes arrivé.

— Quel être abominable ! s'écria Mornac. Avoir assassiné la mère, causé la mort du père, et vouloir encore épouser la fille ! c'est bien la plus horrible vengeance qu'il est possible d'imaginer.

— Et, Dieu seul sait les souffrances que le misérable me réservait… ! Mais vous ne m'avez pas dit, chevalier, comment vous parvîntes à savoir que Vilarme était l'auteur de l'assassinat de ma malheureuse mère, meurtre dont la seule camériste fut témoin.

— Ah ! voici, c'est toute une histoire. Lors du mariage de Marie-Thérèse d'Espagne avec notre jeune roi, en 1660, ma compagnie faisait partie de l'escorte qui avait été chercher la royale épousée à la frontière. Comme nous entrions dans Paris et qu'il nous fallait défiler lentement, vu la foule immense qui encombrait les rues, je remarquai une jeune femme, fort pâle, qui avait fait des efforts inouïs pour fendre la foule afin d'arriver jusqu'au cortège royal. À peine eut-elle percé jusqu'au premier rang que, au risque de se faire broyer sous les pieds des chevaux, elle s'ap-

procha de moi en me tendant un billet. Étonné je me penchai sur le cou de ma monture et saisis la missive. La jeune femme dont la figure ne m'était pas inconnue, rentra dans la foule grouillante et disparut.

« Dès que je pus prendre connaissance de cette lettre, je lus : « Pour l'amour de Dieu ! rendez-vous ce soir à la maison des Trois-Pistolets, rue Traversière. Une personne désire ardemment vous y voir. » 4

— Je croyais déjà à quelque bonne fortune…

— Je me doutais que vous alliez le dire, interrompit mademoiselle de Richecourt.

Mornac se mordit les lèvres.

— J'avoue, continua-t-il que ce fut ma première pensée. Mais la fin du billet me détrompa tout aussitôt.

« Il s'agit de l'honneur et de la vie, peut-être, de personnes qui vous sont chères. »

« Aussitôt que je fus libre, j'accourus à l'endroit indiqué. Quand je me fus nommé, on me conduisit auprès de la jeune femme qui m'avait remis le billet.

Je la trouvai au lit, exténuée. Elle avait l'air d'une personne mourante.

— Vous êtes bien Monsieur le chevalier du Portail de Mornac ? me dit-elle.

— Certainement, madame. Mais, moi, bien que j'aie déjà eu l'honneur de vous rencontrer quelque part, je ne me remets pas

votre nom.

— Vous m'avez vue deux fois au château de Kergalec : la première lors des funérailles de la comtesse de Richecourt, et la seconde quand vous avez passé quelques jours au manoir, après le duel de M. le comte avec le baron de Vilarme. J'étais la camériste de madame, dont Dieu veuille avoir l'âme en sa sainte garde.

— Auriez-vous des nouvelles du comte et de sa fille ? demandai-je vivement.

— Non, hélas ! Je vous ai fait venir, Monsieur, afin de vous faire les confidences les plus étranges, et les plus effrayantes révélations auxquelles vous puissiez vous attendre.

« Après s'être recueillie, elle me raconta la sombre histoire que vous savez, et me dit en terminant :

« Les poignantes émotions par lesquelles je passai pendant la nuit du meurtre, la responsabilité du terrible secret que j'avais à garder, les malheurs dont je fus ensuite témoin, le duel du comte avec Vilarme et dont j'appris la cause, l'exil de mon malheureux maître et de sa fille, ont miné ma santé. En moins d'une année, j'ai vu ma vie s'en aller graduellement. Me voyant condamnée, n'ayant plus à craindre que Dieu devant qui je vais bientôt paraître, j'ai résolu de faire ces révélations avant que de mourir ; et comme vous êtes le seul proche parent que je connaisse à la famille de Richecourt, j'ai voulu vous rendre le dépositaire du secret qui rend toute une famille malheureuse. Seulement, comme je n'ai que peu de jours à vivre, je vous prie de ne point divulguer à personne, avant ma mort, (à moins que des raisons graves ne vous y contraignent) les confidences que je viens de vous faire. Quand je ne serai plus, ajouta-t-elle en tirant un papier de des-

sous son oreiller, voici qui témoignera partout de la culpabilité de Vilarme. Tout le récit du meurtre est écrit et signé de ma propre main.

« Je revis cette femme encore une fois avant sa mort qui arriva six mois après.

— Et ce témoignage écrit, l'avez-vous encore ? demanda Jeanne avec anxiété.

— Il ne m'a jamais quitté jusqu'à mon arrivée au Canada où je suis venu et pour refaire une carrière brisée là-bas par la perte totale d'une fortune qui n'a jamais été bien considérable, et pour tâcher de vous retrouver M. le comte et vous. Car la camériste, avant de mourir, m'avait laissé à entendre qu'elle vous croyait émigrés en Amérique et spécialement au Canada. Je voulais vous emporter ce document à la Pointe-à-Lacaille ; mais je l'oubliai dans ma valise, à l'auberge du Baril-d'Or, à Québec. Ça a été fort heureux, car si je l'avais eu sur moi, ces maudits Sauvages me l'auraient enlevé. »

Ici Mornac fut interrompu par un grand cri suivi de coups et d'imprécations qui s'élevèrent à la porte de la cabane.

Il sortit et reconnut Vilarme aux prises avec la Corneille, et put se convaincre que celle-ci avait surpris son époux écoutant à la porte du ouigouam, et qu'elle était tombée sur lui à l'improviste.

Quand elle eut entraîné Vilarme sous le domicile conjugal qui retentit quelque temps au loin de coups et de hurlements, Mornac retourna auprès de sa cousine et lui dit :

— Vous aviez raison, Vilarme nous écoutait. J'ai besoin de me tenir sur mes gardes.

— Mon Dieu, chevalier, j'ai une horrible peur de cet assassin, et je vous supplie de ne point me laisser seule ici avec cette jeune femme. Que ferions-nous toutes deux, si ce monstre allait échapper à la surveillance de la Corneille et se glisser jusqu'à nous ?…

— Écoutez, je m'en vais aller chercher des peaux dans la cabane de ma mère adoptive, les unes pour me servir de lit, les autres afin d'élever entre nous une espèce de cloison qui nous fera à chacun une chambre séparée. Jusqu'au retour de Griffe-d'Ours je coucherai toutes les nuits en travers de la porte du ouigouam. De sorte que celui qui voudra entrer devra me passer sur le corps.

— Merci, fit Jeanne. Maintenant je vais vous demander un sacrifice. Si vous me trouvez trop exigeante, dites-le moi sans ambages, et j'agirai seule. Vous concevez que, placée entre le chef iroquois et le meurtrier de ma mère, je n'ai plus de recours qu'en la fuite la plus prompte et de soutien qu'en vous. Consentirez-vous, aussitôt que les forces me seront rendues, à vous enfuir avec moi ?

— Or ça ! mais vous croyez donc que je m'amuse bien ici, moi ? Mais, ma chère Jeanne, je suis à jamais votre esclave. Seulement, il va falloir attendre quelques jours, car vous ne sauriez aller loin dans l'état de faiblesse où vous êtes encore.

— Laissez-moi faire, dit mademoiselle de Richecourt d'un air déterminé. Dès demain je me lèverai pour commencer, avec modération, à me préparer à de plus grandes fatigues. Oh ! ne craignez rien, je ne ferai point d'imprudence. Entre nous, sachez que

j'aurais pu me lever depuis plusieurs jours. Mais vous comprenez que je n'étais pas pressée d'afficher ma guérison aux yeux du chef des Iroquois.

Une heure après, tous deux, séparés plus encore par le respect du gentilhomme que par la cloison fragile qu'il avait élevée entre eux, s'endormaient, Jeanne pleine d'espérance et Mornac grommelant tout bas.

— Elle m'a défendu de provoquer Vilarme et j'ai promis de lui obéir. Mais le cas où lui me provoquerait n'a pas été prévu. C'est cela, il m'insultera demain et je le tuerai ensuite. De la sorte Jeanne n'aura rien à dire.

Sur cette résolution, que nous ne pouvons certes point désapprouver, le chevalier fit mine de pousser un coup de pointe, son bras engourdi ne se leva qu'avec peine et retomba pour rester immobile près de sa tête ensommeillée.

q

Chapitre 13 Le duel

Le lendemain matin, lorsque le chevalier de Mornac ouvrit les yeux, il aperçut la figure menaçante du baron de Vilarme qui le regardait par la portière entrouverte du ouigouam de la Perdrix-Blanche.

Le bruit qu'avait fait Vilarme en s'approchant avait réveillé le jeune homme.

Mornac se leva, sortit de la cabane et dit au baron :

— Vous vouliez m'étrangler ?

— Insolent ! Il faut que l'un de nous deux meure !

— Je n'y ai point d'objection, pourvu que ce ne soit pas moi.

— Oh ! c'en est trop ! cria Vilarme.

— Doucement, monsieur ; plus bas, s'il vous plaît ! N'allez pas réveiller celle qui a autant besoin de sommeil que d'oubli. Allons causer un peu plus loin.

Vilarme suivit Mornac qui s'arrêta au milieu du village.

En se retournant vers le baron, le chevalier vit que celui-ci levait un long couteau de chasse, dont il allait le poignarder par derrière.

— Toujours chevaleresque, ce cher baron ! dit Mornac qui saisit le poignet de Vilarme et lui tordit si violemment le bras que le couteau lui échappa et tomba par terre.

— Vous disiez donc ?

— Damnation ! rugit Vilarme.

— Vous êtes bien laid, fait ainsi, dit Mornac en mettant son pied sur le poignard. Et je ne m'étonne pas que vous ayez toujours eu peu de succès auprès des femmes ! Madame votre mère vous ressemblait-elle ? Ce devait être, en ce cas, une fort aimable personne, et Monsieur votre père a dû filer d'heureux jours à ses côtés.

Vilarme était tellement en colère qu'il ne pouvait plus parler. Sa bouche écumait et des sifflements rauques grondaient dans sa gorge.

— J'étouffe ! cria-t-il enfin.

— Tiens ! mais savez-vous que ce genre de mort vous conviendrait à merveille en votre qualité d'étouffeur !

— De par le diable, Monsieur, finissons-en !

— Volontiers, mais de quelle manière ? je vous préviens qu'il n'y a jamais eu de bourreau ni de pendu dans ma famille, de sorte que j'aurais la plus grande répugnance à vous enserrer le col de la corde que vous avez des mieux méritée.

Vilarme voulut s'élancer pour frapper Mornac au visage. Mais celui-ci qui le tenait toujours par le bras, le maintint à distance en lui disant :

— Jamais votre main d'assassin ne touchera ma figure ! Entendez-vous ? Maintenant, que voulez-vous ?

— Que nous nous battions, de par Satan !

— À coups de couteau, de tomahawk ou de flèches ?

— Ah ! finissez vos absurdes plaisanteries, dit Vilarme hors de lui, ou je croirai que vous êtes un lâche, et que vous voulez éluder le combat !

Mornac le regarda avec un sourire méprisant.

— Lorsqu'il arrive quelquefois, dit-il, qu'un brave gentilhomme reçoit cette insulte d'un manant, il ne la relève point et laisse à ses valets le soin de châtier le rustre à coups de bâton. Que vous ferai-je donc à vous, meurtrier qui me voulez salir de votre bave ? Si nous étions en pays civilisé je vous livrerais au bourreau, et j'aurais le plaisir de voir comment vous sauriez sup-

porter le supplice de la roue ? Mais ici, que faire ?… Comme il est dangereux que vous viviez plus longtemps, je daigne me souvenir que vos pères furent gentilshommes, et veux bien consentir à purger la terre du dernier des Vilarme. Écoutez ! continua Mornac en contenant toujours le baron furieux qui tournait autour de lui comme un loup enchaîné, je sais où sont nos épées. Deux des Sauvages qui nous ont pris les ont accrochées, en guise de trophée, au poteau de leur cabane. Il s'agit de les avoir. Venez avec moi. Seulement, avant de nous battre, laissez-moi vous dire qu'il va falloir user de ruse. Comme nos gardiens n'aimeraient peut-être pas nous voir nous couper la gorge tout de bon, nous feindrons une simple passe-d'armes, un assaut courtois, ce dont je sais comment les prévenir. Quelques jeunes gens m'ont demandé l'autre jour de leur montrer à se servir de l'arme blanche. Nous allons leur donner à l'instant le spectacle d'une joute qui sera fort de leur goût. Laissez-moi faire. Seulement, s'il vous plaît, rengainez ce cure-dents.

Vilarme subjugué, ramassa l'arme que Mornac lui poussait du pied, la remit dans sa gaine et suivit le chevalier.

L'heure était assez avancée pour que les Sauvages fussent levés et hors de leurs cabanes.

Mornac alla droit à un groupe de jeunes gens qui s'exerçaient au saut et à la course pour se détirer les membres et se réchauffer sous l'air piquant du matin.

En quelques gestes, Mornac leur indiqua que, si on leur prêtait des épées à Vilarme et à lui-même, tous les deux donneraient à l'instant aux spectateurs une idée de la manière de s'en servir.

La jeunesse d'Agnier comprit, poussa des cris de joie et courut aux cabanes où les épées étaient suspendues.

— Maintenant, dit le chevalier au baron, veillez sur l'expression de votre physionomie. Quittez un peu cet air farouche pour une mine plus riante. Bien, comme cela. Mordious ! baron, vous avez bien le sourire le plus faux dont le diable ait jamais orné la bouche d'un homme. Ah çà ! n'allons pas nous fâcher encore, et reprendre ces façons d'ogre affamé. Bon ! voici nos armes.

Mornac saisit avec empressement son épée dont il fit plier la bonne lame en appuyant la pointe sur le sol tandis qu'il pesait sur la poignée.

— C'est bien toi, ma vieille ! Je reconnais là ton vaillant fer de Saint-Étienne, 1 qui plie toujours et ne casse jamais. Et la vôtre, baron, est-elle aussi en ordre ? Oui, bien. Dirigeons-nous vers cet échafaud où nous avons failli être brûlés vifs à notre arrivée. Nous grimperons dessus pour être plus à l'aise. Les spectateurs se tiendront au bas, de sorte que nous pourrons ferrailler en toute liberté. Drôle de duel, tout de même ! Les témoins n'y feront pas défaut !

La foule grossissait à vue d'œil ; car l'on savait que les deux blancs allaient s'escrimer à l'arme blanche, spectacle fait pour réjouir une peuplade de guerriers.

Quand les deux hommes furent installés sur l'estrade, Mornac dit à Vilarme.

— Attention, maintenant. Avant de tomber en garde, faisons tous les saluts d'usage à l'académie.

Leur épée dans la main gauche, la poitrine effacée, le corps droit, la tête haute, ils se regardèrent un instant, frappèrent deux fois le sol du pied droit en signe d'appel, portèrent la main droite à leur épée qu'ils saisirent en l'amenant ensemble à la bouche. Les deux lames décrivirent en sifflant un double cercle à droite et à gauche, et les deux combattants se fendirent en tombant en garde.

— Allez ! cria Mornac.

Le baron que la rage dévorait ne se fit pas prier, et, pendant plusieurs minutes, son épée enveloppa Mornac en des centaines de cercles de feu. Calme, bien campé sur ses jambes, se couvrant de son arme, l'œil au guet, le poignet ferme et preste, Mornac para toutes ces bottes rapides sans rompre d'une semelle.

Lorsque le baron fatigué s'arrêta un instant pour prendre à son tour la défensive, notre Gascon s'écria :

— Eh ! sandis ! nous avons tous deux été à bonne école ! Vous avez là certain petit coup de seconde d'un effet assez surprenant… lorsqu'on ne le connaît pas. Je me flatte cependant de vous montrer mieux tout à l'heure. Vous concevez bien qu'il ne faut pas en finir tout de suite. Ce serait priver ces braves gens de leur dû. Voyez un peu comme cela les amuse.

La foule qui grouillait à leurs pieds ne se sentait pas d'aise. Chacun des coups portés et parés l'enthousiasmait.

Tout en parlant Mornac tâtait son adversaire qui arrivait assez lestement à la parade.

— Pour un homme de votre âge, dit le chevalier entre une feinte de seconde et une estocade de prime, vous avez encore le

poignet ferme. Du reste ça ne m'étonne pas, on doit avoir les nerfs solides quand on a fait le métier d'étrangler ses connaissances. Tiens ! votre riposte de quarte n'était pas mal. Seulement elle a l'inconvénient de vous découvrir. Voyez-vous ? si j'avais voulu en profiter, vous auriez maintenant six pouces de fer entre les côtes. Pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure vous avez un vigoureux poignet. Que ne vous en êtes-vous servi pour couper la respiration à cette chère madame de Vilarme. Mais, pardon, j'ai oublié de vous demander comment elle se porte ce matin, cette charmante Corneille ?

…Oh ! là ! là ! mais c'est fort gentil à voir que ces quatre feintes de tierce, de quarte, de seconde et de prime se terminant par une botte de quinte. Savez-vous que si mon épée n'eût été là, vous me touchiez ! Oui, mordious !

Les coups se succédaient avec une rapidité merveilleuse et aucun d'eux n'était encore blessé. Un œil exercé aurait vu pourtant que Mornac ménageait Vilarme. Évidemment le chevalier était plus souple, plus leste, plus prompt et plus fort que le baron déjà un peu appesanti par l'âge. Son sang-froid le servait aussi contre l'irritation de Vilarme qu'il avait soin d'exciter encore.

En bas de l'échafaud, les cris de joie et d'admiration, les trépignements des spectateurs tenaient du délire. Jamais ils ne s'étaient vus à pareille fête.

— Maintenant, fit Mornac dont l'épée supporta fermement deux ou trois coups fouettés du baron, attention, Vilarme. Avant que votre pouls n'ait battu cinq fois, je vais avoir l'honneur, le piètre honneur, de trouer votre vilaine peau en deux endroits différents ; à la cuisse et sous le sein droit. Hop ! d'une et de deux !

s'écria triomphalement Mornac dont l'épée tournoya d'abord en deux feintes de couronnement et s'enfonça tour à tour dans les endroits désignés, par une botte de quinte, aussitôt suivie d'un coup droit en prime.

Vilarme lâcha son épée, jura et tomba.

Le sang ruisselait d'entre les lèvres de ses deux blessures.

La foule stupéfaite poussa un grand cri et Mornac se croisa les bras avec un sourire des plus aimables.

— Que Satan t'étrangle ! cria Vilarme.

— Merci, et puissiez-vous bientôt le rejoindre. Vous lui ferez un fier compagnon !

On emporta le baron à moitié évanoui sous le ouigouam de la Corneille qui, en voyant son époux si maltraité, croassa comme l'oiseau dont elle portait le nom.

Quelques regards de travers furent bien lancés à Mornac, mais on ne l'inquiéta pas autrement.

Les Sauvages n'avaient pas de lois pour la punition des offenses, et se chargeaient individuellement du soin de se venger. Le duel de Mornac et du baron ne sortait donc pas de leurs habitudes. D'ailleurs ce ne devait pas être pour des Iroquois un grand sujet de peine que de voir des Français s'entr'égorger.

En regagnant son ouigouam, Mornac se disait :

— Je l'aurais achevé, si je ne m'étais retenu. J'aurais bien fait, peut-être. Car ce diable d'homme est capable d'en revenir. Les bandits de cette espèce ont la vie si dure !

q

Chapitre 14 Où l'amour l'emporte sur la haine

Trois semaines plus tard, à la tombée de la nuit, Mornac sortait de sa cabane et se dirigeait vers le ouigouam de la Perdrix-Blanche.
Le ciel était sans étoiles, l'atmosphère lourde et chargée de vapeurs. Pas un souffle de vent n'agitait les branches desséchées de la forêt dont les arbres immobiles étendaient leurs grands bras morts au-dessus de la terre couverte d'une légère couche de neige..

Il y avait dans l'atmosphère je ne sais quoi de pénible et de sinistre. La nature semblait saisie d'une de ces vagues torpeurs qui précèdent presque toujours les cataclysmes et les grandes commotions du globe.

Influencé à son insu par cette torpeur qui étreignait la nature inanimée, Mornac grommelait à part soi :

— J'éprouve un singulier malaise. C'est comme s'il y avait du malheur dans l'air. Bah ! deviendrais-je superstitieux par hasard ?... Allons, sandis ! pas d'enfantillage. Et, puisque l'heure en est venue, en avant !

Il ouvrit la portière du ouigouam et entra.

Mlle de Richecourt l'attendait auprès du feu. La Perdrix-Blanche était assise dans un coin de la cabane et ne paraissait

rien voir.

— Vous êtes prêt, mon cousin ? demanda Jeanne.

— À vos ordres, comme vous voyez.

— Partons-nous tout de suite ?

— Attendons quelques instants encore que chacun, dans le village, dorme ou soit retiré chez soi. Vous sentez-vous tout à fait rétablie, et croyez-vous pouvoir affronter les fatigues de notre long voyage ?

— Depuis trois semaines que je suis debout et que je prends tous les jours un exercice forcé, il me semble être dans la meilleure des conditions possibles pour fuir.

Ils restèrent quelque temps silencieux, songeant à la grave démarche qu'ils allaient faire.

— À la grâce de Dieu ! dit enfin Jeanne en se levant. Partons.

— Partons ! fit Mornac qui se pencha hors de la cabane. Tout est coi dans la bourgade.

Mademoiselle de Richecourt se rapprocha de la Perdrix-Blanche et lui serra la main en signe d'adieu.

Celle-ci leva de grands yeux tristes sur Jeanne et reporta ses regards sur l'enfant que Mornac avait sauvé quelques semaines auparavant.

Cette femme semblait dire dans son muet langage :

— J'ai tort de vous laisser partir. Mais avant tout je suis mère et me souviens.

Mornac lui donna aussi une chaleureuse poignée de main. Puis il souleva la portière, s'effaça pour laisser passer sa cousine, lui offrit le bras, et tous deux firent joyeusement les premiers pas vers la liberté.

Après avoir marché quelque peu dans la grande rue qui coupait en deux le village, ils obliquèrent à droite, et loin de gagner la porte des palissades, fermée à cette heure, ils se glissèrent à côté de la cabane de la mère adoptive de Mornac jusqu'à l'enceinte qui entourait la bourgade. Mornac avait, à la tombée du jour, arraché l'un des pieux et l'avait fixé de manière à ce qu'il se pût ôter facilement pour leur livrer passage.

Le chevalier enlevait tout à fait ce pieu de chêne, quand il aperçut une ombre qui semblait sortir de terre et qui cria :

— Je vous y prends, beaux déserteurs, et nous allons voir !...

L'homme n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Mornac lui asséna un grand coup du lourd bois de chêne qu'il venait d'arracher, et étendit l'intrus par terre où il resta évanoui sous la violence du choc.

— Si je ne viens pas à bout de te tuer, corbeau de malheur ! dit le chevalier, ce ne sera pas ma faute !

C'était Vilarme qui, à demi guéri de ses blessures, s'était glissé du côté de la cabane qu'habitait Mlle de Richecourt au moment où Mornac et sa cousine venaient d'en sortir. Vilarme encore faible avait voulu s'opposer inopinément à leur fuite.

— Vite, fuyons ! dit Mornac. Ce gredin peut avoir donné l'éveil. Mais rien ne bougeait aux environs, et les deux fugitifs s'enfoncèrent paisiblement dans la campagne.

Pauvres enfants ! ils s'en allaient joyeux, elle fuyant l'opprobre et lui l'esclavage, confiants en Dieu, insouciants du lendemain, mais à peine vêtus, sans autres armes qu'un couteau et qu'un arc dont il savait à peine se servir et sans autres provisions que quelques livres de sagamité. N'importe, ils fuyaient, cela suffisait à leurs aspirations du moment, et ils ne s'inquiétaient pas le moins du monde des pistes que leurs pieds laissaient visibles derrière eux dans la mince couche de neige tombée durant le jour.

Ils avaient bien marché près d'une heure dans la direction du lac Saint-Sacrement, lorsqu'ils entendirent en avant d'eux un grand bruit de voix et de pas.

— Cachons-nous ! dit Mornac. Ils sortirent du sentier pour se blottir sous des broussailles en arrière de gros arbres qui bordaient le chemin tracé dans la forêt. Bientôt ils entrevirent une centaine de Sauvages qui se dirigeaient du côté d'Agnier.

Le cœur battait si fort aux fugitifs qu'il leur semblait que le bruit de ces palpitations allait trahir leur présence.

Mais le parti de guerre, à la tête duquel était Griffe-d'Ours, continua sa marche et les dépassa sans les remarquer. Bientôt les voix et les pas se perdirent dans l'éloignement.

— Griffe-d'Ours ! dit Mlle de Richecourt à Mornac. Mon Dieu ! que nous sommes partis à temps !

— C'est vrai ! fit Mornac en se levant, nous avons une fière chance ! Dépêchons-nous de continuer notre route afin de mettre, d'ici au point du jour, la plus grande distance possible entre le village et nous.

Tous deux, les pieds trempés et refroidis par l'eau de neige, mais le cœur réchauffé par la joie du succès et le feu sacré de l'espérance, continuèrent à cheminer sous les hauts arbres et dans la nuit morne.

Les guerriers de Griffe-d'Ours se rapprochaient triomphalement du village. L'expédition avait réussi, et ils hâtaient le pas pour annoncer plus vite aux leurs la bonne nouvelle.

Quand ils furent en vue d'Agnier, ils tirèrent, du fond de leurs poitrines, de grands cris de joie qui, doublés par les échos de la forêt allèrent s'abattre bruyamment sur la bourgade endormie où chacun fut sur pied en un moment.

Hommes, enfants, femmes et vieillards, tous vinrent au-devant des vainqueurs en les acclamant de mille cris d'allégresse.

Comme Griffe-d'Ours entrait dans le village, il aperçut un homme qui se traînait sur les genoux et les mains en gémissant.

Cet homme arrivé près du chef se souleva péniblement, et, la figure souillée de sang et de boue, dit en français :

— Ils sont partis !

— Qui ?… balbutia Griffe-d'Ours.

— Mornac et la jeune fille.

— Oh ! malheur à toi, face pâle !

— J'ai voulu les empêcher de fuir et il m'a frappé.

— Quand ?

— Cette nuit même.

— Tu le hais donc aussi ?

— Oui. Il a voulu me tuer deux fois !

— Et elle, l'aimes-tu, face pâle ?

— Je l'aimais, chef. Mais maintenant je la hais !

— Vrai ?

— Oh ! bien vrai !

— Par où les oiseaux se sont-ils envolés ?

— Venez avec moi.

Vilarme tremblant, faible et soutenu par la seule rage de son cœur, guida Griffe-d'Ours vers l'endroit où la palissade forcée avait livré passage aux fugitifs.

— Dix hommes et des torches ! cria Griffe-d'Ours.

Des flambeaux de bois résineux sont allumés, et les traces des fugitifs apparaissent aux yeux ravis du chef qui, suivi de ses hommes, s'élance dans la plaine en suivant les pistes toutes fraîches.

Appuyé sur la palissade, la figure livide et souillée, Vilarme qui voyait la lumière des torches dessiner au loin, sur la neige, les ombres allongées et mouvantes des poursuivants, disait avec un sourire de démon :

— Ô vengeance ! ne vaux-tu pas mieux encore que l'amour ?

Mlle de Richecourt et le chevalier de Mornac allaient toujours marchant vers l'inconnu.

— Quand je pense que nous sommes sauvés ! disait la jeune fille à son cousin..

— Oui, grâce à Dieu, ma chère Jeanne !

Et Mornac pressait légèrement sous le sien l'avant-bras de sa cousine. Celle-ci le laissait faire, et je ne crois pas que son cœur en palpitât moins vite.

— Mais, savez-vous, continuait le chevalier, que c'est un bien rude et long voyage que nous entreprenons ?

— Regrettez-vous déjà de l'avoir commencé ?

— Oh ! Jeanne !

— Eh bien ! alors ?

— Mais ne sentez-vous pas que si ma sollicitude s'inquiète, ce n'est que pour vous seule ? J'ai tant peur que vous ne puissiez pas résister aux fatigues et…

– Et après…

— Si vous alliez retomber malade, et… mourir.

— Mourir ! Dites-moi donc, Robert, ne me vaudrait-il pas encore mieux mourir que d'être restée là-bas ?

— Ah ! c'est vrai !

— Eh bien ! donc, à la grâce de Dieu ! fit Jeanne en levant ses beaux yeux vers le ciel. Mais… n'avez-vous pas senti ?

— Quoi ?

Il m'a semblé que le sol tremblait sous mes pieds. Tiens !

— Vous avez raison !… Pourtant je ne sens déjà plus rien.

— Oui, c'est fini ; seulement une légère secousse. Savez-vous que les tremble-terre ont été fréquents depuis l'année passée. Oh ! mais… avez-vous entendu ?

— Quoi !… encore ?

— Non ! des bruissements de pas derrière nous ! Oh ! voyez ! des lumières ! Mon Dieu ! on nous poursuit ! Nous sommes perdus !

Mornac entraîna la jeune fille en dehors du sentier, et tous les deux se tapirent derrière une touffe de broussailles.

Il était temps. Déjà la lueur des torches se projetait sur le sentier jusqu'à l'endroit qu'ils venaient de quitter, et montait jusqu'au faîte des arbres qui semblaient étonnés de se voir si brusquement éclairés.

En avant de ses hommes, penché sur le sol comme un chien qui flaire la piste du cerf, Griffe-d'Ours suivait les traces laissées par les pieds imprudents des fugitifs.

Au lieu où Mornac et Jeanne s'étaient jetés hors du sentier, Griffe-d'Ours leva la tête, poussa un cri et sauta dans le fourré.

Jeanne sentit son cœur vibrer comme la corde d'un luth prête à casser.

Mornac tira son couteau de chasse.

Griffe-d'Ours l'aperçut.

Les deux hommes bondirent l'un sur l'autre et s'étreignirent ensemble.

Il y eut deux cris, deux éclairs, suivis d'une lutte terrible.

Les deux combattants roulèrent sur la neige qui se teignit de sang.

Mornac était seul contre plus de dix.

Les lâches se ruèrent tous sur lui et le garrottèrent. Une longue blessure éraflait son flanc gauche. Le couteau de l'Iroquois avait heureusement glissé sur les côtes.

Griffe-d'Ours se releva en portant la main à son épaule droite d'où le sang coulait en abondance.

— Le bras du visage pâle n'entamera plus la chair d'un chef, dit-il froidement. Le jeune homme va mourir cette nuit même, comme je le lui avais dit. Il sera brûlé pour avoir tenté de s'enfuir. Et la vierge pâle sera enfin ma femme. Au village !

Deux guerriers soulevèrent Mornac pour l'emporter.

Griffe-d'Ours s'approcha de Mlle de Richecourt.

— Arrière de moi ! cria-t-elle.

Et ce regard dominateur qui avait déjà fait courber le front du guerrier, s'en fut encore brûler l'œil de l'Iroquois qui n'en put supporter la fierté magnétique.

— Que la vierge blanche marche donc devant moi, dit-il.

Jeanne passa superbe à côté de lui, en l'écrasant de toute l'expression de mépris dont la fille des comtes de Richecourt aurait su accabler ce sauvage bandit, sous les lambris dorés du château de Kergalec.

Griffe-d'Ours se mit à la suivre en tremblant de rage, de faiblesse et d'amour.

— Oh ! cette femme ! quelle force inconnue a-t-elle donc en elle-même ? pensait-il, pour que moi, Griffe-d'Ours, la Main-Sanglante, je tremble devant un seul de ses regards, comme l'oisillon sous l'œil ardent de l'aigle ! Que l'amour de cette femme doit être puissant ! Sa haine est si forte !

Les tristes pensées qui agitaient l'âme des captifs ! S'être sentis si près de la liberté et voir tout à coup leurs liens se resserrer plus fortement que jamais !

— Cette fois-ci, c'en est pardieu fait de moi ! grommelait Mornac. Et ma pauvre cousine !... Elle qui, je crois, commençait à m'aimer !... Aussi bien faut-il que je sois l'être le plus infortuné de la création !

— Vous nous avez donc abandonnés, mon Dieu ! soupirait Jeanne. Oh ! veuillez me pardonner, alors ; mais je serai morte avant que le souffle de ce bandit effleure ma figure... Mon malheureux cousin qu'ils vont torturer, et par ma faute ! Il me semblait qu'il m'aimait un peu ! Et moi qui, tout en feignant de n'en rien croire, faisais les plus doux rêves d'avenir ! Mon Dieu ! mon Dieu ! avions-nous donc consommé notre part de jouissances terrestres ! et sommes-nous déjà mûrs pour la mort ? Pourtant je suis si jeune et j'ai tant souffert !

De grands cris accueillirent les captifs, lorsqu'ils rentrèrent au village.

Des centaines de torches éclairaient la bourgade.

En un instant le sort de Mornac fut décidé.

Il fut poussé vers un poteau planté sur une éminence qui s'élevait à l'extrémité du village et y fut solidement attaché.

— Avant de t'offrir en victime au Dieu de la guerre, dit Griffe-d'Ours à Mornac, on va faire ta toilette de mort.

Deux Iroquois préposés à cet apprêt funéraire, apportèrent des couleurs et se mirent à peinturlurer Mornac des pieds à la tête.

Tandis que l'un lui teignait la jambe droite en rouge, l'autre bariolait sa cuisse gauche du plus vif indigo. Et ainsi de suite en remontant vers la poitrine et la face. Après quelques minutes, tout le corps du chevalier offrait aux yeux des spectateurs les nuances variées de l'arc-en-ciel.

— C'est pourtant bien assez de mourir par le feu, grommelait le Gascon, sans être attifé d'une aussi ridicule manière. Il y a, sandious de singulières destinées dans certaines familles ! Qui aurait cru, par exemple, lorsque j'étais à Paris, il y a quelques mois à peine, que le dernier descendant de cette grande lignée des Mornac, dont plusieurs chefs moururent en Palestine, casque en tête, bardés de fer et la lance au poing, qui aurait cru que le dernier petit-fils de ces preux paladins finirait burlesquement ses jours au milieu de pareils moricauds, nu comme Adam et bigarré tel que les fous des anciens rois de France ! Heureusement que je suis le dernier de ma race ; car ma mémoire inspirerait peu de respect à ceux qui auraient à porter mon nom. Ô mes aïeux ! si l'on peut rire encore par delà l'huis du tombeau, vos mâchoires dégarnies doivent se détendre largement sous vos crânes vides à l'ébouriffant aspect de votre dernier rejeton !

Sa toilette funèbre terminée, l'on entoura le chevalier de fagots de bois sec. On eut soin pourtant de les placer à quelques pieds du supplicié, afin que le feu ne le rôtit qu'à distance et qu'il fût plus longtemps à souffrir. Souvent les victimes ainsi calcinées à petit feu, mettaient une couple de jours à mourir.

À en juger par l'art minutieux avec lequel on disposa le bûcher autour de Mornac, le malheureux en avait bien pour deux ou trois journées à sentir ses chairs roussir et se carboniser sous l'action lente du feu avant que d'exhaler son âme avec son sanglot suprême de souffrance.

Lorsque le dernier fagot eut été disposé sur la pile de bois qui entourait, à cinq ou six pieds de distance, la victime jusqu'à la hauteur des hanches, on abaissa les torches allumées, et, tout aussitôt des langues de flamme se mirent à lécher le dessous du bûcher, tandis que le bois sec crépitait sous les étreintes du feu.

Durant les quelques minutes qui suivirent, une épaisse fumée s'éleva en voilant la lumière.

À demi suffoqué par cette âcre senteur, Mornac éternuait, toussait et crachait les jurons les plus énergiques de son répertoire.

— Je voudrais pardieu bien savoir un peu… pouah ! ce que j'ai pu faire à la Providence… pour qu'elle me ballotte ainsi… mordious !… de supplice en torture !

Les bourreaux riaient aux larmes.

Bientôt la flamme claire sortit victorieuse du bûcher, et, grondant, s'éleva de plusieurs pieds en enserrant le supplicié dans un cercle de feu.

Secouées par le vent, de larges banderoles de flammes flottaient autour de la victime qui voyait leurs replis flamboyants se dérouler jusqu'à son corps pour l'étreindre en des caresses mortelles.

Cette scène terrible éclairée par ce brusque surcroît de lumière, avait comme un reflet des spectacles de l'enfer, lorsque les murs ardents de la fournaise éternelle se rougissent sous l'action de la flamme ranimée par le supplice de quelque nouveau damné.

Au centre de l'impitoyable cercle de feu, dominant la foule qui ondoyait au pied du tertre où s'élevait le bûcher, apparaissait Mornac, le front contracté par la douleur qu'il commençait à ressentir, les yeux chargés d'éclairs, mais gardant toujours aux lèvres ce dédaigneux sourire qui ne le devait quitter qu'après son dernier sarcasme et son dernier soupir.

En bas, aux pieds de la victime, s'étendait une mer de têtes hideuses, grouillantes et hurlantes sinistrement éclairées par la lueur du bûcher et du feu des torches, que traversaient pourtant de larges traînées du brouillard qui, cette nuit-là, pesait lourdement sur la terre. Ainsi comprimée, la lumière qui s'élevait du sol semblait arrêtée par la voûte basse et visqueuse de quelque souterrain de l'enfer.

En jetant un coup-d'œil de mépris sur cette foule cruelle qui s'enivrait de son supplice, Mornac aperçut au premier rang Vilarme qui n'eut pas plus tôt rencontré son regard qu'il s'écria :

— Eh bien ! chevalier de malheur, nous avons notre tour à ce qu'il paraît ! Comment allez-vous là-haut ? Chaudement, n'est-ce pas ! Je suis bien vengé. Sachez que c'est moi qui ai dénoncé votre fuite à Griffe-d'Ours !

— En ce cas, baron de Vilarme ! cria Mornac, que le dernier mot d'un gentilhomme ajoute à ton titre connu d'assassin celui bien mérité de traître et de lâche ! Maintenant que l'honnête homme t'a flétri, laisse le chrétien qui va mourir prier Dieu de te pardonner tes méfaits comme je te pardonne moi-même.

Vilarme lui montra le poing en signe de défi.

Mornac tourna la tête afin de ne plus voir l'exécrable face du bandit triomphant.

Tout à coup l'expression de la figure du chevalier changea. De dure et de railleuse qu'elle était, elle prit tout aussitôt l'empreinte d'un profond attendrissement.

Il venait d'apercevoir Jeanne, sa cousine bien-aimée, Jeanne qui levait vers lui ses grands yeux noirs pleins d'angoisse et de larmes.

Oh ! ce qu'ils se dirent ces deux regards qui se croisèrent en ce moment ! Rendre ce qu'ils contenaient de détresse, de regret et d'amour, demanderait des mots d'une telle énergie que jamais langue humaine n'en pourrait inventer d'assez forts.

— Grand Dieu ! s'écria Mornac, se sentir ainsi aimé pour la première fois et mourir…

Il se roidit dans ses liens comme pour les casser, mais s'arrêta soudain.

Un grondement étrange et sourd courait sous ses pieds.

Était-il causé par la foule ? Et pourquoi ?

La multitude s'était tue, et l'on n'entendait plus aucun bruit de voix.

C'était comme un frémissement de la terre et, qui parti de loin se rapprochait rapidement.

Ce fut bientôt comme le grondement du tonnerre, et l'on entendit les rochers des montagnes voisines, rugueuses arêtes du globe, frémir et s'entrechoquer sur leurs bases.

Dans la forêt les arbres secoués sur leurs racines haletaient et craquaient.

Brusquement remués par cette puissante commotion, les fagots du brasier se mirent à rouler de toutes parts au bas du tertre. Le feu diminua d'intensité, et Mornac en ressentit aussitôt un grand soulagement.

Sans être terrifiée par cette effroyable convulsion de la nature et semblant, au contraire, en retirer une inspiration subite, Jeanne de Richecourt profita du mouvement rétrograde de la foule pour s'élancer vers le bûcher.

Chancelant sur le sol qui vacillait, et sans craindre le feu du brasier, elle s'élança, bondit et vint tomber tout à côté de Mornac dans l'espace libre laissé entre lui et le feu.

Dans l'effort qu'elle fit pour franchir la barrière de flamme, le cordon qui retenait ses cheveux roulés sur le sommet de la tête se rompit, et sa chevelure, sa luxuriante chevelure brune se répandit et roula par torrents sur ses épaules.

Passant autour du cou de son cousin son beau bras ferme et nu qui avait aussi rompu les attaches de la manche de sa robe,

elle s'arrêta frémissante auprès de lui qui tremblait à la fois de bonheur, et de peur pour la noble femme qui exposait ainsi ses jours.

— Robert ! dit-elle, mourons ensemble !

— Ô Jeanne ! ma Jeanne bien-aimée ! dit Mornac en faisant des efforts inouïs pour rompre ses liens et enserrer la taille flexible qui se cambrait vers lui. Avant que je meure, oh ! laisse-moi te dire que je t'aime comme je n'ai jamais aimé femme au monde !

— Je vous crois, Robert ! et moi aussi je vous aime, tout comme vous m'aimez ! Jamais homme n'a senti battre mon cœur si près du sien. Jamais mes lèvres n'ont été effleurées par la bouche d'un homme ! Eh bien, voici les miennes qui vous demandent et vous donnent le baiser des fiançailles… des fiançailles de la mort !

Sur la terre qui craquait éperdue sous ses pieds, en face de cette multitude ébahie, devant le regard des hommes comme sous l'œil de Dieu qui voyait leur agonie, Mlle de Richecourt approcha ses lèvres des lèvres brûlantes de Mornac, et leurs bouches s'unirent en un baiser suprême, comme si leurs âmes eussent dû s'étreindre aussitôt pour s'élancer au ciel.

Leur corps eut comme un frémissement spasmodique, et un instant leurs yeux se fermèrent comme aveuglés par le rayonnement de leur félicité.

Mais cela n'eut que la durée d'un éclair. Comme si elle eut puisé une force nouvelle en ce baiser à la fois chaste et brûlant, Mlle de Richecourt redressa sa taille un instant affaissée, puis se tour-

na vers la foule des Sauvages stupéfaits qui croyaient voir à chaque instant la terre ébranlée s'écrouler dans un immense effondrement. Sans quitter de son bras gauche le cou de son fiancé, elle étendit sa droite sur la foule et cria d'une voix vibrante :

— Au nom du Dieu vivant, arrêtez ce supplice !

Les entrailles de la terre, agitées ainsi qu'en mal d'enfant, grondaient toujours et semblaient vouloir faire éclater leur gigantesque enveloppe, comme pour en faire jaillir un monde et le lancer dans l'espace.

Épouvantés par ce fracas immense, les Sauvages superstitieux furent frappés d'étonnement à la vue de cette femme superbe et impassible sur le globe en démence, et la prenant pour un génie courroucé qui commandait aux éléments de détruire la terre, ils se prosternèrent à ses pieds.

Oh ! c'est qu'elle était belle aussi !

Éclairée par le brasier, sa noble taille se découpait en lignes harmonieuses et hardies sur le ciel noir, et, sous son front altier, sous ses grands yeux étincelants, sous sa bouche fière et son gracieux col ombragé par de luxuriants cheveux, on voyait sa gorge, seule, agitée, bondir et rebondir sur sa forte poitrine.

C'était, ce qu'ils ne connaissaient pas, ces barbares enfants des bois, c'était la grande dame dans tout le splendide éclat de la jeunesse et dans le feu de l'action d'un dévouement surhumain. C'était la digne fille des anciens preux de la vieille France. C'était la vierge forte, fière et sublime, c'était le chef-d'œuvre de Dieu !

Profitant de la stupeur des Sauvages, Jeanne tira de son corsage le stylet tranchant qu'elle y portait toujours, et coupa d'une

main ferme les liens qui retenaient Mornac attaché.

— Maintenant, dit-elle d'une voix brève et saccadée par l'émotion, écartez ces fagots embrasés. Lorsque nous aurons sauté pardessus, descendons gravement le tertre et traversons la foule à pas lents. Ce tremblement de terre nous sauvera.

— Oh ! sublime Jeanne ! ne voyez-vous pas que c'est vous seule qui m'aurez sauvé !

— Non pas moi seule, Robert, mais bien Dieu lui-même.

Mornac devenu libre de ses mouvements, renversa, écarta du pied les tisons ardents, franchit avec Jeanne cette barrière de feu et descendit avec elle vers les Iroquois.

Le grondement souterrain semblait s'éloigner et les trépidations du sol diminuer d'intensité.

— Passage ! dit Mlle de Richecourt en étendant d'un geste superbe sa main sur la multitude prosternée.

La terre ne frémissait plus qu'à peine.

La foule s'ouvrit devant Jeanne digne et radieuse comme Béatrix traversant, suivi du Dante, les sombres retraites du purgatoire.

La commotion du sol cessa tout à fait et l'on entendit les derniers roulements souterrains aller se perdre et mourir au loin dans les montagnes.

q

Chapitre 15 Le fantôme de la grotte

A une distance d'un quart de lieue du grand village d'Agnier s'élevait le cimetière particulier de la bourgade.
Lorsqu'un Iroquois mourait, son cadavre était mis dans une espèce de cercueil formé de grosse écorce, et élevé sur quatre poteaux, en plein air. Pendant huit ou dix années, on continuait d'en user ainsi avec tous les défunts, à mesure qu'ils décédaient, et on les déposait tous, les uns à côté des autres, à plusieurs pieds au dessus du sol.

Tous les dix ans venait la fête des morts. Les habitants d'un même village descendaient alors ces bières, et enveloppaient les ossements de leurs proches dans des pelleteries précieuses.

Puis le pays entier était solennellement convoqué sur un même point.

Chacun emportait des présents destinés aux parents décédés. C'était ordinairement des colliers, des haches et des chaudières en cuivre.

On creusait une grande fosse commune que l'on tapissait de peaux de castor, et les ossements y étaient offerts. Après avoir placé au-dessus des nattes et des écorces, on les recouvrait de terre, et l'on dressait une clôture de pieux tout autour de ce vaste tombeau pour le mettre à l'abri des profanateurs. 1

À deux arpents du cimetière aérien et particulier d'Agnier s'étendait un rocher couvert d'arbustes touffus. Par suite de quelque commotion terrestre, la base du rocher s'était fendue et avait, en se séparant, formé une caverne sans issue qui s'étendait à une trentaine de pieds de profondeur. Brusquement séparées à

leur base, dans une largeur de quinze pieds, les parois de la grotte étaient retombées l'une sur l'autre, à la partie supérieure, de manière à former un angle dont la pointe faisait le toit de la caverne.

À cause du voisinage immédiat du champ des morts, les habitants d'Agnier ne pénétraient jamais dans cette grotte dont l'entrée se cachait d'ailleurs au regard sous un massif de broussailles.

À l'heure où Mornac, attaché au poteau du supplice, semblait près de dire à la vie un éternel adieu, si, bravant la crainte instinctive que vous eût inspiré la proximité du cimetière dont les muets habitants dormaient immobiles sur leurs sarcophages aériens rendus encore plus fantastiques par l'obscurité de la nuit, vous eussiez bravement écarté les broussailles qui formaient l'entrée de la grotte, vous auriez pu voir, au fond de la caverne, à la lueur pâle d'un tout petit feu, un homme assis par terre, les coudes sur les genoux et la tête perdue dans les deux mains.

Qui veillait donc ainsi, seul, en cet endroit solitaire, à une heure aussi avancée ?

Était-ce le spectre de quelque Iroquois décédé qui venait réchauffer ses pauvres os glacés par la mort et la bise d'hiver ?

Ou bien encore l'âme frissonneuse d'un malheureux Huron tué dans les environs d'Agnier, et jeté dans la caverne, et revenant à cette heure des fantômes se plaindre du destin cruel qui l'avait fait périr loin des rives aimées du lac Huron ?

Car elle gémissait cette ombre assise auprès du feu discret, et vous auriez vu ses épaules se soulever fréquemment par des sanglots étouffés.

On sait qu'après la mort, notre âme ne doit plus ranimer le corps que lorsque la trompette des archanges aura sonné là-haut la résurrection de toutes les races humaines disparues. Or, en l'examinant bien, vous auriez remarqué que ce corps faisait ombre sur la paroi de la caverne, car il s'interposait entre le feu et le mur de la grotte.

Ce ne pouvait donc être un spectre ; car évidemment il n'eût pu arrêter la lumière, tout comme le corps opaque et lourd qu'il nous faut traîner si misérablement ici-bas.

Son costume vous eut ensuite indiqué que c'était un blanc et non quelque sauvage habitant des bois.

Cet homme était français et jeune. En l'écoutant bien, vous l'auriez entendu murmurer :

— Qu'il me tarde de savoir ce qu'elle est devenue ?… Ces barbares l'ont-ils respectée ? Est-elle morte ou vit-elle encore dans un état pire cent fois que la mort ?… Horrible incertitude, quand donc cesseras-tu de déchirer mon cœur ?…

Ces paroles, lectrice timorée, qui frissonnez de peur au seul nom de fantôme, vous doivent rassurer tout à fait. Elles vous disent clairement que le personnage mystérieux de la grotte est un jeune amoureux qui soupire après l'objet de ses vœux absent. Rien de moins surnaturel, et c'est, je pense, un titre à ce que vous vous rapprochiez de lui avec toute la sympathie qu'il mérite.

D'ailleurs, madame, l'air est froid au dehors, et franchement, pas plus que vous je n'aime à voir cette longue et funèbre rangée de morts se découper sinistrement sur le ciel blafard, du haut de

ces échafauds dont les longs pieds grêles se dressent eux-mêmes au-dessus du sol comme autant de spectres menaçants.

Nous entrons donc.

Votre pied, si léger qu'il soit, belle dame, vient de froisser une branchette. Ce bruit presque imperceptible éveille l'attention du jeune homme qui n'est pas – veuillez bien lui pardonner cette faiblesse, – tellement absorbé dans ses tristes pensées, qu'il puisse oublier le dangereux voisinage de l'endroit où il se trouve.

Son visage inquiet se tourne de notre côté. Mais il n'aurait garde de nous voir. Comme il craint une surprise, il se saisit de son mousquet et accourt à l'entrée de la grotte.

Nous nous effaçons pour le laisser passer. Il se penche en dehors et scrute du regard les abords de la caverne.

Il se convainc bientôt qu'il est en sûreté, puisqu'il retourne prendre sa place et sa position d'amoureux en peine.

N'importe, nous avons eu le temps d'apercevoir ses traits, et c'est à peine si nous avons pu retenir un cri de surprise en reconnaissant notre jeune ami Louis Jolliet.

On se rappelle la profonde affliction du jeune homme lors de l'enlèvement de Mlle de Richecourt, à la Pointe-à-Lacaille, par Griffe-d'Ours et sa bande. Il aurait voulu courir immédiatement sus aux ravisseurs. Mais la prudence de Joncas et les larmes de sa mère l'avaient forcé de dévorer dans l'inaction les désespoirs qui déchiraient son cœur.

Le coup était trop soudain et trop fort pour le pauvre garçon qui était aussitôt tombé dans un état de marasme effrayant.

À la vue de la grande douleur du jeune homme, Joncas, plus ému qu'il ne le voulait faire paraître, lui dit :

« Écoutez, monsieur Louis, soyez raisonnable. C'est impossible aujourd'hui de poursuivre les Iroquois. Nous serions forcés de laisser votre mère et ma femme seules ici et sans protection, exposées aux violences d'autres faillis chiens d'Iroquois.

« Dans une journée ou deux nous aurons fini la moisson. Nous en chargerons notre chaloupe et le grand bateau que j'ai bâti, l'hiver dernier, tout exprès pour emporter notre grain à Québec.

« Tandis que vous remonterez le fleuve avec ces embarcations, le Renard-Noir et moi explorerons, au moyen du canot d'écorce, la grève et les îles où nous trouverons probablement quelques traces du passage des Iroquois. Pendant ce temps vous resterez au milieu du fleuve avec madame et ma femme afin de les protéger en cas d'attaque.

« Une fois arrivés à la ville nous les y laisserons en sûreté pour aller ensuite avec vous sauver mademoiselle et les autres. Il en sera temps encore, car les Sauvages vont certainement emmener avec eux, dans leur pays, mademoiselle Jeanne, monsieur de Mornac et ce baron de Vilarme dont la figure, entre nous, ne me plaît pas beaucoup. Il n'y a que ce pauvre Jean Couture dont j'ai grand-peur qu'ils ne se défassent immédiatement, vu qu'ils n'ont pas d'intérêt à le garder vivant comme Mlle Jeanne et les deux messieurs, que leur position rend précieux comme otages. Vous savez comme moi qu'il arrive assez rarement que les Sauvages tuent tout de suite les personnes de distinction qu'ils ont pu prendre en vie et capables de les suivre. Ils préfèrent les garder

dans leurs villages pour les échanger contre les prisonniers que nous leur faisons aussi quelquefois. »

— Mais mademoiselle de Richecourt ?

— Soyez tranquille à son égard. Tant qu'il restera un souffle de vie à ce jeune gentilhomme qui est son cousin, elle n'aura rien à craindre. Il m'a l'air assez déterminé pour tenir tous ces bandits à distance.

Jolliet secoua tristement la tête en montrant combien il était peu convaincu par ce raisonnement spécieux dont le bon Joncas s'efforçait de le consoler.

Il fallait pourtant bien se rendre ; et la main tremblante de sa mère, qui vint s'appuyer sur son épaule fit taire les élans de la passion que Jolliet sentait bondir en lui.

— Tu l'aimes bien plus que moi ! lui dit Mme Guillot dont les yeux pleins de larmes se fixèrent sur les traits décomposés de son fils.

Celui-ci ne put répondre, et, pour cacher ses larmes se jeta dans les bras de sa mère.

Deux jours plus tard, deux embarcations, les voiles déployées, sortaient de la rivière à Lacaille. Jolliet conduisait le bateau. La chaloupe était dirigée par la femme de Joncas et Mme Guillot.

Quant à Joncas et au Renard-Noir, ils venaient de s'enfoncer dans le bois, à l'endroit où les Iroquois et les captifs avaient disparu, deux jours auparavant.

Les deux embarcations doublaient la Pointe-à-Lacaille, lorsqu'un cri partit du rivage et attira l'attention de Louis Jolliet.

Il aperçut ses deux amis qui lui faisaient signe de les aller chercher sur la rive.

Les ancres furent jetées au fond de l'eau, et Jolliet se rendit à terre sur le canot d'écorce du Renard-Noir.

— C'est ici qu'ils se sont embarqués, lui dit Joncas. Voyez-vous leurs pistes dans le sable. Ils sont partis trop à la hâte pour les effacer.

Jolliet se baissa vers le sol et reconnut, entre toutes les autres, l'empreinte légère du petit pied de Jeanne.

Il s'agenouilla sur la grève et embrassa cette trace en la mouillant de ses larmes.

— Pardonnez-moi, dit-il ensuite à Joncas en se relevant, mais c'est tout ce qui me reste d'elle !

— À votre âge j'en aurais fait autant.

— Lorsque Fleur-d'Étoile courait, jeune fille, sur les bords du grand lac, le Renard-Noir baisait la tige des fleurs qu'elle avait courbées sur son passage ; et le chef indien n'en rougissait point de honte, repartit le Huron qui jeta un regard plein de bonté sur Louis Jolliet.

Les trois hommes s'embarquèrent dans le canot et gagnèrent les deux embarcations ancrées à quelques arpents de la rive. Puis ils continuèrent leur course, Jolliet guidant les deux embarcations à voiles, tandis que le Renard-Noir et Joncas rasaient avec la pirogue tantôt la rive sud, tantôt le bord des îles qui dorment au fil de l'eau en remontant jusqu'à la capitale.

Ce fut ainsi qu'ils trouvèrent sur l'île Madame les restes à demi consumés du pauvre Jean Couture qu'ils emportèrent avec eux pour les déposer en terre sainte.

Les pistes laissées sur le sable de la petite anse où les Iroquois s'étaient rembarqués montraient clairement qu'ils avaient continué de remonter le fleuve. Toutes étaient tournées vers le haut de la rivière.

— Vous voyez que je ne m'étais pas trompé, dit Joncas à Jolliet. Ils n'ont sacrifié que ce pauvre Jean Couture et sont repartis pour leur pays avec les autres. Ayez bon espoir, monsieur Louis. Nous les rejoindrons avant longtemps.

Nos voyageurs arrivèrent à la ville au milieu de la nuit suivante. L'émoi fut grand dans la capitale quand on connut le triste événement ; et M. de Mésy qui apprit la détermination de Jolliet et de ses deux compagnons à se rendre au pays des Iroquois, les fit mander tous trois en son château Saint-Louis, et leur offrit quelques soldats pour les accompagner.

Joncas refusa en disant :

— Vous ne sauriez, monseigneur, nous donner une troupe assez considérable pour aller attaquer ouvertement les Iroquois dans leurs villages. Les quelques hommes que vous nous offrez nous nuiraient plutôt que de nous aider. C'est de la ruse seule, ou à peu près, dont nous allons nous servir pour délivrer nos gens. À ce compte-là, le chef huron, M. Jolliet et moi réussirons mieux tout seuls. Notre petit nombre nous permettra de nous tenir cachés dans les environs des bourgades iroquoises et attirera moins l'attention. Nous vous remercions donc, monseigneur, de votre bonne offre à laquelle nous sommes pourtant fort sensibles.

Au besoin, Joncas, qui avait fait tous les métiers, savait assez bien tourner une phrase.

Le moment du départ arrivé, Mme Guillot se pendit au cou de son fils en pleurant.

— Mère chérie, lui dit Jolliet pour l'apaiser, croyez bien que j'en suis désolé non moins que vous, mais il le faut pourtant. Ne l'aimerais-je pas que ce serait encore un devoir pour moi d'aller sauver de l'ignominie celle que vous avez recueillie sous votre toit, et à laquelle vous avez servi de mère pendant plusieurs années. Je suis un homme maintenant, et je dois secourir mes semblables au péril de ma vie.

— Oui, dit Mme Guillot en souriant au milieu de ses pleurs, tu es en effet devenu un homme ; je ne m'en aperçois que trop, hélas ! au changement de ton affection filiale en un autre sentiment dont je ne me puis empêcher d'être jalouse.

— Que voulez-vous, ma mère ? Outre que je ne saurais me défendre de suivre les lois de la nature, je ne fais qu'obéir à celles de Dieu lui-même. N'a-t-il pas dit quelque part : « L'homme quittera son père et sa mère pour suivre… »

— Sa compagne. Oui, mon fils. Mais elle ne l'est pas.

— Elle le sera peut-être un jour.

— Si elle ne t'aimait pas et méprisait tes avances.

— Ô mère ! ne dites point cela. Je me tuerais !

— Louis !

— Pardon ! mère, oh ! mille fois pardon ! Mais bénissez-moi, plutôt que de me pousser à proférer des paroles aussi condamnables et priez Dieu de me ramener bientôt dans vos bras avec celle que j'aime et que vous aurez peut-être avant longtemps une double raison d'appeler votre fille.

Mme Guillot étendit ses mains tremblantes sur le front de son fils et lui dit :

— Tu es un noble cœur et, après tout je n'en suis que plus fière de te voir ainsi. Va, que Dieu t'accompagne et protège ton retour.

Jolliet la serra une dernière fois dans ses bras et s'élança au dehors où Joncas et le Renard-Noir l'attendaient.

Je ne m'arrêterai pas à raconter tous les incidents qui signalèrent leur voyage.

Grâce à l'habileté de l'ancien coureur des bois et du chef huron, il leur fut bientôt facile de retracer la marche du parti de Griffe-d'Ours. Ils campèrent aux mêmes endroits où les Iroquois s'étaient arrêtés et purent constater, par diverses observations dues à leur perspicacité, que leurs amis étaient vivants.

À chacune de ces précieuses découvertes le cœur de ce pauvre Jolliet bondissait de joie, et sa pensée réjouie courait d'avance au devant de celle qui, sans le savoir, avait emporté la meilleure partie de cette âme ardente de jeune homme.

Un accident imprévu vint pourtant le replonger bientôt dans un affreux découragement.

En faisant le portage nécessité par les rapides auxquels on donna plus tard le nom de M. de Chambly, Jolliet qui était chargé

ainsi que ses deux compagnons, perdit pied sur une roche humide et tomba en se donnant une forte entorse. Quand il voulut se relever, la douleur le fit chanceler de nouveau, et, malgré les efforts les plus héroïques, il lui fut impossible de marcher plus loin.

— Je vous en supplie, mes amis, dit-il alors à ses compagnons, laissez-moi seul ici, et allez les sauver ! Vous me reprendrez en revenant.

— Oui, tout de suite, répliqua Joncas. Pour que vous soyez pris et massacré par les Iroquois ou mangé par les bêtes sauvages. C'est un malheur que ce retard, mais enfin nous ne pouvons vous écouter. Nous allons vous soigner et quand vous serez en état de nous suivre nous continuerons nos recherches. En attendant éloignons-nous de ce sentier et cherchons un abri quelque part.

Je laisse au lecteur le soin de compter les larmes que Jolliet dut répandre et les soupirs qu'il poussa pendant les trois semaines qu'il lui fallut rester dans l'inaction la plus complète.

Enfin, grâce aux compresses d'herbes et de plantes sauvages, et encore plus, je crois, au soin que prit Joncas de ne point laisser le jeune homme tenter de faire un seul pas avant le temps voulu, les trois compagnons se remirent en marche au bout de vingt-deux jours.

Pour ne point fatiguer Louis Jolliet et aussi de crainte de tomber inopinément sur quelque parti d'Iroquois à mesure qu'ils approchaient du pays de ces derniers, les trois amis n'avancèrent plus dès lors que très lentement. Ils mirent près de deux semaines à franchir le court espace qui les séparait de la grande

bourgade d'Agnier près de laquelle ils rôdèrent durant plusieurs journées avant de s'assurer que les captifs y étaient détenus.

Une fois certains que c'était sur ce point que devaient se concentrer leurs opérations, le Renard-Noir conduisit Joncas et Jolliet dans la caverne où nous avons retrouvé le pauvre amoureux.

Le chef huron connaissait cette grotte dans laquelle il avait trouvé un refuge assuré à chacune de ces sanglantes expéditions qu'il avait faites tous les ans dans les cantons iroquois, depuis la mort de Fleur-d'Étoile.

Ce fut là qu'ils développèrent leur plan et s'en partagèrent les moyens d'exécution.

Le matin du soir où nous avons quitté Mornac encore une fois miraculeusement sauvé de la mort, pour retrouver Jolliet, Joncas était parti afin d'aller faire quelques achats indispensables au fort d'Orange qui n'était distant que de quelques lieues du grand village d'Agnier.

Quant au chef huron, il devait en ce moment rôder non loin du village, puisqu'il y avait plus de deux heures qu'il avait quitté la caverne quand nous y avons pénétré.

Jolliet était donc là, seul avec ses pensées, seul avec ses craintes, seul avec son amour ignoré.

Il songeait, d'abord aux dangers sans nombre que Jeanne devait courir ; à la sauvage violence de Griffe-d'Ours ; aux desseins pervers qu'il avait cru deviner depuis longtemps sous le masque de Vilarme.

Avait-elle pu éviter leurs pièges… ?

Puis il pensait à Mornac et son cœur se crispait à la seule idée qu'elle aimait déjà le chevalier.

Et lui-même pourrait-elle l'aimer jamais ?

Oh ! non, sans doute. En supposant qu'elle eût quelque inclination pour lui, pourraient-ils échapper aux Iroquois et regagner Québec au milieu des périls de toutes sortes, et des rigueurs de l'hiver qui allait commencer ?

En face de ces problèmes insolubles le découragement le reprenait avec plus de vigueur que jamais.

Tant qu'il avait été loin de Jeanne et qu'il ne s'était agi que de travailler à la sauver, son courage ne s'était pas démenti. Mais maintenant qu'il la savait vivante (car la veille encore, comme il était caché non loin du village, il l'avait aperçue à distance) maintenant que le moment de l'action était venu et qu'il allait falloir agir, les forces lui manquaient.

Était-ce donc lâcheté de sa part ou simplement faiblesse physique ou morale ?

Non. C'est qu'il lui manquait la foi des amants, qui est la certitude d'être aimé et qui, comme sa sœur en religion, peut transporter des montagnes. Et plus l'instant suprême approchait, et moins il avait la certitude de voir jamais son affection payée de retour.

Au moment où nous l'avons retrouvé, il en était arrivé à cette période d'abattement où à force de raisonnements absurdes avec

soi-même, on en vient à se croire encore plus malheureux qu'on ne l'est en réalité.

Pour nous servir d'une expression toute moderne et empruntée au langage des rapins des ateliers parisiens : il broyait du noir.

Il descendait donc rapidement au fond des abîmes du désespoir, lorsqu'un grand bruit souterrain le tira de la torpeur où il était plongé.

Il releva la tête et prêta l'oreille à cette rumeur immense qui semblait venir des entrailles du globe.

Bientôt le sol se prit à trembler sous ses pieds, tandis que le rocher dans lequel était creusé la grotte gémissait en craquant de toutes parts.

Il comprit aussitôt que c'était un tremblement de terre.

Son premier mouvement, celui de l'instinct de la conservation poussa Jolliet à s'élancer hors de la grotte.

Mais un éclair de raisonnement brilla dans son œil et fut suivi d'un sourire amer qui plissa sa lèvre pâle.

— Bah ! à quoi bon fuir la mort ! se dit-il. Si elle veut de moi, elle saura me trouver tout aussi bien au dehors que dans les flancs de ce rocher !

Il se rassit au milieu du vacarme épouvantable de la montagne en démence.

Au-dessus de sa tête, les rochers secoués rudement se heurtaient l'un contre l'autre et claquaient comme les dents d'un

homme empoigné par la frayeur.

Autour de lui, de toutes parts, retentissait l'effroyable grondement des larges pans de roc qui se frottaient l'un sur l'autre et mugissaient comme les meules énormes de quelque moulin de géants.

Ce fracas qui semblait répondre au trouble de son cœur, enivra Jolliet. Le front haut, l'œil hardi et la bouche fière, il restait impassible, lui, être impuissant et faible, au centre de ces gigantesques bouleversements.

Un craquement plus sec et rapproché attira pourtant son attention et son œil se leva dans la direction de ce bruit plus distinct.

L'une des parois qui formait, en rejoignant l'autre, la voûte de la caverne, venait de se fendre en deux et un gros quartier de granit s'en détachait bruyamment et s'affaissait vers le sol, à mi-chemin entre Jolliet et la sortie de la grotte.

— Si j'allais rester enseveli vivant au fond de la caverne ! pensa-t-il. Mort affreuse et inutile pour celle que j'aime !

Il bondit sous le rocher qui glissait, et se retourna à l'entrée de la grotte en regardant derrière lui.

L'énorme pierre s'arrêta dans sa chute et resta suspendue à quatre pieds au-dessus du sol, formant une arche sous laquelle on pouvait encore passer pour aller au fond de la caverne.

Au-dessus, la voûte s'était refermée et si les dernières commotions du sol n'en avaient encore détaché de petits fragments de

pierre et des poignées de terre qui ruisselaient jusqu'à ses pieds, Jolliet aurait pu croire qu'il venait d'avoir un terrible cauchemar.

Le tremblement de la terre diminuait, et le fracas s'éloignait aussi.

Ce ne fut bientôt plus qu'un bruissement lointain comme celui du vent qui s'enfuit sur la cime des arbres. Et, plus rien que le silence, mais un silence d'autant plus étrange que le bruit qui l'avait précédé avait été colossal.

Jolliet mit la tête hors de la caverne.

Un calme indicible pesait sur la nature entière qui après cet immense effort paraissait fatiguée, épuisée, évanouie, morte comme ces morts qui dormaient tout auprès sur leurs sarcophages aériens.

Longtemps Jolliet, énervé lui-même demeura immobile en promenant des regards vagues sur la plaine sombre.

À quoi pensait-il ? Nous ne saurions le dire et lui-même l'ignorait sans doute.

Il y avait plus d'une heure qu'il était là, pensif, sans pensées distinctes, lorsqu'il fit un mouvement machinal pour saisir son mousquet.

Il venait d'entendre un bruit.

Sa main ne rencontra que le vide. L'arme était restée au fond de la caverne.

Il n'avait pas le temps de se glisser sous la pierre nouvellement suspendue pour aller chercher son mousquet, et il tira de sa cein-

ture un long et pesant pistolet ainsi qu'une mèche allumée, tout prêt à faire feu.

Une forme noire se mouvait à quelque distance et se rapprochait de la grotte.

L'inconnu siffla deux fois comme un serpent qui se dresse.

Jolliet baissa son arme.

L'autre le rejoignit. C'était le Renard-Noir.

q

Chapitre 16 Ruses

Nous avons quitté le chevalier de Mornac et Jeanne de Richecourt descendant du bûcher où le Gascon avait failli périr, et traversant tous deux la foule stupéfaite.
Ils avaient laissé derrière eux la multitude encore à demi prosternée, et arrivaient près de la cabane de la Perdrix-Blanche, lorsqu'un Sauvage qui s'était jusque-là tenu caché en arrière du ouigouam, à la faveur de l'obscurité, vint à leur rencontre, tout en jetant des regards furtifs autour de lui.

Comme Jeanne surprise faisait un pas en arrière pour éviter quelque soudaine attaque, l'inconnu dit rapidement à voix basse et en français.

— Que la jeune fille blanche et le vaillant jeune homme ne craignent rien ! je suis le Renard-Noir.

— Le Renard-Noir !

— Lui-même. Il est venu pour vous sauver tous les deux. Que le jeune homme me montre son ouigouam afin que j'aille l'y trouver pour y préparer votre fuite. Si le Grand Esprit nous assiste, vous serez libres demain.

— Pourquoi pas tout de suite ? demanda Jeanne avec anxiété.

— La vierge pâle nous perdrait tous par trop de hâte. Il faut attendre. Où est le ouigouam de mon fils ?

— Là, fit Mornac en désignant du doigt sa cabane. D'ailleurs vous n'aurez qu'à me suivre. Après avoir laissé Mlle de Richecourt ici, je m'en vais m'y rendre immédiatement.

— Mon fils est-il seul dans sa cabane ?

— Non, je l'habite avec une vieille et bonne femme qui m'a sauvé une première fois de la mort en m'adoptant pour son fils.

— Une vieille femme !

— Oui, et chrétienne.

— Chrétienne ! Oah ! T'aime-t-elle ?

— Elle m'est tout dévouée.

— Oah ! bien. Va m'attendre dans sa cabane.

Le Renard-Noir, qui voyait la foule s'ébranler et s'avancer de leur côté, disparut en rampant dans l'ombre.

— Quoi ! vous allez me quitter ! dit Jeanne qui serra avec angoisse le bras de son cousin.

— Oui, ma chère Jeanne ; je crois que cela vaut mieux pour nous deux. Vous comprenez que Griffe-d'Ours doit être dans une

terrible rage de me voir encore vivant. S'il m'aperçoit avec vous, sa jalousie va le porter à quelque acte immédiat de violence. Rentrez sous le ouigouam de la Perdrix-Blanche. Elle vous aime assez pour vous protéger contre les entreprises de son frère. S'il y a, du reste, quelque danger pour vous, appelez-moi. J'aurai l'œil au guet, et, avec l'aide du Renard-Noir, notre ami, j'aurai facilement raison de notre ennemi commun.

Jeanne écarta la portière de la cabane.

Au même instant un bruit léger de pas se fit entendre derrière eux. Mornac et sa cousine se retournèrent et aperçurent la Perdrix-Blanche qui s'avançait aussi pour entrer dans son ouigouam.

La jeune iroquoise jeta sur Mornac un regard joyeux qui signifiait combien elle était contente de voir le sauveur de son enfant encore une fois sain et sauf.

Mornac la salua comme si elle eût été marquise, et s'éloigna autant pour éviter Griffe-d'Ours que pour aller faire quelque toilette ; ce qui n'était pas sans nécessité. Car les Sauvages et le feu ne lui avaient guère laissé d'autres vêtements que les tatouages dont on l'avait grotesquement barbouillé. Heureusement qu'il faisait nuit. Il courut à sa cabane, répondit à l'étreinte de la vieille femme toute heureuse de le voir encore en vie, et se lava de pied en cap pour faire disparaître les couleurs qui bariolaient tout son corps.

L'épiderme, rougi par la chaleur du bûcher, lui cuisait fort, et en certains endroits il s'en allait par lambeaux. Encore, le Gascon pouvait-il s'estimer heureux d'avoir sauvé sa chair et ses os.

Le bruit s'éteignit peu à peu dans le village, et tout y était paisible quand Mornac eut fini de se débarbouiller.

Il en était à se couvrir de vêtements plus chrétiens lorsque la portière du ouigouam s'écarta doucement pour laisser passer le Renard-Noir.

La vieille femme qui venait de se coucher se mit sur son séant et resta bouche béante, lorsqu'elle aperçut le Huron.

Le Renard-Noir s'avança vers elle, lui dit quelques mots que Mornac ne comprit pas, et, en terminant, fit le signe de la croix. La vieille parut aussitôt rassurée.

— Le chef a fait entendre à la vieille mère, dit-il ensuite au chevalier, qu'il est ton ami, qu'il ne veut aucun mal à cette femme et que lui aussi est chrétien. Elle est satisfaite. Je n'ai rien à craindre. Parlons.

— À vos ordres, chef.

— Que mon fils me dise d'abord pourquoi on l'avait attaché au bûcher quand je suis entré dans la bourgade ?

Mornac raconta en quelques mots sa malheureuse tentative de fuite avec mademoiselle de Richecourt.

Le Huron sourit plusieurs fois au récit de cette imprudente escapade et repartit :

— Il faut que mon fils soit bien inexpérimenté pour avoir agi de la sorte et qu'il connaisse bien peu les hommes de ce pays pour avoir cru leur échapper aussi facilement. N'importe le jeune homme est brave. Je l'ai bien vu lorsqu'il était sur le bûcher. Aussi allais-je me dévouer pour lui et tâcher de couper ses liens et de

m'enfuir avec lui. Mais le grand bruit que les esprits ont fait en secouant la terre, et le dévouement de la belle vierge blanche m'ont devancé. Je vais essayer de vous faire fuir, moi, en y mettant toute la ruse d'un vieux chef. L'autre homme à la face pâle, où est-il ?

— Vilarme ?

— Oui.

— Ne nous inquiétons pas de lui, et puisse-t-il rester ici où il est bien plus à sa place qu'en pays civilisé. À moins que vous n'aimiez mieux que je le tue avant de partir.

Le chef huron ouvrit de grands yeux en découvrant cette haine mortelle qui lui semblait exister entre Vilarme et Mornac.

Celui-ci qui s'en aperçut, exposa en quelques mots au Renard-Noir les méfaits du mécréant.

Le Huron repartit :

— C'est un chien enragé. Il faudra s'en défaire. Avez-vous d'autres amis dans le village que la vieille femme d'ici ?

— La Perdrix-Blanche, qui est la propre sœur de Griffe-d'Ours. J'ai sauvé son enfant. Il se noyait. Depuis ce temps elle semble beaucoup adorer mademoiselle de Richecourt. Elle connaissait notre fuite de ce soir et n'en a rien dit à personne. Sans la trahison de ce maudit Vilarme…

— Oah ! bien, elle vous aidera encore. Le chef va l'aller voir tout de suite. Que le jeune homme attende mon retour.

Il sortit et gagna, à pas de loup, le ouigouam de la Perdrix-Blanche.

Il tira la peau qui servait de porte et regarda à l'intérieur.

Les deux femmes étaient seules.

Le Renard-Noir entra.

Mademoiselle de Richecourt le reconnut ; mais la Perdrix-Blanche ne put retenir un cri.

Le Renard-Noir s'avança vers l'Iroquoise en lui faisant signe de se taire, et commença avec elle en dialecte iroquois, un entretien qui se peut traduire comme suit :

— Que la jeune femme n'ait point peur. Le Huron ne lui veut pas de mal. Il est l'ami de la jeune vierge pâle et du jeune homme blanc qui a sauvé ton enfant prêt à se noyer. Es-tu bien reconnaissante au jeune homme ?

La mère jeta un regard de feu de ses grands yeux noirs sur l'enfant qui dormait dans un coin de la cabane et répondit :

— S'il fallait mourir pour lui, je quitterais volontiers la vie.

— Tu peux le sauver à moins que cela. Écoute. Tu connais la croyance commune aux Sauvages au sujet des maladies et de certains rêves fâcheux, ainsi que le soin qu'ils prennent d'en détourner le cours et l'accomplissement. Demain fais venir tes parents et tes amis et annonce-leur que tu es malade et que tu as rêvé, pendant la nuit, que tu étais menacée de mort. Tu demanderas qu'on fasse un festin à tout manger pour apaiser la colère de l'esprit. On ne pourra point te refuser. Le soir, pendant que tout le village sera plongé dans les jouissances du grand repas, je ferai

évader la vierge blanche et son ami. La jeune femme consent-elle ?

La Perdrix-Blanche réfléchit un instant et répondit :

— Si le guerrier huron veut promettre qu'il ne fera aucun mal à mon frère Griffe-d'Ours, j'obéirai.

L'œil fauve du Renard-Noir étincela ; son bras eut un mouvement nerveux. Néanmoins il répondit :

— Il y a bien longtemps que le chef huron veut se venger de Griffe-d'Ours. Mais ma vengeance attendra et je n'entreprendrai rien encore contre ton frère. J'ai dit.

— Alors, tu seras obéi.

— Fais donc que le festin ait lieu demain soir ?

— Demain, à la tombée du jour aura lieu le grand repas.

— La jeune femme a un bon cœur et le Grand Esprit lui en tiendra compte un jour. – Mademoiselle, dit-il ensuite en se tournant vers Jeanne qui écoutait tout sans rien comprendre, prenez garde, d'ici à demain, d'irriter Griffe-d'Ours pour qu'il ne porte pas sur vous des mains violentes. Soyez prudente et tranquille. Mes frères blancs, le vieux coureur des bois et le jeune fils de la dame que vous appelez votre mère, veillent avec moi de loin sur vous ; demain, peut-être, vous serez libre.

La jeune fille lui serra la main.

Lui, entendant du bruit au dehors, disparut aussitôt.

Une minute plus tard et il se serait rencontré avec Griffe-d'Ours qui entra dans le ouigouam, et fit un geste de mécontente-

ment à la vue de la Perdrix-Blanche qui veillait à côté de mademoiselle de Richecourt.

— Ma sœur la vierge blanche s'ennuie donc beaucoup dans mon village puisqu'elle a voulu le quitter sans m'attendre pour me faire ses adieux, dit-il d'un ton railleur.

Mademoiselle de Richecourt ne répondit point.

— La belle jeune fille regrettait peut-être mon absence, continua l'Iroquois en redoublant d'ironie ; et voilà pourquoi elle a voulu aller sans doute au devant de moi avec son jeune ami qui semble se moquer trop de la mort. Pour éviter par la suite autant de trouble et pour vous retenir au village, vous allez devenir la femme du chef. Quant au jeune guerrier, votre ami, il est brave et me suivra dans mes expéditions. Le chef est fatigué ce soir et la vierge blanche ne l'est pas moins. Aussi les cérémonies de notre union n'auront pas lieu cette nuit, mais pendant la suivante.

Il contempla un instant Jeanne pour saisir l'impression que ces paroles produiraient sur sa physionomie.

Celle-ci ne leva pas seulement les yeux et resta impassible.

— J'ai dit, acheva le chef avec une énergie d'expression qui marquait sa décision irrévocable.

Et il sortit du ouigouam.

Le Renard-Noir avait rejoint Mornac.

— La Perdrix-Blanche consent à nous aider, dit-il au chevalier qui l'attendait avec impatience. C'est une bonne femme. J'ai vu dans ses yeux qu'elle ne mentait pas et que son cœur t'est sincèrement dévoué. Maintenant, mon fils, écoute-moi bien. Demain,

durant le jour, à l'approche du grand festin, tu verras entrer dans le village un homme qui a longtemps couru les bois et qui connaît toutes les ruses des sauvages. Il sera déguisé. Prends garde de le reconnaître pour un ami ; c'est Joncas. Feins de l'avoir jamais vu. Il apportera de l'eau-de-feu pour échanger contre des pelleteries, des mocassins et des raquettes qui nous serviront pendant notre fuite à Stadaconna ; l'hiver est proche. Tu comprends que l'eau-de-feu devra couler à flots dans le grand repas à tout manger. Tu assisteras à ce festin et tu agiras comme les autres. Tâche de faire boire Griffe-d'Ours pour qu'il s'endorme. Toi, prends garde.

— Sois tranquille, mon vieux, interrompit Mornac en souriant. Je suis, sur ce sujet, de force à tenir tête à n'importe quel gaillard du village.

— Bon ! L'obscurité venue, tu t'assureras que tous, ou à peu près, sont engourdis par la viande et l'eau-de-feu, sauve-toi doucement et viens aussitôt sous ce ouigouam. Je t'attendrai ici avec mes deux camarades. As-tu compris ?

— Parfaitement.

— Bien. Oh ! évite de rencontrer, durant le jour, la vierge blanche : Griffe-d'Ours aura moins de soupçons. Sans qu'on te remarque, fais savoir à la jeune fille de s'habiller et de se chausser chaudement. Il commence à faire froid dans les bois. À présent je m'en vais. Sois prudent.

Il vit en sortant qu'il tombait une petite pluie froide et serrée.

— Bon ! dit-il, voilà qui va effacer la trace de mes pas en fondant la neige.

Et il s'éloigna sans bruit pour aller rejoindre Louis Jolliet qui l'attendait avec impatience dans la grotte du champ des morts.

q

Le lendemain, dès le matin, il y avait grande rumeur dans la cabane de la Perdrix-Blanche.
Les parents et les amis de la jeune femme y étaient accourus en apprenant qu'elle était malade.

Le ouigouam était plein de gens qui, tout ainsi que les commères de nos pays civilisés, donnaient sur la présente maladie les opinions et les conseils les plus opposés.

Assise à côté d'elle, Jeanne feignait de soigner la malade. Celle-ci, de temps à autre, laissait échapper quelques plaintes, tout en racontant un rêve pénible qu'elle avait eu durant la nuit et qui lui présageait sa fin prochaine.

À cette révélation il n'y eut qu'un cri dans la cabane.

— Le Jongleur ! Où est-il ? Qu'on aille chercher le Jongleur ! Lui seul a la vertu de guérir toutes sortes de maux en parlant aux bons et aux mauvais Esprits.

Averti aussitôt, le jongleur vint et dit en entrant :

— Si le méchant Esprit est ici, nous le ferons bien vite déloger !

Cela avec une grande suffisance. Puis avec un de ces airs graves et recueillis que nos plus importants médecins lui auraient envié, il s'approcha de la malade.

Je n'avancerai pas qu'il lui prit le pouls ; car je doute que la découverte de la circulation du sang, faite seulement en 1628 par le célèbre Harvey, fût encore parvenue à la connaissance des jongleurs de la bourgade d'Agnier. Cependant je puis affirmer qu'il fit subir à la malade une foule de questions et jeta sur elle un de ces coups d'œil de connaisseur comme en ont nos médecins les mieux posés.

— Le cas est grave, dit-il en sortant, et j'ai besoin de me retirer à l'écart pour parler à l'Esprit.

Il se fit élever sur le champ une espèce de tente à côté du ouigouam et s'y installa seul. On l'entendit bientôt qui chantait, dansait et hurlait comme un possédé. Quelquefois pourtant il s'arrêtait et semblait prêter l'oreille à quelque interlocuteur invisible auquel il répondait en l'accablant d'injures, et en le sommant de quitter tout de suite le corps de la malade.

Au bout d'une heure de ce fatigant manège il revint tout en sueur auprès de sa patiente, et tel qu'un médecin qui s'informe des effets apéritifs de sa rhubarbe et son séné, il lui demanda si maintenant elle ne se sentait pas mieux.

Pour toute réponse la Perdrix-Blanche changea ses plaintes en cris douloureux qui convainquirent l'assistance que le mal augmentait rapidement.

De plus en plus sérieux le jongleur se pencha sur sa patiente et lui saisit le bras qu'il se mit à lui sucer. Tirant avec sa langue quelques osselets qu'il avait tenus cachés dans sa bouche, il s'écria :

— Prends courage ! ces os qui sortent de ton corps sont un signe que je viens d'en arracher la maladie. Mais pour que tu sois guérie plus vite, et afin de conjurer les effets du vilain rêve que tu as fait, il convient d'envoyer, sur l'heure tes parents et tes amis à la chasse aux élans et aux orignaux pour manger ce soir de ces sortes de viandes dont dépend ta guérison.

C'était tout profit pour les jongleurs que d'ordonner ainsi un festin à tout manger où ils s'en donnaient à gogo.

Ces sortes de repas étaient d'ailleurs tellement dans les usages établis que la Perdrix-Blanche n'avait pas même eu la peine de demander celui que le jongleur s'était empressé d'ordonner.

Griffe-d'Ours était dans le ouigouam de sa sœur. Sa qualité de plus proche parent de la malade lui faisait un devoir de se mettre à la tête du parti de chasse. Aussi eut-il un instant de défiance. Mais sa sœur se plaignait toujours, et il ne pouvait refuser de tout faire en sa puissance pour contribuer à sa guérison. Il sortit donc aussitôt de la cabane en donnant l'ordre aux plus habiles chasseurs de se préparer à le suivre.

Avant d'aller lui-même prendre ses armes, il avisa deux jeunes guerriers, en posta un à l'entrée de la cabane, et lui enjoignit d'en défendre l'entrée à Mornac et à Vilarme et de casser la tête à celui des deux qui voudrait y entrer. Mlle de Richecourt ne devait pas non plus avoir la liberté de sortir du ouigouam avant le retour du chef.

Le second factionnaire eut pour consigne d'épier Vilarme et surtout Mornac et de les empêcher au besoin de sortir du village.

Tous deux ne devaient être relevés de faction qu'au retour du parti de chasse.

Malheureusement pour le chef iroquois ses précautions étaient tardives et inutiles, car Mornac avait pu, tout à loisir, le matin même, se mêler à la foule qui avait envahi le ouigouam de la Perdrix-Blanche, et faire part à sa cousine des instructions du Renard-Noir. Peu lui importait donc ensuite d'être épié, ce dont il s'aperçut bientôt du reste.

Pour ce qui est de Vilarme il fut la seule victime de la méfiance de Griffe-d'Ours ; car le baron, dont la figure sinistre annonçait ce jour-là quelque mauvais dessein, parut fort désappointé d'être menacé d'un coup de tomahawk, lorsqu'il voulut pénétrer dans la cabane qui abritait Mlle de Richecourt.

Il était passé midi, le parti des chasseurs avait depuis longtemps disparu sous les bois dont les feuillages desséchés jonchaient la terre durcie par la gelée.

Le village était paisible, le temps sombre et froid forçant les Iroquois à rester sous les ouigouams, où l'on faisait grand feu, si l'on en jugeait par les gros flocons de fumée blanche qui s'en échappaient en spirales ouatées.

L'on n'entendait seulement que quelques imprécations suivies de coups, qui partaient du ouigouam de la Corneille. Chacun savait que c'était pour elle une habitude de battre régulièrement tous les jours le baron de Vilarme, son mari adoptif, et l'on ne s'en inquiétait pas davantage.

Seul dans la cabane de la bonne et vieille femme qui lui avait une fois sauvé la vie, Mornac s'occupait tranquillement de ses pe-

tits préparatifs de départ, sans s'inquiéter aucunement de celui qui, caché dans une cabane voisine, épiait sa sortie et ne pouvait pourtant savoir ce que le Gascon faisait chez soi.

Sur les trois heures de l'après-midi un Iroquois qui sortait de sa cabane aperçut un canot remontant la rivière Manhatte. Il était dirigé par un seul homme et venait du côté du village.

Le Sauvage poussa un cri guttural. Plusieurs autres sortirent aussitôt de leurs ouigouams.

Le premier leur indiqua le canot du doigt. Ils s'élancèrent aussitôt hors de l'enceinte du village.

Arrivés sur le bord de la rivière, ils reconnurent que c'était un homme blanc qui montait l'embarcation.

En quelques minutes celui-ci gagna la rive où se tenait le groupe auquel il adressa la parole en hollandais.

Les Iroquois qui commerçaient avec les habitants de la Nouvelle-Hollande, leurs alliés, lui souhaitèrent la bienvenue.

L'homme débarqua en leur demandant :

— Avez-vous des fourrures et des raquettes ? L'hiver approche et j'ai besoin de ces effets.

— Tu en trouveras au village. Que nous apportes-tu en échange ?

— De la poudre et de l'eau-de-feu.

— De l'eau-de-feu ! Oah ! viens avec nous.

— Aidez-moi à porter ces barils.

On enleva le tout en un tour de main, tandis que l'étranger prenait un long mousquet couché à l'arrière du canot et le jetait négligemment sur son épaule. Tout en suivant les Sauvages il soufflait, pour en raviver la flamme sur une longue mèche allumée qui s'enroulait près de la lumière de son arquebuse.

Arrivé au milieu du village il s'arrêta et fit signe de déposer les barils à terre.

— Allez me chercher des peaux de castor, de renard et de buffle, des raquettes et des souliers de peau de daim, dit-il en s'appuyant d'un air résolu sur le canon de son mousquet.

Mornac attiré par le mouvement de va et vient sortit de son ouigouam et vint se mêler au groupe de Sauvages qui entouraient l'homme blanc.

Joncas et lui se reconnurent aussitôt. Mais tous les deux se regardèrent froidement comme s'ils ne s'étaient jamais vus.

Joncas qui avait couru longtemps les bois et qui, comme trappeur, avait eu des relations fréquentes avec les habitants de la Nouvelle-Hollande parlait assez bien la langue de cette population. Muni d'une forte somme que Mme Guillot lui avait remise il s'était rendu à Orange après avoir laissé ses deux compagnons dans la grotte du champ des morts.

Au fort d'Orange il s'était procuré un canot, un baril de poudre, quatre d'eau-de-vie et s'était embarqué avec ces marchandises sur la rivière Manhatte qu'il avait remontée jusqu'au grand village d'Agnier.

Quand on eut entassé à l'envi aux pieds du faux marchand des paquets de pelleteries de toutes sortes, des souliers de peau de

caribou et des raquettes, il se mit à choisir ce qui lui convenait et à discuter les prix avec toute l'âpreté d'un véritable commerçant.

Ces négociations durèrent une bonne heure au bout de laquelle on entendit des cris de triomphe qui partaient de la bordure du bois.

C'était le parti de chasseurs qui revenait chargé de gibier.

Griffe-d'Ours s'informa de la cause du rassemblement qui s'était fait au milieu du village et s'approcha comme les autres de Joncas qui le regarda d'un œil indifférent et qu'il ne reconnut point.

— Quelles sortes de marchandises mon frère a-t-il donc apportées ? demanda l'Iroquois à Joncas.

– De la poudre et de l'eau-de-feu, chef.

— De l'eau-de-feu ! s'écria Griffe-d'Ours dont les traits s'animèrent aussitôt. Il ne nous manquait plus que cela pour notre festin, dit-il aux siens.

— Nous y avons pensé, répondirent les Sauvages, et chacun, ce soir, en aura sa part.

— Oah ! repartit Griffe-d'Ours avec satisfaction. Notre frère blanc partagera-t-il avec nous le grand repas à tout manger ?

— Je le voudrais bien, répondit Joncas, mais je dois être de retour à Orange durant la nuit, et il faut que je parte tout de suite.

— Mon frère est libre de s'en aller quand il voudra.

Joncas s'inclina sans répondre, et, ses échanges faits, demanda qu'on l'aidât à emporter ses emplettes jusqu'au canot.

On s'empressa de l'obliger.

Quand il eut placé ses effets sur l'embarcation, il salua de la main tous ceux qui l'avaient escorté, s'assit à l'arrière de sa pirogue qui se mit à descendre aussitôt le courant et disparut au prochain détour de la rivière.

Joncas suivit ainsi le fil de l'eau près d'une demi-lieue au dessous de la bourgade. Là, bien sûr qu'on ne pouvait plus le voir et qu'il n'était pas épié, il s'orienta. Sur la rive gauche il reconnut un gros arbre qu'il avait remarqué. À trois reprises il imita le cri strident et cassé du martin-pêcheur.

Du massif d'arbres qui bordaient la rive le même signal répondit au sien, et Joncas poussa son canot vers le bord qu'il atteignit en quelques coups d'aviron.

La tête et le corps nu d'un Sauvage sortirent d'une touffe de broussailles.

— Le Renard-Noir est-il fatigué de m'attendre ? demanda Joncas.

— Un vrai Huron ne connaît pas la fatigue, répondit fièrement le Sauvage. Mon frère a-t-il réussi ?

— Oui. L'eau-de-feu coulera pendant le festin de cette nuit.

— Andeya ! (Voilà qui est bien.)

— Cachons le canot sous ces branchages et dépêchons-nous d'emporter tout cela.

Dix minutes plus tard ils s'enfonçaient dans la forêt.

Chargés d'effets, ils n'allaient que lentement et vu qu'il leur fallait tourner au loin le village pour ne pas être aperçus, l'obscurité du soir descendait sur la forêt quand ils pénétrèrent dans la grotte. Jolliet les y attendait le mousquet au poing tout en prêtant l'oreille aux rumeurs inaccoutumées qui venaient de la bourgade.

— Il paraît que les réjouissances ont commencé là-bas et que mon eau-de-vie dégourdit ces gredins, remarqua Joncas. Tout va bien, monsieur Louis, et il est probable que, cette nuit, vos amis seront libres. Mais, dites-moi donc un peu, cette caverne a bien changé de façon, depuis que je suis parti. Pourquoi cette pierre coupe-t-elle maintenant le souterrain en deux ?

Jolliet lui exposa que ce quartier de roc s'était affaissé pendant le tremblement de terre de la nuit précédente.

Joncas s'en approcha et hocha plusieurs fois la tête.

— Enfin ! dit-il, prenons d'abord une bouchée. Nous porterons ensuite ces fourrures et ces souliers au fond de la caverne, avant de nous glisser vers le village.

Pendant leur frugal repas, ils discutèrent de nouveau le plan qu'ils avaient formé pour l'évasion des captifs. L'on ne se leva que lorsque chacun eut sa part de l'exécution bien marquée d'avance.

Le Renard-Noir se pencha un instant hors de la grotte et prêta l'oreille aux rumeurs confuses de la nuit.

— Le festin est commencé, dit-il ; le village est plus paisible.

— Dépêchons-nous alors, repartit Joncas ; la nuit est assez faite pour que nous nous approchions de la bourgade. Glissez-

vous au fond de la caverne avec M. Jolliet. Vous recevrez les ballots à mesure que je vais vous les passer.

Jolliet et le Huron se traînèrent sur les genoux et les mains, sous la pierre menaçante et Joncas se mit à leur pousser les marchandises qu'il s'était procurées à Agnier. Ses deux compagnons les tiraient de leur côté pour les placer ensuite au fond de la grotte.

Il ne restait plus qu'un gros paquet de fourrures. Joncas qui se hâtait et ne voulait point perdre de temps à le défaire crut que ce dernier pourrait passer comme les autres. Il l'introduisit sous la pierre. Le ballot n'y pouvait entrer qu'avec effort.

Joncas s'arc-bouta sur le sol et poussa fortement. Jolliet et le Renard-Noir tiraient aussi vers eux.

Le ballot passa, mais non sans arracher une couche de terre et de cailloux d'une des parois de la grotte, immédiatement au-dessous de la pierre.

— Hein ! fit Joncas, en se traînant à son tour sous l'arche sombre pour rejoindre ses amis, cela a passé tout juste.

Son corps se trouvait dans la partie intérieure de la grotte ; mais par malheur, en passant, il accrocha du bout de son pied une pierre qui, seule, retenait faiblement le rocher suspendu.

Un craquement sourd retentit. Joncas bondit vers le fond de la grotte, tandis que l'énorme roche s'affaissait avec fracas sur le sol en bouchant tout à fait l'entrée de la caverne.

Trois cris d'angoisse qui n'en firent qu'un seul éclatèrent dans le souterrain sourd.

Sans se parler, les trois hommes se ruèrent d'un commun élan sur cette muraille de granit pour profiter du mouvement qu'elle avait encore afin de la renverser sur elle-même.

Le rocher ne s'en enfonça que plus avant dans la terre et garda une terrible immobilité.

Dix chevaux ne l'eussent pas fait bouger d'une ligne.

— Mon Dieu ! que va-t-elle devenir ? s'écria Jolliet en se tordant les bras.

— C'est par ma faute ! malédiction, rugit Joncas. Et eux qui nous attendent !

— Le Grand-Esprit les abandonne, dit froidement le Sauvage.

Et il s'assit consterné.

La première pensée de ces trois hommes dévoués avait été pour leurs amis qu'ils ne pouvaient plus secourir.

La seconde, plus poignante, plus atroce encore, leur montra la mort horrible qui les attendait eux-mêmes dans les entrailles de ce rocher fermé sur eux comme le marbre d'un tombeau.

q

Chapitre 18 Un gala iroquois

Dans la cabane de Griffe-d'Ours, la plus grande du village, étaient réunis ce soir-là trois cents guerriers Iroquois.

Il n'y avait pas de femmes avec eux, car elles faisaient généralement leurs festins à part.

Le vacarme était à son comble. La danse dont la coutume faisait toujours précéder un grand repas, tirait à sa fin et acquérait un entrain, un délire, une furie à donner le vertige.

Chacun avait d'abord dansé seul en célébrant les exploits de ses ancêtres et les siens propres. Cela avait duré deux heures.

Maintenant l'assemblée toute entière se tenait par la main et tournait en sautant avec des hurlements de joie, dans une ronde échevelée.

Sous le vaste ouigouam à demi éclairé par de méchantes torches de bois résineux, on voyait tournoyer une longue chaîne d'hommes aux mains enlacées. Ils étaient nus et ainsi frénétiques et hurlants, ils avaient l'air, dans cette demi obscurité, de démons célébrant quelque saturnale dans l'abîme maudit.

Mêlée à cette foule délirante vous auriez pu distinguer, à chaque tour de la ronde, une figure étrange, au milieu de laquelle une longue moustache en croc produisait le plus curieux effet parmi les tatouages dont les joues étaient bigarrées. Le corps que surmontait cette drôle de figure n'aurait pas moins attiré votre attention par les gambades extravagantes auxquelles il se livrait. À force d'adresse et de dislocation, sa danse prenait un caractère tellement original et fantastique que tous ceux qui le pouvaient bien apercevoir en riaient aux larmes.

Que l'on veuille bien m'en croire ou non, mais, sur mon âme, c'était le chevalier du Portail de Mornac qui se livrait, à sa manière, au noble exercice de la danse.

— Ah ! grommelait-il entre deux gambades, vous vous croyez forts en gymnastique. Eh bien ! sauvages que vous êtes, je m'en vais vous montrer un peu, moi, ce que peut faire un cadet de Gascogne après deux ans d'assiduité à l'académie de Paris. Tra-deridera ! chantait-il en effleurant du bout du pied l'œil de son voisin de droite. Zim-la-hi-tou, paf !

Et son talon s'en allait caresser le menton de son suivant de gauche.

Tout cela avec des cabrioles, des gestes et des sauts impossibles.

Savez-vous quelle était la pensée dominante de tous ceux qui le regardaient ? C'est qu'il eût vraiment été dommage de brûler complètement la veille un si joyeux diable qui, après tout ne causait de mal à personne et faisait rire tout le monde.

La vitesse de la ronde augmentait. Ce n'était plus une danse, c'était une course folle, furibonde.

Le sang fouetté par ce violent exercice, le cerveau échauffé par le tournoiement rapide et prolongé, les danseurs étaient pris de vertige ; et la bande hurlante allait de plus en plus vite.

Mornac en était arrivé à ne pouvoir plus battre le moindre entrechat et c'est à peine s'il avait la satisfaction de lancer parfois son pied dans le nez d'un voisin. Il était soulevé, entraîné, balayé comme un fétu de paille.

Enfin il sentit le vertige l'empoigner à son tour.

Étourdi, ébloui, aveuglé, il se laissa tout à fait aller à l'élan général et ferma les yeux.

Longtemps il fut ballotté dans ce tournant irrésistible qui l'emportait sans presque lui laisser toucher du pied la terre.

Il était déjà navré, étouffé presque par le manque d'air et la vélocité du mouvement, lorsqu'enfin la longue chaîne circulaire des danseurs, oscillant deux ou trois fois sur elle-même, se rompit et s'abattit de ci et delà, haletante, épuisée, stupide.

Mornac qui n'avait plus la volonté de se retenir à rien, roula plusieurs fois sur le sol, mais d'une si burlesque façon que ceux qui le purent voir exécuter cette dernière cabriole, se tinrent les côtes à deux mains pour les empêcher de voler en éclats par la force du rire.

Le Gascon qui s'en aperçut en revenant à soi, se dit :

— Je crois, sandis ! que je joue passablement mon rôle et que le Renard-Noir serait content de moi s'il me pouvait voir.

Les danseurs se relevaient l'un après l'autre, encore étourdis et essoufflés lorsque Griffe-d'Ours qui avait le premier recouvré ses esprits, s'écria :

— Vous êtes tous invités au banquet !

— Ho ! ho ! répondirent les assistants qui coururent chercher leurs ouragans ou écuelles d'écorce et leurs mikouannes ou cuillers de bois, qu'ils avaient, en entrant, déposées dans la cabane.

Ils vinrent aussitôt se placer autour de vingt-cinq grandes chaudières où bouillaient et rôtissaient les viandes du festin.

S'il me fallait énumérer toutes les pièces de gibier et les poissons qui cuisaient dans ces chaudières et qui devaient être dévo-

rés durant la nuit par ces trois cents diables d'affamés enragés, je n'en finirais plus et vous ne me croiriez pas ou seriez épouvantés.

Qu'il me suffise de dire qu'il y avait deux ours, dix castors, huit chiens, cent soixante-dix poissons énormes et de toutes espèces, et une infinité de volailles, depuis l'oie et le canard sauvage jusqu'aux plus petits oiseaux ; sans compter les lièvres et les écureuils. Le tout cuisant à la fois, pêle-mêle, sans sel et sans épices.

Chacun des convives renversa son plat devant soi, et tous s'assirent en rond autour des chaudières, les jambes retirées sous le corps.

Griffe-d'Ours ordonna de descendre les chaudières qu'il fit mettre devant lui et dit à haute voix :

— Hommes qui êtes ici assemblés, c'est moi qui fais le festin. Ce à quoi ils répondirent tous du fond de leur poitrine :

— Hô !

— Le festin est composé de chair d'ours, reprit le chef.

— Hô-ô !

— De chair de castor.

— Hô-ô-ô !

— De chair de chien.

— Hô-ô-ô-ô !

— De gibier et de poisson.

— Hô-ô-ô-ô-ô !

Griffe-d'Ours, le distributeur, s'arma d'une longue et large cuiller et recueillit la graisse qui flottait sur le bouillon, à la surface de chaque chaudière. De cette huile chaude il remplit un grand plat d'écorce, en prit le premier plusieurs gorgées qu'il but avec autant de satisfaction apparente que si c'eût été du meilleur vin, et passa à ses convives le plat dont tous eurent leur part.

Puis Griffe-d'Ours prit les écuelles de chacun et se mit à distribuer les viandes le plus largement possible, passant à tour de rôle les ouragans bien garnis mais sans regarder qui il servait. Car toutes les parties du cercle que formaient les convives étant aussi courbées et par conséquent aussi nobles les unes que les autres, il n'y avait point de préséance à observer.

Il tirait à l'aide d'un bâton pointu, des quartiers entiers de venaison qu'il distribuait à chacun, réservant néanmoins pour ses amis les morceaux les plus friands qu'il leur présentait, comme marque de faveur, au bout du bâton.

À l'un auquel il passait la tête d'un castor, que l'on considérait chez eux comme la partie la plus délicate de cet animal, il disait :

— Mon cousin, voici la tête.

À l'autre, en lui offrant une épaule d'ours, il disait encore :

— Mon cousin, voici ton épaule.

Personne ne songeait à se choquer de ces préférences qui étaient en usage.

Lorsque chacun fut servi, Griffe-d'Ours s'assit à son tour mais sans rien prendre pour lui-même.

Son voisin de droite, choisit les meilleurs morceaux parmi ce qui restait et les lui présenta en disant :

— Chef, voilà ton mets.

À l'énumération de chacun desquels Griffe-d'Ours avait soin de répondre à son tour :

— Hô-ô !

À mesure qu'on avait été servi, le silence avait grandi de plus en plus dans la cabane. On ne parlait que le moins possible dans les festins à tout manger. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Bientôt l'on n'entendit plus que le bruit des mâchoires qui déchiraient à belles dents d'énormes bouchées de chair ; ou les susurrations des bouches avides aspirant le suc des viandes fumantes.

La grande bataille des estomacs était commencée.

Que le lecteur me pardonne cette scène d'un réalisme effréné. Mais le festin était chez les Sauvages une des plus grandes solennités, et je ne saurais la passer sous silence alors que nous ne sommes entrés dans la grande bourgade d'Agnier que pour étudier de près les mœurs de ses habitants.

Et qu'on n'aille pas croire que je charge ce tableau de couleurs impossibles. Si l'on veut voir jusqu'où allait la gloutonnerie bestiale des Sauvages, on n'a qu'à consulter les Relations des Jésuites (1634) où j'ai puisé les idées d'une partie du présent chapitre. L'on verra que j'ai dû rester en deçà de la description du révérend chroniqueur, surtout quant à ce qui a trait aux suites de la voracité des convives.

Pendant une heure ce fut vraiment incroyable de voir l'énorme quantité de victuailles qui disparut des ouragans pour s'engloutir dans ces trois cents estomacs d'une effrayante élasticité.

À chaque instant retentissaient ces cris :

— J'ai fini ma tête.

— Hô-ô ! disait Griffe-d'Ours en recevant une écuelle vide. Eh bien ! voici ton jambon.

Et il renvoyait une cuisse d'ours.

— J'ai fini mon épaule, hurlait un second qui jetait un regard glorieux sur les autres convives.

— Hô-ô-ô ! voici ta jambe.

Et l'ouragan retournait à l'infatigable mangeur avec un quartier de chien.

Il y avait une heure que durait cette goinfrerie. Mornac, que Griffe-d'Ours avait, par bonheur, assez maigrement servi pour lui montrer qu'il ne l'estimait guère, s'escrimait tant bien que mal sur une carcasse de lièvre qu'il grignotait du bout des dents, mais sans s'arrêter pour ne point froisser la susceptibilité des convives. De temps à autre il jetait un regard sur Griffe-d'Ours et Vilarme qui avait été forcé d'assister au festin. Mais ce n'étaient que de furtifs coups d'œil. Il ne voulait point paraître préoccupé.

Son attention fut attirée bientôt sur l'un des plus hardis mangeurs qui venait, avec une évidente satisfaction, de renvoyer son écuelle au distributeur pour la troisième fois. Un murmure approbateur des convives avait accueilli cette demande et l'héroïque

mangeur souriait béatement sous les regards d'admiration qui tombaient sur lui de toutes parts.

Il était tout rouge, non de modestie, veuillez m'en croire, mais de gourmandise surabondamment satisfaite. Ses yeux pleuraient et de petits ruisseaux de graisse lui coulaient doucement sur le menton.

La bouche encore pleine, il bégaya ces mots à plusieurs reprises :

— En vérité je mange ! En vérité je mange !

— Cap de dious ! qui pourrait en douter ! pensa Mornac, car il commençait à comprendre quelques mots d'iroquois. Voilà bien un rude gaillard qui aurait pu tenir tête à Gargantua et à Grandgousier dont parle messire le joyeux curé de Meudon ! Quel appétit, cadédis ! Voyons un peu comment il s'y va prendre pour attaquer ce troisième service. Oh ! l'ogre ! Sa faim redoublerait-elle à mesure qu'il dévore, comme Antée qui, dit-on, reprenait de nouvelles forces à chaque fois qu'il touchait la terre !

L'entrain du mangeur était en effet incroyable.

— Voilà toute ta jambe, lui avait dit Griffe-d'Ours en lui faisant parvenir un gigot de chien.

L'autre s'en était emparé à deux mains par un bout et déjà sa bouche et ses dents faisaient leur devoir de l'autre.

— Corne du diable ! se dit Mornac émerveillé, il me semblerait lui voir jouer de la flûte s'il n'allait un peu trop fort pour avoir longtemps bonne haleine !

Cette idée lui parut drôle et il ne put s'empêcher de rire.

Ses voisins levèrent la tête.

Griffe-d'Ours le regarda en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce donc qui cause la grande joie du visage pâle ? demanda-t-il à Mornac.

Celui-ci vit qu'il avait fait une sottise et son esprit inventif tâcha de détourner aussitôt l'orage que son inconvenance pouvait attirer sur lui.

— Je pensais, chef, dit-il, que je prenais tout en mangeant une gorgée d'eau-de-feu. Et il me semblait que cela augmentait mon appétit en égayant mes esprits. Cette seule idée m'a fait rire.

Il y eut un éclair dans l'œil de Griffe-d'Ours.

— Le blanc a raison, dit-il aux convives. Il prétend que l'eau-de-feu nous ferait manger davantage et nous rendrait joyeux. Où est l'eau-de-feu ?

— L'eau-de-feu ! Où est l'eau-de-feu ? crièrent tous les autres avec un tel entrain que la cabane en trembla.

— Voilà que ça mord ! pensa Mornac.

Son regard se croisa avec celui de Vilarme qui lui parut soudain plus méfiant. Quelques convives sortirent sur le champ et revinrent avec les barils d'eau-de-vie dont l'un avait déjà été ouvert et à moitié vidé avant le repas. Ce qui avait causé l'excitation peu ordinaire de la danse.

On vida le reste du premier baril dans un grand plat d'écorce à même lequel le chef but d'abord à longs traits et les autres convives après lui.

Ensuite de quoi le festin continua.

Les mâchoires reprirent leur rude besogne avec plus d'entrain que jamais. Seulement, au bout de quelques minutes, l'eau-de-vie agissant, les langues se mirent aussi de la partie et les conversations s'engagèrent.

Isolées d'abord, elles firent le tour du cercle comme une traînée de poudre qu'on enflamme, et devinrent aussitôt générales.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que Griffe-d'Ours se leva pour obtenir le silence.

— Que mes frères n'oublient pas, dit-il, que nous avons encore de l'eau-de-feu, et que cela aide à avaler les viandes du festin.

— Hô-ô ! vociférèrent les autres. Nous avons encore de l'eau-de-feu, qu'on nous en donne !

Le second quart fut défoncé, le plat rempli et vidé de nouveau deux fois de suite.

— Cela va bien ! pensa Mornac qui avait donné comme les autres son accolade à l'énorme coupe.

Pour la seconde fois son œil rencontra celui de Vilarme.

— Il me regarde curieusement, pensa le Gascon. Se douterait-il de quelque chose ? Malheur à lui dans ce cas ! Je le tuerai !

Tandis que les conversations s'engagent de nouveau pour devenir de plus en plus bruyantes, profitons du tumulte afin de nous rendre un peu compte des réflexions de Vilarme.

Dans l'après-midi, on se souvient qu'il avait encore reçu une verte correction de la Corneille, son acariâtre moitié. Cette scène

avait eu lieu juste avant l'arrivée de Joncas au village et la honte avait empêché Vilarme de sortir si tôt après, bien que le brouhaha causé par la venue du marchand eût éveillé son attention.

Mais le tumulte créé par le retour du parti de chasse avait donné le dernier coup d'éperon à sa curiosité, et, la Corneille étant déjà sortie de sa cabane pour aller se joindre au groupe qui entourait le marchand, Vilarme s'était décidé d'en faire autant de son côté. Mais comme il arrivait près de la foule, Joncas avait déjà tourné le dos pour sortir du village.

Vilarme ne l'ayant pas vu en face n'avait heureusement pu reconnaître le Canadien sous son déguisement.

Cependant les allures de Mornac pendant la danse et le repas, la proposition détournée du Gascon touchant l'eau-de-vie, lui donnaient à penser.

— N'y aurait-il pas encore perfidie là-dessous ? se disait Vilarme tout en feignant de manger. Cela me semble suspect. Et ce festin même, n'est-ce pas la Perdrix-Blanche qui l'a ordonné ou fait commander ? Elle était bien portante hier. Et aujourd'hui la voici subitement malade… Cela louche. Il y a du Mornac là-dessous. S'il veut encore s'enfuir avec sa belle parente, nous verrons à entraver leurs desseins. Mais, moi-même que fais-je ici ? Ma position n'est-elle pas intolérable ? Méprisé de Griffe-d'Ours, en butte à ses soupçons, haï de Mornac et de sa cousine, berné par les Sauvages, maltraité ignominieusement par cette femme maudite qui semble avoir pour mission de me faire expier ce lâche assassinat que je commis autrefois sur une femme, n'ai-je pas aussi, moi, de seul recours qu'en la fuite ? Fuir, c'est cela ! Fuyons, nous aussi. Oui, mais Mornac que je laisse avec celle que j'aime ?

Car c'est une vraie fatalité, mais je l'aime cette fille de ma victime. Sa fortune n'est pas à dédaigner non plus ! Que faire ?…

Longtemps il resta plongé dans ses réflexions, et tellement absorbé qu'il en oubliait de manger.

Mornac qui s'en aperçut se dit :

— Voilà Vilarme qui délibère avec lui-même. Il doit ruminer quelque vilenie. Attention !

— C'est cela, continuait de penser Vilarme. Sans plus tarder j'agirai ce soir même. Mettant à profit quelque bonne occasion je m'esquiverai d'ici pour me glisser inaperçu jusqu'à la cabane que Mlle de Richecourt habite. Il n'y a plus maintenant de sentinelle à la porte de son ouigouam. Je m'en suis convaincu avant d'entrer dans celui-ci. Tandis que le chef iroquois et ce maudit Mornac seront tranquillement ici je pénétrerai sans obstacle jusqu'à la jeune fille qui me sera livrée sans défense… Cette nuit je tuerai Mornac et après que je l'aurai vaincu, la belle ne sera que trop aise encore de s'enfuir avec moi pour éviter les brutalités de Griffe-d'Ours et les horreurs de la vie sauvage.

« Ce petit plan n'est pas bête ! Ayons l'œil au guet et choisissons bien le moment pour ne pas manquer notre sortie.

— De l'eau-de-feu ! qu'on nous en donne ! criaient les convives.

Le plat d'écorce rempli jusqu'aux bords, circula de nouveau tout autour du cercle des Sauvages dont l'ivresse se trahit bientôt par les gestes et les poses les plus désordonnés.

Ceux qui avaient vidé leur assiette s'étendaient sans façon sur le dos et se laissaient aller aux premiers bercements de l'ivresse et à la somnolence stupéfiante causée par la quantité de viandes qu'ils avaient avalée.

Les autres ayant à cœur de terminer leur tâche continuaient à lutter bravement contre les dégoûts que leur causait leur goinfrerie et contre les premières vapeurs de l'ivresse qu'ils sentaient planer sur leur cerveau comme un épais brouillard.

— Que je sois pendu, pensa Mornac, si plusieurs d'entre eux ne crèvent pas comme des canons trop chargés. Les sales animaux ! Et dire, pourtant, qu'un gentilhomme, de toute bonne lignée qu'il soit, se met dans un état semblable pour avoir pris trop de vin ! Mornac, mon bon, ceci est une frappante leçon pour toi qui souvent, hélas ! as par trop coudoyé Messer Bacchus. Un homme qui se respecte doit avoir horreur de se mettre en une aussi abjecte condition, et je jure, dès ce moment de ne plus boire ! Quand je dis ne plus boire, j'entends ne plus en abuser. Car pour ce qui est de se gaudir le cœur avec un verre ou deux du divin jus de la treille, en face d'un bon et loyal ami, je ne vois pas qu'un honnête homme y puisse trouver à redire. Mais m'avilir encore à l'instar de ces brutes, jamais ! Je me le jure à moi-même et me prends la main à cet effet.

— De l'eau-de-feu, cria l'un des Sauvages.

Le plat d'écorce fut encore rempli.

Quelques-uns de ceux qui s'étaient couchés se relevèrent pour boire encore une fois et se recouchèrent aussitôt. Plusieurs n'eurent pas la force de s'asseoir et retombèrent inertes après quelques vains efforts.

Cette dernière lampée en acheva d'autres qui avaient tenu bon jusque-là et qui s'affaissèrent à côté de leurs compagnons.

Mornac remarqua avec inquiétude que Griffe-d'Ours n'avait fait qu'effleurer, cette fois, la coupe du bord de ses lèvres.

— Diable ! qu'est-ce que cela veut dire ? pensa le Gascon. Ce gredin aurait-il l'intention de ne se point griser ? Se souvient-il qu'il a promis à Jeanne de la forcer à l'épouser cette nuit ? Irait-il prévenir notre dessein de fuir ? L'heure avance, damnation ! Et Vilarme qui m'épie !

— Cette solennité est bien choisie pour célébrer mon mariage avec la vierge blanche, se disait Griffe-d'Ours. C'est au milieu de ses guerriers réunis qu'un chef doit prendre femme. C'est bon, je vais aller chercher la vierge pâle sous son ouigouam et l'amener ici. Je ne me sens pas encore assez hardi pour la contraindre à m'écouter. Cette femme fière a tant de puissance dans son œil noir. Si je prenais quelques gorgées de plus d'eau-de-feu. Je me suis ménagé jusqu'à présent.

Il fit signe qu'on lui passât la coupe.

Mornac le couvait des yeux.

Vilarme qui les observait tous les deux vit leur attention détournée. Il se leva et sortit de la cabane sans être remarqué.

Après avoir bu, Griffe-d'Ours sembla concentrer ses forces pour ranimer son courage.

Il se mit debout, non sans quelques efforts et se dirigea vers la porte du ouigouam en titubant un peu.

Il pouvait être alors dix heures du soir.

— Mon Dieu ! pensa Mornac, pourvu que mes amis soient arrivés ! Mais Vilarme n'est plus là ! Malédiction !

S'il n'eût écouté que l'inspiration du moment il aurait bondi au dehors. La prudence le retint.

Il attendit que Griffe-d'Ours fût sorti du ouigouam pour le quitter à son tour.

Les entrées et sorties des convives étaient assez ordinaires pendant un festin pour qu'on ne prît pas garde à l'absence de quelques-uns.

En mettant son pied fiévreux hors de la cabane, Mornac aperçut Griffe-d'Ours qui le précédait de quelques pas, et plus loin, tout près du ouigouam de la Perdrix-Blanche, une ombre qui se mouvait dans la nuit.

Mornac réfléchit que ce devait être Vilarme et passa immédiatement derrière la cabane du festin pour gagner la sienne inaperçu en faisant un détour.

Son cœur battait à rompre sa poitrine.

— Oh ! malheur à vous, mécréants ! grondait-il tout en se faufilant entre les ouigouams silencieux et sombres, malheur à vous ! Mes amis sont là qui m'attendent impatients. Nous sommes de force à lutter contre vous deux !

Il atteignit sa cabane dont il écarta la portière d'une main fébrile.

La hutte était plongée dans une obscurité presque complète. Quelques tisons à demi éteints brillaient faiblement au milieu de la cabane plongée dans l'ombre à ses extrémités. Le silence n'y

était interrompu que par les ronflements de la vieille qui dormait dans un coin.

— Ne seraient-ils pas arrivés ! fit Mornac en se penchant avec anxiété sur les charbons pour en raviver le feu.

La flamme jaillit sous le souffle ardent du jeune homme qui jeta un coup d'œil rapide autour de lui.

Il ne vit que la vieille femme qui dormait toute recroquevillée sur son galetas.

— Personne ! Oh ! le ciel nous hait donc ! Et bien ! puisque le temps en est venu, allons mourir !

Il se pencha vers l'endroit où il couchait habituellement, tira de sous son lit une hache et un long couteau de chasse que la vieille lui avait procurés durant le jour, rejeta le tison allumé dans le brasier, et bondit hors du ouigouam.

q

Chapitre 19 Terreurs mortelles

En proie aux angoisses les plus poignantes, Mlle de Richecourt avait passé la journée auprès du grabat de la Perdrix-Blanche.
Terrifiée par la promesse que Griffe-d'Ours lui avait faite de la prendre pour femme le soir même, elle avait alternativement prié et pleuré tout le jour. Le moment de la fuite se trouvait si rapproché de l'heure terrible dont le chef iroquois l'avait menacée, les chances d'une évasion si précaires et si hasardées qu'elle avait

fait d'avance le sacrifice de sa vie, bien décidée de prévenir le déshonneur par une mort volontaire.

À force de songer aux probabilités de sa fin prochaine, elle en était arrivée, vers le soir, à une tranquillité relative qui se pouvait expliquer moins par la force de la volonté que par un affaissement nerveux amené par l'excitation extrême qu'elle avait ressentie la veille et le jour même.

Pendant le festin, auquel nous venons d'assister, elle était donc là, près du galetas de la Perdrix-Blanche endormie. Elle, assise, immobile, sa figure pâlie appuyée sur sa main gauche, le regard triste et vague, les lèvres décolorées, mais contractées et portant l'expression d'une décision irrévocable.

Ainsi pâle et sans mouvement, à peine éclairée par les lueurs ternes du feu qui allait s'éteignant au milieu de la cabane, la demoiselle de Richecourt ressemblait à ces blanches statues de marbre, assises éplorées sur les tombeaux des châtelaines, ses aïeules, qui reposaient dans la chapelle funéraire du château de Kergalec.

À mesure que l'heure fatale approchait, la conscience semblait lui revenir et des frissons nerveux passaient par tout son être au moindre bruit, tout comme la calme surface d'un lac frémit au plus petit souffle de vent.

Il est si bon de vivre, après tout, lorsque l'on n'a que vingt ans à peine et qu'on est doué par Dieu de la richesse et de tous les dons personnels qui semblent promettre un prochain avenir de félicité ! Comment ne pas sentir des regrets amers de quitter une vie toute parsemée d'illusions dorées et de séduisantes promesses dont on n'a pas pu constater encore la cruelle inanité.

Sentir circuler dans ses veines un sang jeune et généreux et se dire : Dans une heure, en moins de temps peut-être, mon cœur fait pour aimer et pour battre sur une âme amie arrêtera soudain ses pulsations vivifiantes. Cette exubérance de vie que je sens bouillonner en moi, se calmera subitement pour se geler sous le souffle de glace de l'éternelle immobilité ! Oh ! les malheureux qui ont éprouvé ces atroces tourments ont dû bien souffrir et Dieu qui juge tout, leur aura su pardonner peut-être un désespoir inspiré par une destinée aussi cruelle.

Jeanne était donc froide en apparence, mais le cœur plein d'émotion, prêtant l'oreille aux mille bruissements nocturnes, elle se demandait s'il était bien vrai que la mort fût proche ou s'il lui restait encore une espérance de salut.

Des pas furtifs, qui se rapprochaient évidemment du ouigouam, vinrent tout à coup répondre à son cœur comme un choc dont les vibrations vont frapper sur un endroit sonore.

Elle se redressa, la gorge palpitante, ses lèvres sèches entrouvertes et le regard plein d'une anxiété terrible.

— Oh ! si c'était mes amis ! pensa-t-elle.

À mesure que les pas devenaient plus distincts, les palpitations de son cœur se faisaient plus pressées et frappaient comme des coups de marteau dans sa tête.

Celui qui s'approchait allait entrer.

Qui allait-elle voir apparaître ?

Question de vie ou de mort.

Ses deux mains se croisèrent sur sa poitrine qui bondissait convulsivement.

À la porte une main se montra.

La portière s'agita, s'ouvrit.

Jeanne poussa un cri de terreur.

C'était Vilarme.

Souriant il s'avança vers la jeune fille épouvantée.

Elle avait été tellement absorbée par la seule pensée du terrible Griffe-d'Ours, qu'elle avait oublié les dangereuses poursuites du baron. Au lieu du péril prévu, un autre inattendu, mais aussi terrible, se dressait tout à coup devant elle, sans empêcher en aucune sorte, les approches aussi périlleuses, du premier.

— Vous me paraissez bien émue, Mademoiselle, dit l'affreux homme.

Furtivement, Jeanne glissa sa main droite dans les plis de sa robe, et ne répondit pas.

— Vous me haïssez donc beaucoup ! continua-t-il d'un ton douloureux et peiné.

— Vous vous trompez un peu, Monsieur, répondit Jeanne en s'efforçant de raffermir sa voix. C'est plus que de la haine que je ressens pour vous, c'est de l'horreur !

Vilarme pâlit.

— Et le chef iroquois, reprit-il, trouve donc un peu plus grâce devant vous ?

À son tour Jeanne pâlit encore, malgré que cela eût paru d'abord impossible.

— Il est rumeur qu'il vous doit épouser cette nuit.

Mlle de Richecourt ne répondit pas.

Malgré la position périlleuse où elle se trouvait, elle semblait prêter l'oreille à quelque bruit du dehors.

Elle avait cru entendre un nouveau bruissement de pas.

— Écoutez ! Mademoiselle, continua Vilarme qui se rapprocha de la jeune fille. Le temps presse, les instants sont précieux ; chaque seconde vaut une année. Vous êtes menacée du plus effroyable sort qui peut atteindre une femme de votre caste. Vous, la femme d'un brutal Iroquois. Il y a de quoi vous glacer le sang dans les veines. Encore une fois veuillez m'écouter. N'oubliez pas que si je tuai votre mère, ce fut, après tout, par amour. Je vous aime comme je l'ai aimée, avec passion, rage et furie ! Voulez-vous être ma femme ? Nous allons fuir ensemble…

Le regard que Mademoiselle de Richecourt laissa tomber sur l'infâme était tellement chargé de dégoût et d'horreur qu'il comprit quelle immense répulsion il causait à Jeanne.

Mais cet homme qui avait, innée en lui, la furie du crime, s'écria :

— Eh bien, tu l'auras voulu !

Et il s'élança pour saisir la jeune fille qui sauta par dessus le corps de la Perdrix-Blanche. Celle-ci réveillée se mit sur son séant. Vilarme allait franchir à son tour ce frêle obstacle lorsque la portière s'écarta soudain.

Un homme bondit à l'intérieur.

Le casse-tête qu'il brandissait tournoya en sifflant et s'abattit sur la tête de Vilarme.

Le crâne du misérable vola en éclat par la cabane avec des lambeaux sanglants de cervelle qui jaillirent jusque sur la robe de Jeanne.

Sans un cri, Vilarme s'abattit sur le sol, la tête fracassée, vide, ruisselant de sang, hideux.

Il était mort.

— Griffe-d'Ours ! s'écria Jeanne avec une angoisse inexprimable.

Le chef iroquois se pencha sur le cadavre de Vilarme qu'il poussa du pied.

— Le chef a bien fait, dit-il, de venir chercher sa femme que ce chien convoitait. Il était temps ! La vierge blanche est-elle prête ? Mes guerriers m'attendent pour assister à notre mariage.

Pour toute réponse Jeanne brandit le stylet qui ne l'avait point quittée, afin de s'en frapper au cœur.

Mais en appuyant sur sa jambe droite et en avançant sa poitrine pour donner plus de force au coup qu'elle se voulait porter, son pied glissa sur un fragment encore chaud de la cervelle de Vilarme et la pauvre Jeanne tomba à la renverse en laissant échapper son arme.

Griffe-d'Ours bondit sur elle et lui enserra les poignets de ses mains puissantes.

— Mon Dieu, je suis perdue ! cria-t-elle.

Griffe-d'Ours repoussa brusquement de sa main gauche la Perdrix-Blanche qui voulait s'interposer entre lui et Jeanne qu'il releva de sa main droite.

Au même instant Mornac s'élançait à son tour dans le ouigouam.

À l'apparition subite de ce nouvel ennemi, Griffe-d'Ours lâcha la jeune fille, ressaisit son tomahawk qu'il avait laissé tomber, et courut au devant du chevalier.

Tous deux, l'arme haute, s'arrêtèrent à trois pas de distance.

Ils se brûlaient du regard.

— Chiens de faces pâles ! vous voulez donc tous mourir par ma main ce soir ! gronda Griffe-d'Ours.

Son terrible casse-tête se leva, tournoya de nouveau pour tuer.

Mornac fit un écart, évita le coup, lança sa hache d'armes de toutes ses forces sur la poitrine nue du sauvage.

Celui-ci avait aussi deviné l'attaque et diminua l'intensité du choc en se détournant un peu.

Néanmoins le sauvage chancela, car la massue de Mornac lui avait déchiré, broyé fort avant les chairs de la poitrine.

Le chevalier tira son long couteau de chasse et s'avança pour en percer son ennemi qui le prévint en lui saisissant le bras d'une main et la gorge de l'autre.

Il y eut un instant de crispation terrible dans les muscles du corps de ces deux hommes.

Doué d'une force physique supérieure à celle du chevalier, Griffe-d'Ours lui tordit le bras si violemment que Mornac dut laisser tomber son couteau.

Le Sauvage enserra de ses deux mains le cou du pauvre chevalier qu'il renversa sous lui.

Mornac voulut enfoncer aussi ses doigts crispés dans la gorge de l'Iroquois.

Celui-ci, qui était tombé à genoux sur la poitrine du jeune homme, fit un bond qui le débarrassa de cette étreinte ; et puis appuyant ses deux genoux sur chacun des bras de Mornac pour paralyser ses mouvements, il resserra lui-même l'étau d'acier de ses cinq doigts.

Mornac réduit à l'impuissance et à la merci de son ennemi voulut crier.

Il râla.

Sa figure empourprée bleuit. Ses yeux injectés de sang lui sortirent presque de leur orbite.

Jeanne vit qu'il allait être étouffé, ramassa son stylet, et accourut pour en frapper Griffe-d'Ours.

La Perdrix-Blanche à la vue de son frère en danger, se jeta au devant de Jeanne, et, plus forte qu'elle, l'empêcha d'avancer.

Épuisé, étranglé, suffoqué, Mornac sentit peu à peu sa vie s'en aller.

Il fit un dernier et immense effort pour se débarrasser de Griffe-d'Ours.

Deux fois son corps se roidit, sauta en soulevant le Sauvage cramponné à son cou.

Deux fois il retomba sur le sol avec un bruit mat et désespérant.

Alors ce pauvre Mornac s'aperçut qu'il allait mourir.

Il ne vit plus que des éclairs serpenter devant ses yeux. Ses oreilles furent ébranlées comme si tout un carillon de cloches lui eût sonné dans la tête.

Il lui sembla que sa poitrine allait éclater.

Un frémissement suprême courut par tout son corps.

Et puis il ne bougea plus…

q

Chapitre 20 Vengeance et carnage

Pour ne pas entendre le dernier râle de l'infortuné Mornac, nous sommes forcés de retourner dans la grotte du champ des morts où, pourtant, d'autres sanglots d'agonie nous attendent peut-être aussi.

Le premier assaut de découragement subi, les trois hommes ensevelis dans la caverne songèrent à faire l'impossible pour sortir de cet affreux tombeau.

Après de nouveaux efforts contre l'épaisse muraille dont la pierre nouvellement tombée de la voûte fermait la sortie de la caverne, après s'être bien convaincus qu'ils ne pourraient jamais renverser ce lourd quartier de roc, ils songèrent à trouver une autre issue.

— Chef, dit Joncas au Renard-Noir, appuyez-vous contre ce côté de la caverne. Je vais vous monter sur les épaules pour tâter un peu la voûte.

Le Huron s'exécuta et Joncas lui grimpa sur le dos.

Avec la crosse de son fusil le Canadien se mit à sonder le roc.

À partir du fond il frappa partout dans le toit rugueux de la caverne. Partout retentissait un bruit mat qui témoignait de l'épaisseur de la pierre.

À mesure que le Sauvage changeait de position pour permettre à Joncas de sonder plus loin, l'espoir s'éteignait dans l'âme des trois malheureux.

Jolliet surtout faisait mal à voir.

Affaissé sur le sol, la tête baissée, il semblait tout à fait résigné à mourir, ne paraissant plus avoir aucune espérance à réaliser sur terre.

Lorsque la crosse du fusil de Joncas frappa près de l'endroit de la voûte qui s'était refermé sur l'énorme quartier de roc dont la grotte était bouchée, la pierre rendit un son plus sonore.

Joncas frappa de nouveau.

Un éclair de satisfaction illumina sa figure.

— Tenez-vous ferme sur vos jambes, dit-il au Huron.

— Y êtes-vous ?

— Oui.

Le Canadien serra fortement son arme par le canon, en appuya la crosse contre la voûte et se mit à pousser.

La résistance fut d'abord considérable.

Puis Joncas sentit que la pierre cédait, cédait.

Il redoubla d'efforts, tant qu'enfin il aperçut en levant la tête une étoile qui scintillait dans le ciel par l'étroite ouverture.

Il se laissa glisser à terre et jeta un cri de joie.

— Nous sommes sauvés, dit-il.

Jolliet le regarda ébahi.

Il n'était plus fait à l'idée de sortir vivant de la caverne.

— Aidez-moi, reprit Joncas, à entasser ici nos ballots de fourrures, afin que nous puissions nous élever dessus tous les trois et poussez cette pierre que je viens de soulever. Vite !

Les trois amis réunirent leurs forces et firent glisser une grosse pierre qui, descellée par l'éboulis que le tremblement de terre avait causé, formait comme une trappe naturelle.

L'ouverture pouvait largement laisser passer un homme.

Joncas sortit le premier et fit entendre une prudente exclamation de joie lorsqu'il s'aperçut que cette pierre pouvait se replacer et s'ôter à volonté.

— Mille tonnerres ! dit-il, tout cela va tourner, en fin de compte, à notre avantage. Et ainsi renfermés dans la caverne, jamais on ne pourra nous y trouver. Mais partons, nous sommes bien en retard !

— Arrête ! dit le Huron. Il faut faire disparaître les traces de notre passage par ici.

Il rejeta à l'intérieur quelques parcelles de pierre et de terre qu'ils avaient déplacées en soulevant la trappe. Ensuite il descendit jusqu'au pied du rocher, à l'entrée naturelle de la grotte.

Il en écarta les broussailles qui la masquaient, entra dans la gueule de la caverne, alluma une esquille de bois et se mit à effacer jusqu'à la moindre trace de leur séjour en cet endroit.

Au bout d'un quart d'heure, il grimpa sur le faîte du rocher et rejoignit ses compagnons qui l'attendaient assis sur le bord de la trappe béante.

Le Sauvage descendit dans la grotte, s'assura que les ballots de pelleteries étaient bien placés au bas de l'ouverture, afin que ses amis et lui pussent au besoin se précipiter tête baissée dans le souterrain, s'ils étaient suivis de trop près.

Toutes ces précautions prises, il remonta près de Joncas et de Jolliet et tous trois commencèrent à se glisser sans bruit vers le village.

La célébration du festin et l'heure avancée leur permirent de pénétrer sans être aperçus dans la bourgade.

Quand ils arrivèrent dans le ouigouam de Mornac, celui-ci venait de le quitter depuis quelques minutes à peine.

Ne l'y trouvant point, ils se dirigèrent guidés par le Renard-Noir, qui en connaissait la situation, vers le ouigouam de la Perdrix-Blanche.

Il entrouvrit la portière et regarda à l'intérieur.

Il se rejeta brusquement en arrière, dit quelques mots rapides à l'oreille de ses deux compagnons.

D'un commun élan ils tombèrent tous les trois dans la cabane comme une trombe : Joncas sur Griffe-d'Ours, qui tenait encore Mornac à la gorge, et le Huron sur la Perdrix-Blanche.

En un clin d'œil Griffe-d'Ours et sa sœur étaient garrottés et bâillonnés sans avoir eu le temps de jeter un cri.

Mornac, qui pour n'être pas mort n'en aurait valu guère mieux une minute plus tard, ressentit au milieu de sa pâmoison, un soulagement extraordinaire.

— Je dois être mort ! pensa-t-il. Voilà que c'est fini de moi !

Comme il lui sembla qu'on s'agitait furieusement sur son corps :

— Cadédis ! ajouta-t-il, suis-je donc déjà dans l'enfer, que mille diables piétinent sur mon cadavre !

Quand il reprit tout à fait ses esprits, il aperçut Griffe-d'Ours et la Perdrix-Blanche ficelés dans un coin comme des momies.

Jolliet était à genoux aux pieds de Mlle de Richecourt dont les yeux, levés vers le ciel, remerciaient éloquemment Dieu de sa délivrance inespérée.

Quant à Joncas et au Renard-Noir, penchés sur Mornac étendu par terre, ils regardaient avec un affectueux intérêt la vie lui revenir.

Le Gascon s'assit, secoua la tête pour chasser le sang que la strangulation y avait fait affluer, et dit à ses amis :

— Vous pouvez vous vanter d'être arrivés à temps. Encore une minute et c'en était fait du dernier des Mornac !

— Chut ! parlez plus bas, fit Joncas. Êtes-vous blessé ?

— Heu !... non, répondit Mornac en se tâtant.

Il se remit sur pied.

— À présent il n'y a pas de temps à perdre, reprit Joncas. Allons-nous-en.

Le Renard-Noir s'approcha de la Perdrix-Blanche et lui dit à demi-voix, de manière à être entendue de Griffe-d'Ours :

— Tu vois que je tiens ma parole. Ton frère ne mourra pas encore. Mais avant longtemps il me reverra. Alors malheur à lui ! Entends-tu, Ours féroce, je vengerai sur toi la mort de Fleur-d'Étoile et de mes fils que tu as massacrés. Car je sais que c'est toi qui les as tués. J'ai dit !

Il resserra les liens de Griffe-d'Ours et de sa sœur et leur assujettit solidement dans la bouche le bâillon qui les empêchait de crier.

Comme il se relevait il aperçut un homme qui gisait, le crâne fracassé, dans l'ombre, et que ni lui ni ses compagnons n'avaient encore remarqué.

Il le traîna par les pieds jusqu'au feu. Joncas, Jolliet et lui ne purent retenir un cri de surprise et de pitié lorsqu'ils reconnurent Vilarme.

— Qui donc l'a mis dans ce triste état ? demanda Joncas.

— Le chef sauvage, répondit Mornac, il venait de l'assommer quand je suis entré. C'est une sale besogne qu'il a épargnée au bourreau.

— Il avait assez vécu ! remarqua sentencieusement le Renard-Noir.

— Baron de Vilarme, dit Mlle de Richecourt qui s'approcha du cadavre, au nom de ma mère que vous avez assassinée, je vous pardonne tout le mal que vous avez fait à ma famille ainsi qu'à moi-même. Dieu veuille vous pardonner aussi !

Ils sortirent tous furtivement de la cabane et prêtèrent l'oreille avant d'avancer.

Tout était tranquille.

Les luttes dont le ouigouam de la Perdrix-Blanche avait été le théâtre s'étaient faites si rapides et tellement par surprise, que les acteurs n'avaient pas eu le temps de jeter un cri qui pût être entendu.

— Fuyons ! dit Joncas à voix basse. Et vous, chef, montrez-nous le chemin à suivre.

Le Renard-Noir se mit à la tête des fugitifs qui traversèrent le village comme des fantômes.

Arrivé près des palissades dont Mornac avait encore eu soin d'arracher un des pieux, le Renard-Noir s'arrêta.

— Guide-les à ton tour, dit-il alors à Joncas. Tu connais maintenant le chemin comme moi.

— Vous êtes donc bien décidé, lui demanda le Canadien.

— Un chef ne change pas de résolution quand elle est bien prise. Ma vengeance n'est pas satisfaite. J'ai promis d'épargner Griffe-d'Ours mais non les autres.

— Si vous êtes surpris ?

— Ne crains rien pour moi. Pour vous autres je ne compromettrai pas votre sûreté. J'attendrai que vous ayez eu le temps d'atteindre la grotte avant de commencer mon rude travail. Si je suis surpris et poursuivi de trop près, je me laisserai prendre et tuer plutôt que d'indiquer votre cachette en fuyant vers vous. J'ai dit.

Joncas vit que la détermination du chef huron était bien arrêtée. Il ne répliqua rien et se mit en marche suivi des autres.

— Qu'est-ce que le chef veut donc faire ici ? lui demanda Mornac.

— Chut ! nous n'avons pas le temps de bavarder, dit Joncas. Je vous conterai cela quand nous serons à l'abri.

Le Renard-Noir les vit disparaître dans la nuit. Pendant un quart d'heure il resta immobile, les yeux fixés sur la plaine vers l'endroit où les fugitifs avaient disparu.

Cet espace de temps écoulé il tourna le dos à la palissade, rampa vers le ouigouam de Griffe-d'Ours où avait eu lieu le festin.

Il en écarta doucement la portière et regarda en dedans.

Le silence n'y était troublé que par des ronflements. Il est vrai qu'ils étaient sonores et sortaient de trois cents poitrines.

Tous les convives gorgés de viandes et d'eau-de-vie s'étaient endormis auprès de leurs écuelles vides.

Sous les chaudières les feux s'étaient éteints et des flambeaux qui avaient éclairé le repas il n'en restait plus qu'un seul qui brûlât encore.

Le Huron regarda fixement les convives pour en bien voir la position. Il s'assura que son tomahawk et son couteau jouaient aisément dans leur gaine.

Hardiment il pénétra dans la cabane, marcha droit au flambeau allumé, s'en saisit, le jeta par terre et l'éteignit sous son pied.

Il écouta un instant.

— Personne n'a bougé, se dit-il. Ils dorment tous.

Alors il tira son couteau à scalper, se dirigea à tâtons, vers le premier dormeur qu'il saisit à la gorge pour l'empêcher de crier.

Froidement, à trois reprises, il lui enfonça son couteau dans le cœur jusqu'à la garde.

Le malheureux eut deux ou trois soubresauts convulsifs. Son voisin dérangé dans son lourd sommeil fit entendre quelques grognements, mais ne se réveilla pas.

Le Renard-Noir scalpa le premier en un tour de main, accrocha cette chevelure sanglante à sa ceinture et passa au second

dormeur.

Comme l'autre il l'étrangla de sa main gauche et de sa droite lui perça le cœur et le scalpa en moins d'une minute.

Le troisième eut le même sort.

Alors échauffé par ce succès, emporté par l'ardeur de la vengeance, enivré par l'odeur du sang répandu, le Sauvage oublia sa prudence.

Il ne se sentait plus satisfait d'égorger aussi froidement ses victimes, son bras impatient de frapper et de rencontrer une résistance animée, s'arma du tomahawk.

Il se pencha sur un quatrième Iroquois et lui tâta la figure afin de s'assurer où était la tête. Et il lui asséna un coup terrible de sa massue en plein visage.

À demi assommé l'Iroquois poussa un cri rauque.

Mais ce fut le dernier.

D'un second coup le Huron lui broya la cervelle.

Le cinquième à moitié réveillé par le cri d'agonie de son voisin fut tout à fait tiré de son sommeil par le poids du corps du Renard-Noir qui, par mégarde, lui marcha sur la main.

Le Huron qui avait les yeux habitués à l'obscurité, le vit se mettre sur son séant.

Il le frappa en plein crâne.

L'Iroquois jeta un cri épouvantable et se jeta sur ses voisins comme pour chercher leur protection.

Le Renard-Noir voulut l'achever et redoubla ses coups. Mais il faisait trop noir pour viser sûrement. Atteint à l'épaule l'Iroquois se mit à pousser des hurlements terribles en criant à l'aide.

Réveillés par ce vacarme tous les dormeurs furent en un instant sur pied. Le Renard-Noir se jeta par terre à côté du blessé qui se lamentait toujours.

Quelques-uns s'approchent attirés par ces cris, tandis que d'autres tisonnent les feux pour se procurer de la lumière.

On s'agite, on se croise, on se heurte en maugréant.

Enfin la lumière jaillit d'un brandon d'écorce, brille et répand ses lueurs par la cabane.

On accourt vers le blessé qui hurle toujours.

Mais à la vue du carnage, en apercevant quatre cadavres sanglants, plus un blessé, quasi mort, les Iroquois reculent d'abord épouvantés et remplissent la cabane d'un cri commun de vengeance.

— Ce sont les visages pâles qui ont fait le coup ! Mort aux visages pâles !

— Griffe-d'Ours, notre chef, où est-il ?

— Ils ont enlevé le chef ! Courons après eux ! Et tous s'élancent hors du ouigouam.

— Massacrons la vierge pâle ! s'écrie l'un d'eux.

— Tuons-la ! Elle paiera pour les autres en attendant !

On se rue dans la cabane de la Perdrix-Blanche que l'on trouve seule, garrottée à côté de Griffe-d'Ours.

Dès que celui-ci se sent libre il pousse une exclamation de joie et de rage.

— Que chacun de mes frères s'arme ! commande-t-il, et qu'on vienne me joindre au milieu du village !

Un quart d'heure après, Griffe-d'Ours et ses guerriers sortaient de la bourgade et se lançaient, au pas de course, à la poursuite des fugitifs.

q

Chapitre 21 À bon chat bon rat

Le Renard-Noir qui avait pu s'esquiver inaperçu rejoignit les fugitifs dans la grotte du champ des morts.
Dès qu'il se fut assuré que ses amis étaient sains et saufs, il remonta sur le rocher afin de constater la direction que les Iroquois allaient prendre pour courir après les fugitifs.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était ainsi en observation, lorsqu'il entendit un bruit confus de voix qui venait du village. Bientôt après il entrevit, au milieu des ténèbres, une longue file d'hommes qui sortait de la bourgade.

Lorsqu'il l'eut vue serpenter et disparaître au loin dans la plaine, il descendit rejoindre ses compagnons et leur dit :

— Les guerriers de la bourgade viennent d'en partir et se sont lancés à notre poursuite dans la direction du lac Champlain.

— Nous sommes en sûreté pour le moment, dit Joncas. Ils ne reviendront pas avant, au moins, une journée, lorsqu'ils seront bien sûrs que nous n'avons pas pris cette direction ou que nous avons su leur échapper.

— Pour n'être pas surpris quand ils reviendront, reprit le Renard-Noir, mes frères et moi devrons faire la garde, en haut sur le rocher. Au moindre danger, celui qui veillera rentrera dans la caverne en tirant la pierre au-dessus de l'ouverture. Dormez tranquilles, le Renard-Noir va veiller le premier.

Il monta reprendre sa faction.

Bien qu'ils fussent à l'étroit dans la caverne les fugitifs pouvaient cependant y tenir tous. Les hommes se serraient les uns près des autres afin de laisser plus de place à Mlle de Richecourt à laquelle avait été cédé un assez large espace au fond de la grotte.

L'obligation où ils étaient de se tenir presque les uns sur les autres avait l'avantage de les préserver du froid, car ils n'osaient allumer de feu, de peur d'attirer de ce côté l'attention des ennemis.

L'air ne leur faisait pas défaut, même quand la trappe était refermée, vu qu'il en arrivait suffisamment par certaines fissures, à peine perceptibles, qui traversaient la voûte.

Les fugitifs ne dormirent guère pendant cette première nuit qu'ils passèrent à causer à voix basse et à s'entretenir des événements qui s'étaient accomplis depuis leur séparation.

Jolliet écoutait dans un silence extatique le timbre harmonieux de la voix de Jeanne et, du fond de son cœur, remerciait Dieu qui lui avait permis de la revoir et de contribuer à la sauver.

Cette nuit passée dans un souterrain plongé dans une obscurité profonde, avec la menace incessante d'un danger imminent, cette nuit employée à recueillir d'une oreille avide des paroles étrangères à son amour, et que la jeune fille proférait comme un souffle, fut peut-être pour Jolliet la plus belle de sa vie tout entière.

Il s'en souvint toujours, et longtemps après, il revoyait encore ce petit coin du ciel bleu qu'il apercevait cette nuit-là par l'étroite ouverture de la grotte, avec une brillante étoile qui frissonnait dans la nuit froide et qui lui semblait alors comme un gage infaillible d'espérance.

Lorsque le jour parut, le Renard-Noir descendit dans la caverne et Joncas alla monter la garde à son tour.

Les autres, fatigués et quelque peu rassurés maintenant, s'endormirent comme l'étoile du matin allait s'éteindre dans les premières lueurs pâles de l'aurore.

Quand ils se réveillèrent il faisait grand jour et Mornac allait remplacer Joncas comme factionnaire.

Je ne m'arrêterai pas aux menus incidents de ce jour et de la nuit suivante qui se passèrent dans une immobilité monotone et dans une attente anxieuse.

Vers le milieu de la seconde journée, Jolliet qui était posté en sentinelle sur le sommet du rocher se pencha sur l'ouverture et dit :

— Attention ! voici le parti de guerre qui revient !

— Que mon fils descende tout de suite, dit le Renard-Noir ; je m'en vais prendre sa place.

Quand le chef eut regagné son poste d'observation, il put voir en effet Griffe-d'Ours et sa troupe qui rentraient au village. Ils paraissaient harassés et abattus.

Au bout d'une heure le Huron remarqua un grand mouvement qui se faisait dans la bourgade.

Il redoubla d'attention et vit bientôt la population tout entière sortir du village et se diriger du côté de la caverne.

Le Renard-Noir se glissa à plat ventre jusqu'à l'ouverture de la grotte, exposa la situation en peu de mots, enjoignit le plus strict silence, passa son mousquet à Joncas afin de n'être pas embarrassé en cas d'alerte et rampa de nouveau jusqu'à son poste d'observation.

Le cœur des fugitifs battait bien fort.

Les ennemis s'en venaient-ils explorer les alentours du village et visiter la caverne…

Soudain ils virent le jour s'obscurcir au-dessus de l'ouverture dans laquelle s'engagea le corps du Renard-Noir.

Il descendit avec la rapidité de l'éclair, tira la trappe dans son cadre naturel et la referma avec le plus grand soin.

Ensuite il se pencha vers ses compagnons et leur dit tout bas :

— Si l'un de nous remue, nous sommes morts !

Les respirations s'arrêtèrent haletantes et un silence sépulcral régna dans la caverne.

Voici ce qui arrivait.

Griffe-d'Ours était revenu au village, exaspéré de n'avoir pu rejoindre ses prisonniers.

On n'attendait que le retour des guerriers pour donner la sépulture aux cinq malheureux que le Renard-Noir avait massacrés. Aussi une heure après son arrivée, Griffe-d'Ours et ses gens de guerre escortaient-ils leurs compagnons morts jusqu'au cimetière aérien qui avoisinait la grotte.

La cérémonie des funérailles terminée, Griffe-d'Ours qui pensait toujours aux prisonniers envolés et surtout à sa belle captive, eut une inspiration subite en promenant ses regards autour de lui.

— Puisque nous n'avons pu les rejoindre au loin, pensa-t-il, qui sait s'ils ne sont pas restés tout près du village ?

Il songea à la caverne comme un lieu propice à la retraite.

Il communiqua sa pensée à ses principaux guerriers et se dirigea vers la grotte qui n'était distante du champ des morts que d'une couple d'arpents.

Il écarta les broussailles qui masquaient l'entrée naturelle et horizontale de la caverne et regarda.

Comme il ne voyait rien remuer à l'intérieur il tira son couteau de sa gaine et pénétra résolument dans la grotte, suivi de près par ses compagnons.

Quoiqu'il fût rarement venu dans la caverne il la connaissait assez pour être surpris de se voir arrêté au milieu par cette barrière infranchissable du roc nouvellement tombé de la voûte.

Il cria à ceux qui étaient restés au dehors de lui apporter une torche. L'un d'eux grimpa sur le rocher pour dépouiller un petit cèdre de son écorce afin de faire un flambeau que l'on passa bientôt tout allumé à Griffe-d'Ours.

Le chef examina fort attentivement l'épaisse muraille de pierre qui bouchait complètement la grotte.

Pour s'assurer de sa solidité, lui et ses compagnons se lancèrent dessus de toutes leurs forces.

Les fugitifs tremblants de frayeur entendaient tout de l'autre côté.

Le bruit des pas de ceux qui marchaient sur le sommet du rocher, résonnait aussi sourdement au-dessus de leurs têtes.

Qu'on se figure leurs transes mortelles en songeant combien ils étaient persuadés que le moindre indice pouvait les trahir et qu'une fois découverts c'en était absolument fait d'eux tous !

Après d'inutiles efforts pour faire bouger l'énorme pierre, quand il eut tout bien examiné, Griffe-d'Ours constata que le récent tremblement de terre avait ainsi bouleversé la grotte.

Ne connaissant pas d'autre issue à la caverne et grâce aux précautions du Renard-Noir à faire disparaître toute trace du séjour de Joncas, de Jolliet et de lui-même en ce lieu, Griffe-d'Ours en sortit.

Mais son esprit soupçonneux l'éperonnait toujours et il grimpa sur le rocher.

Pendant quelque temps les fugitifs, plutôt morts que vivants, l'entendirent rôder au-dessus d'eux.

Tous les hommes, Joncas en tête, l'arquebuse au poing se tenaient prêts à vendre chèrement leur vie. Mlle de Richecourt, agenouillée au fond de la caverne priait pour tous.

Enfin il leur sembla que le bruit des pas s'éloignait et ils n'entendirent bientôt plus rien.

Un doute terrible vint pourtant troubler aussitôt la joie qu'ils allaient éprouver.

« Si les Iroquois avaient quelque soupçon de leur présence et s'étaient avisés de poster un espion aux alentours ou sur le rocher, les fugitifs ne se trahiraient-ils pas eux-mêmes par le moindre bruit ou lorsqu'ils tenteraient d'ouvrir la trappe… »

Cette idée que Joncas souffla dans l'oreille de ses compagnons les glaça de frayeur, et deux heures durant ils restèrent, sans oser remuer, dans les plus fatigantes positions.

Enfin, n'entendant rien au dehors, Joncas dit :

— La nuit doit être proche à présent. Prenons une bouchée, sans bruit, afin de nous préparer à partir à la faveur des ténèbres.

Ils mangèrent en silence, l'oreille au guet et le cœur palpitant d'inquiétude.

Lorsqu'ils eurent fini, le Renard-Noir dit :

— Prenez vos armes et tenez-vous prêts. Le chef va sortir le premier pour explorer les environs.

Il poussa doucement la trappe. Mais avant de se montrer la tête au dehors il attendit un peu. Comme rien n'indiquait que ce mouvement avait été remarqué, il sortit.

Il fut absent un quart d'heure qu'il passa à visiter avec soin les alentours.

L'arquebuse au bras, la mèche haute et allumée, le poignard entre les dents, les autres attendaient son retour avec une anxiété facile à comprendre.

Enfin la silhouette du Renard-Noir apparut par l'ouverture et leur dit :

— Montez !

Les provisions de bouche, les fourrures, les vêtements, les raquettes et les armes furent d'abord sortis.

Ensuite Mornac prit dans ses bras sa fiancée qu'il éleva jusqu'à la portée des bras de Joncas. Celui-ci qui était au dehors aida Jeanne à prendre pied sur la plate-forme extérieure.

Enfin Mornac et Jolliet sautèrent à leur tour hors de la caverne.

Chacun prit sa part du bagage et quand on se fut bien assuré qu'on n'oubliait rien, la trappe fut soigneusement refermée. Avant de se mettre à la tête de la petite caravane, le Renard-Noir prêta l'oreille un instant du côté de la bourgade.

— Ils dorment tous, dit-il. Allons.

Et par un sentier détourné qui leur faisait éviter le chemin tracé par les Iroquois, ils s'enfoncèrent dans l'épaisseur du bois.

Ils firent si grande diligence et la route prise par le Renard-Noir abrégeait tant leur course qu'ils se trouvèrent au point du jour sur les bords du lac Saint-Sacrement.

Ils eurent soin de s'assurer qu'on ne les y épiait point. Puis Joncas et le Renard-Noir retirèrent leur canot de la cache où ils l'avaient laissé en venant et le lancèrent à l'eau.

Malgré que la saison fût avancée et que la gelée eut assez durci la terre pour que les fugitifs ne craignissent point d'avoir laissé derrière eux des traces accusatrices, il n'y avait pas encore de glace sur le lac.

Ce qui allait leur donner un immense avantage et leur permettre de faire une partie du voyage en canot et de doubler au moins ainsi la vitesse de leur fuite.

Tout le bagage fut embarqué en dix secondes, Mlle de Richecourt enveloppée dans une chaude peau de bison et couchée à l'avant de la pirogue.

Les quatre hommes saisirent leurs avirons et lancèrent en avant le canot qui se mit à fendre l'eau calme du lac, avec la rapidité du saumon qui s'enfuit.

Le jour commençait à poindre et laissait entrevoir les flocons de brume qui flottaient sur le lac et au milieu desquels le canot passait comme un éclair à travers les nuages.

Les fugitifs coururent ainsi sans relâche pendant toute la matinée.

Ils prirent terre à midi, près de la décharge du lac, entrèrent dans le bois, un peu à l'écart du sentier que l'on suivait habituellement entre les deux lacs et firent halte pour se réconforter par un bon repas.

Une heure après, leur bagage et leur canot sur l'épaule ils commençaient le portage qu'il leur fallait faire pour gagner le lac Champlain.

Jeanne sentait ses forces s'accroître par la joie de la délivrance et l'espoir d'un salut prochain. Elle suivait bravement ses sauveurs qui marchaient pourtant en toute hâte. Il est vrai que le chevalier lui donnait la main et l'aidait à franchir les mauvais pas.

La nuit était descendue sur le bois lorsqu'ils arrivèrent sur les bords du lac Champlain.

Bien que chacun tombât de fatigue, il fut résolu qu'on gagnerait sans plus tarder l'Île-aux-Cèdres, sise à six lieues de distance, et où l'on serait plus en sûreté pour passer la nuit.

La pirogue fut remise à flot et les rameurs se courbèrent de nouveau sur leurs avirons qui plongèrent avec ensemble dans l'eau noire et profonde.

Pas un d'eux ne rompait le grand silence de la solitude, et Jeanne chaudement couchée au fond de la pirogue, s'endormit à la cadence monotone des avirons, et aux joyeux glouglous de l'eau qui glissait avec rapidité sur le flanc mince et sonore du canot d'écorce.

Elle ne s'éveilla que lorsqu'on eut abordé à l'Île-aux-Cèdres.

Il était minuit.

Le Renard-Noir s'empressa d'aller explorer l'îlot pour s'assurer que personne autre qu'eux n'y campait cette nuit-là.

L'on mangea de grand appétit et chacun se prépara à dormir de la manière la plus confortable possible. Vu la crainte qu'ils avaient d'être poursuivis et le danger qui les empêchait de faire du feu, les fourrures leur étaient de la plus grande utilité.

Appuyé sur le canon de son arquebuse, le Huron prêtait l'oreille au moindre bruit et promenait ses regards autour de l'île sur les ondes calmes où se miraient, frileuses, quelques rares étoiles qui, l'une après l'autre, disparurent en arrière de gros nuages sombres dont le ciel fut bientôt tout à fait voilé.

— Demain la neige nouvelle blanchira la forêt, pensa le chef, et peut-être ne pourrons-nous pas aller bien loin sur le lac, si la gelée devient plus forte.

Deux heures plus tard Joncas se réveilla, secoua ses membres engourdis par le sommeil et le froid, et remplaça le Renard-Noir.

À ces hommes de fer une couple d'heures de sommeil suffisaient pour parer à la fatigue de plusieurs journées.

Le Huron prit la place de Joncas et s'endormit à son tour.

Lorsqu'il se réveilla, à l'aurore, une neige épaisse tombait sur le sol. D'un saut il fut debout, regarda le ciel et le lac et dit à Joncas :

— L'hiver !

— Oui. Nous n'irons pas bien loin sur le lac. À peine pourrons-nous faire encore une journée de marche par eau.

— La glace est prise sur les bords ! Partons vite !

Ils éveillèrent leurs compagnons, déjeunèrent à la hâte et descendirent sur la plage de l'îlot.

Pendant la nuit la glace s'était formée sur une largeur de trente pieds.

On la cassa à coups de pierres et d'aviron afin de frayer un passage à la fragile pirogue.

La neige tombait épaisse et serrée, formant à la surface du lac une sorte d'écume qui s'épaississait à vue d'œil.

— Nous n'irons pas loin sans couper le canot, dit Joncas. Si nous rasions la terre en cas d'avarie ?

Le Sauvage fit un signe affirmatif et la pirogue inclina vers la rive gauche du lac Champlain.

Ils firent à peu près quatre lieues et demie de la sorte. Mais arrivés dans la Baie de Corlar, un peu au-delà des Îles des Quatre-Vents, le Renard-Noir et Joncas jugèrent plus prudent de prendre terre.

Il était temps, car l'écorce du canot était presque entièrement coupée tout du long de la ligne de flottaison.

— Le sort en est jeté ! dit en maugréant le Canadien ; voici un canot fini.

— Mon frère et moi pourrions facilement en faire un autre, repartit le Huron, mais il ne nous servirait pas. Ma sœur et mes

frères doivent se résigner à faire par terre le reste du voyage jusqu'à Montréal.

— Ce ne sera ni court ni commode, par les bois, et dans cette saison de l'année, reprit Joncas.

— À la grâce de Dieu ! dit doucement Jeanne. Il nous a trop bien protégés jusqu'ici pour nous abandonner maintenant. Quant à moi je suis remplie de courage et vous verrez que je serai vaillante à vous suivre.

Mornac et Jolliet montraient, par leur attitude déterminée, qu'ils étaient prêts à tout.

— Avant de nous éloigner, remarqua Joncas, il faut faire disparaître ce canot qui révélerait notre passage par ici.

Les avirons furent attachés sous les bancs, et quelques coups de couteau donnés dans le fond du canot que l'on poussa du pied, après l'avoir rempli de pierres assujetties à l'intérieur par des liens d'écorce.

La pirogue, vigoureusement lancée, parcourut une trentaine de pieds vers le large, s'emplit et s'enfonça dans l'eau profonde.

— Voilà, fit Joncas ! À présent nous n'avons plus à jouer des bras, mais bien plutôt des jambes. Dépêchons-nous de quitter les bords du lac. Il neige encore et dans une heure nos pistes seront recouvertes. Une fois en plein bois nous ne serons pas mal. Les Iroquois auront bien le diable au corps s'ils nous rejoignent !

On rechargea les bagages, et la petite caravane s'engagea dans la forêt pour commencer ses longues et fatigantes pérégrinations vers Montréal.

Vingt-deux grandes lieues les séparaient de Ville-Marie.

En pleine forêt vierge, sans aucun chemin tracé, dans cette mauvaise saison de l'année, avec une femme qui ne pouvait marcher aussi vite et se fatiguait plus tôt que des hommes, c'était un voyage de sept à huit jours.

Nous ne suivrons pas les fugitifs jour par jour dans leur marche longue, difficile et monotone. Ils partaient dès l'aurore, marchaient jusqu'à midi, s'arrêtaient une couple d'heures pour dîner et donner le temps à Mlle de Richecourt de se reposer, et se remettaient en route pour jusqu'à la tombée de la nuit. Alors on campait. Le Renard-Noir et Joncas, avec la dextérité des coureurs de bois, élevaient en quelques minutes une cabane de branches de sapins qui les mettait tous à l'abri des intempéries de la saison. On allumait un grand feu tout auprès, l'on mangeait un morceau de venaison provenant de quelque bon coup fait durant le jour. Après avoir causé un peu, l'on s'endormait protégé par la sentinelle qui veillait l'arme au bras, et sous la garde de Dieu.

Le lendemain l'on recommençait.

Un soir, les fugitifs n'étaient plus qu'à deux jours de marche de Montréal, Jolliet s'étant senti plus fatigué que d'habitude et son tour de faire la garde devant arriver sur le minuit, il s'endormit d'assez bonne heure, comme ses compagnons causaient encore autour du feu.

Il dormait depuis une couple d'heures lorsqu'il fut réveillé par un murmure de voix qui bourdonnait près de lui.

Le Canadien et le Huron dormaient profondément.

Seuls Mornac et Mlle de Richecourt causaient à demi-voix, Jeanne assise et enroulée dans la peau de buffle qui lui servait de lit et de couverture, et le chevalier debout en face d'elle, appuyé sur son arquebuse, le buste éclairé par la flamme brillante du feu et ressortant sur le fond du bois sombre.

Malgré lui Jolliet prêta l'oreille.

— Comment ! vous refuseriez ma main ! disait Mlle de Richecourt d'un ton de surprise douloureuse.

— Ô Jeanne ! répondit Mornac, comment pouvez-vous croire une pareille chose ! Non, ma chère et bien-aimée Jeanne, je ne refuse pas votre main. Certes, bien au contraire ! Mais vous savez combien je suis fier ; sans cela je ne serais pas votre cousin. Or je ne veux pas que l'on puisse dire que le chevalier de Mornac, pauvre et sans ressource, a épousé sa riche cousine afin de vivre des revenus de sa femme. Écoutez, Jeanne. Je veux seulement remettre notre mariage à l'été, voici pourquoi. Il nous va falloir passer tout l'hiver à Montréal vu que les communications sont maintenant interrompues entre Ville-Marie et Québec. Nous ne pourrons retourner à la capitale que dans le mois de mai prochain. Ce n'est qu'à Québec seulement que je puis avoir la chance d'acquérir quelque emploi digne de nous deux. Or, dès que j'aurai obtenu une position sortable je vous demanderai, à genoux de vouloir bien faire à jamais mon bonheur.

— Mais, Robert, les chances de vie sont si précaires en ce pays. Nous pourrions bien être repris et tués avant d'arriver à Québec.

— Si je meurs avant l'été, ma chère Jeanne, reprit Mornac en souriant, mais d'un air décidé, j'aurai du moins la consolation de

ne pas vous laisser veuve ; quoique, par ma foi ! vous feriez bien la plus gentille et intéressante veuve de toute la Nouvelle-France.

Jeanne vit qu'il était décidé. Elle soupira et ne répliqua point.

Jolliet crut que son cœur allait se briser et un douloureux sanglot se fit entre ses lèvres.

Mornac pensa qu'il faisait quelque rêve fatigant et que c'était un service à rendre à son ami que de l'éveiller.

— Hé ! Monsieur Jolliet ! lui dit-il en le secouant, vous êtes en train, je crois, d'avoir le cauchemar !

L'autre feignit de s'éveiller.

— Est-ce mon tour de garde ? demanda-t-il au chevalier, tout en détournant son visage baigné de larmes.

— En effet ! répondit Mornac, je l'oubliais !

— Il est donc bien heureux, lui, pensa Jolliet, puisqu'il peut oublier !

Et puis à voix haute :

— C'est bien, je me lève.

Mornac se coucha et s'endormit bientôt le cœur rempli des plus douces espérances, tandis que, à deux pas, Jolliet, pour la même cause qui rendait le chevalier si joyeux, avait, lui, du désespoir tant que son âme en pouvait contenir.

Vers la tombée du second jour, on arriva en face de Ville-Marie. Comme la rive sud du fleuve n'était pas habitée en cet endroit, il fallut encore, cette nuit-là, coucher en plein air.

Joncas eut soin de camper bien en vue de la ville, d'allumer un fort grand feu et de faire des signaux une partie de la nuit, ne doutant pas qu'on ne les vît de l'île et qu'on ne vint à leur secours aussitôt que le jour aurait paru.

En effet le lendemain matin le gouverneur, M. de Maisonneuve leur envoya deux canots de bois qui se frayèrent un passage à travers les glaces et amenèrent les fugitifs sains et saufs à Ville-Marie.

Leur arrivée causa grande joie dans la petite ville, car l'enlèvement, par les Sauvages, de Mlle de Richecourt et du chevalier de Mornac avait fait sensation dans toute la colonie.

Jeanne alla demander asile à Mlle Mance qui l'accueillit avec la plus grande bonté.

M. de Maisonneuve reçut Mornac, Jolliet, Joncas et le chef huron avec courtoisie, et accepta l'offre de leurs services pour l'hiver. Il était facile de trouver à s'occuper dans une ville naissante, et les amis n'eurent pas le temps de s'ennuyer jusqu'au retour du printemps.

Durant toute la saison des neiges, comme Jolliet avait soin de dissimuler le chagrin qui le dévorait, il n'y eut que le Renard-Noir qui parut soucieux.

Dans un moment d'abandon il dit un jour à Joncas :

— Nous avons laissé derrière nous, dans Agnier, quelqu'un qui est de trop parmi les vivants. Il faut qu'il meure, par cette main, et avant longtemps. Car le chef se fait vieux et son bras commence à faiblir !

Chapitre 22 À la rescousse

Dans l'après-midi du trentième jour de juin de l'année suivante (1665) les soixante-dix maisons de Québec étaient complètement vides de leurs habitants qui, en revanche, affluaient dans les rues de la petite ville et remplissaient les airs de leurs cris de joie.

Quelle était donc la cause de cette allégresse, et quelle grande fête célébrait-on ce jour-là ?

Ce qui causait les transports des habitants de la capitale n'était rien moins que l'arrivée de Mgr le Vice-Roy de la Nouvelle-France, M. le marquis de Tracy, et d'une partie du régiment de Carignan.

La solennité que l'on célébrait ce jour-là était la fête de la délivrance de la colonie à la rescousse de laquelle le roi de France envoyait enfin les plus abondants secours.

Dix jours auparavant, le 19 juin, le vaisseau de Le Gagneur était arrivé avec les quatre premières compagnies du régiment de Carignan, qui, dans cette belle après-midi du trente juin, faisaient la haie aux abords de la grande église et dans la côte de Lamontagne, avec quatre autres compagnies débarquées le matin même du vaisseau qui avait amené M. le marquis de Tracy.

Tout à coup l'on entendit, venant de la basse-ville, le son martial des tambours qui battaient aux champs, et les cris aigus du

fifre qui montaient en trilles joyeuses par-dessus le fort des Hurons.

Mgr. le Vice-Roy venait de mettre pied à terre. À ce signal impatiemment attendu, M. le bedeau de la cathédrale se pendit à la corde de la grosse cloche, tandis que, mêlant leurs voix plus grêles et plus précipitées à celle de leur doyenne, les cloches du Séminaire, du collège des Jésuites, des Ursulines et de l'Hôtel-Dieu entonnaient aussi l'hymne de la réjouissance.

En face de la grande église, dans un petit groupe à part, se tenaient plusieurs de nos connaissances que le lecteur sera sans doute fort aise de trouver saines et sauves à Québec.

D'abord, au premier rang étaient Mme Guillot et son fils, Louis Jolliet ainsi que Mlle de Richecourt, appuyée sur le bras de son cousin, le chevalier de Mornac ; derrière eux se tenaient Joncas avec son ami le Renard-Noir, et maître Jacques Boisdon, le propriétaire de l'auberge du Baril-d'Or. Il hébergeait en ce moment Mornac avec Joncas et le Huron, arrivés de Montréal depuis une quinzaine de jours.

— J'aimerais mieux, disait Mornac à sa cousine, la voix mâle du canon que le caquetage de ces cloches !

— Pourquoi ne tire-t-on pas l'artillerie ? demanda Jeanne.

— Il paraît que Monseigneur le Vice-Roy, par un excès de modestie, assez rare par ma foi chez les militaires, a su qu'on se préparait à lui faire une réception magnifique et a refusé tous ces honneurs. Mais voici le cortège qui s'approche.

On entendit le bruit des acclamations qui montaient et gagnaient de plus en plus la rue de l'église, à mesure que Monsei-

gneur et sa suite avançaient.

Tout à coup, tournant l'angle de la demeure de l'évêque, apparurent vingt-quatre gardes à cheval.

Pour honorer son représentant, Louis XIV avait voulu que les gardes de M. de Tracy portassent les couleurs royales.

Aussi était-ce merveille que de voir l'or et l'argent ruisseler sur leurs riches uniformes de velours et de satin.

Quant aux chevaux, splendidement caparaçonnés, joyeux de se sentir enfin libres sur la terre ferme après une longue traversée, ils s'en venaient piaffant avec ardeur et grâce, et rongeant impatiemment le mors dont ils tachetaient, sans souci, l'or et l'argent massifs.

Après les fiers vingt-quatre gardes, venaient quatre pages non moins richement vêtus que les premiers.

Enfin, suivi de ses laquais, apparut le Vice-Roi lui-même. C'était un beau vieillard à l'air martial et imposant. Le poing droit appuyé sur la hanche, à la royale, le panache blanc de son large chapeau tout galonné d'or effleurant son épaule, il contenait de sa main gauche son nerveux coursier et s'avançait en saluant les colons qui l'acclamaient à l'envi.

À côté de lui se tenait M. le chevalier de Chaumont, son ami et protégé, qui fut plus tard ambassadeur de France à Siam.

Le resplendissant soleil de juin, qui tombait en plein sur toutes les splendeurs du cortège et sur le brillant acier des armes des soldats de Carignan, faisait jaillir mille gerbes de lumière qui

scintillaient comme un foyer de flamme dans tout le parcours de la rue de l'église.

— Sapreminette ! s'écria la voix grasse de Jacques Boisdon, sapreminette, que c'est beau !

En ce moment, M. le bedeau qui venait de passer la corde de la cloche à un aide, lequel sonnait à son tour à force de reins et de bras, laissa voir sa figure béate entre les deux battants de la porte de l'église. Il l'ouvrit toute grande et l'on put apercevoir Monseigneur de Laval vêtu pontificalement et accompagné de son clergé. Arrivés près du seuil, tous s'arrêtèrent et attendirent gravement l'arrivée du Vice-Roi.

Celui-ci, aidé de M. de Chaumont qui s'était empressé de descendre de cheval, mit pied à terre en face du portail. Il mit bas son chapeau de feutre dont la longue plume traînait par terre et entra, tête nue, dans l'église.

L'évêque le salua avec grande dignité, lui présenta de l'eau bénite et le mena proche du chœur à la place qu'on avait préparée sur un prie-Dieu.

Mais, disent les relations du temps, M. de Tracy, quoique malade et affaibli de fièvre, se mit à genoux sur le pavé sans vouloir même se servir du carreau qui lui était offert.

Les grandes voix de l'orgue éclatèrent alors et se mirent à se rouler amoureusement sous les arceaux de la voûte en mêlant leur harmonie au chant solennel du Te Deum.

Lorsqu'il fallut sortir de l'église, Monsieur l'évêque vint reprendre Monseigneur de Tracy et le reconduisit, au milieu de la foule qui avait encombré l'église à la suite du cortège, jusqu'à la

porte, dans le même ordre et avec les mêmes honneurs qui l'avaient reçu en entrant. 1

Toujours au son des cloches et au bruit des vivats de la population, le Vice-Roi remonta à cheval et se dirigea vers le château Saint-Louis.

M. de Mésy, le gouverneur, n'était plus là pour l'y recevoir, étant mort quelques semaines auparavant, le septième jour de mai.

Son humilité et sa charité pour les pauvres lui avaient fait demander d'être enterré avec eux dans le cimetière de l'Hôtel-Dieu. On avait fait élever sur sa fosse une grande croix qu'on y voyait encore au temps où la Mère Juchereau de Saint-Ignace écrivait son Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, c'est-à-dire vers 1716.

Du moins le vieux capitaine n'avait pas eu à subir l'affront de l'enquête que M. de Courcelles, le nouveau gouverneur qui n'était pas encore arrivé, était chargé de faire contre lui au sujet de ses différends avec le Conseil-Supérieur.

À peine rendu au château du Fort, M. de Tracy dut recevoir la députation des notables de la ville, ainsi que celles des Hurons et des Algonquins qui se montrèrent des plus empressés à lui faire leur cour.

Ces derniers accompagnèrent leurs compliments de présents à leur manière. M. de Tracy prit beaucoup de plaisir à leurs discours. Il leur répondit fort obligeamment par un interprète et leur promit de les secourir et de les protéger contre les Iroquois de tout son pouvoir, dès que les troupes attendues de France seraient toutes arrivées. Mais comme le reste du régiment pouvait

tarder à venir, il promit aux Sauvages, nos alliés, de leur donner, sous peu de jours, un certain nombre d'hommes pris dans les huit compagnies déjà rendues à Québec, afin de commencer tout de suite à construire la série de forts que l'on voulait élever sur les bords de la rivière Richelieu, pour contenir les Iroquois dans leur pays.

Quelques jours après, Mornac qui brûlait du désir de présenter ses hommages au Vice-Roy, mais qui avait prudemment attendu que le marquis fût remis de ses fatigues et, en conséquence mieux disposé à l'entendre, le chevalier du Portail de Mornac se faisait annoncer chez Monseigneur de Tracy.

Il avait eu soin de se munir de tous ses papiers de famille, qui étaient restés dans sa valise, à l'hôtellerie du Baril-d'Or, et témoignaient de sa bonne noblesse.

C'était tout ce qui lui restait en héritage de ses aïeux, mais certes ! c'était beaucoup pour lui.

M. de Tracy reçut le chevalier gracieusement et voulut ouïr sur le champ les aventures de Mornac, dont on lui avait déjà parlé.

Comme bien on le pense, le Gascon ne se fit pas prier et déploya dans son récit une verve et un entrain qui lui gagnèrent aussitôt la sympathie du Vice-Roi.

— Je crois que je vais pouvoir vous être utile, lui dit M. de Tracy, lorsque le chevalier prit congé de lui.

À quelques jours de là, Mornac, que le marquis avait fait mander par le capitaine des gardes, ne faisait qu'un bond du château Saint-Louis à la demeure de Mme Guillot.

Quand on l'eut introduit auprès de Mlle de Richecourt, il s'écria joyeusement :

— Victoire, belle cousine, victoire ! Monseigneur vient de me nommer lieutenant à la place d'un officier de Carignan, mort durant la traversée !

— Oh ! quel bonheur pour nous deux, Robert ! repartit Mlle de Richecourt dont la figure prit aussitôt le plus grand air de félicité.

— Hélas ! ma bonne Jeanne, un regret vient pourtant se glisser entre nous et cet heureux événement. C'est que j'ai reçu l'ordre de partir demain matin avec ma compagnie pour aller commencer la construction des forts sur le Richelieu.

— Ah !... et notre mariage... !

— Retardé, ma pauvre amie, forcément retardé !

— Encore !... Mon Dieu ! Robert, que tous ces délais me semblent de mauvais augure ! N'allez-vous pas courir maints dangers dans cette expédition ? Et s'il allait vous arriver malheur. Ah ! j'en mourrais !

— Voyons ! ma chère Jeanne, lui dit Mornac en pressant une main qu'on ne lui refusait plus maintenant, voyons mon amie, soyez raisonnable ! Quels dangers puis-je courir de la part des Iroquois, au milieu de ma compagnie de braves soldats qui ont guerroyé contre les Turcs et ont eu maille à partir avec des hommes autrement redoutables que ces moricauds de Sauvages. Loin de craindre, je me sens heureux d'aller me promener en triomphateur dans ces mêmes régions qui m'ont vu, l'an dernier, passer ignominieusement enchaîné comme un vil captif. Le blason des Mornac a reçu alors une tache qui ne peut être lavée que

dans le sang iroquois. Soyez tranquille, ma bonne Jeanne. Vous me reverrez en deux ou trois mois, et alors…

Un long baiser chaudement appliqué dans la petite main de Mademoiselle de Richecourt, compléta la phrase interrompue.

Jeanne secoua la tête et dit tristement :

— J'ai été si peu favorisée jusqu'aujourd'hui par le sort, qu'il me semble que la mauvaise fortune tient pour toujours son œil jaloux sur moi, et que je ne dois m'attendre qu'à des mécomptes et à des malheurs !

Le lendemain, 23 juillet, toute la ville était encore en l'air. Drapeaux et musique en tête, quatre compagnies du régiment de Carignan, suivies d'une autre composée de volontaires que commandait le sieur de Repentigny, descendaient du château du Fort à la basse ville et défilaient, de la façon la plus martiale, au milieu de la population pressée sur leur passage.

Un parti considérable de Hurons et d'Algonquins les accompagnait.

Arrivés à l'Anse-des-Mères tous s'arrêtèrent et l'embarquement commença.

Plus d'un baiser, des centaines de chaleureuses poignées de main, furent échangés entre ceux qui restaient et ceux qui allaient partir.

Vers les dix heures du matin, les troupes et les volontaires étaient embarqués sur de grands bateaux qui, sur le champ, mirent à la voile suivie d'une flottille de canots d'écorce montés par les Sauvages alliés.

Les voiles se gonflèrent sous la pesanteur du vent, les avirons plongèrent ensemble de chaque côté des pirogues et la flottille s'ébranla.

Sur le dernier bateau, debout près du grand mât, son large chapeau de feutre incliné sur l'oreille gauche, la plume au vent, le poing sur la hanche, un mouchoir noué à la garde de son épée qu'il élevait en l'air en le livrant à la brise, se tenait le chevalier de Mornac.

Joncas et le Renard-Noir étaient assis à ses pieds sur un banc du bateau.

À terre, debout sur un cran de roche, Mlle de Richecourt apparaissait isolée de la foule qui couvrait le rivage. Comme elle élevait le bras pour agiter son écharpe en signe d'adieu, son buste superbe hardiment cambré se détachait vivement du fond bleuâtre de l'eau.

À l'apercevoir ainsi belle et attristée par le départ de son fiancé, les galants gentilshommes tout remplis de souvenirs mythologiques alors en grande vogue, la comparaient à Calypso, la splendide déesse, disant adieu à son amant Ulysse lorsque la haute mer va l'emporter loin d'elle.

L'une après l'autre les embarcations, poussées par le vent et la marée favorables, disparurent derrière le promontoire élevé du Cap-aux-Diamants.

Le mouchoir de Mornac et l'écharpe de Mlle de Richecourt échangèrent un dernier signe d'intelligence… et les amants se trouvèrent seuls chacun de son côté ; lui s'acheminant vers le

sombre inconnu, elle se penchant sur soi-même pour se consumer en une longue et peut-être éternelle attente.

La flottille avait déjà disparu depuis longtemps, que Jeanne restait encore immobile et les yeux fixés sur le haut du fleuve.

La voix de Louis Jolliet la tira de ses tristes réflexions.

— Désirez-vous monter maintenant à la haute ville ? lui demandait le jeune homme.

— Oui, répondit Jeanne d'une voix émue.

Jolliet lui offrit le bras qu'elle accepta comme celui d'un frère, et ils reprirent silencieusement le chemin de la haute ville.

Au milieu de la montée, Jolliet, qui ne paraissait pas moins attristé que Mademoiselle de Richecourt, lui dit avec quelque hésitation :

— J'ai, Mademoiselle, un service à vous demander.

Sa voix tremblait.

— Mais qu'est-ce donc ? parlez ? lui dit la jeune fille en sortant de sa rêverie.

— Je vous prie de vouloir bien préparer ma mère à la nouvelle de mon entrée en religion. Dans quelques jours je serai chez les Jésuites.

— Vous !

— Oui, moi, répondit Jolliet avec tant de sanglots dans la voix que Jeanne comprit qu'il y avait quelque chose d'étrange dans cette brusque détermination.

Elle regarda le jeune homme et vit que ses yeux étaient pleins de larmes.

— Le monde est trop rempli de déceptions ! murmura Jolliet.

— Au fait, pour moi je n'ai guère à m'en louer ! repartit Mademoiselle de Richecourt. Mais vous, que parlez-vous de déceptions ?

Le jeune homme se garda bien de répondre, et ils disparurent derrière l'angle de la palissade du fort des Hurons : elle pensant à Mornac et déplorant les cruelles péripéties qui ne cessaient de traverser sa vie ; lui pleurant sur son pauvre amour méconnu et sur sa chère jeunesse qu'il allait volontairement enfouir au cloître, loin du monde qui, pourtant, naguère encore lui paraissait si beau.

q

Chapitre 23 Le dernier combat

Les troupes que nous avons vues partir de Québec pour remonter le fleuve, arrivèrent aux Trois-Rivières juste à temps pour délivrer cette place de la crainte des Iroquois qui étaient venus y faire leurs courses accoutumées et avaient déjà tué quelques habitants.

Le vent contraire empêcha, pendant quelques jours les troupes alliées de remonter le lac Saint-Pierre. Enfin le vent favorable ayant repris, l'expédition se remit en marche et débarqua, dans les premiers jours d'août, à l'embouchure de la rivière Richelieu. M. de Sorel, le commandant, avait pour mission de rebâ-

tir le fort élevé en cet endroit par M. de Montmagny vingt-cinq années auparavant.

L'on se mit à l'ouvrage sans perdre de temps afin de terminer les travaux au commencement de l'automne.

La construction du fort alla merveilleusement, M. de Sorel sachant mettre au besoin la main à la cognée pour donner l'exemple à ses hommes.

Pendant ce temps plusieurs autres compagnies du régiment de Carignan – elles venaient d'arriver de France avec le gouverneur, M. de Courcelles, et M. l'Intendant Talon – s'arrêtèrent en passant à l'embouchure du Richelieu, pour y saluer les amis, et, après une journée de repos, remontèrent la rivière des Iroquois. M. de Chambly et le colonel de Salières s'en allaient élever deux autres forts, l'un au pied des rapides de Chambly et l'autre trois lieues plus haut.

On était au milieu de septembre et la construction du fort de Richelieu ou de Sorel était très avancée. L'on n'avait pas été une seule fois inquiété par les Iroquois qu'on avait raison de croire retranchés chez eux dans la crainte que les Français n'allassent les y attaquer.

Un soir que les travaux du jour étaient terminés et que chacun était retiré au dedans des retranchements en bois dont la charpente extérieure était achevée, M. de Sorel causait avec le chevalier de Mornac et quelques officiers près d'un grand feu qui flambait au milieu du fort.

La nuit était sereine et le silence, au loin, n'était troublé que par le majestueux bruissement des larges eaux du fleuve et les

cris nasillards des canards et des outardes sauvages dont les bandes nombreuses, arrivées depuis quelques jours des régions du golfe, se poursuivaient par les airs après avoir pris leurs ébats journaliers dans le dédale des îles du Richelieu.

Agitée par la brise du soir la flamme du brasier secouait son panache éclatant par-dessus l'enceinte du fort, jetait de fauves lueurs sur les bois avoisinants et projetait, par une éclaircie d'arbres, une longue traînée de lumière qui se répandait sur l'embouchure du Richelieu et s'en allait mourir au loin dans les eaux sombres.

— Eh bien ! Messieurs, disait M. de Sorel aux officiers, nous avons lieu d'être satisfaits car j'espère que le fort sera terminé à la fin du mois.

— Vous n'êtes pas le moins à louer de la prompte terminaison des travaux, dit Mornac.

— Ce dont il faut nous réjouir le plus, reprit M. de Sorel, c'est de n'avoir pas été dérangés par les Iroquois.

— C'est en effet fort heureux que nous n'ayons pas eu ces moricauds dans les jambes ; leur présence aurait beaucoup entravé les travaux. Cependant, pour ma part, je regrette qu'il ne s'en soit pas montrée quelque bande. J'ai certain différend à régler avec ces bandits pour la manière discourtoise dont ils m'ont traité l'an dernier.

— Veuillez bien croire, mon cher chevalier, que je ne serais guère fâché, au fond, de faire moi-même connaissance avec ces guerriers qui sont la terreur de ce pays. Il me semble que des soldats de Carignan feraient voir beau jeu à des Sauvages ! Pourtant

je ne puis que me féliciter d'avoir terminé nos travaux sans avoir perdu un seul de mes hommes.

En ce moment on entendit le qui-vive ! de la sentinelle qui veillait à la porte du fort.

— France et Sorel ! répondit du dehors une voix dont l'accent normand n'était pas inconnu à Mornac.

Quelques instants après l'officier de service s'approcha du groupe dont faisait partie M. de Sorel, et dit au commandant que Joncas, le coureur des bois, désirait lui parler.

— Qu'il vienne, dit M. de Sorel.

Suivi du Renard-Noir le Canadien s'approcha.

— Qu'y a-t-il ? demanda le capitaine.

— Il y a mon commandant, que le chef huron et moi en faisant dans les environs, notre battue de chaque soir, nous avons remarqué plusieurs pistes d'Iroquois.

Un léger mouvement de surprise parcourut le groupe.

— Sont-elles nombreuses ?

— L'obscurité est trop forte pour en bien déterminer le nombre. Nous n'avons pas osé faire de lumière de crainte d'être surpris par les ennemis. Pourtant nous sommes sûrs qu'ils sont au moins une trentaine.

— Crois-tu qu'ils soient en ce moment près de nous ?

— Leurs pistes sont toutes fraîches. Ils ont dû s'approcher, à une portée de pistolet, il n'y a pas une demi-heure. Mais appa-

remment qu'ils sont rentrés dans le bois ; car nous avons fait tout le tour du fort sans rencontrer personne.

— C'est bon ! Officier de service ?

— Commandant…

— Donnez l'ordre qu'on double les gardes à la porte et qu'on place une sentinelle à chacun des quatre bastions du fort. Faites ensuite charger les mousquets et les mettre en faisceau, les mèches allumées. Que les hommes se couchent tout habillés pour être prêts en cas d'alerte !

Trois heures après, à part les sentinelles qui veillaient, l'arme au bras, à la porte et aux quatre coins du fort, chacun dormait profondément.

Le silence régnait sur les bois et le fleuve. De temps à autre l'on entendait pourtant le souffle discret du vent dans les feuilles, murmure léger comme un soupir, de femme endormie.

Le feu allumé au centre du fort avait beaucoup diminué d'intensité. La flamme allait s'abaissant toujours, et, de plus en plus dépourvue de vigueur à mesure qu'elle manquait d'aliments, elle s'affaissait par degré. Peu à peu elle tomba au-dessous du niveau des courtines du fort, et ses lueurs cessèrent d'éclairer les arbres d'alentour et d'aller scintiller au loin sur les eaux.

De haut panache qu'elles étaient d'abord les flammes ne furent bientôt plus que des aigrettes rouges que la brise faisait trembloter, jusqu'à ce qu'enfin sur ces tisons à moitié carbonisés, l'on n'aperçût plus que de petites langues de feu qui léchaient doucement le bois, et disparaissaient pour se montrer encore l'in-

stant d'après, comme ces feux-follets capricieux que l'on voit se jouer le soir au-dessus des marécages.

Les gardes postées à la porte, et les sentinelles de trois bastions, allaient et venaient sur le parapet pour ne pas se laisser saisir par la fraîcheur du soir.

Seule dans le terre-plein du bastion de l'ouest, la sentinelle s'était arrêtée. Les deux mains sur la gueule de son arquebuse, les reins appuyés contre le rempart, dans l'angle flanqué, c'est-à-dire dans la partie la plus saillante du bastion, le soldat rêvait en laissant errer ses regards sur la forêt assombrie.

À quoi songeait-il ? À la patrie sans doute ; à sa mère, à sa fiancée peut-être, qui, dans ce moment égrenaient probablement là-bas, à son intention, leur chapelet au coin du feu de leur chaumière.

Comme son regard plongeait dans l'obscur fouillis des arbres, à cinquante pieds du fort, il lui sembla tout à coup voir comme une ondulation du sol, sur une étendue assez considérable de terrain. Ce mouvement uniforme et peu prononcé ressemblait à celui de la poitrine d'une personne qui dort.

Le soldat se frotta les yeux pour mieux voir. Mais l'obscurité était si épaisse qu'il ne put rien distinguer autre chose.

Même il lui sembla que ce mouvement ne se produisait plus.

Tandis qu'il se demandait s'il n'était pas le jouet de quelque illusion d'optique, il était toujours appuyé sur le rempart, et tournait le dos à l'angle de l'épaule du bastion ainsi qu'à la courtine du fort.

Pourtant si le soldat eût fait quelques pas dans le terre-plein vers la gorge du bastion, et qu'il se fût tant soit peu penché sur le rempart, à gauche, il eût vu, à l'extérieur du fort, un homme qui, s'accrochant dans les interstices des pièces de la charpente qu'on n'avait pas encore eu le temps de revêtir de planches unies, montait, montait doucement dans l'angle formé par la courtine et le flanc du bastion.

Sa tête apparut par-dessus le rempart. Ses dents serrées mordaient la lame d'un long couteau à scalper.

À mesure que ses pieds s'élevaient, l'homme courbait son visage et sa poitrine sur la partie supérieure du rempart qu'il enjamba doucement et sans être vu.

Il se laissa glisser sans bruit jusqu'au parapet, et, silencieux comme une ombre, rampa vers la sentinelle.

Le soldat qui croyait voir maintenant l'ondulation du sol recommencer et s'accentuer davantage en se rapprochant, pensa qu'il valait mieux donner l'alarme. Il soufflait sur sa mèche allumée afin d'en raviver la flamme, quand cinq doigts de fer tenaillèrent sa gorge. Puis il ressentit un coup violent à la poitrine et le froid terrible d'une lame d'acier qui lui perçait le cœur.

La mère et la fiancée qui veillaient là-bas, au coin du feu, dans une chaumière de France, durent sentir à l'âme, en cet instant, une poignante douleur.

Sans pousser un seul cri, le malheureux tomba mort.

L'assassin lui ôta son mousquet et s'appuya comme l'était auparavant la sentinelle, dans l'angle le plus avancé du bastion.

Il regarda, prêta l'oreille. Personne ne bougeait dans le fort. Les sentinelles ne se doutaient de rien.

Il se pencha quelque peu par-dessus le rempart et imita deux fois avec sa langue les stridulations de la sauterelle.

Vingt, trente, quarante hommes lui apparurent au pied du bastion que les premiers arrivés se mirent à escalader sans le moindre bruit.

Une dizaine de têtes surmontées de la houppe particulière aux Sauvages, se montraient déjà à l'affleurement du rempart, lorsque l'un de ceux qui montaient ainsi, en mettant la main dans l'un des interstices des poutres de l'escarpe, fit choir une tarrière qu'un ouvrier y avait oubliée. L'instrument tomba la pointe la première en plein sur la tête de l'un des assiégeants qui attendaient en bas.

Celui-là jeta un cri et s'affaissa sur le sol.

La sentinelle qui montait la garde sur le bastion d'en face entendit ce bruit, épaula son arme et tira.

Avec la détonation un hurlement épouvantable ébranla la forêt.

C'était le cri de guerre de Griffe-d'Ours.

Mornac, l'un des premiers à s'éveiller, reconnut ce redoutable signal de combat du chef agnier.

— Aux armes ! aux armes ! criait-on de toutes parts.

Il y eut un brouhaha indescriptible et la mêlée commença.

Les dix Iroquois qui avaient déjà escaladé le fort s'étaient rués en avant le tomahawk au poing.

M. de Sorel et les officiers couchaient sous un appentis élevé au milieu du fort et tout près du feu. Comme ils s'élançaient tous au dehors, les Sauvages tombèrent, la hache levée, sur eux.

Le petit groupe d'officiers rompit de trois pas pour éviter la première attaque.

— À moi, Carignan ! cria M. de Sorel d'une voix de tonnerre.

Et sans attendre davantage, il chargea, avec les quelques officiers de la compagnie, les assaillants qui, surpris de cette brusque résistance reculèrent de quelques pas à leur tour.

Les coups portaient mal au milieu des ténèbres.

— Nous allons nous massacrer les uns les autres, si ce feu n'est pas rallumé ! s'écria M. de Sorel entre deux estocades portées à un Sauvage qui le serrait de trop près.

— Je m'en charge, dit Mornac. Il prit son élan pour bondir auprès du feu.

— Attendez-nous, monsieur ! cria en arrière la grosse voix de Joncas, et laissez-moi faire !

Le Canadien et son fidèle ami, le Renard-Noir, vinrent se placer de chaque côté du chevalier.

Tous trois, tête baissée, s'élancèrent au milieu des assaillants qui s'interposaient entre eux et le feu.

Leur élan fut irrésistible et ils firent leur trouée.

Pendant que Mornac et le Renard-Noir faisaient face aux ennemis, Joncas remua du pied les tisons encore ardents qui restaient, saisit un sapin sec qui se trouvait sur un amas de bois à brûler et le jeta sur le brasier.

Les Iroquois comprirent que le feu qui allait éclairer le combat leur serait désavantageux, et tombèrent ensemble sur les trois braves.

Le sapin s'embrasa tout d'un coup en jetant une éclatante lumière. Griffe-d'Ours reconnut Mornac, poussa un cri de rage et brandit son tomahawk.

Le Gascon fit un saut de côté en portant une estocade en prime au chef iroquois. Mais celui-ci, d'un coup de revers de sa hache, cassa l'épée à quelques pouces de la garde.

Mornac désarmé s'élança sur le Sauvage et lui arracha son tomahawk. Alors tous les deux se saisirent à bras le corps et roulèrent sur le sol.

En ce moment les soldats et les Sauvages alliés, Hurons et Algonquins, arrivaient à la rescousse du commandant et se jetaient sur les assaillants, passant tous par-dessus Mornac et Griffe-d'Ours qui se déchiraient par terre avec leurs ongles et leurs dents.

Le Renard-Noir et Joncas voulurent secourir le chevalier, mais le flot des soldats les rejeta en avant, au milieu de l'ardente mêlée.

Les Iroquois qui avaient maintenant tous escaladé le fort, se trouvaient une quarantaine à l'intérieur des retranchements.

M. de Sorel, à la tête des siens, charge avec furie.

Pendant quelques minutes le combat est terrible.

Les coups de crosse répondent aux coups de tomahawk, fendent les crânes, fracassent les membres. Le sang pleut partout. Animés par son odeur âcre les hommes deviennent féroces et hurlent comme des bêtes fauves qui s'entre-dévorent.

Les Iroquois inférieurs en nombre, et qui avaient pensé prendre les Français par surprise – cela serait arrivé sans la chute de la tarière, – n'ont ni l'habitude ni la force de lutter longtemps en ligne rangée contre des soldats bien disciplinés.

Aussi leur faut-il bientôt battre en retraite et laisser, contre leur coutume, leurs blessés et leurs morts au pouvoir de l'ennemi.

Ils sautent par-dessus le rempart et disparaissent au milieu du bois. Griffe-d'Ours et Mornac en roulant alternativement l'un sur l'autre, n'avaient pu se saisir de leurs dagues et continuaient à s'entre-déchirer par terre à belles dents. Griffe-d'Ours vit la défaite et la fuite des siens. Il fit un suprême effort, renversa sous lui le chevalier ; lui saisit les deux poignets d'une main, et de l'autre lui prit les cheveux à poignée et se mit à traîner Mornac réduit à l'impuissance, en gagnant le rempart dans un endroit désert et opposé à celui où tous les combattants s'étaient postés.

Le Sauvage monta sur le parapet en soulevant Mornac pour l'entraîner en bas avec lui.

Il enjambait déjà le rempart, lorsque le chevalier enroula ses jambes autour d'une pièce de bois qui gisait sur le parapet.

— Sandious ! grommela le Gascon, tu m'arracheras plutôt les bras du corps, mais du moins mes jambes resteront ici !

Griffe-d'Ours tira de toutes ses forces. Mornac sentit les angles de la poutre lui entrer dans les chairs, mais ne bougea point.

— Tu mourras ici, si tu le préfères, vociféra l'Iroquois, mais tu mourras !

Il tira son couteau, se pencha sur Mornac et leva son arme. Mais il n'eut pas le temps de frapper ; il se sentit saisir par derrière.

Griffe-d'Ours lâcha Mornac et voulut sauter dans le fossé. Mais une main de fer le retenait à la gorge.

Il brandit son couteau et frappa, en se retournant, son adversaire à la poitrine. Celui-ci chancela, mais tint bon.

C'était le Renard-Noir.

Griffe-d'Ours allait lui porter un second coup, lorsque Mornac, Joncas et trois Hurons se jetèrent sur le chef agnier qu'ils renversèrent sur le parapet.

Pendant qu'ils s'efforçaient de le lier, Griffe-d'Ours accablait ses ennemis d'injures, et les mordait comme un dogue enragé.

Enfin on se rendit maître de lui et on le garrotta.

— Êtes-vous blessé ? demanda Joncas à Mornac.

— Non, seulement quelques morsures de ce chien et bon nombre d'égratignures dont il ne paraîtra rien dans trois jours.

— Et vous, chef ? dit le Canadien au Renard-Noir.

Celui-ci était appuyé sur la courtine. Il pressait de sa main gauche le côté droit de sa poitrine d'où l'on vit le sang couler.

— Le couteau de l'Iroquois… répondit-il d'une voix émue.

— Vite, le chirurgien ! s'écria Mornac qui partit en courant.

Les nôtres restaient maîtres du terrain.

— Qu'on fasse une décharge générale ! commanda M. de Sorel.

Les soldats montèrent sur le parapet, épaulèrent leurs armes et firent feu de toutes parts.

Cent éclairs entourèrent le sommet du fort comme une ceinture de feu. Les balles sifflèrent à travers les feuilles et parmi les branches des arbres, et l'on entendit les cris d'épouvante des fuyards qui s'enfonçaient au loin dans la forêt.

On ranima le feu pour se reconnaître et compter les pertes.

Outre la sentinelle que l'on trouva poignardée, dans le bastion de l'ouest, deux soldats avaient été tués. Dix autres étaient blessés, mais légèrement.

Quinze Iroquois étaient restés hors de combat au dedans du fort.

Le reste de la nuit fut employé à panser les blessés et à se remettre des fatigues de la bataille.

Au jour M. de Sorel, qui s'était retiré sous l'appentis, fut réveillé par l'officier de service. Celui-ci venait l'avertir que les Hu-

rons et les Algonquins étaient en train de brûler le chef iroquois.

Le commandant se leva à la hâte et sortit. Il aperçut les Sauvages alliés groupés autour de Griffe-d'Ours et occupés à le lier à un poteau qu'ils venaient de planter au milieu du fort.

M. de Sorel s'approcha d'eux et les supplia de laisser vivre le chef iroquois.

Les Sauvages gardèrent d'abord le silence et puis, sur le signal qu'en donna le Renard-Noir, qui était assis sur une poutre, ils se mirent à murmurer.

Le commandant voulut insister et leur représenter combien leur coutume était barbare à l'égard de leurs prisonniers de guerre.

Le Renard-Noir se leva, bien qu'avec peine, s'avança vers M. de Sorel et lui dit d'une voix creuse et tremblante :

— Le capitaine blanc sait-il que cet homme – il montrait Griffe-d'Ours impassible – a massacré ma femme et six de mes fils ? Ignores-tu que cet Iroquois a tué de ses propres mains les robes noires Echon et Achiendase ? 1 Ne sais-tu pas qu'il a causé la ruine entière de ma nation ? Et moi-même qui combattais pour vous la nuit dernière, il m'a frappé d'un coup mortel. Cet homme doit mourir !

— Il doit mourir ! répétèrent les Sauvages alliés d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Devant leur attitude décidée M. de Sorel vit bien qu'il fallait céder.

Il n'aurait pas été prudent de se brouiller avec ces Sauvages.

— Eh bien ! s'écria-t-il, que son sang retombe sur vous ; mais comme ce fort est la propriété du roi de France, et que mon maître ne permet pas de pareilles atrocités chez lui, emmenez le prisonnier hors des retranchements !

Les Sauvages saisirent Griffe-d'Ours par les épaules et les pieds, et sortirent de l'enceinte.

Le Renard-Noir se leva pour les suivre ; mais ses forces le trahirent et il chancela.

Joncas qui était à côté de lui l'empêcha de tomber et lui dit :

— Pourquoi mon frère veut-il s'obstiner à rester debout ? Le chirurgien a dit que vous en reviendriez peut-être en gardant un repos absolu.

— L'homme aux petits couteaux ne sait pas ce qu'il dit. Je sens que je dois mourir avant que le soleil monte droit au-dessus des arbres. Et tu crois, visage pâle, que le chef huron voudra bien expirer couché sur le dos, comme une femme, tandis que son ennemi mortel palpitera sous le couteau de mes frères ! Ah ! tu ne peux point lire dans le cœur d'un vrai Huron si tu crois que le Renard-Noir n'aura pas la force d'aller voir le beau feu rouge manger les chairs et griller les os de la Main-Sanglante !

Joncas essaya doucement de le faire asseoir ; mais le Huron lui dit d'un air à fendre le cœur :

— Seul ami qui me restes au monde, est-ce donc toi qui vas m'arracher le bonheur suprême de repaître mes yeux mourants de l'agonie du meurtrier de ma famille !…

Le coureur des bois passa son bras derrière le dos du Sauvage, et, le soutenant ainsi, sortit du fort avec lui.

L'astre du jour se levait radieux et poudroyait à travers les arbres.

— Oh ! le bon soleil ! murmura le Renard-Noir, et que le dernier de mes jours est beau !

Il y avait, à quelques pas du fort, un tertre d'une vingtaine de pieds de superficie et qui s'élevait de cinq ou six pieds au-dessus du niveau du sol. Cet endroit fut choisi pour le supplice.

Tandis qu'on plantait un poteau sur cette petite éminence, le Renard-Noir dit aux Hurons :

— Je désire scalper le prisonnier moi-même. Ce sera la dernière chevelure que mes mains débiles enlèveront !

Bien qu'on eût murmuré contre lui, lors des désastres de la nation, le chef huron vu sa bravoure et sa qualité de grand chef, jouissait encore d'une grande considération parmi les siens.

On lui fit donc place en le regardant avec curiosité. Car l'état de faiblesse où il semblait être ne paraissait pas devoir lui permettre de scalper la victime.

Le Renard-Noir parut faire un effort suprême et se dégagea du bras de Joncas qui l'avait toujours soutenu. Il fit trois pas vers Griffe-d'Ours étendu, garrotté par terre, tira son couteau de la gaine qui pendait à sa ceinture, se baissa, souleva péniblement l'Iroquois par sa touffe de cheveux et, enfin, l'assit tout à fait. Puis il appuya de toute sa pesanteur son genou gauche dans le dos de Griffe-d'Ours, lui cerna la peau du crâne d'un coup de la

pointe de son couteau à scalper, saisit la chevelure à deux mains et tira violemment dessus. Mais ses forces le trahirent et il s'affaissa à genoux auprès de sa victime.

On vit le sang couler à travers les bandages qui couvraient la blessure du Huron.

Joncas s'avança pour le relever et l'entraîner à l'écart.

Le Renard-Noir lui jeta un regard de reproche et se releva seul en chancelant.

Le Canadien le laissa faire.

Le Huron appuya son pied gauche sur l'épaule de Griffe-d'Ours, raidit tous ses muscles et donna un coup terrible sur la chevelure qui lui resta dans les mains avec la peau du crâne toute dégouttante de sang.

Mais, épuisé par cet effort et manquant tout à coup de point d'appui le chef huron tomba à la renverse.

Joncas le reçut dans ses bras.

Griffe-d'Ours ne poussa pas une plainte. On ne vit remuer aucun des muscles de son visage.

Avec un mépris extrême il regarda le Huron et lui dit :

— D'un seul coup de couteau la Main-Sanglante a tellement affaibli le bras du Huron qu'il ne lui reste pas plus de force qu'à celui d'une femme ! Quand je scalpai Fleur-d'Étoile et tes fils je leur enlevai la chevelure du premier coup !

À ces horribles souvenirs le Renard-Noir sentit la rage brûler son cœur. Il fit un mouvement pour repousser Joncas et se jeter

sur Griffe-d'Ours. Mais un éclair de réflexion le retint.

— Non ! murmura-t-il, je suis à bout de force et mourrais avant lui. Mon frère, dit-il à Joncas, assieds-moi sur cet arbre renversé que je voie tout.

Le poteau était solidement planté sur le point culminant du tertre. On releva Griffe-d'Ours pour l'y attacher.

Alors on commença à torturer le chef iroquois. Les uns lui coupaient des lambeaux de chair avec leurs couteaux ou lui désarticulaient les doigts, d'autres lui appliquaient des tisons sur ces plaies saignantes. Celui-ci lui jetait des cendres chaudes dans les yeux ou lui ouvrait les mâchoires avec la lame d'un couteau pour lui faire entrer de force dans la bouche un charbon enflammé. Ceux-là promenaient par tout son corps des flambeaux allumés.

Griffe-d'Ours impassible au milieu des tortures semblait désirer, au contraire, d'aiguillonner la rage de ses bourreaux.

— Allez donc, chiens ! disait-il avec un mépris écrasant, où avez-vous appris à tourmenter un guerrier ? Vous n'y entendez rien ! Oh ! si vous m'aviez vu caresser vos parents, lorsque nous détruisîmes vos bourgades sur les bords du grand lac !

Ces paroles redoublaient la frénésie des Hurons.

Enfin, quand tout le corps du chef iroquois ne fut plus qu'une plaie vive, les Sauvages entassèrent du bois à ses pieds et mirent le feu au bûcher.

Alors, on vit griller les chairs de Griffe-d'Ours et la graisse couler en grésillant sur son corps ensanglanté.

À cette vue la figure du Renard-Noir brilla d'un éclair de bonheur. Et lui qui, tantôt chancelait entre les bras de Joncas, dit avec ravissement :

— Cela me réchauffe !

Mais tout à coup le feu ayant monté entre le poteau et la victime, brûla les liens qui l'y retenaient attachée.

Griffe-d'Ours tomba en plein au milieu des flammes.

Un instant il y demeure affaissé.

On le croit mourant. Mais soudain il se redresse, saisit dans chacune de ses mains meurtries deux brandons enflammés, se lève et les lance au milieu des spectateurs ébahis.

À peine revenus de leur étonnement ceux-ci lui jettent tous les projectiles qui leur tombent sous la main. Pierres, haches, tisons pleuvent sur lui. Il leur répond de même et repousse les assaillants qui veulent escalader le tertre.

C'est une horrible lutte !

En se baissant il glisse et tombe de nouveau dans le feu.

Chacun se précipite sur lui pour le maintenir dans le brasier. Mais l'Iroquois se roule dans les flammes, se débarrasse de toute étreinte, bondit encore une fois sur ses pieds, et, armé de deux tisons enflammés, se jette tête baissée sur ses ennemis qui, épouvantés, fuient devant cet homme terrible.

En poursuivant la cohue Griffe-d'Ours passa devant le Renard-Noir qui lui barra les jambes et le fit tomber.

Les autres revinrent et se jetèrent sur le chef iroquois.

Le Renard-Noir riait d'un rire muet.

On maintint Griffe-d'Ours à terre, et, en quatre coups de hache on lui coupa les pieds et les mains, et on le rejeta dans les flammes.

Anéanti un instant par l'ébranlement nerveux que lui avait causé cette quadruple amputation, l'Iroquois resta sans bouger au milieu du brasier.

Mais tout à coup, ô horreur ! on vit ce corps mutilé, déchiré, brûlé, s'agiter encore, se rouler sur lui-même et se soulever à demi sur ces tisons ardents ; et là, montrant à nu son crâne sanglant, son corps incrusté de cendres chaudes et de charbons ardents qui sifflaient au contact des flots de sang que l'on voyait ruisseler sur tout son être, se traîner dans les flammes et cracher une dernière insulte sur ses bourreaux interdits.

C'était épouvantable. 2

Un coup de feu partit du fort. Une balle siffla au milieu des Sauvages et s'en alla fracasser la tête de Griffe-d'Ours qui, cette fois, retomba sans vie.

Surexcité par cette scène affreusement émouvante, le Renard-Noir s'était levé debout.

Quand le projectile fit éclater la tête du chef iroquois, le Huron s'écria d'une voix tonnante :

— Fleur-d'Étoile, et vous, ô mes enfants ! je puis maintenant vous rejoindre dans le pays des ombres, car vous êtes enfin vengés !

Un flot de sang lui jaillit par la bouche et il tomba roide mort.

Épilogue

Six ans se sont écoulés, pendant lesquels la situation de la Nouvelle-France a tout à fait changé d'aspect.
À la période d'affaissement que nous avons tâché de décrire en cet ouvrage, succédait une époque de renaissance et de prospérité. La colonie qui n'avait fait que languir auparavant sous la crainte continuelle des Iroquois, avait repris une vie nouvelle aussitôt après l'arrivée du marquis de Tracy et de l'Intendant Talon.

Dans l'automne de l'année qui suivit celle où l'on construisit les forts de Sainte-Thérèse, de Chambly et de Sorel, M. de Tracy qui voulait dompter la superbe des Agniers avait organisé contre eux une grande expédition qu'il tint, malgré son grand âge, à commander en personne. À la tête de six cents sauvages hurons et algonquins et de deux petites pièces de campagne, le vice-roi marcha contre les quatre bourgades d'Agnier. Jamais les Sauvages de l'Amérique du Nord n'avaient vu pareille armée. Aussi balaya-t-elle tout devant soi. Les quatre villages furent emportés, brûlés et rasés, tout le pays environnant dévasté par les troupes, et les provisions de maïs, que ces Sauvages avaient en réserve, jetées dans la rivière Mohawk.

La petite armée qui avait quitté Québec, le 14 septembre (1666), y était de retour au mois de novembre. Elle avait perdu peu de monde. Il paraît que le chevalier de Mornac – il s'était marié avec sa belle parente à la fin de l'année 1665 – se distingua

fort dans cette expédition contre Agnier où il avait autrefois souffert tant d'humiliations.

Les Agniers furent frappés de terreur. Ils s'imaginaient sans cesse voir les Français entourer leurs villages. Par suite de la perte totale de leurs provisions, ils se virent réduits à une très grande famine qui fit périr quatre cents personnes. Aussi vinrent-ils supplier M. de Tracy de leur accorder la paix.

Un grand traité fut conclu.

Alors les colons purent s'occuper de la culture de leurs terres, et profiter des avantages que leur offrait un pays abondant en toutes choses et des plus fertiles.

Comme il n'y avait plus rien à craindre des Iroquois, même dans les localités isolées, on vit aussitôt les villages s'élever et s'étendre sur les bords du Saint-Laurent, les forêts tomber et s'éloigner des habitations, les terres plus soigneusement cultivées produire de très abondantes récoltes.

Grâce aux encouragements énergiques de M. Talon, l'agriculture fit de grands progrès. À part les grains ordinaires, on se mit à cultiver le lin et le chanvre avec succès.

Le commerce ne fut pas plus négligé. L'Intendant qui projetait de relier le Canada avec les Antilles, par les relations commerciales, fit construire un bâtiment à Québec, en acheta un autre, et dès 1667, les envoya à la Martinique et à Saint-Domingue avec un chargement de morue, de saumon et d'anguille salés, de pois, d'huiles, de bois merrain et de planches.

La population prit aussi un accroissement rapide, grâce aux colons que le roi de France dirigeait sur le Canada. L'acquisition

la plus précieuse que fit la colonie fut celle de quatre compagnies de Carignan qui s'établirent dans le pays, lorsque ce régiment fut rappelé en France. Elles furent choisies parmi celles dont les officiers et les soldats s'étaient mariés avec les filles des colons.

Après avoir fidèlement accompli sa mission, M. de Tracy retourna en France dans l'année 1667, sur le vaisseau de guerre, le Saint-Sébastien, que le roi lui avait envoyé.

Talon qui était passé en Europe en 1669, revint au Canada l'année suivante. Il resta dans le pays jusqu'à l'automne de 1672. Alors il quitta la colonie pour n'y plus revenir, ainsi que le gouverneur, M. de Courcelles, qui était remplacé par le comte de Frontenac, homme des plus énergiques, fort habile, et qui est une des plus belles figures de tous les gouverneurs qui se succédèrent, dans la Nouvelle-France, sous la domination française.

Avant de quitter le Canada, M. Talon avait résolu d'éclaircir le mystère qui enveloppait le grand fleuve de l'ouest, que l'on savait vaguement se jeter dans les mers du sud.

Pour cette découverte Talon avait choisi un homme doué de toutes les qualités nécessaires afin de conduire à bonne fin une entreprise aussi importante.

On se souvient que Louis Jolliet, frappé au cœur dans ses plus chères espérances, s'était brusquement décidé de quitter le monde. Il entra en effet chez les Jésuites, en 1665.

On voit par le Journal des Jésuites, que les premières thèses publiques sur la philosophie furent soutenues avec succès par les sieurs Louis Jolliet et Pierre de Francheville, en présence de Mes-

sieurs de Tracy, de Courcelles et Talon. « M. l'Intendant, entre autres y argumenta très bien. »

Dans le silence du cloître, à force d'étude et de macération, Jolliet essaya de tuer en soi le souvenir désespérant d'un amour méconnu. Mais, hélas ! l'image de celle qu'il avait tant aimée était profondément gravée dans sa mémoire. Elle était toujours là devant lui. Au milieu des abstractions d'études acharnées, pendant les longues heures de prière et de méditation, son esprit qu'il s'efforçait d'isoler de toute préoccupation mondaine, pour l'élever jusqu'à Dieu, s'égarait dans les nuages de l'imagination et, poussé par un souffle inconnu se rabattait sur la terre, vaste champ semé d'illusions et de souffrances. Alors il revoyait passer, comme dans un songe, ces jours de jeunesse où il avait senti son cœur s'éveiller et battre de la vie orageuse des passions. Comme ces belles créatures, plutôt fées que femmes, qui effleurent nos fronts de leurs mystérieux baisers dans nos rêves de vingt ans, elle passait et repassait devant ses yeux avec tout le charme magnétique de sa superbe beauté. À genoux devant elle il lui tendait les bras. Mais elle, belle comme une madone et fière telle qu'une reine, le regardait à peine. Il courbait son front jusqu'à terre, pour sentir les plis frissonnants de sa robe de satin effleurer ses cheveux ; et puis il se relevait afin de respirer les parfums qu'elle avait laissés derrière elle et qui flottaient sur son passage avec de célestes arômes. Une apparition cruelle venait alors brûler ses yeux. C'était bien elle encore qui revenait vers lui, mais cette fois elle n'était plus seule. Appuyé sur le bras d'un brillant gentilhomme, elle s'inclinait amoureusement, se penchait, s'appuyait sur cet homme qui lui souriait avec ce bonheur toujours un peu fat que donne la possession assurée.

Oh ! alors, le pauvre Jolliet, pour arrêter un sanglot prêt à éclater dans le silence de la chapelle, enfonçait ses ongles dans les chairs de sa poitrine, et, la prière finie, regagnait en chancelant la cellule étroite et le dur lit de sangle, où, après de longues heures d'insomnie et de larmes, il s'endormait d'un sommeil fiévreux pendant lequel les mêmes rêves qui l'avaient tour à tour ravi et affligé tandis qu'il était réveillé, le poursuivaient encore jusqu'à l'heure matinale du réveil.

Après deux ans de cette vie de souffrance et de luttes morales, Jolliet eut la conviction bien acquise qu'il n'était pas appelé à l'état ecclésiastique. Et comme il n'avait encore reçu que les ordres mineurs il quitta l'habit.

À cette nature ardente il fallait de l'action, la vie aventureuse, une succession d'événements sans cesse nouveaux. Il lui fallait l'espace. Il se mit à voyager dans ce vaste pays alors à peine exploré. Il remonta le grand fleuve, vogua sur les lacs, vastes mers endormies dans les terres vierges de la Nouvelle-France, s'enfonça dans les sombres forêts de l'ouest, alla s'asseoir sous le ouigouam des sauvages de ces contrées lointaines, vécut de leur vie nomade, apprit leur langue et s'en fit remarquer par son esprit vif et prudent ainsi que par son intrépidité.

Avant de retourner en France, M. Talon, qui connaissait les talents et les voyages de Jolliet, recommanda au comte de Frontenac de confier à ce jeune homme la mission périlleuse et hardie d'aller découvrir le grand fleuve de l'ouest dont on commençait à parler.

Nous sommes au commencement de l'automne de l'année 1672 et nous entrons chez M. le chevalier Robert de Mornac, en

son logis de la rue Saint-Louis, à Québec.

Dans une grande salle, au fond de laquelle flambait un beau feu clair allumé dans la cheminée pour combattre l'humidité de la saison, se tenaient M. et Mme de Mornac et leurs trois enfants.

Le chevalier qui pouvait avoir alors trente-cinq ans ne paraissait pas avoir vieilli. Seulement l'expression de sa physionomie était plus réfléchie. Ses mouvements avaient un peu perdu de cette allure bohème qu'ils avaient autrefois.

Quant à sa femme qui devait avoir alors vingt-cinq ans, la maternité n'avait altéré en rien sa beauté. Au contraire celle-ci avait atteint son entier épanouissement, et les formes un peu grêles de la jeune fille avaient fait place aux contours plus harmonieusement arrondis de la femme.

Sa figure n'avait rien perdu de son éclat : les lèvres conservaient toute la vivacité du carmin le plus pur, le sang de la jeunesse brillait toujours aussi vermeil sous l'épiderme velouté des joues. Seuls ses grands yeux noirs avaient un peu perdu de cette vivacité curieuse de la jeune fille, et leur regard avait maintenant une expression profonde, sérieuse et réservée que lui donnait l'expérience de la vie.

Doués tous deux d'une nature ardente et d'une grande intelligence, les époux offraient le spectacle assez rare d'une union bien assortie. Confiants l'un dans l'autre, trouvant l'un chez l'autre ce fond de dévouement et de tendresse qui existe toujours dans les belles organisations, assez fortunés pour n'avoir jamais à redouter d'être froissés tant soit peu par les étreintes de la gêne, ils étaient aussi heureux qu'on le peut être ici-bas.

Commodément assis dans un grand fauteuil, Mornac babillait avec ses enfants.

L'aîné, beau garçon de cinq ans ressemblait, paraît-il, à son grand-père de Richecourt. Il était fièrement à cheval sur le genou droit du chevalier.

Une charmante petite fille de trois ans était assise sur l'autre genou. Cette figure d'ange était la reproduction parfaite de celle de sa mère. Elle était si belle que son père ne pouvait s'empêcher de l'embrasser à chaque fois que son regard tombait sur elle.

Quant au dernier, bambin de deux ans, plein de force et de pétulance, c'était tout le portrait du père. Lèvres minces, nez aquilin, il avait les traits distinctifs des Mornac. Après maints efforts et par de savantes manœuvres il était parvenu, en se hissant sur le bras du fauteuil, à grimper sur l'épaule paternelle. Assis là fort à son aise, il enfonçait de temps à autre ses petits doigts roses entre les lèvres du chevalier qui feignait alors de le mordre, au grand plaisir de l'espiègle ; ou bien encore il tirait, plus que de raison, les longues moustaches en croc de son père.

Malgré les taquineries du plus jeune, le chevalier racontait aux deux aînés l'histoire de ses aventures avec les Iroquois ; mais cette édition était tellement augmentée, amplifiée, embellie que Mme de Mornac, qui avait partagé ces aventures avec son mari, ne les reconnaissait presque plus. Aussi la jeune femme ne cachait-elle pas le sourire un peu moqueur que la verve, toujours gasconne, de son mari attirait sur ses lèvres.

L'on vint dire que M. Louis Jolliet désirait présenter, avant que de partir, ses hommages à monsieur et à madame de Mornac.

— Faites entrer M. Jolliet, dit le chevalier en déposant, après une dernière caresse, ses enfants à terre.

La porte s'ouvrit de nouveau et Jolliet entra.

Mornac alla au-devant de lui, et l'accueillit de la façon la plus cordiale. Jolliet salua profondément Mme de Mornac. Celle-ci lui offrant la main il la baisa galamment, comme c'était alors l'usage entre personnes intimes.

Lorsque Jolliet releva la tête, ses joues étaient légèrement rougies par la chaleur que ce baiser avait fait monter à son visage.

Mornac et sa femme, qui savaient que Jolliet était quelque peu timide, et qui ne s'étaient jamais doutés un instant de l'amour du jeune homme, crurent que c'était un reste de gêne qui le faisait rougir ainsi, et tous les deux rivalisèrent d'entrain pour le mettre à son aise.

Il faut dire que Jolliet, qui avait d'abord passé deux ans chez les Jésuites, dans une entière réclusion, et qui avait ensuite voyagé la plus grande partie du temps, n'avait fait que de très rares apparitions chez les deux époux.

— J'ai appris aujourd'hui que Monseigneur le comte de Frontenac vous avait chargé d'un grand voyage d'exploration dans l'Ouest, dit Mornac.

— Oui Monsieur le chevalier, je pars ce soir même pour le Montréal.

— Si tôt ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir auparavant ? Vous savez bien que vous avez plus d'un titre à vous croire de la famille.

— Ah ! voyez-vous, répliqua Jolliet en s'inclinant, c'est que j'ai été complètement absorbé par mes préparatifs de voyage. Et rappelez-vous que je viens presque d'arriver des pays d'en haut et que je ne suis à Québec que depuis quelques jours. Le Gouverneur s'est décidé tout à coup à me confier cette mission, et comme je dois aller prendre le Père Marquette à Michillimakinac d'où nous nous mettrons en route de très bonne heure au printemps, pour chercher le grand fleuve de l'Ouest, j'ai pensé qu'il fallait me dépêcher de partir d'ici cet automne, afin de remonter le Saint-Laurent et les lacs avant la saison rigoureuse de l'hiver.

— Vous serez sans doute bien approvisionnés et accompagnés.

— Nous prendrons nos provisions de bouche, du maïs et de la viande séchée, à Michillimakinac. Quant à l'argent, aux instruments et au papier nécessaires pour faire les cartes des endroits que nous visiterons et rédiger notre journal de voyage, le Gouverneur y a généreusement pourvu. Pour compagnons de voyage, outre le père Marquette, j'aurai cinq Français, dont l'un n'est autre que notre brave Joncas qui est toujours alerte et actif.

— Madame votre mère doit être chagrine de vous voir repartir sitôt, remarqua Jeanne.

— Oui, cette pauvre mère ne se fait guère à mes absences fréquentes et prolongées. Cependant, depuis qu'elle s'est remariée, je crains bien moins de m'éloigner d'elle.

Jolliet faisait allusion au troisième mariage que sa mère avait contracté dans l'automne de l'année 1665 avec M. Martin Prévost.

On causa quelque temps encore et puis Jolliet prit congé de ses hôtes.

Il baisa une dernière fois la main blanche et potelée de Mme de Mornac, donna une bonne poignée de main au chevalier et sortit.

Il avait le cœur gros.

En regagnant son logis il se disait :

— Je croyais pourtant, mon Dieu ! que le temps, l'éloignement prolongé, la vie aventureuse que j'ai menée depuis quatre ans, avaient détruit mon amour pour cette femme. Hélas ! je sens bien, au contraire, qu'il n'est pas mort et qu'il vivra toujours au fond de mon âme ! Et elle est sacrée pour moi ! Elle appartient à un autre homme qui est mon ami ! Enfin ! comme je me le suis souvent dit, c'était la seule femme que je pouvais aimer ; elle ne peut être à moi, je renonce donc à l'amour pour ne plus songer qu'à la gloire ! Oui, à la gloire d'attacher mon nom roturier à quelque noble entreprise qui me vaudra les honneurs du respect de la postérité. Déjà la renommée semble me sourire puisque l'on daigne me confier à moi, jeune homme, une mission qui demande le savoir et l'expérience de l'âge mûr. N'importe ! si la gloire a coûté aussi cher à tous ceux qui l'ont obtenue, ils ont dû bien souffrir !

Pauvre Jolliet ! tu pressentais donc que la renommée ne s'acquiert ici-bas qu'aux prix d'innombrables souffrances !

Ô vous tous qui fûtes grands sur terre, inventeurs, capitaines, découvreurs, poètes, artistes renommés, venez donc dire à ceux qui contemplent froidement vos chefs-d'œuvre, sans rien

connaître de l'atroce douleur qui précède et accompagne les enfantements du génie, venez donc leur compter les larmes que ces nobles enfants de votre âme vous ont coûtées !

Quiconque connaît votre histoire sait combien votre organisation, toute nerveuse et sensitive, vous porte à souffrir. À peine votre intelligence a-t-elle pressenti la vie, que votre âme, née pour les grandes conceptions, déjà se prend à soupirer après l'idéal, à désirer l'infini.

Presque tous, alors que votre cœur frissonnant d'une exubérance de vie demandait à l'amour d'accueillir le trop plein de cette bouillonnante sève intellectuelle que vous sentiez s'agiter dans votre être tout entier, presque tous vous vous êtes affaissés à vingt ans sous l'immense douleur d'un amour déçu. Oui, frappés en plein cœur par le gantelet de fer du désespoir, atrocement blessés dans la partie la plus sensible de vous-mêmes, vous êtes tombés sanglants, mourants presque, sur cette impassible terre qui, depuis que Dieu la lança dans l'espace, a tant bu de larmes et de sang ! Éperdus de douleur, palpitants de souffrance, vous êtes restés là, plus ou moins longtemps selon la violence et la soudaineté du choc et la force de votre organisation, anéantis par cette blessure quasi mortelle. Longtemps même, quelquefois, vous vous êtes traînés endoloris dans le rude sentier de votre jeunesse désenchantée, heurtant vos pieds meurtris contre toutes les aspérités de la route, laissant tomber, sur chaque buisson d'épines qui la bordent toutes les larmes de vos yeux et le sang le plus riche de vos veines ; jusqu'à ce qu'un jour, ranimés par cette vigueur généreuse du jeune âge, vous avez senti votre corps se redresser, vos pas se raffermir et votre tête se relever fièrement vers le ciel.

Vous étiez guéris, hélas ! de la douloureuse blessure de l'amour, et le sourire amer arrêté sur votre lèvre pâle en témoignait assez ! Alors dans un transport de réaction enthousiaste, sentant frémir en vous le souffle du génie, attirés par cet abîme d'aspirations dont vous ressentiez sans cesse l'attraction puissante, vous vous êtes écriés :

— À moi la gloire !

Malheureux ! les cicatrices de vos blessures saignaient encore et vous alliez courtiser une autre femme ! Car ne saviez-vous pas que la gloire est femme, elle aussi ? Ignoriez-vous que la séduisante fée cache sous ses caresses autant de coquette perfidie, le même raffinement de cruauté que cette belle fille d'Ève qui venait de flétrir et d'effeuiller en riant les plus belles fleurs de votre jeunesse.

Non, vous n'en aviez pas conscience, ou si vous le saviez vous avez choisi la renommée comme le seul mal digne de vous tuer !

Ah ! la gloire ! si l'on connaissait comme elle sait bien torturer ses amants, courrait-on avec autant d'ardeur après elle ?...

Ô nous qui lisons les œuvres des poètes, qui nous laissons bercer par les harmonies ravissantes d'un grand compositeur, nous qui envions leur génie, savons-nous combien il faut de larmes pour faire surnager un beau vers, et pouvons-nous entendre les sanglots déchirants de l'artiste se plaindre dans chacune de ces phrases musicales qui nous font rêver au ciel ?

. . . . . .

Dix mois plus tard, Jolliet, en découvrant le Mississippi, attachait à son nom l'immortalité.

q

1.Les colons de la Nouvelle-France, pour témoigner leur gratitude à M. de Montmagny, avaient cependant fait présent d'un cheval à ce gouverneur, assez longtemps avant cette époque.

1.La rue Notre-Dame prit plus tard le nom de M. de Buade, comte de Frontenac, lorsque ce gentilhomme devint gouverneur du Canada.

2.Parmi les actes officiels qui nous restent du Conseil établi à Québec par M. d'Ailleboust et d'après un règlement royal donné le cinq mars 1648, on en trouve un en date du 19 septembre de la même année, par lequel Jacques Boisdon est établi hôtelier à l'exclusion de tout autre. « Il se logera, » y est-il dit, « sur la grande place, près de l'église, afin que tous puissent aller se chauffer chez lui... Il ne gardera personne pendant la grand'-messe, le sermon, le catéchisme et les vêpres. » Cet acte est signé par M. d'Ailleboust, gouverneur, le Père J. Lalemant, et les sieurs de Chavigny, Godefroy et Giffard.

3.En 1664, Mgr de Laval demeurait dans une maison bâtie à l'endroit où s'élève aujourd'hui celle de la Fabrique de la cathédrale, à côté du presbytère de la haute-ville. On voit cependant, sur un plan de Québec, fait en 1660 et intitulé : « Vray plan du haut et bas de Québec Comme Il est en Lan 1660, » on voit, dis-je, que Mgr de Laval avait d'abord occupé la maison de Mme de la Pelleterie, près du couvent des Ursulines.

4.C'est sur ce terrain que sont aujourd'hui construits les bâtiments de notre Parlement provincial.

5.C'est ainsi que se nommait alors la côte de Lamontagne. M. l'abbé Laverdière, l'érudit annotateur de cette belle édition des oeuvres de Champlain que tous connaissent, prétend que le nom de la côte de Lamontagne lui vient d'un individu qui s'appelait ainsi et demeurait quelque part sur le parcours de la côte. Chacun sait que le Magasin se trouvait au lieu où s'élève aujourd'hui l'église de la basse-ville, et que c'était le premier édifice construit à Québec du temps de Champlain.

6.Tel était le nombre d'habitations qu'il y avait alors à Québec. Voir l'histoire du Canada de M. Ferland, tome II, page 37 (en note.)

7.Les Sauvages désignaient ainsi les gouverneurs français. Ce nom qui signifiait grande montagne et qui était la traduction sauvage de celui de Montmagny, s'étendit ensuite à tous les gouverneurs qui succédèrent à celui-là.

8.Il y a une couple d'années que M. l'abbé Laverdière a trouvé, près de la porte qui conduit du Grand-Séminaire au jardin, les ruines du mur de fondation de cette maison.

1.Pour constater la précision de ces détails qu'on feuillette le « Dictionnaire Généalogique » de M. Tanguay. Ce précieux ouvrage m'a été d'une grande utilité.

2.Historique. Voir les « Relations des Jésuites, » Vol. III, 1663, ch. IX, p. 28.

3.Avant l'arrivée des Européens dans le pays, les Sauvages confectionnaient ces colliers avec l'intérieur de certains coquillages ; mais comme ces wampums leur coûtaient beaucoup de travail, ils leur préférèrent bientôt les colliers de verroterie,

dès que les blancs vinrent en contact avec les aborigènes de l'Amérique septentrionale.

4.Plusieurs phrases de cette harangue sont tirées des relations du temps.

5.Cet incident est historique. Il est ainsi raconté dans la Relation des Jésuites de 1668. À l'une des assemblées tenues à Québec à l'occasion d'une ambassade iroquoise, assistaient des Français et des Sauvages alliés, qu'on avait convoqués pour délibérer. « Ceux qui s'y trouvèrent s'étant glissés en grand nombre de la salle du château dans une galerie qui regarde sur le grand fleuve, cette galerie ne se trouva pas assez forte pour soutenir tant de monde, si bien qu'elle se rompit, et tous les Français et les Sauvages, les libres et les captifs, se trouvèrent pêle-mêle hors du fort, sans avoir passé par la porte. Personne, Dieu merci, ne fut notablement endommagé. »

1.On sait que les femmes mariées, chez le peuple, n'ayant pas droit au titre de dame, s'appelaient alors demoiselles. Les seules femmes nobles se nommaient dames.

2.Historique. Journal des Jésuites, 27 avril 1651.

3.« Les salles et les bureaux de la sénéchaussée étaient placés dans une maison située en partie sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le palais de justice à Québec. Lorsque. plus tard, le palais de l'Intendant eut été bâti sur les bords de la rivière Saint-Charles, les bâtiments de la sénéchaussée furent abandonnés : et, en 1681, l'emplacement, avec les ruines, fut donné par le roi aux Récollets, qui finirent par y transporter leur couvent. » M. l'abbé Ferland.

4.Pour appuyer d'une preuve irréfutable l'épisode qui termine le chapitre précédent, et montrer les déplorables effets que les boissons enivrantes causaient chez les Sauvages, je me permettrai de citer un fragment d'une lettre de la Mère de l'Incarnation à son fils. « Ces boissons, disait-elle, perdent tous ces pauvres gens, les hommes, les femmes, les garçons et les filles même ; car chacun est maître dans la cabane quand il s'agit de manger et de boire ; ils sont pris tout aussitôt de vertige et deviennent comme furieux. Ils courent nus avec des épées et d'autres armes, et font fuir tout le monde ; soit de jour, soit de nuit, ils courent par Québec, sans que personne les puisse empêcher. Il s'en suit de là des meurtres, des violements, des brutalités monstrueuses et inouïes… »

1.Dictionnaire généalogique de M. Tanguay, au mot Petiot (Claude).

1.M. Ferland.

2.Voir « les Relations, le Journal des Jésuites, et les lettres de la Mère de l'Incarnation ».

3.À l'époque qui nous occupe (1664) les paroisses suivantes ne devaient pas exister sur la côte du sud, entre Lévi et la Pointe-à-Lacaille, inclusivement, puisqu'elles ne commencèrent à tenir des registres : Beaumont qu'en 1692, Saint-Michel 1708, Saint-Vallier 1713 et Berthier 1728 seulement.

4.Dictionnaire généalogique de M. Tanguay, au mot d'Abancour.

5.« L'île aux Oies avait été concédée par la compagnie de la Nouvelle-France à M. de Montmagny, qui visitait souvent ce lieu,

pour y jouir du plaisir de la chasse. Après le départ de M. de Montmagny, son procureur en vendit la moitié au sieur Louis Théandre Chartier de Lotbinière, et l'autre moitié au sieur Moyen qui y conduisait des travaux considérables lorsqu'il y fut tué. » M. Ferland (Archives du greffe de Québec, actes de Jean Durand, Notaire, 1654.)

1.Le terrain donné pour y bâtir une église, un presbytère et leurs dépendances, avait trois arpents en superficie. Je trouve ces renseignements dans un manuscrit intitulé « Mémoires touchant la paroisse de Saint-Thomas, Pointe-à-Lacaille, etc., » et dû aux recherches de feu messire Robson, autrefois curé de l'Île-aux-Grues. D'après M. Robson, l'on donna le nom de Saint-Thomas à cette église, en considération du premier missionnaire M. Thomas Morel. De là le nom actuel de ma paroisse natale.

2.C'est-à-dire sur la rive opposée à celle où l'on trouve encore des vestiges de la Vieille-Église. La propriété qui borde ainsi la rive gauche de la Rivière-à-Lacaille, près de son embouchure, appartient maintenant à mon bon ami, M. L. H. Blais, qui, plus sensible aux joies de la famille et aux douces occupations domestiques, qu'aux soucis de la politique, vient de se retirer volontairement de la vie publique où ses talents lui assuraient pourtant un bien beau rôle.

3.On sait que les années 1663 et 1664 furent remarquables, au Canada, par les phénomènes célestes et terrestres qui frappèrent d'étonnement et même d'épouvante tous les esprits du temps.

4.Relation du P. Jérôme Lalemant.

5.Voir les relations du temps.

6.On sait que Champlain fut obligé d'hiverner, en 1616, au pays des Hurons, et qu'il y fut l'hôte de l'un des principaux chefs nommé Darontal.

7.Kirk et les troupes anglaises.

8.Le mot Anglais était trop dur à prononcer pour une bouche sauvage. Aussi les Iroquois et les Hurons disaient-ils Yangees ; d'où le mot Yankees.

9.Ce nom que le Renard-Noir donne à la jeune fille est dérivé de celui d'une plante indigène, l'étoile jaune ailée (aster). « La tige de cette plante a environ deux coudées de haut, elle est ronde et fort chargée de feuilles d'un vert obscur. Ses fleurs jaunes sont en étoiles rondes et naissent à l'extrémité de la tige sur des pellicules assez longs.» Charlevoix, tome II.

10.C'était le nom sauvage du lac aujourd'hui appelé Simcoe.

11.Chacun sait que Champlain mourut en 1635, précisément cent ans après la découverte du Canada par Cartier.

12.Historique.

13.Le matin du 4 juillet 1648.

14.Francis Parkman, « Jesuits in America. »

15.Le 16 mars 1649.

16.Les reliques du Père Brébeuf et du Père Gabriel Lalemant, sont conservées à l'Hôtel-Dieu de Québec, dans une cellule érigée en oratoire. Jusqu'à présent on n'avait aucune donnée sur la manière dont ces restes précieux avaient été recueillis à la bourgade Saint-Louis du pays des Hurons.

17.Cette île, située dans la baie Georgienne, porte aujourd'hui le nom de Charity ou de Christian Island. On y voit encore les restes d'un fort de pierre que les Jésuites y firent alors bâtir pour protéger les Hurons.

1.Ce fait est rapporté dans les Relations des Jésuites, de 1660.

1.Les Mohicans étaient les ennemis jurés des Iroquois. Ils habitaient entre l'Hudson et l'océan.

1.Anne-d'Autriche devait mourir en 1666.

2.La comtesse qui avait été attachée à la cour d'Anne-d'Autriche pouvait appeler sa femme de chambre camériste qui est le nom que les femmes espagnoles de qualité donnent à leurs suivantes.

3.À quelque lecteur, le récit de cet horrible meurtre semblera peut-être d'abord disparate et choquant, dans ce tableau où nous avons tâché de peindre la vie civilisée à côté de la vie sauvage. Mais en y réfléchissant davantage, on verra que j'ai voulu montrer à côté de la barbarie des Iroquois, que notre civilisation relative n'a pu étouffer entièrement, chez les peuples réunis en société, ce germe de cruauté qui existe dans l'homme ; et que le siècle qui produisit la Brinvilliers, empoisonneuse de trop célèbre mémoire, exécutée en 1676 pour avoir successivement tué son père, ses deux frères et sa soeur, pouvait bien aussi donner naissance à un Vilarme. À ce sujet notre civilisation progressive du dix-neuvième siècle ne doit pas être plus fière d'une époque toute remplie du nom de Tropman.

4.Avant le numérotage qui ne remonte pas au-delà du dix-huitième siècle, la plupart des maisons de Paris étaient désignées

par des enseignes.

1.Endroit renommé en France, au 17ème siècle, pour ses quincailleries et ses armes.

1.Voir Bressany.

1.Voir le Journal et les Relations des Jésuites, l'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, etc.

1.Les Pères Brébeuf et Lalemant.

2.Cette scène paraît invraisemblable et, pourtant, elle n'est que la reproduction d'un épisode analogue raconté par le Père Jérôme Lalemant.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/marmette_joseph_-_le_chevalier_-de_mornac/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.